JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR,

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. De Nat. Deor.

JUILLET 1789.

TOME LXXX.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,
M. DCC. LXXXIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655440

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1789.

HEUREUX EFFETS DE L'OPIUM

Dans une fièvre maligne désespérée;

Par M. GLAND, correspondant de la Société royale de médecine, maître en chirurgie à Lille

MARTIN CONSTENOBLE, garçon, âgé de quarante-quatre ans, d'une haute taille, ayant la fibre lâche, et étant grand mangeur, vint me consulter, le 10 juin 1788; il avoit de la lassitude, une légère douleur à la partie antérieure de la tête, et une pesanteur à la région de l'estomac. Il se

plaignoit, en outre, de ne plus dormir aussi bien que de coutume. Par intervalles, il ressentoit de petits frissons, suivis d'une chaleur universelle; il conservoit de l'appétit, il n'éprouvoit aucun dégoût, on n'apercevoit aucun dérangement dans les sécrétions, et les déjections se faisoient comme à l'ordinaire. Je lui trouvai le pouls concentré et irrégulier. Je lui ordonnai la diète et une ample boisson pour se préparer à prendre, le lendemain, un émético-cathartique. La privation des alimens lui parut à charge; je le connoissois assez pour savoir qu'il ne m'obéiroit point; ce qui me détermina à le saigner sur-le-champ, afin de procurer le relâchement des parties solides. La syncope, qui survint, m'empêcha de tirer plus de quatre onces de sang.

Je ne doutai pas un instant que mon malade ne fût à la veille d'essuyer la maladie qui venoit de régner à un petit canton près de-là; (j'en ai donné le rapport à la Société royale de médecine.) Je lui prescrivis des boissons avec les plantes rafraîchissantes, des alimens farineux et acéteux, et je le fis placer dans une chambre où l'on pourroit avoir un courant d'air.

Le lendemain, onze, je lui donnai quatre grains de tartre stibié en lavage; ce qui procura des vomissemens très-abondans de matières porracées, et de nombreuses selles de différentes couleurs.

Le 12, le 13, le 14 et le 15, le malade, sans beaucoup souffrir, étoit dans une gêne inexprimable; il se promenoit çà et la; il me disoit qu'il ressentoit encore de petits frissons comme auparavant, principalement les soirs, que son appétit se perdoit, et que rien ne lui faisoit plaisir. Son pouls étoit lent, excepté dans les momens des frissons et de la chaleur, que les pulsations étoient plus rapprochées.

Le 16, je le purgeai; il alla à la selle une dixaine de fois; il rendit un ver vivant, et il se trouva à-peu-près comme les jours précédens.

Le 17, je trouvai mon malade levé, ne se plaignant de rien, mais ayant les yeux hagards. Je remarquai un peu plus de chaleur à la peau, et une fréquence bien marquée dans le pouls. On me dit qu'il chanceloit en marchant, et qu'il devenoit sensiblement taciturne. Pour m'opposer à ces symptômes prélimi-

naires de dégénérescence, j'ordonnai de lui faire boire beaucoup de petit-lait, fait avec de la crême de tartre, et de lui faire prendre du vinaigre camphré, suivant la formule de *Van-Swieten*, et un gros de quinquina en substance, de quatre heures en quatre heures.

Le 18, le malade étoit dans le même état que la veille; il n'avoit que très-peu dormi pendant la nuit.

Ce fut le 19 que la prostation de forces fut extrême; et il ne lui fut plus possible de se lever. On observa qu'il entendoit difficilement, et qu'il avoit l'air entièrement hébété; je lui trouvai le pouls toujours fréquent et plus concentré, la langue humide, chargée d'un limon jaunâtre. Je sentis pour la première fois des soubresauts dans les tendons; ces spasmes étoient très-éloignés les uns des autres. Pour varier les boissons, je conseillai de donner alternativement du petit-lait et de la bière légère, dans laquelle on fit infuser des feuilles de petite-sauge; et je donnai le quinquina en infusion, à la place de la poudre, qui ne se prenoit que très-difficilement. Comme le malade n'avoit pas eu de selles depuis le pur-

gatif, j'ordonnai un lavement avec la dissolution d'une once et demie de crême de tartre, rendue soluble par le borax, ce qui procura pendant la nuit plusieurs évacuations, qu'il rendoit dans le lit ainsi que les urines, ce qu'il fit depuis ce moment.

Le lendemain, je le trouvai dans un assoupissement comateux ; les soubresauts étoient plus forts et plus fréquens, et le pouls étoit à-peu-près comme la veille. On me dit que le cœur lui soulevoit quand il prenoit de son vinaigre camphré, et qu'on s'apercevoit qu'il n'avaloit plus aussi bien. Je prescrivis, en place du vinaigre, quatre grains de camphre et autant de nitre trituré ensemble, à prendre toutes les trois heures, et par-dessus une tasse d'eau citronnée. Je recommandai de donner toutes ces boissons froides; j'aiguisai le petit-lait avec le tartre stibié. M. *Le Tombe*, chirurgien pensionné des pauvres, arrivant dans cet instant, je lui fis part de ma conduite, et nous fûmes tous deux d'avis d'appliquer de larges vessicatoires aux jambes.

Le 21, au matin, je trouvai mon malade moins assoupi, ayant le pouls plus irrégulier ; je remarquai des mouvemens

convulsifs à l'œsophage et aux parties voisines. La déglutition étoit des plus difficiles ; j'appris que le malade changeoit de couleur de temps en temps, et qu'il avoit eu plusieurs selles d'une puanteur extraordinaire. Je lui trouvai le ventre un peu météorisé ; les vessicatoires avoient assez bien opéré. J'ordonnai, pour tout, du vin de quinquina avec un tiers d'eau, et je donnai, avant de sortir, un lavement imprégné d'air fixe.

Le lendemain, 22 du mois et le onzième de la maladie, je fis ma visite avec M. *Boidin*, médecin, et M. *Le Tombe*, mon confrère ; nous trouvâmes ce malade à l'extrémité. Plus de déglutition, les soubresauts et les spasmes de la gorge très-rapprochés ; les extrémités froides, le pouls petit, déprimé, et les plaies des vessicatoires sans marque de suppuration : nous le regardâmes comme perdu sans ressource. Ces MM. retirés, je cherchai à me rendre compte des symptômes de cette terrible maladie et de ma conduite ; je pensai qu'une cause irritante, placée dans le voisinage de l'orifice supérieur de l'estomac, avoit agacé et irrité les nerfs du plexus coronaire

stomachique, que cette cause s'étoit propagée sur toutes les houpes nerveuses de l'œsophage. Je me reprochai de n'avoir pas excité les vomissemens le jour où j'avois émétisé le petit-lait, ce qui auroit peut-être enlevé la cause irritante ; mais quelle que fût cette cause, (des vers ou une humeur âcre) elle ne pouvoit plus être attaquée dans son lieu ; elle avoit excité un genre d'affection d'une nature différente, et qui s'opposoit à son expulsion. Obligé de ne plus m'occuper de la cause, je tournai toute mes vues vers l'effet, et je ne m'attachai qu'à calmer l'irritation nerveuse. J'appliquai à mon malade deux emplâtres d'opium, (l'extrait sec ordinaire fait à l'eau) larges de deux doigts, le long du trajet des jugulaires. Je fis une mixture, composée de quatre grains du même extrait, d'un gros de miel, et d'une once de vin de quinquina. Je recommandai d'en mettre une cuillerée à café de temps en temps dans la bouche du malade, et si on apercevoit qu'il en avalât, de venir sur-le-champ me le dire. Deux heures après, on vint m'avertir qu'il avaloit ; je fus le voir, je demandai le restant de la mixture, on me dit qu'on lui avoit tout

donné, et qu'il pouvoit bien en avoir avalé au moins les deux tiers. Je grondai très-fort de ce qu'on ne m'avoit pas obéi. Je lui ôtai les emplâtres, je lui mis dans la bouche une cuillerée de vin avec de l'eau, qu'il avala presque toute entière avec une certaine aisance; son pouls étoit un peu plus élevé, et je remarquai un peu plus de chaleur à la peau de la poitrine et du bas-ventre. J'émétisai de la petite bière, assez fort pour déterminer des évacuations.

Le 23, la chaleur du malade étoit universelle; il avoit eu des évacuations très-abondantes par les selles; la déglutition n'étoit plus gênée, et on n'observoit plus de mouvemens spasmodiques à la gorge. Le pouls étoit un peu lent, la figure n'étoit plus aussi décomposée, ni les soubresauts des tendons aussi rapprochés; j'insistai encore sur la petite bière émétisée. Les évacuations continuèrent de temps en temps jusque vers les trois heures de l'après-midi; mon malade, qui avoit commencé à parler dans la nuit, demanda à manger avant d'avoir recouvré l'état naturel de ses fonctions intellectuelles; je lui ordonnai de la décoction d'orge,

et je fis cesser l'usage de la petite bière laxative.

Le 24, je trouvai mon malade en bon état, disant qu'il avoit faim; son pouls étoit assez bien réglé. Il demanda, pour la première fois le matin, à rendre ses urines dans le pot. Je lui fis donner de la panade pendant plusieurs jours, avant de permettre du bouillon à la viande.

La suppuration des vessicatoires devint abondante; mais le pus fut toujours roussâtre et sans consistance; la convalescence fut très-longue; le malade fut plus de six semaines avant de reprendre parfaitement ses esprits; il mangea, pendant son rétablissement, une quantité prodigieuse de cerises.

MAL DE TÊTE PÉRIODIQUE ET PLEURÉSIE,

Guéries par un vessicatoire sur le lieu de la douleur;

Par M. AUBERT, docteur en médecine, et de la Société royale de Montpellier.

QUAND la sérénité règne en février

dans la basse et la moyenne Provence, le soleil, déja trop chaud, nuit souvent aux végétaux et aux hommes; mais en cette année 1785, ce mois a eu les vices opposés dans la viguerie de Barjols, en Provence. De mémoire d'homme, on n'a point vu autant de neige dans ce pays. Il en est tombé six à sept fois à divers intervalles, depuis le premier de février jusqu'au commencement de mars : elle n'avoit pas le temps de fondre avant qu'il en tombât de nouveau, et la terre a été peu découverte dans tout ce temps, au moins à Varages, la Verdière, Ginaservis, villages au nord-ouest de la ville, où j'ai été fréquemment appelé pour des malades dans cet intervalle.

Dans ces divers lieux, j'ai vu les végétaux, les animaux et les hommes se ressentir de cette rigueur constante et insolite au pays. Pour nous borner à ce qui regarde l'homme, les maladies que j'ai rencontrées (maux de tête violens et opiniâtres, avec ou sans fièvre, maux de reins, affections de poitrine, &c.) m'ont presque toutes présenté le caractère inflammatoire. Je vais entrer dans le détail de deux cas où ce caractère étoit bien marqué.

Le premier est analogue aux faits observés par M. *Coquereau* (Mémoires de la Société royale, année 1778), et par M. *Gondinet* (Journal de médecine 1783, *tome* lix, *pag.* 232.)

Audibert, âgé de trente-cinq ans, sanguin, bien nourri, et un peu sujet aux maux de tête, s'étoit exposé aux rigueurs de la saison dans un voyage fait à cheval. Le surlendemain de son arrivée à Varages, il lui prit une violente douleur circonscrite sur la tempe gauche avec rougeur, chaleur, battement des artères temporales. Ce mal commença vers les neuf heures du matin, et continua jusqu'à sept heures du soir. Le lendemain il reparut à la même heure, eut le même cours, et cette scène se répétoit ainsi tous les jours, les nuits seulement étoient libres. J'avois vu et traité de ces migraines périodiques, ou, comme on les a nommées, de ces fièvres intermittentes locales; mais je n'en avois pas rencontré d'assez violentes pour faire délirer périodiquement le malade ainsi que celle-ci. Je n'avois pas vu non plus de sang plus inflammatoire, plus consistant, plus épais, plus sec que celui que deux saignées du bras et une du pied nous

donnèrent ; ce sang ne rendoit pas une seule goutte de sérosité, après avoir passé tout le jour dans la poëlette.

Je prescrivis la diète tempérante, des tisanes nitrées, des lavemens ; je donnai la liqueur d'*Hoffman* dans le temps de l'accès, et j'en fis appliquer sur la partie douloureuse ; j'ordonnai une purgation qui opéra beaucoup. On avoit déja fait prendre plusieurs bains de pieds avant mon arrivée. Ces différens secours dissipèrent le délire, mais la douleur ne laissoit pas de conserver encore beaucoup de force, lorsque je crus qu'il étoit temps de recourir au spécifique des affections périodiques ; ne perdant pas néanmoins de vue le caractère inflammatoire, j'unis la crême de tartre au quinquina. Le malade prit, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, qui n'étoit guère que de treize heures, quatre doses composées chacune de quarante-cinq grains de quinquina, et de quinze grains de crême de tartre. J'annonçai que les quatre premières seroient insuffisantes pour arrêter le premier retour ; mais les quatre secondes me paroissoient devoir, sinon empêcher l'accès qui devoit les suivre, au moins en diminuer infiniment la

violence ; et c'est précisément ce qui arriva. Le remède fut néanmoins continué encore quelques jours en diminuant les doses, et la maladie disparut pour toujours.

Peu de jours après le rétablissement du malade précédent, M. *Henry*, chirurgien, qui l'avoit suivi avec moi, homme de trente-sept ans, grand, replet, vigoureux, sanguin, tomba en syncope, le 2 mars, vers les six heures du soir, et fut pris en même temps d'un frisson violent qui dura plusieurs heures. A ces funestes préludes se joignirent bientôt un violent mal de tête, et une douleur aiguë au côté gauche qui le suffoquoit, et lui ôtoit la faculté de tousser, quelque besoin qu'il en eût. Une chaleur brûlante succéda au frisson, sans rien changer aux autres symptômes.

Le malade, qui avoit déja été attaqué d'une péripneumonie (*a*) lorsqu'il

---

(*a*) Il eſt des conſtitutions de temps qui attaquent conſtamment dans tous les ſujets, telle ou telle partie, par exemple, la membrane pituitaire, la gorge, &c. La conſtitution dont je parle, étoit ſimplement & uniquement inflammatoire par elle-même ; mais elle avoit une

étoit aide-chirurgien dans les hôpitaux des troupes de Corse, connoissant ce que ce début annonçoit, m'envoya un exprès à Barjols avant cinq heures du matin; je ne pus être auprès de lui qu'à dix : à mon arrivée je trouvai la roideur et la gêne du pouls répondant parfaitement à la gêne de la respiration, à l'intensité de la maladie, et à la constitution athlétique du malade. Il avoit été saigné, il y avoit deux heures, mais du coté droit; je pensai à répéter la saignée du coté de la douleur (*a*). Ayant porté la main sur l'abdomen, je le trouvai gorgé de matières, que l'on évacua au moyen des lavemens re-

---

espèce d'indifférence pour la place qu'elle devoit occuper. *Audibert* avoit été pris à la tête, M. *Henry* à la poitrine; tous les autres malades l'étoient par l'organe le plus foible & le plus disposé à être affecté.

(*a*) C'étoit la pratique d'*Hippocrate*, & de presque tous les anciens praticiens, spécialement de ceux de la Faculté de Paris. *Voyez* l'éloge de cette Compagnie par *Hazon*. Depuis la découverte de la circulation, des théories spécieuses l'ont fait abandonner du plus grand nombre; mais pour voir ce qu'elles peuvent contre l'expérience, il n'y a qu'à lire les observations de *Triller*, dans son livre *de Pleuritide*.

lâchans, qui produisirent un grand effet, et firent différer la saignée jusqu'à une heure après midi. Ces moyens produisirent bien peu de soulagement, et pour bien peu de temps. Sur le soir, tous les symptômes s'augmentèrent encore; le malade étoit dans l'inquiétude et l'agitation d'un homme étouffé. Autre lavement qui opéra beaucoup, autre saignée du côté affecté.

Ces trois saignées furent copieuses; le sang qu'elles donnèrent étoit très-rouge, très-chargé de matière coagulable, ne contenoit que fort peu de sérosité, sur-tout dans les deux premières, et nulle couenne, quoique le sang eût jailli horisontalement et à plein jet.

Le malade, qui n'étoit pas sans altération, avoit bu copieusement dans le jour d'une tisane délayante. Sur le soir et dans la nuit, on lui en donna une de tamarin, dont il but alternativement avec la première.

La nuit fut moins agitée. Le malade attribuoit ce soulagement au tamarin qui le désaltéroit, encore plus qu'aux saignées. Pour moi je faisois fort peu de fond sur ce prétendu mieux. Le défaut de couenne dans trois saignées con-

sécutives, avec une inflammation si décidée, la nullité des crachats, l'impossibilité de tousser, qui existoit toujours, me présentoient une maladie trop sérieuse, trop bien établie, trop crue, pour croire que ces moyens l'eussent fait avorter. D'ailleurs, l'étouffement du malade, ses plaintes, son agitation et tous les autres symptômes augmentés le soir, m'avoient présenté une manière de redoublement, qui me faisoit regarder le soulagement de la nuit et du matin comme une rémittence, et me portoit à soupçonner fortement une de ces maladies dont le caractère est périodique, et dans lesquelles la nature travaille à la coction par une marche mêlée d'action et de repos.

Je voulus mettre ce temps de calme à profit. Le grand effet des lavemens, la plénitude palpable de l'abdomen, quelques borborigmes m'annonçoient une turgescence ou cacochilie abdominale, qui n'eût pas laissé de compliquer la maladie, et de gêner sa marche, si nous n'avions saisi le moment d'évacuer le malade. Je prescrivis un minoratif; la tisane de tamarin avoit préparé les voies; l'effet en

fut étonnant : il produisit vingt selles, toutes copieuses et faciles. Pendant le reste du second jour, il n'y eut que de l'expectoration.

A huit heures du soir, je laissai le malade fort satisfait de ce que le troisième jour commençoit sans qu'il cessât d'avoir du calme ; mais cette satisfaction fut de courte durée. A minuit les choses changèrent de face. Je fus averti à six heures du matin ; je trouvai la chaleur, le mal de tête, la douleur du côté, l'étouffement et l'agitation du malade à un très-haut degré. Je fis tout de suite ouvrir la veine au bras gauche ; le sang jaillit au loin avec force, il paroissoit absolument noir en sortant ; mais à peine fut-il tranquille dans la poëlette, qu'en un clin-d'œil il fut couvert d'une couenne grise et épaisse. Je crus pouvoir la regarder comme un acheminement à la coction, ou comme une diminution de crudité. Cette saignée, qui fut copieuse, nous donna un soulagement marqué qui dura une partie du jour ; mais vers le soir les accidens redoublèrent malgré tous nos efforts. Une tisane d'orge pendant le jour, une diète rigoureuse, un lavement émollient à cinq heures, des linimens

huileux et camphrés sur la partie, une cinquième saignée, dont le sang se couvrit encore subitement de couenne; rien ne put modérer la fin de ce redoublement : il fut tel que le désespoir s'empara du malade, de la famille et des assistans. Heureusement je ne partageois pas la terreur générale; je regardois cette soirée comme un orage qui passeroit, et je parvins à leur faire entendre que je n'étois pas plus alarmé par la violence du mal présent, que je n'avois été rassuré par le calme de la veille, et que je ne le serois vraisemblablement par celui du lendemain, que je leur annonçois.

Effectivement, quoique cette journée fut fatigante, cependant le pouls qui, jusque là, avoit été roide et serré, parut s'assouplir et se développer jusqu'à un certain point; la sueur parut quelque peu *haliteuse* et relâchante; les urines n'annoncèrent encore rien, elles continuèrent d'être rouges, sans énéorème et sans dépôt; le malade continua de ne pouvoir se coucher sur le côté sain; mais il souffrit moins de la tête; il gagna la faculté de pouvoir tousser : il eut des crachats sanglans qui partoient réel-

lement de la poitrine. Le sang y étoit encore trop vif, trop séparé, pas assez fondu pour qu'on pût les regarder comme cuits. La toux qui les amenoit, étoit pénible et douloureuse; mais au moins étoit-ce quelque chose que de pouvoir tousser et cracher.

Cet ensemble de signes faisoit voir que la nature ne s'étoit pas émue en vain. Mais si, d'un côté, ils montroient la coction commencée, et promettoient la crise, de l'autre, ils annonçoient que pour la produire, il falloit encore plusieurs redoublemens. Ces redoublemens, à en juger par les précédens, par l'intensité de l'embarras de la poitrine, et par la constitution athlétique du malade, devoient être violens et pouvoient être funestes. Que faire pour les prévenir? je ne pouvois pas m'en reposer sur les remèdes administrés jusqu'à présent, je ne pouvois plus me flatter que cette pleurésie seroit du nombre de celles que *Sydenham* avoit vu obéir aux saignées (*a*). J'avois déja tiré plus de sang que ce grand médecin n'en faisoit

(*a*) *Cum mediante venæ sectione materia morbifica penès meum sit arbitrium, & orificium à phlebotomo incisium tracheæ vices subire cogatur.*

tirer aux malades dont il parle : il n'en étoit résulté que des soulagemens momentanés (*a*).

Occupé de ces pensées, je conseillai un large vessicatoire sur le lieu de la douleur. Après bien de la résistance de la part du malade, il fut appliqué le matin du quatrième jour, à huit heures. Jamais vessicatoire n'a produit un meilleur effet. Dans le cours de la journée, à mesure que le malade sentoit extérieurement les cantarides mordre, il sentoit à l'intérieur sa douleur diminuer, son thorax reprendre sa liberté, ses poumons s'ouvrir. Le soir, en ôtant l'appareil, nous trouvâmes de très-grandes vessies, qui donnèrent beaucoup de sérosité. Leur déchirure fit pousser au malade un cri, dont la force annonça bien que la respiration avoit repris son étendue. Il passa la nuit dans un sommeil satisfaisant; il acquit la liberté de se coucher indifféremment sur les deux côtés, ce qu'il n'avoit pu

(*a*) La dernière saignée avoit été manifestement insuffisante pour réduire la commotion critique à ce point moyen, objet des vœux du praticien; de plus, je touchois au temps où il devient hasardeux de répéter cette opération.

faire jusqu'alors ; et les vessicatoires rendirent au point de percer les matelas.

Le lendemain, cinquième jour de la maladie, (qui auroit dû être fatigant, non par la force intrinsèque des nombres, mais d'après la marche périodique que le mal avoit affectée, et d'après tous les signes précédens, jugés selon les meilleures loix prognostiques), je trouvai M. *Henry* dans l'état le plus satisfaisant : déja la fièvre, le mal de tête, la douleur de côté, la difficulté de respirer, la toux pénible, les crachats étoient disparus, et ne reparurent plus.

La convalescence fut rapide : dans les premiers jours, les urines revinrent à la couleur naturelle, et déposèrent bien peu : nous donnâmes encore un minoratif.

Cette guérison est bien décidément au nombre de celles qui sont dûes à l'art ; et, quel que soit le mérite de cette méthode de traiter les maladies aiguës, qui consiste à laisser le fond de la guérison à la nature, en donnant seulement au médecin le bel emploi de la modérer et de la diriger, on ne peut disconvenir que cette marche, ne pouvant être ici que longue, laborieuse et

pleine de dangers, nous avons été heureux d'avoir un moyen plus court et plus direct.

Sydenham, après *Hippocrate*, le plus grand admirateur de la nature, et le plus zélé défenseur de ses droits, ne pouvoit se dissimuler la longueur et quelquefois le péril de ses moyens; ce qui lui faisoit desirer de trouver, pour bien des cas, une voie plus prompte et plus sûre : *Optandum est ut æger rectiori semitâ ad sanitatem proficeret; et, quod majoris etiam momenti est, extra aleam malorum, quæ sequuntur observationes istas, in quas sæpe invita dilabitur natura in morbi causa expellenda (ut potenter et doctè ei ab assistente medico subveniatur) possit collocari.*

UTILITÉ

UTILITÉ

DE LA RÉUNION

DU QUINQUINA

AUX MERCURIAUX,

Dans le traitement des maladies vénériennes;

Par M. SOUVILLE, correspondant de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital général de Calais, ancien chirurgien-major de l'hôpital militaire.

LES maladies vénériennes, soit anciennes, soit dégénérées, sont, à l'hôpital de Calais, plus communes dans la brigade irlandoise, que parmi les troupes françoises : les étrangers, qui s'engagent dans cette brigade, ne prennent ce parti, le plus souvent, que pour se faire traiter dans les hôpitaux militaires, d'accidens très-graves, qui ont éludé divers moyens curatifs. Ces accidens présentent des indications et des contre-indications, qui embarrassent la majeure partie des praticiens. On

ne sait si l'on traitera localement les symptômes vénériens, sans recourir à la destruction de la cause première, et cela dans la crainte que les mercuriaux n'augmentent la diathèse putride, ou si l'on rétablira les sujets affoiblis par l'usage des alimens et du régime approprié ; si l'on prend le premier parti, les accidens locaux le plus souvent disparoissent, pour reparoître sous une forme nouvelle : si au contraire on prend le second, on perd un temps précieux, et le séjour de l'hôpital développe d'autres maladies qui s'opposent au traitement habituellement employé. Après le mauvais succès de ces deux moyens, je me suis décidé, depuis plusieurs années, à réunir aux mercuriaux, sous quelque forme qu'ils fussent administrés, la décoction de quinquina ; ce tonique, continué pendant tout le temps du traitement chez les sujets foibles qui tendoient au scorbut, ainsi qu'aux maladies qui proviennent à *serosa colluvie*, m'a été du plus grand secours, et ce n'est qu'à lui que je dois mes succès : il éloigne la salivation, soutient les forces digestives, et accélère la guérison.

INUTILITÉ

DE

L'EXPRESSION DU CORDON OMBILICAL,

Comme préservatif de la petite-vérole ;

Par M. AUBERT, docteur en médecine, et de la Société royale des sciences de Montpellier.

IL n'y a pas bien long-temps qu'un médecin, dont le nom m'est échappé, regardant le sang qui reste dans le cordon ombilical après sa section, comme la cause de la petite-vérole, a assuré qu'en l'exprimant avec soin, avant d'en faire la ligature, on préserveroit les enfans de ce terrible fléau. Cette assertion fut mise dans les papiers publics, et accueillie comme une découverte précieuse. La pratique de l'expression du cordon s'est répandue dans certains cantons; c'est sur elle qu'est fondée la sécurité des familles : les faits suivans détermineront le degré de confiance qu'on doit avoir en elle.

Il y a quatre à cinq ans que madame

Dauphin m'amena d'Aups, où elle demeure, sa fille unique pour être inoculée. Le père, homme intelligent, m'écrivit en même temps que, dès que sa fille fut née, il lui avoit fait exprimer le cordon avec toute l'attention recommandée dans les Journaux. L'éruption n'en eut pas moins lieu; elle a été même la plus abondante que mes inoculations, assez nombreuses, m'ayent présentée.

J'ai inoculé, à la fin du printemps 1785, les trois enfans de M. le vicomte du *Puget*, dans sa terre de la Source: l'expression avoit été faite, à chacun des trois, par une personne différente; savoir, un médecin de Marseille, un chirurgien de la marine de Toulon, une sage-femme, tous exercés à la pratique des accouchemens. Malgré ces soins, les trois enfans de M. le vicomte ont eu une petite-vérole régulière et ordinaire; d'où il faut conclure que le préservatif proposé est absolument nul.

Au moment où j'écris ceci, j'apprends que M. *Seran*, chirurgien de mon voisinage, a perdu, de la petite-vérole naturelle, un de ses enfans auquel il avoit fait l'expression du cordon avec toute la sollicitude paternelle; ce qui,

au surplus, n'ajoute rien aux observations précédentes, puisqu'une seule, bien constatée, suffit pour démontrer l'inutilité du moyen proposé.

MÉMOIRE

Sur l'action du sublimé corrosif, sur les fluides du corps humain, et sur la réaction de ces mêmes fluides sur le sublimé corrosif; par M. COZE, médecin, et chirurgien-major du régiment des chasseurs de Champagne.

LE poids d'une opinion généralement adoptée accable quelquefois l'esprit le plus fort. C'est ainsi que l'erreur où l'on est que le sublimé corrosif est un sel métallique avec excès d'acide, et qu'il doit à cet excès ses qualités rongeantes et destructives, est bien faite pour intimider ceux qui n'ont point encore acquis l'usage de l'administrer. Ce sel, qui est un remède *héroïque*, salutaire et bienfaisant, quand il est dirigé par des mains habiles et expé-

rimentées, peut aussi devenir une arme meurtrière; et les jeunes médecins, qui n'ont pour appui que des préceptes, craignant d'échouer dans leur début, ne l'emploient qu'en tremblant, jusqu'à ce que l'observation, cette lumière qui guide l'ancien praticien dans les sentiers tortueux et obscurs de la médecine clinique, vienne les rassurer sur les dangereux effets de ce remède.

C'est avec cette juste méfiance, qui partoit bien moins de l'incertitude de mes connoissances, que de la crainte de nuire, ou d'un non-succès, que je me vis forcé, en 1778, d'administrer pour la première fois le sublimé corrosif; et c'est une femme, rongée de mal vénérien, et qui relevoit de couche, qui fut le sujet de mon premier essai.

Etant persuadé, d'après l'autorité de tous les auteurs qui ont écrit sur le sublimé corrosif, que l'acide dominoit dans ce sel métallique, je n'osai le prescrire à cette femme, qui étoit nourrice de son enfant, qu'après m'être assuré que cet acide ne jouissoit pas d'assez de liberté pour coaguler le lait, dans la juste crainte qu'il n'occasionnât des stases et des dépôts laiteux. En conséquence, je fis une dissolution de sublimé

corrosif dans de l'eau distillée, que je versai sur du lait de vache, et je vis avec surprise que, loin de le coaguler, elle lui avoit donné plus de fluidité. Ce mélange étant gardé, a conservé sa saveur douce et balsamique pendant plus de huit jours, sans que je pusse y remarquer aucun degré de fermentation ni d'altération sensible. Ainsi dégagé de mes inquiétudes, j'ordonnai le sublimé, et j'en obtins un succès complet.

Mais cette simple observation ne procurant qu'une foible présomption en faveur de la parfaite neutralité du sublimé corrosif, il falloit se livrer à une suite d'autres expériences qui pussent me mettre à même de prononcer sur la nature de ce sel, si vanté par les uns, si décrié par les autres, et si peu connu dans ses effets, sur les fluides qui circulent dans nos vaisseaux. J'en conçus dès-lors le projet; mais l'instabilité de mon état, des occupations continuelles, et une santé presque toujours chancelante, ne m'ont permis de m'en occuper qu'au printemps de cette année (1786): d'ailleurs, j'avois besoin d'une personne plus exercée que moi dans des manipulations aussi déli-

cates, et pour me seconder dans la longue suite d'expériences que j'avois résolu de faire. J'ai heureusement trouvé en M. *Davejan*, apothicaire à Auch, et ancien disciple du célèbre *Rouelle*, un coopérateur zélé, autant que passionné pour les recherches utiles. Il a bien voulu s'associer à mon travail, m'éclairer de ses lumières, et me permettre de suivre mes expériences dans son laboratoire.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPÉRIENCES PRÉLIMINAIRES.

UNE dissolution de sublimé corrosif dans de l'eau distillée, versée en petite quantité sur la teinture de tournesol, n'en altère pas la couleur; et si l'on continue d'en ajouter, la teinture devient verte, et le sublimé produit le même effet que les alkalis fixes. La même dissolution n'agit point sur le sirop violat, mais elle rougit la teinture de fleurs de violettes à l'instant du mélange, et cette couleur rouge se change aussitôt après en vert. Dans ce cas-ci, le sublimé semble participer des propriétés de l'acide et de l'alkali.

Ces expériences ne sont pas concluantes, puisque le sublimé corrosif jouit, en apparence, de deux propriétés contradictoires, qu'il rougit ou qu'il verdit la teinture bleue de certains végétaux, et qu'il attaque plus ou moins promptement l'une que l'autre. Essayons donc de tirer de l'obscurité cette espèce de problême chimique, en continuant nos recherches sur divers corps altérables par les acides et les alkalis. Le lait, dit M. *Macquer* (*a*), est très-susceptible d'altération, et la moindre quantité d'acide suffit pour le coaguler. Lorsqu'on y mêle de l'alkali, il s'ensuit aussi une espèce de coagulation, mais bien différente de celle qu'occasionne l'acide (*b*). Ainsi, pour peu que le sublimé corrosif ait d'excès d'acide, il doit coaguler le lait, ou du moins le faire cailler plus tôt. C'est en partant de ce principe, qu'on peut regarder comme incontestable, que nous avons com-

(*a*) Dict. de Chimie, *pag.* 231, tom. ij.

(*b*) Ce fait a été vérifié; les alkalis font cailler le lait en petit grumeaux isolés, & qui errent dans le serum; au lieu que les acides ne font qu'une masse des parties caséeuses & butireuses, qui se précipite au fond du vase.

mencé par faire plusieurs dissolutions de ce sel métallique dans des proportions différentes, pour pouvoir suivre les effets relatifs aux doses que nous employons dans nos expériences.

Dissolutions qui ont servi dans les expériences suivantes.

N°. I. « Six grains de sublimé corrosif dans une livre d'eau distillée.

II. « Six grains de sublimé corrosif dans 8 onces d'eau distillée.

III. « Six grains de sublimé corrosif dans 4 onces d'eau distillée.

IV. « Six grains de sublimé corrosif dans 2 onces d'eau distillée.

V. « Six grains de sublimé corrosif dans une once d'eau distillée.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de lait de vache, au 32e deg. du thermomètre de *Réaumur*, nous avons versé une once de la dissolution N°. I. (*a*), le lait n'éprouva

(*a*) Dans toutes les expériences suivantes, sur le lait, le sang & la bile, nous avons donné

aucune altération sensible dans l'instant du mélange ; mais une demi-heure après, nous aperçûmes la partie butireuse qui commençoit à se rassembler au-dessus de la liqueur. Vingt-quatre heures après, en sortant le vase de l'étuve, nous trouvâmes que la crême avoit une teinte jaune ocracée, et une consistance à pouvoir être enlevée toute d'une pièce. Son poids étoit d'un gros et demi.

Les parties caséeuses et séreuses n'avoient éprouvé aucune altération sensible dans leur couleur, ni dans leur fluidité, et le lait conservoit la même odeur qu'à l'instant du mélange. Quarante-huit heures après, tout étoit dans le même état ; on remarquoit seulement une légère pellicule butireuse de nouvelle séparation, mais ayant la couleur blanche ordinaire.

Le quatrième jour nous décantâmes la liqueur, pour examiner la nature d'un léger précipité grisâtre que nous

---

le même degré de chaleur, & nous l'avons également entretenu dans l'étuve. Le lecteur eſt prié de ne pas perdre de vue cette remarque, ſans laquelle nous ſerions obligés de tomber dans des répétitions fatigantes.

apercevions au fond du vase, et que nous jugions mercuriel. Effectivement, après l'avoir séché à l'air, et en avoir rapproché les molécules par un léger froissement entre deux feuilles de papier, nous distinguâmes sans peine, à l'aide de la loupe, une infinité de globules mercurielles, et nous estimâmes que leur quantité équivaloit à celle du sublimé que nous avions employé dans cette expérience. La liqueur n'avoit encore subi aucune altération. Sa saveur étoit la même qu'à l'instant du mélange.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de lait, une once de la dissolution N°. II.

Une demi-heure après le mélange, nous aperçûmes une légère teinte ocracée dans la partie butireuse; ce qui n'avoit été observé que beaucoup plus tard dans l'expérience précédente. Le lendemain cette teinte jaune s'est trouvée plus foncée que la veille; la crême pesoit deux gros, et la liqueur nous a paru un peu moins opaque que celle de la première expérience. Le troisième jour, nous avons également observé une pellicule butireuse secondaire, mais

plus épaisse que dans l'expérience ci-dessus, ce qui diminua d'autant plus l'opacité du lait. Cette pellicule secondaire a été trouvée encore plus épaisse dans les expériences suivantes, et toujours relatives au plus ou moins de sublimé employé : ainsi nous omettrons volontairement d'en faire mention à l'avenir.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de lait, une once de la dissolution N°. III.

Une demi-heure après le mélange, nous avons observé une couche de crême d'environ une ligne d'épaisseur qui surnageoit la liqueur, et le lait prenoit une teinte bleuâtre à mesure que la crême se dégageoit. Elle fut trouvée le lendemain du poids de trois gros et demi *(a)*.

(*a*) La promptitude avec laquelle la crême s'eſt dégagée, nous a fait préſumer que le ſublimé corroſif avoit donné de la fluidité au lait en atténuant ſes parties caſéeuſes, ce qui étoit la cauſe pour laquelle les molécules huileuſes ſe dégageoient plus aiſément, & que le lait prenoit une teinte bleuâtre, ou perdoit de ſon opacité. La ſuite de nos expériences nous a confirmé dans cette idée.

QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de lait, une once de la dissolution N°. IV.

Environ deux minutes après, nous avons distingué une couche butireuse de l'épaisseur de deux lignes, laquelle une heure plus tard avoit augmenté d'un tiers. Sa couleur étoit également ocracée, mais plus foncée, le lait plus bleuâtre, et par conséquent moins opaque que dans les expériences précédentes, la troisième exceptée. La crême pesoit deux gros.

La raison pour laquelle il s'est dégagé moins de parties butireuses dans cette expérience que dans les autres, est difficile à saisir, et nous n'entreprendrons pas d'en donner l'explication.

CINQUIÈME EXPÉRIENCE.

Sur deux onces de lait, une demi-once de la dissolution N°. V.

L'instant d'après le mélange, nous avons remarqué une couche butireuse qui augmentoit insensiblement, et qui, au bout d'un quart-d'heure, avoit environ trois lignes d'épaisseur. Le lait a été attaqué promptement; il a pris

une teinte bleuâtre plus marquée que dans la quatrième expérience. La crême étoit d'un jaune plus foncé, et elle fut trouvée le lendemain du poids d'un gros douze grains; ce qui auroit produit deux gros et un scrupule, si le mélange avoit été fait dans les mêmes proportions que les autres: elle avoit aussi plus de consistance.

Les mêmes essais faits sur du petit-lait clarifié ont produit également la décomposition du sublimé corrosif: ainsi le lait décompose complettement ce sel minéral; les précipités grisâtres qu'on trouvoit au fond des vases, et que nous avons soumis à notre examen, contenoient tout le mercure qui entre dans sa composition, si on en peut juger par approximation, puisqu'ils ont été trouvés en proportions relatives à la quantité de sublimé qui entroit dans nos expériences, et le mercure jouissoit de ses propriétés métalliques: il étoit complettement révivifié.

SIXIÈME EXPÉRIENCE, servant d'étalon.

Quatre onces de lait, et une once d'eau distillée.

Les parties butireuses se sont séparées dans la forme ordinaire au lait pur, et nous n'avons remarqué aucune altération dans leur couleur; mais vingt-quatre heures après le mélange, la partie caséeuse commençoit à se cailler: cependant elle étoit encore soluble, puisqu'après une légère agitation, la liqueur a repris sa fluidité; mais quarante-huit heures après, la fermentation avoit fait beaucoup de progrès. Tout le lait étoit caillé, et il avoit une saveur acide.

SEPTIÈME EXPÉRIENCE, servant d'étalon.

Deux onces de lait avec une once d'eau distillée, dans laquelle on avoit dissous trois grains de sel marin de cuisine.

Les effets ont été à-peu-près les mêmes que dans la sixième expérience. Cependant nous avons cru que le sel avoit hâté la fermentation, puisque vingt-quatre heures après le mélange, nous remarquâmes une couche de parties séreuses, sous la crême, de l'épaisseur d'environ deux lignes, et cette présomption s'est réalisée le lendemain, par la consistance de la partie caséeuse, et la saveur aigre du petit-lait.

Nous fûmes d'autant moins surpris de cette propriété du sel marin, que connoissant les précieuses recherches du docteur *Pringle*, nous savions que ce sel, en petite quantité, est septique; cependant cette expérience a jeté le plus grand trouble dans nos idées; et c'est elle qui a donné lieu à nos recherches ultérieures. En réfléchissant sur la précipitation du mercure dans les cinq premières expériences, notre première pensée fut, que le lait contenoit quelques parties terreuses ou alkalines propres à s'emparer de l'acide du sublimé corrosif, et que le mercure se précipitoit par la loi des affinités; mais il n'en seroit résulté qu'un sel marin ordinaire, ou un sel neutre déliquescent; et ces sels, loin de retarder la fermentation du lait, devoient l'accélérer (*a*), ce qui étoit absolument contraire aux effets que nous avions observés. Puisqu'un mélange de lait et d'une dissolution de sublimé corrosif, gardé plus de huit jours, n'avoit encore subi au-

---

(*a*) *Voyez* Mémoire sur les substances septiques & anti-septiques du docteur *Pringle; maladies des armées*, pag. 250, tom. ij.

cun degré d'altération, il falloit donc chercher une autre cause de la décomposition du sublimé corrosif et de la révivification du mercure, que celle que nous avions cru apercevoir, et qui étoit entièrement illusoire. J'ai pensé que ce ne pouvoit être que l'avidité du mercure à s'emparer du phlogistique, qui étoit capable d'opérer cette décomposition; je communiquai cette idée à M. *Davejean*, qui d'abord parut douter, mais qui ne tarda pas à l'adopter, quand je la lui eus développée. Alors nos recherches furent continuées d'après d'autres principes, quoiqu'elles eussent toujours pour objet la manière la plus sûre et la moins dangereuse d'employer le sublimé corrosif.

Si l'on fait une précipitation de sublimé corrosif dans l'eau distillée par l'huile de tartre par défaillance, le mercure se précipite sous la forme d'une chaux métallique et de couleur briquetée, parce qu'il ne rencontre point de phlogistique pour lui redonner ses propriétés minérales; au lieu que précipité dans du lait, il se trouve sous la forme globuleuse et entièrement révivifié. Ainsi il n'est pas douteux qu'il dépouille le lait de toute la quantité de phlogis-

tique qui lui est nécessaire pour recouvrer ses propriétés métalliques (*a*).

Si le phlogistique est le lien qui unit et qui donne de la densité et de la ductilité aux métaux, comme l'assurent tous les savans, et comme nous ne pouvons pas en douter, puisqu'il suffit de rendre du phlogistique aux chaux métalliques pour les révivifier, on ne peut pas nier que les huileux, les muqueux, les mucilagineux et les visqueux ne lui doivent leur plus ou moins de consistance, et que cette consistance ne soit en raison de ce qu'ils en contiennent, et que ces divers corps ne deviennent d'autant plus liquides ou fluides, qu'on leur enlève davantage de phlogistique. L'expérience est conforme

---

(*a*) *Note du Rédacteur.*

Nous nous faisons une loi de respecter les idées des auteurs dont nous insérons les observations dans ce Journal, & de conserver leurs explications & leurs expressions; nous ne nous permettons même aucunes réflexions, sans que cependant nos lecteurs doivent en conclure que nous adoptons la manière de voir de ces auteurs. D'ailleurs, sur quelque théorie que l'on s'appuie, les faits sont toujours intéressans, & les expériences bien faites sont toujours précieuses.

à cette théorie, puisque nous avons déja observé plus de fluidité dans le lait de la cinquième expérience que dans celles qui la précèdent, et nous aurons occasion d'en donner des preuves frappantes dans celles qui suivent.

HUITIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de sang de bœuf, une once de la dissolution N°. I.

Dans l'instant du mélange, la couleur du sang a été exaltée en rouge clair ; mais bientôt après elle a pris une teinte de rouge brun-foncé.

Le lendemain nous avons trouvé un léger dépôt dans le fond du vase, et le mercure étoit déja précipité. Cependant nous n'avons décanté la liqueur que le quatrième jour, afin de pouvoir suivre les effets du sublimé sur le sang.

NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de sang, et une once de la dissolution N°. II.

Les effets ont été les mêmes que dans l'expérience précédente; mais le lendemain le sang avoit acquis une couleur brune plus foncée.

DIXIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de sang, et une once de la dissolution N°. III.

La dissolution a agi dans l'instant du mélange avec force sur la partie colorante du sang, qui a été exhalté en rouge très-vif; mais bientôt la liqueur a pris une couleur foncée tirant sur le noir.

ONZIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de sang, et une once de la dissolution N°. IV.

La dissolution a agi avec moins de force sur la partie colorante du sang, en a moins exalté la couleur rouge; et nous avons observé, le lendemain, que la liqueur étoit d'un brun moins foncé que dans l'expérience précédente.

DOUZIÈME EXPÉRIENCE.

Deux onces de sang, et une demi-once de la dissolution N°. V.

A-peu-près les mêmes effets que dans la onzième expérien ce, mais le lendemain, la liqueur a paru plus foncée, et approchant de la nuance de la dixième.

TREIZIÈME EXPÉRIENCE.

Deux onces de sérosité de sang de bœuf, et une demi-once de la dissolution N°. V.

Dans l'instant du mélange, la liqueur s'est troublée, et par gradation elle est devenue bourbeuse, marque certaine d'un dépôt prochain. Le lendemain, il commençoit à se former; le troisième jour, il étoit entièrement précipité au fond du vase, et il avoit la couleur et la consistance d'une gelée animale. Séché au soleil, ce dépôt a pris la consistance et la ténacité de la colle forte; mais en poussant la dessication plus loin, en l'approchant du feu il est devenu grisâtre. Examiné à la loupe, nous ne pûmes y découvrir aucunes molécules mercurielles, et ce n'est qu'après l'avoir froissé entre deux feuilles de papier, que le mercure est devenu sensible.

Nous avons tenté en vain d'en rassembler quelques globules dans une capsule de verre, en faisant brûler une partie de ce dépôt sur un charbon ardent; l'huile empireumatique qui s'élevoit en vapeurs, enveloppoit tellement le mer-

cure, qu'il étoit impossible de l'apercevoir, même avec la loupe, et le froissement ne faisoit que le diviser davantage (*a*).

Nous n'entrerons pas maintenant dans le détail des causes qui ont produit les divers changemens de couleurs que nous avons remarqués dans les cinq expériences sur le sang ; nous en parlerons plus bas. Il nous suffit présentement de faire observer qu'il a pris une teinte brune, d'autant plus foncée, qu'il entroit davantage de sublimé corrosif dans l'expérience, de même qu'il a perdu en grande partie sa viscosité, ensorte que le sang de la neuvième expérience étoit plus fluide que celui de la huitième, ainsi de suite, et toujours en raison de la quantité de sublimé qui entroit dans

---

(*a*) Si quelqu'un vouloit répéter ces expériences, nous avertissons que le mercure est difficile à retrouver, parce qu'il se précipite en globules extrêmement ténus, qui sont enveloppés dans des parties glutineuses, d'où il n'est pas aisé de le dégager. Le plus sûr moyen, c'est d'étendre le dépôt dans de l'eau distillée, de lui donner le temps de se précipiter une seconde fois, de faire sécher ce nouveau dépôt, de le froisser entre deux feuilles de papier, & le mercure devient sensible à la loupe.

le mélange. Le sang de la douzième experience approchoit de la fluidité de l'eau.

QUATORZIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de fiel de bœuf, une once de la dissolution N°. I.

Nous n'avons remarqué aucune altération dans l'instant du mélange; mais deux heures après nous avons commencé à distinguer un léger dépôt grumeleux. Ce dépôt a augmenté pendant la nuit; la liqueur a pris une couleur tirant sur le vert-de-gris. Le troisième jour, nous observâmes une pellicule oléo-saline de l'épaisseur d'une pièce de douze sols au-dessus de la liqueur, et un petit dépôt grisâtre au fond du vase. Ce dépôt, séché et examiné à la loupe, fut reconnu mercuriel.

QUINZIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de fiel, et une once de la dissolution N°. II.

Deux minutes après le mélange, la liqueur a verdi à sa surface, et successivement jusqu'au fond du vase: elle a pris une belle couleur verte-jaunâtre, mais qui est devenue d'un vert-foncé dans l'étuve.

SEIZIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de fiel, et une once de la dissolution N°. III.

Le fiel a pris une teinte de rouille dans l'instant du mélange; mais bientôt après il est devenu d'une très-belle couleur de vert-saxe.

DIX-SEPTIÈME EXPÉRIENCE.

Quatre onces de fiel, et une once de la dissolution N°. IV.

Les effets ont été les mêmes que dans l'expérience seizième, avec plus d'exaltation dans la couleur verte.

DIX-HUITIÈME EXPÉRIENCE.

Deux onces de fiel, et une demi-once de la dissolution N°. V.

Le fiel a pris à l'instant du mélange une couleur rouge-vif, laquelle aussitôt après s'est changée en un très-beau vert.

Pendant leur séjour dans l'étuve, ces divers mélanges ont perdu cette belle couleur verte, et sont devenus d'un vert foncé obscur.

Les précipités ont été en raison du sublimé corrosif qui entroit dans l'expérience, et la bile de la quinzième étoit plus fluide que celle de la qua-

torzième, et toujours progressivement; ensorte que celle de la dix-huitième avoit perdu toute sa viscosité, et qu'elle étoit fluide comme de l'eau.

DIX-NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

Une once de la dissolution N°. IV, versée sur quatre onces d'urine humaine sortant de la vessie.

Dans l'instant le mélange s'est troublé, on y a vu de petits flocons blanchâtres qui tendoient à se précipiter. Le lendemain le dépôt étoit considérable et d'une couleur briquetée. Ce dépôt, étendu dans l'eau distillée, a rendu celle-ci blanchâtre, et le mercure s'est précipité sous la forme d'une poudre grise.

AUTRES EXPÉRIENCES, qui prouvent que tous les sirops, les liqueurs mucilagineuses, gommeuses, ainsi que les spiritueuses, ont également la propriété de décomposer le sublimé corrosif.

VINGTIÈME EXPÉRIENCE (*a*).

Nous avons fait dissoudre trois gros

(*a*) Les expériences suivantes ont été faites à froid, mais le thermomètre marquoit 18 degrés dans le laboratoire.

de sucre dans quatre onces d'eau distillée, et nous y avons mêlé une once de la dissolution N°. IV.

Nous n'avons observé aucune altération dans l'instant du mélange, mais le lendemain, le mercure étoit précipité sous forme métallique, et un léger frottement entre les doigts suffisoit pour rendre les globules sensibles à la vue, sans le secours de la loupe.

VINGT-UNIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces d'infusion de racine de guimauve, nous avons versé une once de la dissolution N°. IV.

Le lendemain nous avons trouvé un précipité d'un gris-sale : il étoit mercuriel.

VINGT-DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Sur quatre onces de dissolution de gomme arabique, nous avons versé une once de la dissolution N°. IV, et les effets ont été les mêmes que dans l'expérience précédente.

VINGT-TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Trois grains de sublimé corrosif dissous dans quatre onces d'esprit-de-vin.

Le troisième jour, il y avoit du mercure précipité au fond du vase, et il avoit toutes ses propriétés minérales.

Le savant commentateur de la pharmacopée de Londres, semble avoir pressenti la décomposition du sublimé corrosif dans l'esprit-de-vin, lorsqu'il dit: En supposant l'existence d'un véritable acide végétal qui procure aux parties huileuses de l'esprit-de-vin, leur union avec le phlegme, n'est-il pas possible de concevoir qu'un acide minéral concentré est en état de dégager cet acide végétal, et de prendre sa place pour former une espèce de composé savonneux? C'est effectivement ce qui arrive; l'acide marin du sublimé corrosif, chassé par le phlogistique, devient libre, s'unit aux parties huileuses de l'esprit-de-vin, et forme un corps onctueux ou oléosalin qui surnage la liqueur. On trouve aussi une substance oléagineuse qui enduit les parois du vase; et cette substance contient également un peu de mercure révivifié. Cependant nous n'oserions pas assurer que dans cette expérience tout le mercure ait été révivifié, quoique nous en ayons aisément aperçu quelques globules avec la loupe, après avoir froissé une partie du préci-

pité entre deux feuilles de papier; mais autant qu'on en peut juger par approximation, tout le mercure contenu dans les trois grains de sublimé s'étoit précipité, tant sous forme métallique que sous forme calcaire. De cette expérience, on peut conclure que l'esprit-de-vin décompose le sublimé corrosif, soit en rendant au mercure le phlogistique dont il est privé dans l'instant de son union avec l'acide marin, soit que cet acide ayant plus d'affinité avec les parties huileuses de l'esprit-de-vin, comme le pense l'auteur que nous venons de citer, il abandonne le mercure pour s'unir à ces parties huileuses; ce qui est indifférent quant aux effets, et au but que nous nous proposons dans nos recherches.

D'après les résultats que nous avons eus dans les expériences ci-dessus, il paroît évident que tous les corps fluides qui contiennent du phlogistique, ou quelques parties hétérogènes de la nature des huileux, des gommeux, &c., ont la propriété de décomposer le sublimé corrosif, et que le mercure, qui fait la base de ce sel métallique, en est fort avide. Cependant du sublimé en poudre jeté sur un charbon ardent,

recouvert d'une capsule de verre, s'élève en vapeurs blanches, et va s'attacher aux parois de la capsule sans aucune altération. On pourroit objecter que le charbon contient beaucoup de phlogistique, et trouver cette expérience contradictoire à ce que nous avons avancé jusqu'à présent. Pour répondre à cette difficulté, il suffit de remarquer que le phlogistique cesse de s'évaporer du charbon dans l'instant que celui-ci est étouffé par la capsule et que l'air est intercepté. D'ailleurs le concours de l'humidité est peut-être indispensable pour opérer la décomposition du sublimé, et nous sommes portés à le croire; puisque si on fait un mélange de sublimé corrosif et de résine en poudre, qu'on brûle ce mélange, et qu'on en reçoive les vapeurs dans une capsule, le sublimé se trouve entièrement décomposé, et il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la loupe pour apercevoir les globules mercuriels.

Cette expérience est d'autant plus concluante, qu'on sait que l'acide marin n'a aucune affinité avec le phlogistique, et qu'il ne peut abandonner le mercure pour former un soufre ma-

rin, puisque nous ne connoissons aucune combinaison directe de cet acide avec le phlogistique, et que nous ne voyons pas qu'il ait la même disposition que les acides vitrioliques et nitreux, à se combiner avec ce principe, ni d'une manière intime, ni d'une manière superficielle. Au contraire, il refuse d'agir sur plusieurs substances inflammables, telle que les huiles. *Voyez* MACQUER, Dictionn. chim.

VINGT-QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

Trois grains de sublimé corrosif avec autant de résine, brûlé sous un entonnoir de verre, sur l'ouverture duquel nous avions fixé un morceau de papier imbibé d'huile de tartre par défaillance.

Ce papier goûté, nous avons cru y remarquer la saveur du sel marin; mais comme le piquant de l'alkali fixe pouvoit nous en imposer, nous avons plongé ce papier dans une teinture de violettes, et elle a verdi; ce qui prouve que, s'il s'est fait une combinaison, elle étoit imparfaite, et que tout l'alkali n'étoit pas saturé. Quoi qu'il en soit, cette expérience n'en est pas moins

utile, puisque nous n'avons senti aucune odeur sulfureuse, et qu'au contraire nous avons distingué à travers de l'odeur de résine, celle de l'acide marin, qu'on sait être très-expansible, qui s'exhaloit dans l'air; ce qui prouve que le phlogistique chasse avec force l'acide marin pour s'emparer du mercure, et que cet acide reste à nu, ne trouvant, dans cette expérience, aucun principe propre à le fixer: ce n'est donc pas cet acide qui est l'agent de la décomposition du sublimé.

Quelques auteurs prétendent que l'urine ne contient ni acide ni alkali libre; cependant nous nous sommes convaincus du contraire, et on ne peut disconvenir qu'elle ne contienne un acide développé, puisqu'elle rougit la teinture bleue des végétaux. Cet acide urinaire doit être à-peu-près de la même nature que l'acide marin, puisqu'il produit les mêmes effets, et qu'il donne la même nuance de rouge que celui-ci, quand on jette de l'urine sur la teinture de violettes, et qu'il suffit d'ajouter quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, pour rendre à la teinture sa couleur naturelle, et tout cela se fait sans effervescence.

Cependant les mêmes effets n'ont pas lieu sur le sirop violat ; l'urine ne le rougit que momentanément, et il reprend aussitôt sa couleur bleue : nous en dirons la raison plus bas.

Puisque l'urine contient un acide libre, on ne peut y admettre aucune substance alkaline ou terreuse qui ne soit entièrement saturée ; c'est pourquoi on ne peut pas supposer que l'acide marin ait abandonné le mercure pour former un nouveau composé ; au contraire, cet acide a été chassé par le phlogistique, comme ayant plus d'affinité avec le mercure, et c'est lui qui a été l'agent de la décomposition du sublimé dans l'expérience dix-neuvième.

Nous avons dit, au commencement de ce Mémoire, que la dissolution du sublimé corrosif rougissoit la teinture de violettes dans l'instant du mélange, qu'ensuite la couleur bleue reparoissoit, et que la teinture devenoit verte, si on continuoit à ajouter de la dissolution. Ces effets contradictoires du sublimé ont lieu de surprendre au premier instant ; mais si on réflechit sur la nature des différentes teintures qui ont servi dans nos expériences, on cessera d'en être surpris. La teinture de

violettes contient peu de parties terreuses, et ce qu'elle en contient paroît peu disposé à s'unir aux acides; c'est pourquoi l'acide marin, qui se trouve expulsé par le phlogistique dans l'instant du mélange, erre dans la liqueur, et agit sur le principe colorant jusqu'à ce qu'il ait trouvé à s'unir à quelques parties terreuses ou mucilagineuses; et il résulte de cette combinaison une substance oléo-saline ou savonneuse qui surnage après un certain repos. Alors la couleur bleue reparoît avec tout son éclat, et tout cela se fait dans un temps fort court. C'est par la raison inverse que la dissolution du sublimé corrosif ne rougit pas le sirop violat, ni la teinture de tournesol, c'est-à-dire, parce qu'ils contiennent beaucoup de parties terreuses et grossières, qui sont propres à s'emparer de l'acide marin du sublimé, à mesure qu'il abandonne le mercure (*a*). C'est aussi par la même cause

---

(*a*) Le Commentateur de la pharmacopée de Londres, définit le sucre, d'après *Cartheuser*, un corps concret & salin, formé d'une terre soluble, d'un acide subtil, dont une partie est intimement unie à une base alkaline & calcaire, & enfin d'une substance huileuse inflammable.

que l'urine ne rougit que momentanément le sirop violat, parce que l'acide urinaire se combine avec la terre calcaire que le sucre retient dans sa purification, et il n'est pas étonnant de voir reparoître la couleur bleue de ce sirop, à mesure que cet acide approche de la saturation complette.

Il ne faut donc pas être surpris, après ce qui vient d'être dit, que plusieurs chimistes de réputation, se soient trouvés en contradiction sur les propriétés du sublimé corrosif; que les uns nous aient assuré qu'il rougissoit (*a*) la teinture bleue des végétaux, et d'autres (*b*), qu'il ne les rougissoit pas, selon qu'ils ont fait leurs essais sur telles ou telles teintures plus ou moins abondantes en parties terreuses ou calcaires.

Comme on pourroit douter de la présence du phlogistique dans diverses

---

liée très-étroitement à l'acide & aux autres principes.

Note de la *pag.* 107 de l'exposition du *Comité*. Voyez aussi *Cartheuser*, mat. méd. chap. premier & deuxième de la sect. 8.

(*a*) Manuel de chimie de M. *Beaumé*, pag. 234.

(*b*) Dictionnaire de Chimie, par M. *Macquer*, tom. iij, pag 198.

teintures bleues, et dans les dissolutions gommeuses sur lesquelles nous avons opéré, nous nous sommes assurés de son existence par plusieurs précipitations de sublimé corrosif, par l'alkali fixe, et nous avons toujours trouvé le mercure précipité sous forme métallique; or, il n'y a que dans l'eau seule qu'il se précipite sous la forme d'une poudre de couleur briquetée, parce qu'il ne rencontre pas de phlogistique pour se révivifier : donc ces teintures contiennent du phlogistique.

Mais un autre phénomène, qui a lieu quand on jette une grande quantité de dissolution de sublimé corrosif dans une teinture bleue quelconque, c'est qu'elle devient verte, et que le sublimé agit comme les alkalis fixes. On peut donner l'explication de tout cela, en faisant observer que ces teintures contiennent fort peu de phlogistique, qu'elles ne décomposent, dans l'instant du mélange, qu'une partie du sublimé corrosif, et proportionnément à la quantité de leur phlogistique; et quand elles en sont entièrement dépouillées, il ne peut plus y avoir de décomposition : alors le sublimé agit comme les alkalis fixes sur la partie colorante, parce que le mer-

cure doit être, dans le sublimé corrosif, dans un état à-peu-près semblable à celui du principe terreux dans les alkalis fixes et dans les chaux vives, c'est-à-dire, ayant son aggrégation détruite, du moins en grande partie, et se trouvant d'ailleurs en beaucoup plus grande quantité que le principe salin; et c'est pourquoi le sublimé corrosif, loin de rougir les couleurs bleues, les verdit comme les alkalis. *Voyez* MACQUER, *art.* SUBLIMÉ CORROSIF.

Des expériences ci-dessus, ne peut-on pas conclure que le sublimé agit moins comme un sel avec excès d'acide, qu'il n'agit comme alkali fixe par l'arrangement particulier du mercure qui s'y trouve surabondant, suivant les recherches de *Geoffroy* et de *Knœfflius*, et dans un état de violence qui lui donne une causticité des plus grandes. Dans le sublimé corrosif, dit *Macquer*, l'aggrégation du mercure étant rompue, ses molécules primitives intégrantes, sont d'une part dans cet état violent, dans cette tendance à l'union, et d'une autre part, cette tendance ne pouvant être satisfaite qu'en partie et imparfaitement par l'acide marin, il leur reste encore beaucoup de cette même

tendance non satisfaite, ce qui leur donne un degré proportionné de causticité ; ensorte que le mercure, qui fait partie du sublimé corrosif, est lui-même alors corrosif, et probablement beaucoup plus que l'acide marin même. C'est cette tendance à l'union, et cet état de violence dans lequel se trouve le mercure, qui font que le sublimé est avide des corps qu'on lui présente ; c'est pourquoi il s'empare d'une grande quantité de mercure, quand on le triture avec le mercure coulant pour faire *l'aquila alba ;* mais alors le sel qui en résulte par la sublimation, est presque insoluble dans l'eau. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande facilité qu'a le sublimé corrosif à se décomposer, et de son avidité à s'unir au phlogistique que peuvent contenir les liqueurs hétérogènes qu'on lui présente, puisque ce n'est que la privation où se trouve le mercure du sublimé corrosif de ce même phlogistique, qui le met dans l'état violent dans lequel il se trouve.

Il s'est présenté bien d'autres phénomènes dans le cours de nos expériences, tels que la belle couleur verte que le sublimé corrosif donne à la bile, et

les changemens qu'il opère sur les globules rouges du sang, &c., que nous n'avons fait qu'indiquer, mais dont on trouvera facilement la cause, si on se rappelle ce que nous avons dit en parlant de ses effets sur les teintures bleues des végétaux. Ainsi nous nous interdirons toute explication ultérieure, pour éviter de tomber dans des discussions physico-chimiques, qui nous jeteroient au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Il vaut mieux que nous établissions les idées générales de physique, que nos expériences nous ont suggérées, et que nous passions aux conséquences pratiques que nous avions pour but dans nos recherches.

SECONDE PARTIE.

Jusqu'à ce que l'homme, dit le célèbre *Locke*, en soit venu aux notions premières et originales des choses, il ne peut que bâtir sur des principes incertains, et tomber souvent dans de grands mécomptes. S'il est un moyen d'éviter cet écueil en médecine, c'est en soumettant un remède douteux à l'analyse, en le suivant dans ses effets,

en calculant les degrés d'altération qu'il peut subir dans le corps humain, et en observant avec une attention scrupuleuse les modifications particulières qu'il peut causer aux humeurs qui circulent dans nos vaisseaux, et avec lesquelles il se trouve en contact. En procédant de cette manière, nous acquérons un degré de certitude qui nous empêche de nous égarer dans la pratique. Les théories sont plus souvent les chimères de l'esprit, que le résultat de l'observation et de l'expérience. Une seule idée sert de base à un système, et il faut peu de talens pour y ramener les faits particuliers qui doivent lui servir d'appui. Cette façon de procéder a restreint les bornes de la science médicale, et cette science ne fera jamais plus de progrès que quand nous déduirons des règles générales d'une multitude de faits particuliers.

Puis-je me flatter, en ayant suivi cette marche, d'avoir mis le sujet qui m'occupe dans tout son jour? Mes recherches et mes expériences suffisent-elles pour faire connoître la nature et la manière d'agir du sublimé corrosif; et puis-je, sans crainte d'induire en erreur ceux qui prendront cet ouvrage

pour guide, assigner les cas où il conviendra de prescrire ce remède de préférence aux autres préparations mercurielles, et ceux où il faudra s'en interdire l'usage? Je vais faire au moins tous mes efforts pour remplir cette tâche que je me suis imposée, comme la plus importante, et sans laquelle mes expériences ne seroient d'aucun avantage. Ce que je n'aurai pu faire, un autre le fera. Le plus grand service qu'on puisse rendre au voyageur qui s'égare, est de le remettre dans son chemin: j'ai mis sur la voie d'une nouvelle branche d'observations; et mon travail, n'eût-il que ce seul mérite, ne seroit pas sans utilité.

Selon *Gaubius*, la matière inflammable, ou le phlogistique, tempère l'acrimonie, et donne de la ténacité aux solides et aux fluides: cela nous paroît d'autant plus incontestable, qu'en dépouillant le sang et la bile de leur phlogistique par le moyen du sublimé corrosif, nous leur avons fait perdre leur onctuosité, et les avons rendus fluides comme de l'eau (*a*).

(*a*) Vraisemblablement on obtiendroit les mêmes effets avec tous les sels à base métal-

Mais avant d'aller plus loin, qu'on nous permette de hasarder aux yeux des savans quelques réflexions sur les propriétés du phlogistique.

Le phlogistique ou le feu, principe combiné, est le lien ou le gluten universel qui unit les matières qui composent les trois règnes de la nature; et cela est si vrai, que si on enlève ce principe au métal le plus dense, à l'or, par exemple, on le réduit en poudre

---

lique; c'est un travail auquel nous nous proposons de nous livrer dans quelque autre moment, bien persuadés que tous ces sels se décomposent de la même manière que le sublimé corrosif, dans les fluides du corps humain, & que le tartre stibié, par exemple, ne devient vomitif que quand il est décomposé, & que c'est la partie réguline qui porte une impression désagréable sur les houppes nerveuses de l'estomac. S'il n'en étoit point ainsi, le tartre stibié solliciteroit le vomissement dans l'instant; or, nous voyons qu'on le garde quelquefois une heure entière dans l'estomac, sans éprouver la plus légère nausée; ce qui nous affermit dans cette opinion, c'est que le régule d'antimoine seul, fait vomir violemment, & qu'il agit presqu'aussi-tôt qu'il est pris; au lieu que le tartre stibié n'agit qu'à mesure qu'il se décompose, en se surchargeant de phlogistique, ce qui fait qu'il est infiniment plus doux, & que ses effets sont moins à redouter.

impalpable ; que le bois est réduit en cendre en très-peu de temps par l'embrasement, qui n'est autre chose que l'évaporation ou le dégagement du principe igné ou matière de la chaleur, et que les liqueurs les plus onctueuses deviennent fluides comme de l'eau lorsqu'on les en prive, ainsi que nous l'avons fait dans nos expériences, lesquelles équivalent, quant aux effets, à l'embrasement des solides et à la calcination des métaux, puisqu'il importe peu quel moyen l'on a mis en usage pour les en priver, pourvu qu'on y soit parvenu : il semble, d'après cela, que la densité, la ténacité, l'onctuosité, &c. des fluides, et la malléabilité, la ductilité des métaux, soient en raison directe du phlogistique qu'ils contiennent, ou, pour parler plus clairement, du feu combiné (*a*).

(*a*) La pesanteur des corps est peut-être en raison inverse du feu combiné ou du phlogistique ; de-là vient que les corps déphlogistiqués sont plus pesans, comme l'esprit-de-vin après sa déflagration, le mercure après la calcination, &c. ; le phlogistique en mouvement dilate les corps. Or, la dilatation est contraire à la gravitation. Le phlogistique mis en mouvement par la chaleur, tend à se dégager & à s'élever

Pendant l'été, le phlogistique s'évapore et se répand dans l'atmosphère; les corps deviennent d'autant moins denses, que l'évaporation est plus considérable; l'eau se réduit en vapeurs, et les huiles et les liqueurs onctueuses acquièrent beaucoup plus de fluidité. Mais si, par une cause quelconque, le soleil, qui est l'âme de l'univers, vient à agir avec moins de force sur notre planète, et qu'il arrive une répercussion des particules ignées, le feu qui se combine d'une part, et qui cesse de s'exhaler de l'autre, devient un moyen d'union entre les molécules aqueuses : elles prennent d'autant plus de consistance, qu'il y a moins de mouvement dans notre globe; et si on pouvoit admettre

---

dans l'atmosphère; il agit sur les molécules intégrantes des corps dans lesquels il est combiné, les porte à se répandre en tout sens; seconde cause contraire à la gravitation. Il résulte de cet aperçu que les corps déphlogistiqués, & par-là privés de leur élasticité & de la propriété de se dilater sont inerts, & tendent vers le même centre dans toutes leurs parties: de-là l'augmentation de poids du corps déphlogistiqué par l'ustion ou la calcination. De l'eau chauffée à vaisseaux clos, perd son élasticité, & augmente de poids, à ce qu'il nous a paru.

un repos absolu dans la matière, la terre ne formeroit plus qu'une masse de glace, toute végétation seroit suspendue, et la nature resteroit dans un état de mort, jusqu'à ce que la circulation fût rétablie par le mouvement.

Ainsi, plus les chaleurs seront grandes et de longue durée, plus les liqueurs seront fluides, raréfiées et dépouillées de leur phlogistique (*a*); et cela est si vrai que dans les fièvres ardentes qui règnent en juillet et août, nous trouvons le sang dissous, sans consistance, se résolvant en sérosité et de couleur d'un brun noirâtre comme s'il avoit passé par le feu, et qu'il ne fût qu'un *charbon liquide*, s'il est permis d'employer cette expression; au lieu que dans les

---

(*a*) Si on s'étoit occupé plus tôt à calculer les effets de la chaleur sur nos corps, on auroit tiré un plus grand parti des observations météorologiques, & cette branche d'observation auroit fait faire des progrès à la médecine, en nous éclairant sur la cause d'une infinité de maladies. Plusieurs expériences réitérées, dit *Sauvages*, m'ont prouvé que le sang est d'autant plus dissous & plus coulant, qu'il est à un degré de chaleur plus éloigné du froid de la congélation, & de la chaleur coagulante. *Class.* 2e, *Théor. des fièvr.*

maladies de la fin de l'hiver et du commencement du printemps, quand les solides ont été condensés par le froid, et que les fluides ont acquis de la compactibilité, en se chargeant d'une grande quantité de phlogistique pendant le règne des frimats, nous trouvons le sang d'un rouge vermeil, mais disposé à se figer sur-le-champ, et le coagulum prend une couleur d'un blanc verdâtre et une consistance couenneuse extrêmement tenace

Il suit de ces observations, que dans les pays où il y a beaucoup de mouvemens, tout ce qui seroit capable de dépouiller les humeurs du corps humain de leur phlogistique, particulièrement dans les maladies d'été et d'automne, pourroit avoir des suites dangereuses (*a*), puisqu'elles péchent par

---

(*a*) De-là vient que l'opium, l'ipécacuanha, les farineux, les gommeux, les huileux, & en général tous les corps *digestibles*, chargés d'une grande quantité de phlogistique, réussissent si bien dans les dyssenteries qui surviennent en automne à la suite d'un été chaud, ou après de grandes fatigues chez les gens de guerre C'est d'après ces observations, que dans toutes les maladies de l'été & de l'automne de cette année (1786), je me suis interdit l'usage du tartre

trop de fluidité, et qu'on rencontre fort rarement ces dispositions à l'épaississement, ces engorgemens visqueux qui sont si fréquens dans les pays froids: aussi voyons-nous que toutes les maladies qui procèdent de l'épaississement sont plus rares, ont des effets moins prompts et moins dangereux sous les tropiques, que vers les pôles. Le vice vénérien est de ce nombre; à Saint-Domingue, dans toutes les Antilles, dans la Guianne, &c. on porte impunément la vérole pendant une longue suite d'années sans en ressentir d'incommodité grave; et les Insulaires de ces contrées brûlantes dédaignent, la plupart, de s'assujétir à un traitement anti-vénérien qui les priveroit de leurs jouissances habituelles, et qui leur paroîtroit plus pénible à supporter que la maladie elle-même. En Europe, au contraire, le vice syphillitique dispose à l'épaissis-

---

stibié, pour y substituer l'ipécacuanha quand il y avoit indication de faire vomir: que j'ai employé les boissons à la glace, pour calmer les mouvemens; & les émulsions d'amandes douces, avec la gomme, pour *réphlogistiquer* les humeurs. De cette manière, je suis parvenu à rétablir, en peu de temps, des convalescens qui traînoient une vie misérable depuis long-temps.

sement, aux engorgemens glanduleux, aux tumeurs froides et lentes ; ses effets et son développement sont toujours en raison du plus ou moins de mouvement du phlogistique que contiennent les humeurs, puisque ces effets sont plus longs à se développer (*a*) en été qu'en hiver, dans les pays chauds, que dans les pays froids, et que le vice vénérien paroît avoir d'autant plus d'énergie et causer des symptômes d'autant plus fâcheux, qu'on s'éloigne davantage de l'équateur, et qu'on se rapproche plus près des latitudes polaires. Ainsi, nous pensons que dans les zônes tempérées et froides, le sublimé corrosif doit être préféré, dans beaucoup de cas, aux autres préparations mercurielles, sur-tout en hiver, pour le traitement des maladies vénériennes invétérées. C'est particulièrement dans les exostoses et dans les tumeurs froides et indolentes, qu'il doit avoir des effets aussi prompts que salutaires : l'observation cadre parfaitement avec cette théorie, puisque nous voyons ces di-

(*a*) Je n'entends pas parler des affections vénériennes récentes, qui sont des maladies locales ; mais de la diathèse vénérienne générale.

verses

verses affections se dissiper comme par enchantement après quelque temps de son usage.

Le sublimé corrosif, porté dans le torrent de la circulation avant que sa décomposition ait eu lieu, agit de deux manières; 1°. en dépouillant le sang, la lymphe, la bile, &c. de leur phlogistique pour la révivification du mercure, et par-là les rend plus fluides, comme nous l'avons fait voir dans la première partie de ce Mémoire. 2°. Le mercure, par la décomposition du sublimé corrosif, se trouvant porté dans les filières les plus étroites du corps humain, en globules extrêmement atténués, agit mécaniquement, brise les humeurs ténaces, et les dispose à être évacuées par tous les émonctoires de la peau et les pores excrétoires : aussi voyons-nous qu'il augmente toutes les sécrétions; que l'urine, la transpiration, sont plus abondantes; que la bile, qui est concrète chez certains sujets attaqués du mal vénérien, devient fluide, et que les malades reprennent leur teint naturel après quelques jours de son usage.

Ce remède conviendra donc spécialement aux personnes phlegmatiques, pituiteuses; à celles dont le sang sera

riche, abondant en globules rouges, et à celles qui ont les humeurs compactes ; mais nous pensons qu'il auroit des suites funestes dans le cas de dissolution des humeurs, comme quand la vérole est compliquée d'une diathèse scorbutique ; c'est pourquoi on ne doit pas être étonné de l'observation de *Waguer*, qui rapporte qu'une femme scorbutique avoit un ulcère sordide et profond à la jambe : on se servit pour déterger l'ulcère d'injections d'eau phagédénique ; mais après avoir employé tout au plus cinq ou six grains de sublimé corrosif, il survint une salivation avec gonflement considérable des gencives et de la gorge (*a*). Ainsi les habitans du nord, les Allemands, les Hollandois, les Anglois, les Flamands, les Alsaciens, &c. que leur climat dispose aux affections visqueuses et pituiteuses, à l'inertie des fibres et à l'obésité, tireront de grands secours du sublimé corrosif, tandis que ceux du midi pourroient en éprouver des suites fâcheuses, s'il étoit administré indistinctement pour toute espèce de maladies véné-

(*a*) *Voyez* Pharmacie de Londres, tom. ij, p. 638, édit. de Paris.

riennes, quand même les malades seroient exempts de toute complication d'autres vices.

Ces conséquences pratiques dérivoient naturellement de nos recherches et de nos expériences; mais pour les porter jusqu'à la conviction, il étoit nécessaire de les appuyer d'observations: n'ayant point eu occasion d'en faire par nous-mêmes, nous nous contenterons de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'article V des observations diverses, consigné dans l'histoire de la Société royale de médecine (*a*), *sur les inconvéniens du sublimé corrosif dans les pays chauds*. «Les dangers auxquels le sublimé corrosif expose, sont infiniment plus grands, suivant M. *La Peyre*, aux îles de France et

(*a*) Hiſtoire de la Société royal de médecine, an. 1777 & 1778, pag. 222. M. *de la Borde*, célèbre médecin du Roi à Caïenne, qui a lu ce Mémoire, & qui nous a permis de nous étayer de ſon autorité & de ſes obſervations, nous a aſſuré qu'il avoit rarement vu de bons effets du ſublimé corroſif dans les Antilles & dans la Guiane, où il a exercé long-temps la médecine, mais qu'au contraire il avoit ſouvent eu à s'en plaindre, & qu'il le regardoit comme un remède dangereux dans ces parages.

de Bourbon, qu'en Europe ; il cite d'abord pour garant de son assertion M. *Deschamps*, habile chirurgien à l'île de Bourbon. Des observations qui lui sont personnelles, et qu'il a faites à l'île de France, ont opéré chez lui la même conviction : il en cite deux ; la première est celle d'un malade traité par la méthode du sublimé corrosif ; cet homme étoit originairement fort et robuste. M. *La Peyre* tenta inutilement de le soulager ; bien loin que ce malade guérît du marasme épouvantable où il étoit tombé, il cracha le pus, il se plaignit de la poitrine, et il ne tarda pas à mourir dans le marasme le plus affreux. Le second fait est l'ouverture du corps d'une femme qui avoit subi le même traitement ; les parties supérieures de chaque poumon étoient presque détruites, et il y avoit dans chacune des cavités de la poitrine un épanchement de sérosité ».

« L'auteur prévient l'objection qui se présente naturellement, et qui consiste à dire que ces sortes de malheurs viennent moins du remède même, que du défaut de précautions employées par ceux qui sont chargés de l'administrer. Sa réponse consiste à rendre

compte des précautions qu'il a prises lorsqu'il a essayé cette méthode. Il avoue que, quelques soins qu'il ait pris, il a vu de mauvais effets de ce remède, qu'il a observé en général être très-pernicieux à la poitrine : il est donc vrai, selon l'auteur, que le sublimé corrosif, très-dangereux en lui-même, l'est beaucoup plus dans les pays chauds ».

Les observations de M. *La Peyre* cadrent parfaitement avec nos recherches, et avec tout ce que nous avons dit jusqu'à présent ; mais sa conclusion, que le sublimé corrosif est très-dangereux en lui-même, est trop générale. Il a de commun avec tous les remèdes que nous employons journellement, d'être nuisible quand il est administré à contre-sens, et j'ai lieu d'espérer que d'après mes expériences et les vues pratiques que j'en ai déduites, on saisira facilement les cas où il faudra le prescrire de préférence à toute autre préparation mercurielle, et ceux dans lesquels il conviendra de s'en interdire l'usage.

Nous avons fait voir dans la première partie de ce Mémoire, que toutes les liqueurs qui contiennent quelques parties hétérogènes phlogistiquées, dé-

composent en assez peu de temps le sublimé corrosif : il reste à examiner de quelle manière et dans quel véhicule il convient de l'administrer. Sans contredit la manière de le faire dissoudre dans l'esprit-de-vin, est la plus fautive, parce qu'ayant moins d'onctuosité qu'aucune autre liqueur, le mercure s'y précipite plutôt par la facilité qu'ont ses globules de se rapprocher et de s'unir, et il devient par-là moins propre à passer dans les vaisseaux chyleux. Le lait et les infusions mucilagineuses sembleroient, au premier coup-d'œil, le plus sûr moyen de porter le mercure dans le torrent de la circulation, parce que se trouvant enveloppé dans des parties onctueuses et grasses, il se précipite plus lentement ; mais il y auroit un inconvénient dans cette méthode, qui est que le mercure s'étant emparé de tout le phlogistique dont il a besoin pour recouvrer ses propriétés minérales, ne passeroit dans les secondes voies que comme mercure pur, et son action seroit toute mécanique (*a*) ; cependant cette méthode ne

(*a*) C'eſt à la manière défectueuſe dont on a adminiſtré ce remède juſ ¡u'à préſent, qu'il faut

doit pas être rejetée, et elle aura de fréquentes applications dans les provinces méridionales, et dans tous les pays chauds où les fluides sont fort dilatés, parce que ce sera la meilleure manière et la plus commode pour introduire le mercure le plus pur dans le sang, sans redouter les altérations dangereuses qu'il pourroit occasionner s'il y étoit introduit sous forme saline.

Mais toutes les fois qu'on aura à traiter des personnes dont les humeurs pèchent par excès de ténacité, et qu'on aura à combattre des congestions froides et des tumeurs lentes causées par un vice vénérien, comme cela se rencontre fréquemment dans la pratique, il faudra faire dissoudre et prendre le sublimé corrosif dans de l'eau distillée, ou de l'eau pure; de cette manière il

---

attribuer son discrédit, & le non-succès qu'il a eu dans une infinité de cas: je pourrois ajouter les accidens qu'il a causés. C'est une arme difficile à manier, & qui devroit être confiée à peu de personnes. On peut voir, par ces observations, qu'il ne suffit pas d'en savoir régler les doses, mais qu'il faut encore par-dessus cela un tact fin, pour savoir distinguer les cas dans lesquels il convient de préférence aux autres préparations anti-vénériennes.

passera dans la circulation sous forme saline, et il rendra les liqueurs qui circulent dans les veines du sujet, d'autant plus fluides, qu'il leur enlevera davantage de phlogistique pour la révivification du mercure; c'est pourquoi nous pensons qu'on fera sagement de s'abstenir de toute espèce de boisson qui pourroit contenir du phlogistique, au moins pendant trois heures après la prise du sublimé corrosif, de ne le prendre que dans l'eau la plus pure, et de ne boire par-dessus que de la même eau pour éviter sa décomposition avant qu'il soit pompé par les vaisseaux absorbans de l'estomac et des intestins. Mais ne cherchons point à nous abuser : quelques précautions que nous prenions, nous ne parviendrons jamais à le porter dans le sang entièrement sous forme saline, et il y en aura toujours une grande partie de décomposé par les sucs de l'estomac qui se mêlent aux boissons.

OBSERVATION

Sur une descente complète (entéro-épiplocèle) *opérée ; par M. DESGRANGES, du collége royal de chirurgie de Lyon, docteur en médecine, de l'Académie royale de chirurgie, et de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras, de la Société académique et patriotique de Valence, et de celle d'émulation de Bourg en Bresse, des arcades de Rome, &c.*

DANIEL BONJOUR, âgé de trente-deux ans environ, étoit porteur, depuis six à sept années, d'une hernie épiploïque du côté gauche, laquelle s'étoit formée lentement, et sans occasionner de grandes incommodités. En 1784, il s'y joignit une portion d'intestin, et les accidens de l'étranglement ne tardèrent pas à paroître. A l'aide des remèdes d'usage, promptement administrés, je parvins à réduire l'intestin et

une partie de l'épiploon; mais la plus grande partie de ce dernier (déplacé) resta irréductible sous ma main. Le repos, encore continué quelque temps, et l'application d'un suspensoir bien juste, permirent à *Bonjour* de reprendre ses occupations ordinaires.

Quatre années s'étoient écoulées dans cet état, lorsque le 12 février dernier, à la suite d'un effort, la tumeur doubla tout-à-coup de volume, et les accidens de l'étranglement reparurent: on prescrivit les anti-phlogistiques et les calmans; on pratiqua une saignée;..... mais ces moyens n'ayant eu aucun effet, je fus appelé huit jours après, (le 19, à quatre heures de relevée) en consultation avec deux confrères, M. *Morel*, qui jouit en cette ville d'une réputation bien méritée, et M. *Perouet*, professeur royal des accouchemens; nous reconnûmes, tous trois, le besoin instant d'opérer, et j'y procédai sur-le-champ.

Ayant formé un pli à la peau avec un des assistans, dans une direction correspondante à l'anneau, je le tranchai d'un coup de bistouri, ce qui donna une incision de plus de quatre pouces, que je prolongeai dans toute

l'étendue de la tumeur. Il se présenta un alongement graisseux rougeâtre, venant de dessous l'angle supérieur de l'incision, qu'on auroit pu prendre pour un morceau d'épiploon, et que j'emportai. En passant les doigts à droite et à gauche sous les tégumens, je dépouillai la tumeur dans toute sa face antérieure. Elle ressembloit alors parfaitement à une hydrocèle de la tunique vaginale du testicule, d'une forme ovale et alongée supérieurement le long du cordon. Ayant soulevé avec les doigts, (car je n'avois ni pinces ni érigne à ma disposition) quelques feuillets de ce sac, je pus l'ouvrir sans risque, et introduire une sonde cannelée, sur laquelle je dirigeai le bistouri, pour l'inciser dans toute son étendue. Je n'eus pas de peine ensuite à le désunir avec les doigts, dans toute la circonférence de la tumeur qu'il renfermoit dans son sein, car il n'y avoit point d'adhérence, proprement dite, de ces parties entre elles.

La tumeur étoit de couleur livide, tirant sur le noir, et recouverte d'une membrane lisse et unie, en quelques endroits transparente. Nous reconnûmes alors que cette hernie étoit *humide*,

et qu'elle renfermoit une anse d'intestin, au milieu et au-dessous de laquelle étoit épanchée une assez grande quantité de sérosité rougeâtre. Je grattai avec la pointe du bistouri sur un point correspondant au fluide, et il jaillit bientôt, ce qui permit l'entrée de la sonde creuse, et de suite de l'instrument qui acheva d'ouvrir ce second sac d'une manière convenable. Une anse d'intestin de trois à quatre pouces d'étendue, placée du côté externe, et un alongement de l'épiploon jeté du côté interne, et terminé par une masse ou un bloc plus considérable qui soutenoit la convexité de l'anse intestinale, étoient les parties contenues. La première, d'un rouge brun noirâtre, étoit adhérente avec la paroi postérieure du sac, (adhérence que je détruisis facilement en passant légèrement le doigt par-dessous) et la seconde, de même couleur, étoit macérée, pourrie et absolument méconnoissable.

J'incisai l'anneau avec le bistouri boutonné, dirigé sur l'ongle du doigt indicateur (*a*), et le débridai par deux

(*a*) Ce point d'appui eſt un peu gliſſant. J'ai toujours penſé que la marche du biſtouri ſeroit

sections successives, l'une sur le bord externe, et l'autre sur le bord supérieur, afin d'obtenir une voie plus ample pour sa réduction. Je devois m'abstenir d'un *taxis* rude et soutenu sur un intestin presque gangréné, dont la vitalité étoit fort équivoque, et dont je venois de détruire l'adhérence aux dépens, ce me sembloit, de sa tunique extérieure. J'avois à craindre qu'il ne crevât sous une pression un peu forte.

Je laissai à l'anneau l'épiploon qui adhéroit sur son bord interne, et je retranchai la masse à un pouce de cette ouverture, ainsi que le sac herniaire membraneux. Quant à l'autre sac, plus externe et plus épais, j'excisai ses parois de part et d'autre, en m'approchant du testicule et du cordon, mais sans les compromettre, comme cela se pratique à l'égard de l'opération de

---

rendue plus sûre, au moyen d'un *doigtier* de fer blanc, ouvert à son extrémité par une coupe oblique, qui laisseroit à découvert deux lignes en-dessus, & quatre lignes en-dessous du bout du doigt *index*, (pour ne point interdire le *toucher*), & qui seroit creusé sur le dos d'un sillon profond, terminé par une excavation, capable d'arrêter fermement sa pointe, quand même elle seroit dépourvue de bouton. . . .

l'hydrocèle par l'excision de la tunique vaginale.

Deux saignées, pratiquées à des intervalles assez rapprochés, des fomentations émollientes et continuelles sur le bas-ventre, entremêlées de linimens camphrés, de lavemens de même nature, de boissons légères données avec réserve, &c. tout fut employé inutilement. *Bonjour* périt le quatrième jour, d'une gangrène générale dans le bas-ventre.

Cette observation me semble présenter quelques circonstances particulières que je vais rappeler, et qui m'ont déterminé à la rendre publique.

1°. L'*oschéocèle* de *Bonjour* avoit trois poches différentes (*a*); la première étoit formée par la peau du scrotum; la seconde, par ce qu'on appelle *la tunique vaginale du cordon*, c'est-à-dire, par les lames du tissu cellulaire qui l'environne, *tapées* et adossées les

(*a*) Je parle de poches réelles & bien caractérisées, & non de ces couches (ou feuillets,) cellulaires, épaisses, que *de Haën* a considérées assez mal-à-propos comme autant de sacs séparés, & dont il a vu, dit-il, le nombre se monter à plus de 20. — *Rat. med. tom. ij, cap. 4.*

unes contre les autres, recouvertes par l'expansion, à peine aponévrotique, qui vient de l'anneau, et par le muscle crémaster (*a*) : aussi le testicule se trouvoit-il à la partie déclive de cette poche, et le cordon sur son bord interne et postérieur. La troisième, vraiment membraneuse, la seule qu'on pût nommer *herniaire*, rigoureusement parlant, étoit produite par un alongement du péritoine (*b*).

2°. Ces poches étoient ici toutes trois parfaitement distinctes et isolées ; j'ai pu les séparer jusque fort près de l'anneau où l'inflammation sembloit les avoir confondues ; mais ayant introduit un doigt dans l'anneau en suivant l'intérieur du sac membraneux, j'ai reconnu et fait reconnoître aux assistans

---

(*a*) Tout ce que *Sharp* a dit à ce sujet dans ses Recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie, pag. 5 & suiv. se trouve très-conforme avec ce que j'ai observé.

(*b*) *Saviard* nous a transmis une observation (la dix-neuvième), avec laquelle la mienne a beaucoup de rapport. Ce grand praticien y fait mention des signes qui font reconnoître le sac formé de la membrane intérieure du péritoine, que sa transparence, sa finesse & sa *lissure* pourroient faire confondre avec les intestins, &c.

la continuité directe de ce dernier avec la toile qui tapisse l'intérieur du bas-ventre, tandis qu'en côtoyant le kyste mitoyen, j'allois contre, et aux environs de l'anneau.... Si donc dans l'opération on doit diviser les tégumens, pour ainsi dire, du premier trait de bistouri, et le sac cellulaire du second, il en faut un troisième pour ouvrir la poche membraneuse; et dans cette dernière incision, on ne sauroit trop prendre de précautions et de ménagemens pour ne pas blesser les parties déplacées.

3°. Le sac herniaire formant une poche particulière non-liée, ni continue avec les parties adjacentes, (si ce n'est dans un état contre-nature, aigu ou chronique, à la suite d'une compression, d'un étranglement, &c.) il est donc possible de le réduire dans les descentes non-étranglées, même complètes, avec les parties qui les constituent. Il est donc possible de le repousser dans le ventre, sans l'ouvrir, dans les hernies récentes, bornées au pli de l'aine, et opérées de bonne heure, comme l'a pratiqué, le premier, *Jean-Louis Petit*, et comme l'ont enseigné après lui *Garengeot*, *Heister*,

Le Dran, *Sharp* et *Ravaton*. Il est donc possible enfin de le rassembler *en bloc*, et d'en boucher l'anneau, lorsqu'on a été obligé d'ouvrir l'un et de débrider l'autre.

Le Dran, en combattant ailleurs (*a*) le procédé de *Petit*, n'y voit que l'inconvénient de réduire un intestin gangréné, dont les escares n'auroient pas une libre issue.... Je puis assurer que cette crainte est mal fondée ; car le sac alors ne seroit point du tout réductible à raison de l'étranglement et de l'inflammation qui auroient précédé, et de l'adhérence qui s'en seroit suivie ; mais il n'en existeroit pas moins, et il seroit, je pense, très-facile à reconnoître et à distinguer dans une hernie *humide*, et *très-humide*, comme celle dont il est ici question. La sérosité abondante qui étoit amassée dans l'intérieur du sac, et sans doute aussi sa transsudation à travers ses propres parois, ont empêché cette agglutination et cette adhérence immédiate des parties qui les rendent si souvent confuses et méconnoissables.

Il faut croire que ce concours de

(*a*) Obſerv. de Chir. tom. ij, pag. 34.

circonstances (l'épiploon gangréné et pourri, un amas copieux de sérosité, la pénétration de celle-ci au travers des enveloppes, de manière à les conserver distinctes et séparées,) est difficile à reconnoître, puisqu'un grand chirurgien, dont je respecte l'autorité, autant que j'ambitionne le suffrage, a opéré plus de cinquante hernies sans observer une seule fois cette troisième poche, ou le sac herniaire proprement dit, ce qui l'a porté à nier décidément la possibilité physique de le réduire, et en quelque manière son existence. Est-ce que les hernies auroient toujours lieu par *rupture* du péritoine? Cette doctrine moderne a été mise en opposition avec celle du fameux *Petit*, par le savant éditeur des Œuvres posthumes de ce dernier, dans son discours préliminaire. Il n'a pas osé prononcer; je ne serai pas plus hardi que lui. Je me borne simplement à présenter le fait récent que m'a fourni *Bonjour*, (et il n'est pas le seul qui me soit propre,) avec quelques-unes des conséquences pratiques qu'on peut en déduire, laissant aux grands maîtres à juger le point de controverse.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1789.

Du premier au quinze, la colonne de mercure s'est soutenue sept jours, dans le baromètre, de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; elle s'est abaissée deux jours de 28 pouces à 27 pouc. 11 lignes; et six jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouc. 8 lignes. Du seize au trente-un, elle s'est soutenue un jour de 28 pouces 2 lignes à 28 pouces 3 lignes; elle s'est abaissée sept jours de 28 pouc. 1 ligne à 27 pouces 10 lignes; et huit jours de 27 pouces 12 lign. à 27 pouc. 8 lignes. La plus grande élévation a été 28 pouces 3 lignes : la moindre 27 pouces 8 lignes ; différence 7 lignes.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 6 à 14, dont quatre fois 10, deux fois 6, 11, 12; à midi, de 15 à 23, dont cinq fois 16, trois fois 15, deux fois 19; au soir, de 9 à 15, dont six fois 12, deux fois 10,

15. Du seize au trente-un, il a marqué, au matin, de 6 à 14, dont trois fois 8, 9, 10, deux fois 7, 11; à midi, de 13 à 23, dont cinq fois 14, trois fois 16, deux fois 15, 19; au soir, de 7 à 14, dont trois fois 9, 10, 11, deux fois 7. Le degré de la plus grande chaleur a été 23; de la moindre, 6: différence 17 degrés.

Les vents ont soufflé, dans la première quinzaine, un jour N., deux jours N-E., trois jours N-N-E., deux jours E., deux jours E-S-E., un jour S-S-E., un jour O., un jour O-S-O., un jour S-S-O., un jour O. Dans la seconde quinzaine, ils ont soufflé six jours O., quatre jours S-S-O., dont deux fois fort, trois jours S., dont une fois fort, un jour S-E., un jour S-S-E, un jour E.

Le ciel a été pur huit jours, couvert huit jours, et variable quinze jours. Il y a eu quatorze fois de la pluie, dont trois par averses, une par intervalles, et deux continue, une fois orage, avec vent violent et coups de tonnerre, le

quatorze par S-S-O., une aurore boréale, le vingt-trois par S.

La température a été chaude et humide; il y a eu des chaleurs fortes qui ont régné du 9 au 14, et du 25 au 26; elle s'est refroidie sur la fin du mois par les pluies qui ont duré du 26 au 31. Les vents ont fort varié dans la première quinzaine, où l'E. et le N. ont régné; les S. et O. ont dominé dans la seconde; l'atmosphère a eu peu de ressort pendant ce mois : la végétation y a fait des progrés rapides.

Par cette constitution les fièvres intermittentes ont continué de régner, mais elles ont montré moins de ténacité, et la plupart ont cédé au traitement de ces fièvres printannières; peu ont exigé l'usage du quinquina : quelques-unes n'ont cédé qu'aux anti-spasmodiques, suivis des eaux de Vichy. Il s'est montré quelques fièvres protéiformes, qui n'ont cédé qu'au quinquina.

Il y a eu un grand nombre d'affec-

tions éruptives, parmi lesquelles l'érysipèle a dominé ; celle-ci a cédé facilement au traitement indiqué ; les autres se sont dissipées par quelques saignées et quelques purgatifs.

Les fièvres bilieuses et les fausses fluxions de poitrine ont été moins nombreuses que dans le mois précédent, moins inflammatoires, et la fonte critique s'est manifestée plus promptement.

Les synoques simples ont été bénignes, et la plupart éphémères. Les fièvres séro-lymphatiques ont été communes, orageuses, et plusieurs malades y ont succombé du 9 au 13 de la maladie.

Les hémorrhoïdaires ont souffert beaucoup; des vomissemens spontanés de matière vertes les ont soulagés. Il y a eu beaucoup de coliques sanguines que la saignée a dissipées. Les pertes ont été fréquentes chez les femmes ; il y a eu nombre d'affections à la matrice, les saignées répétées, les sangsues sur-tout et les bains, ayant amené le

calme, l'émétique, particulièrement l'ipécacuanha, produisoient des évacuations bilieuses considérables, et en accéléroient la curation.

Les affections rhumatismales se sont réveillées par la température humide qui s'est manifestée à la fin du mois; elles ont exigé des saignées répétées et des purgatifs drastiques.

Les petites-véroles ont été rares et bénignes, les coqueluches communes, quelques-unes inflammatoires, ainsi qu'on les avoit observées le mois dernier.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	6,0	15,7	10,3	27 8,7	27 8,9	27 10,0
2	6,8	16,8	14,4	27 10,6	27 10,7	27 10,0
3	10,0	15,2	10,2	27 8,9	27 8,8	27 8,4
4	9,6	16,2	12,5	27 8,1	27 9,1	27 9,5
5	10,7	17,1	11,1	27 9,5	27 10,2	27 10,3
6	8,0	16,2	12,2	27 10,2	27 11,1	28 0,6
7	10,2	15,2	12,0	28 2,2	28 2,9	28 3,2
8	7,9	16,7	15,1	28 2,7	28 2,3	28 1,4
9	9,7	19,4	12,2	28 0,7	28 1,0	28 1,3
10	11,6	18,8	13,7	28 1,8	28 2,8	28 2,8
11	11,6	20,2	12,8	28 2,6	28 2,5	28 1,8
12	12,6	21,7	15,0	28 1,5	28 1,2	28 0,4
13	13,0	23,1	15,5	28 0,2	27 11,8	27 11,5
14	14,2	19,9	14,6	28 0,3	28 0,7	28 0,3
15	12,4	16,8	10,9	27 9,8	27 10,7	27 11,0
16	10,0	14,9	9,5	27 11,3	28 0,7	28 2,2
17	8,6	17,8	13,3	28 1,6	28 0,9	27 11,7
18	9,8	14,7	7,5	27 11,9	28 1,3	28 2,9
19	6,6	13,4	8,2	28 3,0	28 3,7	28 2,7
20	8,2	15,3	11,5	28 2,0	28 1,3	27 10,6
21	10,2	16,2	10,8	27 10,2	27 11,0	27 0,9
22	7,8	18,0	11,5	27 11,7	27 11,9	27 11,9
23	11,2	19,9	14,8	28 0,3	28 0,6	27 11,3
24	12,8	23,2	17,4	27 10,0	27 8,7	27 7,9
25	14,4	19,2	11,4	27 7,6	27 7,9	27 8,3
26	11,6	14,9	12,1	27 8,5	27 8,9	27 9,2
27	9,8	14,5	9,5	27 9,3	27 10,6	27 11,6
28	7,8	15,9	10,4	28 0,6	28 0,1	27 11,4
29	10,2	16,0	7,6	27 10,7	27 11,0	27 11,5
30	8,2	16,0	10,0	27 10,9	27 10,2	27 8,8
31	9,4	14,3	9,0	27 9,3	27 9,8	27 9,4

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Ciel couv. en part.	*De même.* coup de v.	Ciel couvert.	Calme.
2	Ciel pur.	Nuageux.	Ciel couvert.	E.
3	Aſſez beau.	Couv. plui.	*De même.*	E-S-E.
4	Cla. & cou. alternat.	*De même.*	*De même.*	Calme.
5	Couvert.	Aſſez beau.	Ciel pur.	O.
6	Ciel pur.	*De même.*	Couvert.	O-S-O.
7	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-E.
8	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
9	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
10	Nuages par interval.	*De même.*	*De même.*	Calme.
11	Quelq. nu.	*De même.*	Ciel pur.	N. foible.
12	Ciel pur.	*De même.*	Quelq. nuages.	N-E.
13	Ciel pur.	*De même.*	Quelq. nuages.	S-S-E.
14	Couvert en partie.	Averſe, tonnerre.	Averſes, tonn. vent violent.	S S-O.
15	Pluie.	Ciel pur.	*De même.*	S. fort.
16	Couvert.	Soleil par interv.	Ciel pur, vent s'appaiſe.	S - S - fort.
17	Co. go. d'e.	Couvert.	Quelq. go. d'ea.	S-S-O.
18	Nuages.	*De même.*	Ciel pur.	O.
19	Quelq. nua.	Ciel pur.	Ciel pur.	O.
20	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	E.
21	Couvert, pl. à midi.	Pluie vers 5 heures.	Couvert.	O.
22	Couvert en gra. part.	*De même*, gout. d'e.	Couvert.	S.
23	Aſſez beau.	*De même.*	*Auror. bor.*	S.
24	Co. en part.	*De même.*	*De même.*	S-E.
25	Couv. plui.	Couvert.	Pluie.	S-S-E.
26	Couvert.	Pluie.	Pluie.	O.
27	Pluie continuelle.	Couvert.	Ciel s'éclaircît.	O.
28	Aſſez beau.	*De même.*	Couv. en part.	Calme.
29	Plui. par interval.	Averſe à 7 heures.	Clair & couv. alternativ.	S-S-O.
30	Clair & co. alternat.	Pluie.	Pluie, couvert.	S. fort.
31	Averſe.	Pluſieurs averſes.	Ciel s'éclaiaci.	S - S - O. fort.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 23 , 2 deg. le 24
Moindre degré de chaleur. .. 6 0, le 1

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 3, 2. le 7
Moindre élévat. de Mercure, 27, 0, 9. le 21

Nombre de jours de Beau.....11
de Couvert.. 12
de Nuages....4
de Vent.... 4
de Tonnerre.. 1
de Pluie.. .. 10

Le vent a soufflé du N..... 1 fois.
N-E.....2
N-N-E..1
S.. 4
S-E.....1
S-S-E...2
S-S-O...5
E.....2
E-S-E...1
O.....6
O-S-O..1
Calme...5

Quantité de Pluie, 11 lign. $\frac{8}{10}$.

TEMPÉRATURE ; chaude & humide.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mai 1789, par M. BOUCHER, médecin.

Il n'eſt point tombé de pluie du premier au 14 du mois, ſinon quelques légères ondées, & l'air a été preſque toujours ſerein dans cet eſpace de temps. Un orage, ſurvenu le 14, a changé la conſtitution du temps : il a plu ce jour & les jours ſuivans par groſſes ondées. Nous avons encore eſſuyé un orage le 31 du mois.

Il y a eu, dans le cours du mois, quelques jours de chaleur. Le 13 & le 24, la liqueur du thermomètre s'eſt élevée au terme de 20 degr.

Le mercure dans le baromètre a été obſervé, dans la plus grande partie du mois, au-deſſous du terme de 28 pouces, ſans cependant s'en éloigner beaucoup.

Le vent a été nord les huit premiers jours du mois, après quoi il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 13 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
1 fois du sud vers l'Est.
7 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Oueſt.
8 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mai 1789.

La maladie aiguë dominante de ce mois, a été une fièvre continue inflammatoire & bilieuſe. Cette maladie prenoit aſſez conſtamment, dans ſon progrès, le caractère & la marche de la continue rémittente, & même de la double tierce, ayant des redoublemens réguliers & plus forts de deux jours l'un; de façon qu'après avoir pourvu ſuffiſamment aux ſymptômes inflammatoires, & évacué les premières voies par des émético-cathartiques, le quinquina a été indiqué, & il a rempli les vues propoſées, étant adminiſtré dans la forme convenable. Il eſt à obſerver néanmoins que cette maladie n'a pas été fort répandue.

Nous avons vu encore dans le peuple, pluſieurs perſonnes attaquées de pleuro-péripneumonie: la plupart de ceux qui l'ont eſſuyée, ont échappé moyennant un traitement convenable.

Un assez grand nombre de personnes des deux sexes ont été affectées de pesanteur de tête, avec courbature & embarras à la région de l'estomac, sans fièvre apparente ; maladie que nous avons cru devoir attribuer aux impressions des premières chaleurs. Une ou deux saignées, suivies d'un émétique & une potion purgative, ont le plus souvent suffi pour la guérison. Nombre d'autres personnes ont éprouvé un engouement d'entrailles, avec constipation & douleurs de coliques.

La fièvre & la double-tierce ont été fort communes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Mémoires de la Société des sciences physiques de Lausanne, tome 1er, *année* 1783. *A Lausanne, chez* Mourer cadet, *libraire*, 1784; *in*-4°. *de* 322 *pages, avec figures; et se trouve à Paris, chez* Defer de Maisonneuve.

1. Cette Société publie, année par année, les travaux de ses membres. Ce Recueil, trop peu connu en France, mérite de l'être. Les objets traités dans ce premier volume, sont:

1°. *Mémoire sur la décomposition & la récomposition des pierres, par le moyen des agens natu-*

rels ; par M. le comte G. DE *RAZOUMOWSKI, lu le 22 mars* 1783.

2°. *Tableau des animaux quadrupèdes, rangés ſuivant l'ordre de leurs rapports, & explication raiſonnée de ce tableau ; par M. J. P.* BERTHOUT VAN BERCHEM, *lu à la Société le 26 avril* 1783.

Ce tableau offre une ſérie graduelle des animaux depuis l'eſpèce humaine juſqu'aux cruſtacées.

M. *Berthout*, en paſſant aux animaux ſolipèdes, dit que cette famille eſt peu nombreuſe, qu'elle ne comprend que trois ou quatre eſpèces; que leur figure eſt fort agréable ; que le cheval ſur-tout a quelque choſe de noble & de fier dans la figure. Il eſt l'ami & le compagnon de l'homme, il l'aide dans ſes travaux, partage avec lui ſes peines & ſes périls, ſupporte avec conſtance la fatigue, la faim & la ſoif. Ce Mémoire eſt bien fait & curieux.

3°. *Deſcription d'une machine à feu, pour élever l'eau ſans piſton, propoſée pour le deſſéchement des marais qui règnent entre les lacs de Neuchâtel, de Bienne & de Morat ; par M.* FRANÇOIS, *profeſſeur de phyſique, lue le 3 mai* 1783.

4°. *Conſidérations ſur le foſſile appelé Bélemnite, & ſur les pétrifications quartzeuſes, avec quelques conjectures ſur la formation des roches primitives ; par M. le comte G.* DE RAZOUMOWSKI, *lues le 17 mai* 1783.

Après avoir expoſé ſon opinion ſur la formation des bélemnites, M. le comte *de Razoumowski* parle du bois pétrifié quartzeux, donne ſes con-

jectures sur la formation des roches primitives, & accompagne le tout de figures en taille-douce, propres à développer ses explications.

5°. *Description de quelques espèces nouvelles ou peu connues de rosiers, & d'une nouvelle espèce d'érable; par M.* REYNIER, *lue le* 24 *mai* 1783.

Ce genre de plante est pour ainsi dire le fléau des botanistes; rien n'est si difficile que d'en séparer les espèces. En vain la nature a donné aux roses la beauté des couleurs, l'agrément de l'odeur & des formes; ce n'est que par une comparaison exacte, faite par des yeux exercés sur des espèces sauvages & par la culture, qu'il est possible d'établir une ligne de démarcation d'espèce à espèce. Cette ligne est tracée par M. *Reynier*, aux trois espèces suivantes, qui sont indigènes à la Suisse: savoir, aux rosiers *printannier*, *rampant* & *multiflore*. Les botanistes seront satisfaits de la description qu'en fait M. *Reynier*. Il termine cet article en rendant compte d'une nouvelle espèce d'érable, découverte sur des rochers aux pieds des Alpes.

6°. *Description d'un nouvel* oculus mundi; *par M. le comte G.* DE RAZOUMOWSKI, *lue le* 5 *juillet* 1783.

Cette pierre singulière surnage dans l'eau; elle se colle à la langue, comme les terres bolaires ou marneuses.

7°. *Voyage aux environs de Vevay, & dans une partie du Bas-Vallais;* par le même, *lu le* 12 *juillet.*

Ce voyage est sur-tout curieux pour le minéralogiste.

8°. *Des réactifs, & de leur emploi dans l'analyse des eaux minérales ; par M.* STRUVE, *professeur de chimie, &c. lu le* 19 *juillet* 1783.

Ce Mémoire peut contribuer à faciliter les analyses des eaux minérales.

9°. *Mémoire sur les brouillards électriques, vus en juin & juillet* 1783, *& sur le tremblement de terre arrivé à Lausanne, le* 6 *juillet de la même année ; par* M. VERDEIL, *docteur en médecine, &c., lu le* 19 *juillet* 1783.

10°. *Observations sur la manière de préparer quelques-uns des réactifs employés dans l'analyse des eaux minérales ; par* M. STRUVE, *professeur de chimie, &c., lues le* 26 *juillet* 1783.

L'action des réactifs sur les substances contenues dans les eaux minérales, dépend beaucoup de la manière dont on les prépare. M. *Struve* en donne ici les diverses préparations.

11°. *Description de quelques espèces de becs de grues ; par* M. REYNIER, *lue le* 30 *août* 1783.

Ce botaniste donne des descriptions bien tranchantes de becs de grues disséqués, colombin, fluet, à feuilles de mauve, à feuilles rondes, & mollet.

Ceux qui voudront connoître toutes les espèces de géranions, auront recours au Traité de M. l'abbé *Cavanilles* sur ce genre.

12°. *Observations & expériences faites à l'occasion d'un coup de foudre, tombé sur l'église cathédrale de Lausanne ; par* M. VERDEIL, *docteur en médecine, &c. lues le* 27 *septembre* 1783.

13°. *Résumé général & observations nouvelles sur l'analyse des eaux minérales ; par M.* STRUVE, *professeur en chimie, lu le* 8 *novembre* 1783.

14°. *Mémoire sur une méthode particulière de cultiver les pommes de terre & les raves ; par M. VAN BERCHEM père, lu le 15 décembre*, avec cette épigraphe de *la Fontaine :*

» Travaillez, prenez de la peine :
» C'eſt le fonds qui manque le moins.

15°. *Obſervations générales ſur le climat de Lauſanne, & Réſultats des obſervations météorologiques faites en cette ville pendant l'eſpace de dix ans ; par M. VERDEIL, docteur en médecine, lues le 29 décembre* 1783.

16°. *Obſervations ſur la conſtitution de l'air, & ſur les maladies qui ont régné à Lauſanne pendant l'année* 1783.

17°. *Deſcription d'une nouvelle mine blanche de fer ; par* M. *le comte DE RAZOUMOWSKI.*

Memorie della Societa agraria, *&c.* C'est-à-dire, *Mémoire de la Société d'agriculture de Turin ; in-*8°. partie première *de* 164 *pages ;* partie 2e. *de* 296 *pages ;* partie 3e. *de* 324 *pag. A Turin,* 1788.

2. Cette Société a été inſtituée en 1785.

Les articles qui nous concernent dans ce Recueil, ſont, pour la *première partie*,

Un Mémoire de M. *Vailva*, dans lequel il s'occupe des bêtes à cornes, & préſente des préceptes très-intéreſſans ſur les moyens de conſerver la ſanté de ces animaux.

M. *Vaſalli*, profeſſeur à Tortone, confirme

dans un autre article les bons effets de l'électricité ſur l'accroiſſement des végétaux.

M. *Alloatti* fait connoître les difficultés qu'il y a à ſe procurer deux récoltes de ſoie dans la même année, parce qu'il y a beaucoup d'œufs qui n'écloſent pas.

Dans *la ſeconde partie*, on trouve la deſcription des différentes variétés des vers à ſoie, par M. *de Canonico*. Les vers à ſoie, qui ſubiſſent quatre mues, ſont les plus communs : on donne le nom de *tergini* à ceux qui ne paſſent que par trois changemens de la peau. C'eſt parmi les premiers qu'on trouve ceux qui donnent la ſoie la plus blanche, la plus fine & la plus luiſante ; mais leurs cocons ſont un peu plus petits que ceux des autres. L'auteur a apparié des individus des différentes variétés, & obſervé les changemens qui en ſont réſultés, tant dans la couleur de la ſoie, que dans les propriétés des inſectes. Les vers ont ſuivi, quant à la mue, la nature des mères ; mais la couleur n'a paru aſſujettie à aucune régularité.

On lit enſuite un Mémoire ſur cette chenille, appelée *gatta*, qui ravage les vignobles. On prévient les dommages qu'elle cauſe, en arroſant les boutons des vignes avec une décoction de feuilles de ſureau.

Un Mémoire très-étendu de M. *Giobert*, ſur l'amélioration des vins, contient quelques obſervations ſur l'air fixe qui ſe développe pendant la fermentation.

La troiſième partie n'eſt compoſée que de deux Mémoires.

Le premier, de M. *Giulio*, médecin, traite de l'utilité & du détriment des plantes qui croiſſent ſpontanément dans les prés.

Le second, dont l'auteur est M. *Malecarne*, chirurgien, présente une description physique de la ville d'Acqui, au duché de Montferrat. L'auteur nous apprend que parmi les minéraux des environs de cette ville, on compte de beaux cristaux, qu'on débite dans le commerce sous le nom de *Diamanti di Grognardo ;* que la rivière de Visona & autres charient de la poudre d'or ; qu'on n'y cultive pas d'oliviers ; mais qu'en revanche il y vient une grande abondance de noix, dont on exprime de l'huile. Les truffes y sont très-communes, & font un article important de commerce.

Dissertatio medica de crisi morborum; *par* JEAN-VICTOR-FRÉDÉRIC SCHLUTER *de Ruedlinbourg, docteur en médecine. A Helmstadt, chez* Kuhnlin, 1787 ; *in*-4°. *de* 27 *p.*

3. L'auteur démontre dans quarante-huit paragraphes l'état naturel des crises, ce qui les constitue, les excite, les forme, en fait changer les causes ; ce qu'elles opèrent avant & après la coction dans les maladies aiguës, selon l'âge, le sexe, la constitution, les jours qu'elles arrivent ou qu'elles doivent arriver ; enfin les loix qui les décident.

SCHÆFERS, &c. Versuch einer medicinischen ortbeschreibung der stadt regensburg, *&c.* C'est-à-dire, *Essai*

d'une topographie médicale de la ville de Ratisbonne, avec une description abrégée des maladies qui y ont régné pendant les années 1784, 1785 *et* 1786; *par le docteur* JACQUES-CHRÉT. GOTTLIEB SCHÆFER, *médecin clinique de Ratisbonne, conseiller et médecin du corps de S. A. le prince de Thurn et Taxis; in-8°. de* 220 *p. non compris les tables. A Ratisbonne, chez les héritiers* Montag, 1787.

4. M. *Schæfer* préſente d'abord une deſcription géographique de la ville de Ratisbonne, & donne enſuite un tableau de ſes obſervations ſur les variations des ſaiſons, ſur les vents, les alimens, ſur les occupations, le genre de vie & le nombre des habitans. On compte à Ratisbonne deux mille maiſons, & vingt mille ames. Tous ces détails ſont accompagnés de remarques très-importantes de police médicinale.

Parmi les obſervations générales relatives à la médecine, nous remarquerons, d'après notre auteur, que preſque toutes les mères y nourriſſent leurs enfans, que l'uſage de la bouillie y prévaut encore; qu'on trouve chez les enfans des obſtructions des glandes, & des maladies vermineuſes; que les jeunes gens boſſus, dif-

formes ou rachitiques, y ſont peu communs, & ne ſe rencontrent guère que parmi les pauvres; que l'onaniſme, plus fréquent parmi les garçons que parmi les filles, ne laiſſe pas d'y être un vice fort commun, & que les maladies vénériennes y ſont moins fréquentes que dans les villes, où il y a régulièrement de nombreuſes garniſons; qu'il y a des établiſſemens très-avantageux en faveur des pauvres & des infirmes; que les maladies contagieuſes & épidémiques y ſont très-rares; que la peſte, apportée en 1713 par les Juifs avec de la laine, n'y a pas reparue depuis ce temps. Que quoiqu'il n'y ait point de maladies endémiques, les hernies, les pâles-couleurs & les hydropiſies y ſont fréquentes. Les flueurs blanches ainſi que les hémorrhoïdes incommodent encore un bon nombre de perſonnes du ſexe qui vivent dans l'aiſance. Une obſervation de dix ans a fait retrouver preſque conſtamment les mêmes maladies dans chaque mois correſpondant.

De-là M. *Schæfer* paſſe à la deſcription des maladies qui ont régné en 1784, 1785 & 1786. Avant d'entrer dans aucun détail, il confirme le précepte de *Sydenham*, que les maladies intercurrentes exigent toutes, ſans exception, un traitement calqué ſur celui qui convient à l'épidémie dominante. Il nous apprend enſuite que la fièvre ſtationnaire depuis 1783 juſqu'en 1785, étoit de nature bilieuſe, & que dans preſque toutes les maladies la bile jouoit le principal rôle. Les mois de mai, de juin & de juillet offroient le plus ordinairement des maladies gaſtriques, des diarrhées, & des catarrhes opiniâtres, dont le ſiège étoit dans le bas-ventre. Ce fut au mois d'août de 1783, que l'on re-

marqua les premiers indices de la fièvre bilieuſe épidémique. Les remèdes, qu'on lui oppoſoit avec le plus de ſuccès, étoient les laxatifs. Les affections goutteuſes, qui ſe montroient enſuite, & à la fin de l'année, participoient de la nature bilieuſe. Cette conſtitution ſe prolongea juſque dans l'année 1784 : le mal attaquoit indiſtinctement les jeunes & les vieux. Les premiers ſymptômes ſe manifeſtèrent dans les parties qui avoient été précédemment affectées. Un malade eſſuya un retour d'écoulement gonorrhoïque, qui avoit été arrêté long-temps auparavant, ſans s'être expoſé depuis : un autre eut une hernie humorale, ſans avoir contracté récemment une nouvelle contagion vénérienne. Tous ceux qui étoient ſujets aux hémorrhoïdes furent tourmentés des plus cruelles douleurs aux lombes ; mais ces accidens cédoient aux évacuations par haut & par bas. Enfin, parmi les ſymptômes peu communs dans les autres maladies, l'auteur a rencontré très-familièrement dans cette épidémie, l'eſpèce de délire dont parle *Breyer ;* les malades, dans ce délire, ſont perſuadés qu'un autre individu eſt couché à leurs côtés, & leur rend compte de ſa ſituation qui eſt la leur, ou ſe plaint des accidens qu'ils ſouffrent.

Dans les derniers ſix mois de l'année 1784, cette conſtitution, quoique toujours eſſentiellement la même, affectoit la forme des maladies de la ſaiſon, telles que les fièvres intermittentes, l'arthritis, la diarrhée, les coliques, la dyſſenterie bâtarde.

Dans les obſervations particulières jointes à ces détails, M. *Schæfer* préſente des faits qui ſuggèrent les réflexions pratiques les plus in-

téreſſantes. Il nous apprend que la ſaignée retardoit très-conſidérablement la guériſon de ces fièvres, quoique pluſieurs malades euſſent reçu un très-grand ſoulagement par les ſaignemens ſpontanés de nez ; que les vomitifs & les purgatifs diſſipoient la pléthore apparente avec toutes ſes ſuites ; que des crachats ſanguinolens contre-indiquoient l'uſage de ces remèdes ; que les veſſicatoires appliqués ſur les points de côté, en étoient un ſpécifique prompt & aſſuré.

Au mois de janvier 1783, l'épidémie avoit pris la forme de rhumatiſme, & principalement celle de la ſciatique. Les vomitifs fourniſſoient le moyen le plus efficace, & pour ainſi dire le ſeul auquel ces affections cédaſſent. Au mois de mars la conſtitution dégénéra promptement en putride.

Nous ne pouvons ſuivre notre auteur, pas à pas, dans les détails où il entre à cet égard ; nous indiquerons ſeulement une partie de ſes obſervations.

Les urines, d'abord avec ſédiment, & enſuite crues, ainſi que l'iſchurie & le hocquet, étoient d'un fâcheux augure. Un malade eut une inſomnie opiniâtre qui ſe termina par un ſommeil de quarante-huit heures & la mort. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé le cerveau gorgé de ſang, comme celui d'un pendu, & les deux ventricules antérieurs contenoient cinq onces d'eau. Les nerfs de l'eſtomac étoient chez les malades attaqués de cette fièvre, tantôt érethiſés à l'excès, tantôt comme paralyſés, & cela dans le même ſujet en différens temps.

Au mois de juillet, on rencontra des *cholera morbus* de *Sydenham*, ainſi que l'*eryſipelas puſtuloſum ſeu veſiculoſum*, *Cullenii*.

Aux mois de ſeptembre & d'octobre, la ſynoque putride fut très-commune. Il étoit important d'évacuer dans le commencement, ſans cela le danger devenoit preſſant. Vers ce même temps, la conſtitution dégénéra en phlegmatico-bilieuſe; il fallut alors que les atténuans précédaſſent les évacuans. La ſaignée étoit encore très-avantageuſement remplacée par les purgatifs.

Ce que nous avons extrait de cet ouvrage, peut ſuffire pour en faire connoître le mérite. Nous remarquerons ſeulement encore que M. *Schæfer* y a joint pluſieurs pièces relatives à ſon objet, leſquelles intéreſſent particulièrement la ſanté publique.

Thesaurus pathologico-therapeuticus; exhibens scripta rariora et selectiora auctorum et indigenorum et exterorum, quibus natura ac medela morborum tam internorum quàm externorum illustrantur atque explicantur; quem collegit et edidit D. Jo. Christ. Traug. Schlegel, cels. comit. regn. de Schoenburg-Waldenburg consil. et archiater; dynastiarum Waldenburg et Lichtenstein, &c. &c. physic. ordinar. Volum. I, Pars I. *A Leipsick, chez* Charles-Fréd. Schneider; *in*-8°. *de* 276 *pag.*

5. Cette première partie ne renferme que trois diſſertations.

La Ier. traite *des maladies de l'homme des deux côtés ;* par le docteur *Meinard-Simon Dupui*, médecin Hollandois. On en a donné une notice dans le Journal de médecine, *tom.* lxj, *pag.* 197.

La IIe. ſur le cancer, eſt de M. *Peyrilhe*, chirurgien de Paris. On en trouve un extrait *tom.* xliij de ce Journal, *pag.* 7.

La IIIe. eſt *ſur la paralyſie, & ſur-tout celle des nerfs* ; par M. *Corneille Pereboom*, docteur en médecine, & membre de l'académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne ; elle parut à *Horne*, chez *Keyſer*, en 1774, *in*-8°.

M. *Pereboom* diſtingue trois eſpèces de paralyſie, qui ſont la nerveuſe, la muſculaire & la nerveuſe muſculaire. La *première* conſiſte dans la privation du ſentiment, ſans que le mouvement ſoit abſolument détruit ; les malades attaqués de la *deuxième* eſpèce, ſont incapables de mouvoir la partie paralyſée, ſans pourtant être inſenſibles aux impreſſions extérieures : dans la *troiſième* eſpèce le ſentiment & le mouvement ſont en même temps détruits.

Cette collection eſt dédiée à M. *Grimm*, premier médecin, & conſeiller aulique du duc régnant de Saxe-Gotha.

D. HENRICI-FRIDERICIS DELII, conſiliar. intimi aulæ Bradenb. med. profeſs. primar. Adverſaria argumenti phyſico medici, Faſcicul. I-V ; *in*-4°. *Diſſertations diverſes ſur la*

physique et la médecine ; par M. HENRI-FRÉDÉRIC DÉLIUS, conseiller intime de la Cour de Brandebourg, premier professeur de médecine. A Erlangue ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig; *et à Paris, chez* Croullebois, *libraire*, 1778-1787 ; *in*-4°.

6. M. *Délius*, membre de plusieurs Sociétés savantes, & depuis peu président de l'Académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne, rassemble dans cette Collection un choix de dissertations & autres pièces fugitives, qui se dispersent, se perdent & ne reparoissent plus; elles contiennent des observations sur l'histoire de la médecine, des recherches de physique, de chimie, d'anatomie, de physiologie, de diététique, de pratique & de matière médicale.

Le *premier* volume de cette Collection parut en 1773. On y trouve des thèses soutenues sous la présidence de M. *Délius*, par *Antoine-Statius Muller*, *Herman-Levin Smitian*, & *Jean-Alexandre Roth.*

Le *second*, imprimé en 1780, renferme celles de *Jean-Chrétien Strebel*, *Gaspard-Christian-Albert Gressel*, & *Henri-El. Otton Wagner.*

Le *troisième*, publié en 1783, a été annoncé dans le Journal de médecine, *tom.* lxvj, *pag.* 170, avec une notice.

Les objets contenus dans le *quatrième* volume ſont :

1°. *Curæ poſteriores circa acidum ſpathi.*

L'acide du ſpath a beaucoup d'analogie avec l'acide muriatique. M. *Délius*, après l'avoir employé contre diverſes maladies, en a retiré des ſecours efficaces dans les affections arthritiques, où les liquides & la limphe ſont épaiſſis : il célèbre dans cet article les nouvelles cures qu'il a opérées avec cet acide.

2°. *Brevis luſtratio medicamentorum antiphthiſicorum cum adverſariis nonnullis phyſico-chemicis.*

3°. *Diſſertatio de capite mortuo vivificando, cum adverſariis nonnullis pathologico-practicis.*

M. *Délius* a retiré des réſidus de divers travaux chimiques opérés par le feu, du ſel admirable artificiel, auſſi pur, auſſi ſalubre que le naturel; du ſel apéritif de *Frédéric.*

L'auteur, dans les *adverſaria pathologica*, dit que le ſuc de citron en boiſſon, guérit les cardialgies, le fer chaud & les autres maux d'eſtomac ; que les fomentations faites avec les feuilles de vigne, d'ariſtoloche, de chou, de patience, de ſureau, ſont ſouveraines contre les inflammations, & notamment contre les exanthèmes.

4°. *Propoſitionum & meditationum phyſico-medicarum.*

Il eſt d'abord queſtion ici du gaz inflammable qui ſe retire de la limaille de zinc avec l'acide vitriolique ; le réſidu ſert enſuite à fabriquer du vitriol blanc.

M. *Délius* parle enſuite de la forme de divers criſtaux ; des tremblemens de terre arrivés en

Sicile, en Calabre & dans l'Iſlande ; de la comparaiſon des os avec la pierre : les os varient de forme ; il y en a de fibreux, de lamelleux, de fiſtuleux, de ſpongieux & de pierreux.

Parmi les queſtions qu'il propoſe, nous indiqueront celles-ci : les différentes couleurs qui s'obſervent ſur la corolle de la fleur du ſafran printannier, ſuffiſent-elles pour conſtituer des eſpèces particulieres ? & leurs étamines produiſent-elles également, par la macération, la teinture de ſafran qu'on obtient dans l'eſprit-de-vin ? Ne pourroit-on pas retirer de la glu ordinaire, une gomme élaſtique ? Ce Mémoire offre une foule de queſtions intéreſſantes, qu'il ſeroit trop long de rapporter.

5°. *Diſſertatio de diebus intercalaribus, cum adverſariis nonnullis phyſico-medicis.*

Après avoir traité des jours intercalaires & critiques, M. *Délius* paſſe à ſes propoſitions, parmi leſquelles nous obſervons les ſuivantes : en quoi diffère le lait qui ſe trouve dans certaines plantes ? Si l'on peut ſubſtituer aux bouillons de vipères ceux de l'écreviſſe ? Il aſſure que les Indiens préparent l'opium avec les têtes & ſemences du pavot à fleur blanche.

6°. *Cogitationes nonnullæ circa efficaciam medicamentorum phyſicam, vitalem, & medicam, cum propoſitionibus quibuſdam chemicis.*

Le *cinquième* volume ou faſcicule parut en 1787, il contient ſix diſſertations, dont voici les titres :

1°. Quelques propoſitions & obſervations ſur l'art des accouchemens, la population & la médecine.

2°. Dissertation renfermant des expériences sur la dissolution des métaux, & particulièrement sur celle de l'or.

3°. Quelques petites pièces physico-médicales.

4°. Dissertation sur l'ophthalmie causée par les vices de l'estomac, avec quelques remarques médico-chirurgicales.

5°. Sur la malignité de la fièvre-tierce.

6°. Sur l'usage médico-chirurgical de la flanelle, avec quelques réflexions.

Das allgemeine krankenhaus in Maïnz, *&c.* C'est-à-dire, *L'hôpital général à Mayence, décrit par* CHARLES STRACK, *docteur en médecine, conseiller aulique de l'électeur de Mayence, professeur public de médecine-pratique et du collége clinique, assesseur de la Faculté de médecine de Mayence, membre de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie électorale Mayentine des sciences utiles à Erfort, et de la Société académique de Hesse à Griessen; petit in-8°. de 82 pages, y compris la préface. A Francfort-sur-le-Mein, chez* Andreæ, 1788.

7. Cette brochure réunit à l'exposé des condi-

tions & des *desiderata* d'un bon hôpital, l'histoire de celui qui a été entrepris d'après les vues & les plans de M. *Strack*, par ordre de l'électeur de Mayence, & contre lesquels M. *Hoffmann* a publié des réflexions. L'électeur avoit chargé M. *Strack* de chercher un emplacement à Mayence, qui répondît le mieux à tous les objets nécessaires & utiles à un hôpital, & d'indiquer la manière la plus avantageuse de le construire. M. *Strack* a trouvé cet emplacement, qui ne laisse rien à désirer pour les commodités, la salubrité, & sans qu'il résulte de sa situation aucun désavantage pour les voisins. Il a indiqué un plan qui procure aux malades & aux infirmiers ou gardes-malades, toutes les facilités auxquelles on puisse prétendre. Ce choix & ce plan ont été examinés & approuvés par des juges compétens. Tous ont déclaré unanimement qu'en exécutant exactement ce plan, cet hôpital seroit, à tous égards, le meilleur qui existeroit en Europe. Déterminé par ces suffrages, l'électeur de Mayence en a ordonné l'exécution; au moment où dans cet édifice on commençoit déja à recevoir des malades, M. *Hoffmann*, médecin plein de mérite à bien des égards, a publié un écrit, dans lequel il prétend prouver que les malades, pour être bien, doivent avoir chacun sa cellule et son lit particulier; qu'il y a un autre emplacement à Mayence, qui offrant le nombre requis de chambrettes, mérite la préférence sur celui que M. *Strack* a choisi. Pour détruire ces assertions, M. *Strack* a exposé, dans cet opuscule, la futilité des argumens de M. *Hoffmann*, & démontré que la séparation des malades n'est point praticable dans un hôpital; il a prouvé en même temps

que si l'on vouloit adopter ce plan chimérique, les malades seroient nécessairement fort mal. Enfin, il fait voir clairement que l'établissement de l'hôpital dans le lieu proposé par M. *Hoffmann*, seroit très-mal-sain, très incommode pour les malades, & corromproit la salubrité de la ville.

Nous ignorons quel effet produira cette réfutation de l'écrit de M. *Hoffmann*, mais nous dirons qu'elle nous a paru victorieuse, & que nous sommes étonnés que M. *Hoffmann* ait pu se livrer à des idées si peu dignes de lui. Nous ajouterons que M. *Struck* se propose de donner un jour plus d'étendue à ses considérations sur les hôpitaux; ce qu'on lit dans cette dissertation n'étant encore qu'un aperçu, mais qui pourtant promet beaucoup.

PLENKS, Lehre von den augen krankheiten, C'est-à-dire, *Doctrine sur les affections de l'œil; traduit du latin de M.* JOSEPH-JACQUES PLENCK, *docteur et professeur en chirurgie, &c. Seconde édition, revue et corrigée. A Vienne; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 314 *pag.*

8. On y trouve l'énumération de cent-dix-huit maladies de l'œil & de ses parties; on en donne la définition; on en expose les causes & leurs effets, & l'on indique les moyens d'y remédier.

Cet ouvrage élémentaire, fait avec ordre,

préſente une idée juſte & préciſe des maladies des yeux. L'auteur en décrit pluſieurs qu'on ne connoiſſoit pas encore,

GEORG. GUSTAV. DETHARDING, medicinæ et chirurgiæ doctoris et pratici Rostochiensis commentatio chirurgico-obstetrica de utero inverso, simul prælectiones per semestre hybernum habendas indicit. *A Rostoch, chez* Adler, 1788; *in*-8°. *de* 22 *p.*

9. Dans ce Mémoire, M. *Détharding* établit trois déviations de la matrice; il en expoſe clairement le diagnoſtic, le prognoſtic & les moyens curatifs.

Instruzione sopra la maniera di tenere, &c. *Instruction sur la manière de conduire et de gouverner les vaches que le Roi a fait distribuer aux pauvres familles de la généralité de Paris; traduite du françois de M.* CHABERT, *directeur des écoles vétérinaires; par M. le comte* FRANÇOIS BONSI, *avec des annotations. A Rimini, chez* Albertini, 1788; *in*-8°. *de* 20 *pag.*

10. M. *Huzard* a fait connoître l'original françois

françois dans le Journal de médecine, *tome* lxvj, *page* 533, cahier de mars 1786.

M. *Bonsi* a joint quelques remarques sur le texte de M. *Chabert*.

Mémoire sur une maladie épizootique, ou *Lettres écrites à M. L... contenant des observations sur l'épizootie qui ravage les provinces méridionales de la France; avec des remarques sur les ouvrages de quelques auteurs qui ont traité de cette maladie, où l'on démontre que les conséquences qui résultent de leur système, par rapport à l'administration, sont préjudiciables à l'état et aux particuliers; par M. D.... D. M. de plusieurs académies*:

. . . . . Levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.
HORAT. *lib. j, Od.* 21.

A Genève; et se trouve à Paris, chez Delalain le jeune, *libraire, rue Saint-Jacques; à Bordeaux, chez* Bergeret, *lib. rue de la Chapelle-Saint-Jean*, 1787.

11. Nous nous sommes engagés à rendre

compte de ce Mémoire (Journal de médecine, *tom.* lxxiv, *pag.* 312, févr., *note.*) Quoiqu'il ſemble que nous indiquions une édition de 1787, c'eſt abſolument la même que celle qui parut il y a quelques années ; elle n'eſt rajeunie que par un nouveau titre, ſur un carton, afin de faire connoître les libraires chez leſquels on peut en trouver des exemplaires.

On ne voit pas, ſur ce nouveau carton, le nom de l'auteur de ces lettres ; mais il eſt nommé *page* viij *de l'avertiſſement.* C'eſt M. *Duſau*, médecin à Dax. Il y a dans notre Journal pluſieurs objets fournis par ce médecin.

M. *Duſau* n'étoit point un des commiſſaires (*a*) nommés par le Gouvernement pour ſuivre l'épizootie meurtrière qui régna dans nos provinces méridionales en 1774, 1775, 1776, ſur les bêtes à cornes ; mais à portée de voir le mal & ſes progrès, il crut qu'il ſeroit important de publier, ſous la forme de lettres, les obſervations qu'il avoit faites.

Le manuſcrit fut envoyé à Paris, préſenté au bureau de la librairie, & approuvé par M. *Le Begue de Preſle*, puis remis à M. *Bourgelat*, & enſuite à M. *Turgot*, qui penſa que dans les circonſtances actuelles, l'ouvrage, *quoique rempli de fort bonnes obſervations*, ne devoit pas être imprimé.

(*a*) M. *Cotheuius* a donné ce titre à M. *Duſau*, en rendant compte de ſes Lettres, dans les nouveaux Mémoires de l'Académies de Berlin, pour l'année 1784. Il étoit très-aiſé de s'aſſurer, & par la préface, & dans le contenu de ces Lettres, que M. *Duſau* n'étoit point commiſſaire pour les épidémies.

L'auteur se conforma aux intentions de M. *Turgot*; il ne s'est déterminé à le mettre sous presse que plus d'un an après l'extinction de l'épizootie, & lorsque les motifs qui en avoient fait différer la publication n'existoient plus.

Les lettres, qui forment ce Mémoire, sont au nombre de dix. Les sept premières composoient tout l'ouvrage, lorsque M. *Dufau* envoya le manuscrit à Paris : elles sont de 1775, la septième est datée de Dax, 28 août de cette même année. Les trois dernières sont postérieures.

Il expose dans la *première* les motifs qui l'ont engagé à mettre au jour ses réflexions sur une maladie qui a dévasté sa province, & les provinces méridionales, maladie dont il s'est très-sérieusement occupé, & qu'il a observée, dit-il, avec tout l'intérêt que l'amour du bien public, joint au sien propre, a pu lui inspirer. « J'ai été dès le commencement sur le théâtre de la tragédie ; j'étois par conséquent plus à portée de la connoître que la plupart de ceux qui en ont écrit, & qui ne l'ont connue que par les rapports des personnes peu instruites ou prévenues : ceux même qui se sont transportés sur les lieux, n'ont eu ni le temps, ni l'occasion, ni même les motifs que j'ai eus de chercher à les connoître ».

Dans la *seconde* lettre, il fait connoître la nature de l'épizootie; il rapporte ensuite les différens moyens employés, soit pour la guérir, soit pour arrêter ses progrès, moyens qui ont été inutiles.

Voici comment M. *Dufau* décrit la maladie. « Dans le principe l'animal est triste, il s'agite contre son ordinaire, & ne peut demeurer en

place; il ceſſe de ruminer, il touſſe, il friſſonne, il éprouve des alternatives de froid & de chaud; le lait diminue ſenſiblement aux vaches, le poil paroît terne & hériſſé; il a les cornes & les oreilles fort chaudes; ſi l'on paſſe la main ſur l'épine du dos de l'animal, il paroît ſenſible & ploie ſous la main, comme pour éviter la preſſion; il paroît dégoûté, il mange peu, nonchalamment, ou point du tout; les yeux paroiſſent triſtes, enfoncés; la tête eſt penchée : au bout de deux ou trois jours l'animal refuſe tout aliment, & le lait tarit aux vaches; il découle des naſeaux une morve ſanieuſe & purulente, de mauvaiſe odeur; les yeux ſont chaſſieux & enflammés; il ſort de leur bouche béante une matière écumeuſe; la langue eſt pâle, ou livide, ou pendante; bientôt l'animal ne peut plus ſe ſoutenir, il ſe couche, & ſi on le force à ſe relever, il ſe recouche bientôt; il ſurvient enfin une diarrhée de matière fluide, purulente, ſanguinolente très-fétide; la reſpiration eſt très-précipitée; la froideur des cornes & des oreilles ſuccède à la chaleur extraordinaire de ces parties; & la mort vient enfin, vers le huitième jour, terminer les ſouffrances de l'animal ».

Pour porter des remèdes au mal, M. *Dufau* s'eſt joint aux artiſtes vétérinaires; il a aſſiſté à l'ouverture de pluſieurs cadavres, il n'a pas craint de fouiller dans leurs entrailles, & l'a toujours fait impunément, ainſi que les vétérinaires. Après avoir employé pluſieurs remèdes reconnus inſuffiſans & inutiles, ce médecin conſeilla de borner le traitement des bêtes malades à la diète, à la ſaignée & à l'uſage des délayans; mais ces moyens ayant été, comme les premiers, reconnus inſuffiſans & inutiles, il

jugea qu'il ne falloit plus penſer à guérir une maladie qui réſiſtoit à tous les remèdes, & qui d'ailleurs avoit été regardée comme incurable dans tous les temps, par les médecins les plus habiles, tel que *Ramazzini*, *Lanciſi*, *&c.*....

M. *Dufau* conſeilla alors de diriger tous ſes ſoins à prévenir la maladie, & à en arrêter les progrès.

L'ouverture des bêtes mortes avoit fait voir que l'eſtomac feuilleté étoit farci de matières dures, ſèches & compactes, reſte du fourrage dont elles s'étoient nourries : ce viſcère étoit auſſi dur qu'un morceau de bois; ſes parois, ainſi que tout le canal inteſtinal, étoient enflammées.

L'indication, qui ſe préſentoit, étoit de nourrir les bêtes encore ſaines, d'herbe fraîche, autant qu'il ſeroit poſſible ou de bon fourrage, mais en quantité médiocre; de les abreuver pluſieurs fois le jour de bonne eau pure, & blanchie ſeulement pour les inviter à boire, & de les ſaigner.

Cependant M. *Dufau* obſerve que les bêtes, traitées de cette manière, n'ont pas été plus garanties que les autres. Comme les ſoins vigilans & les attentions continues des adminiſtrateurs ne purent empêcher la maladie de ſe communiquer & de s'étendre, M. *Dufau* crut voir l'impoſſibilité de réuſſir.

Cependant il fut défendu de manger la chair des animaux malades, d'en vendre, d'en conſerver les cuirs, d'en extraire le ſuif, parce qu'on craignit que le mal ne ſe communiquât aux hommes. Mais dans l'épizootie de 1711, décrite par *Ramazzini*, laquelle étoit la même que celle qui régnoit dans nos provinces méridionales, la fa-

culté de médecine de Padoue avoit décidé que la chair des animaux atteints du mal ou seulement suspects, pouvoit être vendue dans les boucheries. Le Gouvernement de Venise le permit, & il ne paroît pas qu'il en soit survenu aucun accident. Dans nos provinces méridionales mêmes où cette chair fut prohibée, on n'en débita pas moins beaucoup secrètement; toute la ville de Dax s'en nourrit, & personne n'en fut incommodé.

Dans la *troisième* lettre, l'auteur discute les conséquences qu'on tire en faveur du système pris alors pour extirper la maladie, de la manière dont on prétend que l'épizootie a été expulsée d'Angleterre, du Périgord & du Languedoc; il continue de démontrer l'inutilité des précautions & des moyens préservatifs employés.

M. *Dufau*, dans la *quatrième*, entreprend de démontrer que l'épizootie de Salces, au diocèse de Mende; celle de Josselin, au diocèse de Saint-Malo, & celle de la Guadeloupe, n'ont aucun rapport avec l'épizootie qui régnoit en Gascogne, & qu'on ne peut rien conclure de celles-là à l'égard de celle-ci. Il fait voir encore de plus en plus l'inutilité des moyens préservatifs, tant recommandés, ainsi que les dommages qui en résultent.

La *cinquième* contient une relation succinte de quelques circonstances touchant la peste; l'auteur y démontre les inconvéniens de la prévention & de la terreur, les malheurs que l'une & l'autre ont causés, & ceux qu'elles causoient, en 1775, dans le temps de l'épizootie.

Dans la *sixième*, l'auteur entreprend de dé-

montrer que les rapports frappans qu'on a prétendu trouver entre l'épizootie de 1776, & les maladies qui ont été décrites par *Lucrèce*, *Virgile* & *Ovide*, ne peuvent exiſter que dans l'imagination fortement prévenue, ou abuſée par un défaut d'attention.

La *ſeptième* renferme la concluſion ou les conſéquences qui dérivent de tout ce qui a été expoſé dans les précédentes.

Ces conſéquences, que nous ne préſentons que ſommairement, ſont que l'épizootie de l'Aquitaine étoit un mal inſurmontable, auſſi indépendant des forces humaines que le cours du ſoleil & des autres aſtres; que le maſſacre des bêtes malades étoit inſuffiſant pour arrêter la propagation du mal; qu'il étoit de plus nuiſible, par les dépenſes qu'il a occaſionnées ſans aucun fruit; que d'après la déciſion de la Faculté de médecine de Padoue, & ſur-tout d'après l'expérience en Aquitaine, on pouvoit permettre de débiter des bœufs dans les boucheries, & s'en nourrir ſans le moindre danger durant l'épizootie de cette eſpèce particulière, comme auſſi d'exploiter les ſuifs & les cuirs, ſur-tout en indiquant les tanneries & ateliers où ils pourroient être préparés, avec défenſes, ſi l'on veut, de les exporter crus hors des pays malades; que toute prohibition abſolue & ſans reſtriction de communiquer, étoit très-nuiſible, parce qu'elle privoit les pays préſervés, & ceux qui étoient délivrés, du commerce ſi néceſſaire pour les beſoins de la vie, ſans que dans aucun ſens il en pût réſulter rien d'utile pour empêcher la propagation de la maladie; qu'il eſt très-vraiſemblable qu'on auroit pu dérober bien des victimes à l'épizootie, ſi le Gouvernement eût donné aux habitans

des pays dévaſtés par ce fleau, lorſqu'ils en furent totalement délivrés, la liberté d'aller ſe pourvoir, dans les pays menacés & même attaqués, de bœufs & vaches, attendu qu'il eſt démontré que le plus grand nombre des bêtes amenées des pays infectés dans l'Aquitaine, depuis qu'elle fut délivrée de l'épizootie, s'y ſont bien conſervées; que tous les préſervatifs ſont de toute inutilité, &c.....

M. *Dufau*, dans la *huitième* lettre, fait voir que la permiſſion de tirer parti des cuirs, accordée par l'inſtruction du 6 août 1775, eſt arrivée trop tard pour l'Aquitaine, & que d'ailleurs elle étoit à peu-près inutile, par l'impoſſibilité où étoient les payſans de remplir les conditions exigées par les commiſſaires, pour pouvoir uſer de cette permiſſion.

On fait voir dans la *neuvième*, que les malheurs des habitans des pays dévaſtés par l'épizootie, ont été aggravés par l'établiſſement des ſoldats dans les campagnes; on y fait voir encore combien ſont frivoles les moyens employés à la déſinfection.

La *dixième* contient quelques remarques ſur les *recherches hiſtoriques & phyſiques ſur les maladies épizootiques; par M.* PAULET, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, 1775, *in*-8°., 2 *vol.* M. *Dufau* eſſaie de prouver, d'après les faits avoués par les auteurs qui ont écrit ſur l'épizootie, & par les obſervations & les expériences qu'ils ont faites & rapportées, que l'exiſtence de la prétendue contagion eſt pour le moins fort douteuſe; & qu'en tout cas, la communication en doit être très-difficile, & pour ainſi dire impoſſible; & que par conſéquent les précautions ordonnées, & tous les

maux qu'elles ont entraînés à leur ſuite, ont été abſolument inutiles & ſuperflues.

Tous les ſentimens de l'auteur ne ſeront probablement pas adoptés ; mais on peut tirer avantage des obſervations qu'il a faites durant cette épizootie déſaſtreuſe, s'il en reparoiſſoit malheureuſement une ſemblable.

Diſſertation ſur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, dans laquelle on paſſe ſucceſſivement en revue tous les grands hommes qui, depuis plus de deux mille ans, ont admis l'influence de cette faculté ſur le fœtus, *et dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion ; par M.* BENJAMIN BABLOT, *conſeiller-médecin ordinaire du Roi, à Châlons-ſur-Marne. A Paris, chez* Croullebois, *rue des Mathurins, n°.* 32 ; Royer, *quai des Auguſtins,* 1788 ; *in-8°. de* 234 *pag. Prix* 2 *liv.* 10 *ſ. broc.*

12. La méthode que M. *Bablot* a ſuivie pour réſoudre la queſtion ſur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, nous paroît peu philoſophique, & s'éloigne des règles d'une ſé-

vère logique. Ce n'eſt point par un recenſement de tous les hommes qui ont ſoutenu une opinion, qu'on peut prouver la vérité de cette opinion. Les vérités, dans les ſciences, ne ſe décident point à la pluralité des voix; car on pourroit, par ce moyen, prouver tout également, le faux comme le vrai, puiſqu'il n'y a point d'erreur qui n'ait été ſoutenue par un très-grand nombre d'hommes recommandables par leur ſavoir & par leurs lumières. Sans remonter à l'artifice de *Jacob*, pour exciter l'imagination des brebis & des chèvres, & leur faire produire des petits tachetés de diverſes couleurs, il auroit ſuffi, peut-être, de faire un choix des faits les plus authentiques & les plus vraiſemblables; & en les rapprochant des loix connues de l'économie animale, il n'auroit pas été impoſſible, ſinon de démontrer l'opinion qui établit l'influence de l'imagination des femmes enceintes, du moins de lui donner un très-grand degré de probabilité.

La diſſertation de M. *Bablot* eſt diviſée en deux parties. La première eſt à-peu-près un recueil d'hiſtoires anciennes & modernes, vraies ou fauſſes, ſur le pouvoir de l'imagination. L'auteur ne s'y montre qu'hiſtorien; il n'eſt pas toujours délicat ſur le choix des témoignages dont il fait uſage. On s'eſt moqué du père *Lafitau*, qui attribuoit la couleur rouge des Iroquois, à la paſſion que les femmes ont toujours eue chez eux, de ſe peindre en rouge; & la couleur des nègres, au goût qu'ont leurs femmes de ſe peindre en noir. M. *Bablot* dit qu'il lui importe fort peu que ce ſavant ſe ſoit trompé, & qu'il lui ſuffit que le père *Lafitau* ait cru à l'influence de l'imagination

des mères. Ainſi, en citant cet écrivain, M. *Bablot* n'a eu pour objet que d'avoir une voix de plus. Il eſt très-douteux que cette manière d'accréditer une opinion, ſoit d'un grand poids pour les eſprits qui ſe piquent de raiſonner avec exactitude.

Une citation d'une plus grande importance, eſt celle qui regarde *Boerhaave* : ce médecin dit que l'imagination de la mère, frappée de la vue d'un épileptique, peut imprimer ſur l'organiſation de ſon enfant le germe de l'épilepſie. *Van-Swieten* a appuyé de pluſieurs faits le principe établi par ſon maître. Si on réfléchit que l'épilepſie peut ſe communiquer d'un individu à un autre par le ſeul effet de l'imitation, on ſera moins étonné qu'une cauſe capable d'agir entre des individus iſolés, ait une action marquée entre des individus auſſi étroitement liés que le ſont la mère & le fœtus. Il s'agira ſeulement alors de ſavoir ſi l'imitation dépend de l'imagination. Dans certains cas, elles paroiſſent peu différer l'une de l'autre; dans d'autres, la faculté d'imiter paroît indépendante de l'imagination. Mais dans la plupart des circonſtances, elles ont des effets ſi analogues, qu'on pourroit aiſément les confondre; & les phénomènes qu'elles préſentent l'une & l'autre, ſont ſi étonnans, qu'ils ſont hors de la portée de notre intelligence. Cependant, comme ces phénomènes ſont conſtatés par l'obſervation, il eſt abſurde de les rejeter par la ſeule raiſon qu'ils ſont inexplicables.

Tous les raiſonnemens qu'on a employés pour combattre l'opinion qui admet l'influence de l'imagination des femmes enceintes, portent ſur ce fondement ruineux. L'examen de ces raiſon-

nemens eſt l'objet de la ſeconde partie de la diſſertation de M. *Bablot*. Il y fait voir que le fœtus, quoi qu'il ne tienne pas immédiatement à la matrice, n'y eſt pas tellement indépendant des affections de la mère, que les maladies de l'une ne puiſſent ſe communiquer à l'autre, comme l'atteſtent la maladie vénérienne & la petite-vérole, qui ſe tranſmettent ordinairement au fœtus, & qui ſe guériſſent même, dans ce dernier, par le traitement qu'on fait ſubir à la mère. M. de *Buffon* établit que l'enfant dans la matrice, eſt auſſi indépendant de la mère qui le porte, que l'œuf l'eſt de la poule qui le couve. M. *Bablot* démontre aiſément qu'il n'y a point de parité entre ces deux choſes.

L'auteur de l'article *Imagination* dans l'Encyclopédie dit, *que le cours des eſprits dans le cerveau de la mère, n'a point de communication immédiate avec le cerveau de l'enfant*, pour en conclure que celui-ci ne ſauroit partager les impreſſions de l'autre. M. *Bablot* répond à cette objection par des raiſons aſſez péremptoires, auxquelles il en joint d'autres qui paroiſſent s'éloigner de ſon objet.

Une des plus frivoles objections que M. *Bablot* réfute, eſt celle qui, de ce que l'enfant a une ame, des ſenſations, & une imagination qui lui ſont propres, conclut qu'il ne ſauroit participer aux impreſſions que la mère peut éprouver. M. *Bablot* lui oppoſe, avec raiſon, les effets connus de l'éloquence & des repréſentations théâtrales, qui, quoique chaque individu ait ſon imagination particulière, ont le pouvoir de communiquer à une multitude les ſentimens & l'enthouſiaſme d'un orateur ou d'un poète. On a un grand avantage lorſqu'on a à

combattre, ſur des points relatifs aux phénomènes de l'organiſation, des opinions ou des raiſonnemens fondés ſur des inductions puiſées dans les loix ordinaires de la phyſique, & de la communication du mouvement, qui ne ſont point du tout applicables aux effets de l'économie animale.

La diſſertation de M. *Bablot* eſt ſur-tout recommandable par l'érudition qui y règne, & qui peut en rendre la lecture agréable, même aux perſonnes qui ſont étrangères aux connoiſſances médicinales.

Commentatio prima de generatione crustâ sic dictæ inflammatoriæ, secundum mentem Hewsoni; *par M. G. G. DETHARDING, docteur en médecine et chirurgie. A Jena, chez* Maukian, 1788; *in-8°. de* 15 *pag.*

13. Ce premier Mémoire contient deux ſections; dans la première, M. *Dethárding*, en adoptant la théorie de *Hewſon*, ſur la compoſition du ſang, aſſure que le ſang tiré des veines d'un homme ſain, offre deux parties, qui ſont le caillot & la ſéroſité. Le caillot eſt la partie rouge du ſang; il eſt compoſé d'une lymphe coagulable, & de la partie fibreuſe du ſang; c'eſt ce qui forme une eſpèce de *gluten*. En lavant les globules du ſang, la partie rouge ſe ſépare de la lymphe; c'eſt ſur-tout cette partie lymphatique atténuée, qui ſe ſépare du ſang tiré

dans les maladies aiguës, & qui forme la croûte inflammatoire.

Dans la seconde partie est exposé le sentiment de M. *Richter*, sur la formation de la croûte inflammatoire; il l'attribue spécialement à la partie fibreuse du sang.

Les théories, les expériences, les discussions & les raisonnemens qu'on trouve dans cet opuscule, peuvent être utiles pour l'éclaircissement de ce point de physiologie.

Osservazioni sulla digestione, &c. *Observation sur la digestion, littéralement traduites de l'anglois de* HUNTER. *A Pavie*, 1788; *in*-4° *de* 55 *pag.*

14. Ces observations font partie d'un recueil contenant dix-sept articles différens. M. *Hunter*, dit avec raison le traducteur, est un des plus grands anatomistes & physiologistes qui aient existé. Tout ce qui est sorti de sa plume porte un caractère de nouveauté & d'originalité, qu'il est rare de rencontrer aujourd'hui; mais ce caractère se fait sur-tout remarquer dans l'écrit qui fait l'objet de cette notice, où les idées sont neuves, intéressantes, profondes, & se succèdent rapidement, en même temps qu'elles sont présentées avec simplicité, & sans aucune prétention. C'étoit donc faire à l'Italie un présent distingué, que de lui donner une version exacte de ces excellentes observations, d'après l'original publié par *Jean Hunter*, à Londres en 1788.

VALER. GUILIELM. NEUBECK, med. de natatione frigidâ magno sanitatis præsidio, diss. med. *A Jena, chez* Stranckmann, 1788; *in*-4°. *de* 24 *p.*

15. Cette dissertation est dédiée à M. *Guillaume-Frédéric Schmidt*, pharmacien de la ville de Lignitz. On rappelle, dans la préface, les éloges que les médecins anciens ont donnés aux bains froids, contre un grand nombre de maladies. M. *Neubeck*, en commençant sa dissertation, observe que les Egyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Indiens en faisoient usage pour se maintenir en santé. Ils employoient les bains froids pour guérir les maladies de l'estomac, les douleurs des articulations, la gonorrhée, & il conseille de les imiter. Ceux de mer étoient anciennement recommandés contre l'épilepsie & la rage. Les bains froids, suivant M. *Neubeck*, sont préservatifs & curatifs, & leur usage, trop négligé aujourd'hui, convient dans un grand nombre de maladies.

GER. DAN. SCHUCH, M. D. von dem nutzen welche einem staat aus funichtung der kinder und Entbindungs haüser zuwachsen: *Ce qu'il convient de faire dans la formation et la direction des hôpitaux pour les enfans-trouvés; par* GERARD-

DANIEL SCHUCH, docteur en médecine. A Francfort et à Leipsick, 1788; in-8°. de 96 pag.

16. M. *Schuck* commence par traiter de l'ancienneté des hôpitaux conſtruits en faveur des enfans-trouvés. Il entre enſuite dans des détails ſatisfaiſans, ſur le bien qu'il eſt poſſible d'en retirer, en employant ces jeunes gens dans les arts & métiers. Il parle de l'avantage que procureroit une maiſon conſacrée aux accouchemens, où les jeunes médecins & chirurgiens iroient recevoir des inſtructions, non-ſeulement ſur ce qui regarde les accouchemens, mais bien encore ſur tout ce qui eſt relatif aux diverſes maladies qui attaquent les femmes en couches.

Des propriétés de la plante appelée rus-radicans; *de son utilité, et des succès qu'on en a obtenus pour la guérison des dartres, des affections dartreuses, et de la paralysie des parties inférieures.*

Des propriétés du narcisse des prés, et des succès qu'on en a obtenus pour la guérison des convulsions; par M. DU FRESNOY, docteur en médecine de l'université de Montpellier, conseiller du Roi,

medecin-consultant des camps et armées de Sa Majesté, &c. &c. *A Leipsick ; et se trouve à Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près les Ecoles de chirurgie*, 1788; *in*-8°, *de* 48 *p. Prix* 1 *liv.* 4 *s. broché.*

17. Voici une nouvelle acquiſition que l'art de guérir vient de faire. Il eſt à deſirer qu'elle ne ſoit pas, comme tant d'autres, une richeſſe illuſoire & paſſagère, qui, après avoir abuſé quelque temps notre imagination, s'échappe, à la fin, de nos mains, comme un fantôme agréable. Celle-ci paroît fondée ſur un garant propre à inſpirer la confiance. Les effets du *rus-radicans* & du narciſſe des prés ſont atteſtés par un homme recommandable par ſes lumières & par les places qu'il occupe ; mais tant d'autres remèdes ont été prônés par des médecins d'un pareil poids, ſans en avoir pour cela plus de vertus ! Quoi qu'il en ſoit, le public doit être inſtruit des obſervations & des expériences qui intéreſſent ſa ſanté, afin que les médecins, ſur-tout, puiſſent les répéter & s'aſſurer de la vérité.

On doit au haſard la découverte des propriétés du *rus-radicans*, comme on lui doit celles qui ont le plus contribué à perfectionner la plupart des ſciences & des arts. M. *du Freſnoy* dit qu'il en eſt redevable à un jeune fleuriſte. Le premier uſage qu'il en fit, fut pour une femme de la campagne, attaquée d'une dartre qui lui couvroit tout le nez, depuis plus de quatre ans. Il lui fit pren-

dre l'infuſion des feuilles du *rus-radicans* : en moins de deux mois, elle diſſipa les trois quarts de ſa maladie. Cette première obſervation ne nous paroît pas bien péremptoire; dans la longueur du traitement, qui ſans doute a été accompagné d'un régime convenable, la dartre peut avoir éprouvé quelqu'une de ces viciſſitudes auxquelles ce genre d'affections eſt ſujet. La quatrième obſervation eſt une des plus heureuſes; il s'agit d'une demoiſelle qui, par l'effet d'une dartre rentrée, étoit fatiguée par une toux conſidérable, avoit la reſpiration oppreſſée, avoit craché du ſang. On employa inutilement la ſaignée, les béchiques, les demi-bains; & l'uſage de l'eau diſtillée du *rus-radicans*, à la doſe d'une cuillerée à bouche, dans une légère infuſion de feuilles de laurier-ceriſe, diſſipa en peu de temps tous les ſymptômes, & la malade reprit entièrement ſa ſanté & ſon embonpoint. La ſeptième obſervation n'eſt pas moins concluante en faveur du *rus-radicans*. M. *du Freſnoy* n'a pu recueillir que cinq obſervations ſur les effets de la même plante dans la paralyſie. Il n'héſite pas à la regarder comme un ſpécifique pour la paraplexie ou paralyſie des extrémités inférieures, lorſqu'elle eſt la ſuite de mouvemens convulſifs. Il n'a pas la même certitude qu'elle produiſît les mêmes effets ſur la paralyſie des parties ſupérieures, à la ſuite d'une attaque d'apoplexie; mais il dit qu'on ne doit pas renoncer à l'eſpoir de rendre ce remède efficace dans pluſieurs eſpèces de paralyſie.

Le narciſſe des prés lui a fourni quatre obſervations, qui prouvent que l'odeur ſeule de cette fleur arrête les convulſions. Une demoi-

ſelle qui en éprouvoit ſouvent, ne parvint à les faire ceſſer qu'en garniſſant ſa chambre de fleurs de narciſſe. M. *Du Freſnoy* en a encore donné l'extrait avec plus de ſuccès.

Le *rus-radicans* eſt caractériſé par *Linné* de la manière ſuivante: *Rus-radicans, foliis ternatis*: foliis *petiolatis*, *ovatis nudis*, *integerrimis*, *caule radicante*. *LINN. ſpec. plant.* pag. 381. *Tournefort* la nomme, *Toxicodendron tryphyllum glabrum*. *Tournefort*, *Inſtit.* pag. 611. On doit en couper les feuilles, lorſqu'elles ſont parvenues à leur plus grande vigueur, avec les précautions que demande une plante ſi dangereuſe, c'eſt-à-dire avec des gants de peau. M. *Du Freſnoy* en a employé l'extrait, qu'il a donné d'abord par grains, & dont il a porté la doſe juſqu'à une once, donnée trois fois par jour. Il prépare cet extrait de la manière ſuivante. Après avoir diſtillé l'eau des feuilles du *rus-radicans*, il fait paſſer par un tamis de crin ſerré, la décoction qui reſte dans l'alambic, & il la fait épaiſſir à conſiſtance d'extrait. Il la prépare de différentes manières. Le lecteur pourra s'en inſtruire à fond dans la brochure que nous annonçons, & dans laquelle il expoſe auſſi la manière dont il prépare l'extrait des fleurs du narciſſe des prés.

Essai sur les plantes usuelles de la Jamaïque; par M. GUILLAUME WRIGHT, médecin; traduit de l'anglois, par M. MILLIN DE GRANDMAISON, membre de plusieurs Académies et Sociétés sa-

vantes. A Paris, 1789; *in*-4°. *de* 33 *pag.*

18. La deſcription des plantes dont il eſt fait mention dans cet ouvrage, a été faite ſur les lieux, & les remarques relatives à la médecine, ſont le fruit de beaucoup d'expériences que M. *Wright* a répétées à la Jamaïque, où il a exercé la médecine pendant pluſieurs années. Cet écrit jette quelque jour ſur l'hiſtoire de la matière médicale, & renferme des découvertes nouvelles, échappées à Sloane, Jacquin & Browne.

Cet Eſſai eſt auſſi traduit en allemand, & ſe trouve dans le *magaſin de botanique*, par M. *USTER*, *tome quatrième ;* nous allons mettre ſous les yeux quelques articles de cette matière médicale exotique.

1°. *Aloë perfoliata.* Aloës hépatique. Aloës caballin.

« Cette plante eſt commune dans toutes les iſles de l'Amérique ; on la connoît ſous le nom de *ſempervivum*, & on la cultive particulièrement aux Barbades ; elle fleurit en juin, mais elle ne porte pas de graine ; les rejetons des racines ſervent à la propager. »

« On obtient l'aloës hépatique de la manière ſuivante ; on déracine la plante ; on la nettoie de la terre & des autres impuretés ; on la coupe par tranches, qu'on met dans de petits paniers ; on place ces petits paniers dans de larges chaudières de fer avec de l'eau bouillante, on les y laiſſe dix minutes ; on les retire enſuite pour y ſubſtituer de nouvelles tranches juſqu'à ce que la liqueur ſoit noire & épaiſſe. Alors on paſſe la liqueur au

travers d'une chauſſe, dans une cuve profonde, dont le fond eſt étroit, pour qu'elle ſe refroidiſſe & dépoſe ſa fécule. Le lendemain on fait écouler la liqueur claire par un robinet, & on la remue dans le large vaiſſeau de fer ; d'abord on hâte la cuiſſon ; mais vers la fin, l'évaporation eſt lente, & il faut ſans ceſſe agiter la liqueur, pour empêcher de brûler ; lorſqu'elle eſt parvenue au degré de conſiſtance de miel, on la verſe dans des gourdes ou calebaſſes, pour le commerce, elle s'y durcit avec le temps. »

L'on retire de la même manière l'aloës ſuccotrin, mais c'eſt avec l'*aloë ſpicata*.

Il n'y a pas long-temps que M. *Murray*, dans une diſſertation ſur l'aloës officinal, déſiroit apprendre au juſte à connoître la plante qui donnoit cette drogue, ainſi que la méthode de l'extraire. On trouve l'un & l'autre dans cet ouvrage.

2°. *Coffea arabica*. Café.

« Il y a environ ſoixante ans que le café a été apporté du Levant à la Jamaïque. On le cultive actuellement dans toute cette contrée. Il fleurit deux fois par an. Les fleurs ſont blanches, odorantes comme celles du jaſmin, & durent fort long-temps. Ces fleurs forment un contraſte très-agréable avec le fruit vert, & les baies mûres de couleur rouge. Le fruit eſt une baie de la groſſeur d'une ceriſe ; la pulpe eſt douce & ſuave : on en pourroit faire du vin ou de l'eau-de-vie ; chaque fruit contient deux petites graines bien connues. On prend le café au lait deux fois par jour à la Jamaïque.

3°. *Dolichos pruriens*. Cowitch ou haricot brûlant.

« C'eſt une plante grimpante qui ſe trouve dans les buiſſons de la Jamaïque, & qu'on cultive à préſent dans les jardins : elle a des rameaux tendres ; elle eſt trifoliée; les fleurs ſont petites & papilionacées. Les gouſſes ont environ quatre pouces de long ; elles ſont épaiſſes comme le doigt, & contiennent quelques ſemences dures & oblongues. L'intérieur de la gouſſe eſt garni de petits poils bruns & fermes, qui cauſent ſur la peau une démangeaiſon inſupportable. »

« Pour faire du ſirop, on ratiſſe les gouſſes avec un couteau, & on les jette lorſque le ſirop, auquel on a joint ces poils, devient à la conſiſtance du miel. Il eſt bon pour l'uſage, il agit mécaniquement comme anthelmintique; il ne cauſe aucun mal-aiſe dans les premières voies qui ſont défendues par le mucus : on en peut prendre une cuillerée à café par jour. »

3°. *Hibiſcus eſculentus.* Gombeau.

« On le cultive dans les jardins pour la nourriture ; il s'élève à cinq ou ſix pieds ; il a des feuilles larges, & de groſſes fleurs jaunes : le fruit eſt de deux à ſix pouces de long, & d'un de diamètre ; quand il eſt mûr, il s'ouvre longitudinalement en cinq valves, & laiſſe échapper un certain nombre de ſemences cordiformes. Toutes les parties de cette plante (principalement les fruits,) ſont mucilagineuſes, comme le ſont celles de toutes les autres colomnifères. On cueille les fruits, on les coupe, on les sèche, & on les envoie en préſent. Bouillis, on les ſert en ſoupe. Ces fruits deſſéchés, ſont comme du poiſſon ſec ou du piment. Ils ſont bons & nourriſſans. On emploie le gombeau

dans tous les cas où les émolliens & les lubréfians ſont indiqués.»

4°. *Spigelia anthelmintica.*

« Cette plante croît ſauvage dans pluſieurs endroits de la Jamaïque ; on la cultive auſſi dans les jardins : elle s'élève à la hauteur de deux pieds. Le docteur *Browne* en a donné une bonne figure. Les fleurs ſont petites & blanches ; les capſules ſont rondes, & contiennent une grande quantité de petites ſemences. Cette plante a été long-temps en réputation comme vermifuge ; on l'emploie encore journellement à la Jamaïque : elle agit comme le *ſpigelea marylandica.* Pluſieurs plantes anthelmintiques ont plus ou moins une propriété narcotique. Celle-ci éclaircit la vue : elle fait dormir, & voilà comment elle eſt utile dans les fièvres de vers. Après un uſage de quelques jours, il faut néceſſairement ordonner l'huile de ricin, ou quelques purgatifs légers. Qu'on me permette de répéter que les ſignes des vers ſont très-incertains. Le quinquina peut être preſcrit dans tous les cas douteux, & quand les anthelmintiques ne font pas d'effet.

Cette traduction a le mérite d'être exacte & fidelle.

Uber den nutzen und gebrauch, &c. *Sur l'uſage et l'utilité des lézards pour la guériſon de la vérole, du cancer, et différentes maladies cutanées ; par M. JEAN-JACQUES ROEMER, docteur en médecine.*

A Leipsick; *et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 126 *pag.*

19. On a répété en Allemagne, avec les lézards, des essais qui confirment ce que MM. *Florès* & *Baldini* ont publié sur les propriétés de ce reptile. M. *Rœmer*, dans cet opuscule, invite les médecins & les chirurgiens, à ne point négliger cette nouvelle découverte; nous avons néanmoins reçu des avis particuliers, par lesquels il conste qu'il faut se méfier de ce remède, qui n'a pas réussi en France.

Dissertatio physico-medica de magnetismo, et minerali et animali; auct. JOANN. ANDR. FRANC. KUMPEL, M. D. *A Jena, chez* Stranckmann, 1788; *in*-4°. de 30 *pag.*

20. Après avoir parlé des propriétés de l'aimant minéral, que M. *Kümpel* regarde comme propre à remédier aux passions hypochondriaques & hystériques, paralysies, catalepsie, convulsions, épilepsie, tétanos, asthme spasmodique, palpitations de cœur, vertiges, tremblemens, assoupissemens, céphalalgies, odontalgies, rhumatismes, sciatiques, cardialgies, maux de reins, &c. il passe ensuite au magnétisme animal, qui ne séduit plus personne.

CAROLI

CAROLI A LINNÉ, equitis aurati de Stella polari, archiatri regii, med. et botan. profess. Upsal. Acad. Paris. Upsal. Holm. Petropol. Imper. Londin. Angl. Monsp. Tolos. Florent. Edimb. Bern. Soc. Systema naturæ per regna tria naturæ, secundum classes, ordines, genera, species, cum caracteribus, differentiis synonymis, locis; Tomus I, editio decima tertia, aucta reformata, cura Jo. FRID. GMELIN, philos. et med. doctor. hujus et chem. in Georgia augusta prof. p. o. et Acad. cæsar. naturæ curiosorum et electoral. Moguntin. Erfordensis, nec-non Societ. reg. scient. Goettingensis, physicæ Tigurin. et metallicæ membri. *A Leipsick, chez* Beer; *et se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique; et à Paris, chez* Croullebois, 1788; *in*-8°. de 500 *p. Prix 6 liv.*

21. La douzième édition, chez *Beer*, imprimée

en 1766 ou 1767, étant épuisée, M. *Gmelin* s'est chargé de nous donner la treizième. Il a profité des découvertes nombreuses des savans voyageurs, & des naturalistes modernes; du comte de *Buffon*, de *Schreber*; *de Pennant Erxleben*, pour les quadrupèdes; de *Lathara*, pour les oiseaux; de *Fabricius*, pour les insectes; de *Schroeter*, pour les coquillages; de *Muller*, pour les vers; de *Murray*, pour les plantes nouvelles; de *Cronstedt*, de *Kirwan*, de *Bergmann*, pour les fossiles, &c.

L'homme est à la tête des règnes de la nature: il est seul de son espèce; mais il varie selon les contrées qu'il habite. Ses diverses nuances sont ici décrites dans le style aphoristique que le chevalier de *Linné* a adopté. Dans les précédentes éditions, on trouve une seconde espèce d'homme qui étoit l'*Homo troglodytes;* le satyre des Indes, qui est un singe: aussi M. *Gmelin* l'a judicieusement réformé du genre humain, pour le placer au commencement de celui des singes.

A une synonymie latine choisie, se trouvent réunis les noms anglois, allemands & françois, (ces derniers sont ceux de M. de *Buffon*), les régions communes à chaque animal, sa classe, son genre, son ordre, ses espèces, ses variétés.

Cette dernière édition contient au moins le double d'espèces nouvelles: nous y trouvons quinze singes, dix-sept chauve-souris, sept phoques, douze chiens, douze chats, vingt-un *viverra*, & chaque genre est ainsi augmenté, à proportion, par des espèces qu'on ne trouve pas dans les précédentes éditions. Aux quadrupèdes *mammaires* succèdent les oiseaux. La partie orni-

thologique, qui termine ce premier volume, ne renferme que deux familles. Comme ce *code de la nature* embraſſe toutes les découvertes modernes d'Hiſtoire naturelle, il ſera volumineux, car il comportera au moins huit volumes; mais auſſi l'on aura l'avantage & l'agrément de poſſéder ſous la main toutes les eſpèces de la nature connues juſqu'à préſent.

On croit s'apercevoir que M. *Gmelin* a plus travaillé ſur les livres que d'après la nature; il ſe trouve pluſieurs doubles emplois, & quelques erreurs capables d'embarraſſer le lecteur qui n'aura point la facilité de conſulter les originaux.

An essay towards a system of mineralogy, *&c.* C'est-à-dire, *Essai d'un ſyſtême de minéralogie; par* AXEL-FRÉDÉRIC CRONSTEDT; *deuxième édition, conſidérablement augmentée, et perfectionnée par l'addition des découvertes modernes, et par un nouvel arrangement des articles; par* HYACINTHE DE MAGELLAN; *deuxième volume. A Londres, chez* Dilly, 1788, *in*-8°.

22. Le ſyſtême de minéralogie de *Cronſtedt* eſt trop connu pour que nous nous y arrêtions. Nous ne nous occuperons donc que du travail

de M. *de Magellan*. Le projet de ce ſavant avoit été d'abord de conſerver le texte tel qu'il étoit, & d'y ajouter, en forme de notes, ce qu'une application de trente ans & les découvertes modernes ont fait pour la perfection de cette ſcience. Mais conſidérant que par ces progrès dans la minéralogie, on a reconnu l'erreur de certaines aſſertions regardeés comme des vérités par *Cronſtedt*, & qu'en profitant de ces nouvelles lumières, les notes devroient néceſſairement ſe trouver en contradiction avec le texte; que d'ailleurs il eſt très-fatigant à la lecture de recourir ſouvent aux notes; qu'enfin il réſulte d'un pareil arrangement, une certaine confuſion dans la tête du lecteur, M. *de Magellan* a mieux aimé refondre tout l'ouvrage, rendre juſtice à ſon auteur en conſervant l'ordre de ſon plan, & inſérer à leurs propres places, ou ſous forme d'additions, les changemens & augmentations qu'il y avoit à faire. Nous allons parcourir cet ouvrage, & indiquer les principaux objets que M. *de Magellan* y a ajoutés.

Le premier ordre de *Cronſtedt*, dans la claſſe des terres, comprend les terres calcaires. La première addition à cette partie, contient des obſervations ſur la marne & ſur la terre *arable*; à la fin on trouve quelques remarques aux ſections précédentes, & une deſcription des terres compoſées de terre calcaire. Le ſecond ordre concerne la terre peſante ou baryte, & les nouvelles ſections roulent ſur la terre peſante, & ſur le baryte aéré. La magnéſie étoit inconnue du temps de *Cronſtedt*; c'eſt une terre particulière: elle forme, avec le ſel d'Epſom, les ſujets du troiſième ordre. Les nouvelles ſections,

jointes au cinquième ordre, consacré aux terres siliceuses, comprennent l'améthiste, le grenat, la tourmaline, la pierre néphrétique, l'œil du monde, la pierre de lune, &c. Parmi les nouvelles espèces, nous trouvons la pierre du Labrador, qui, étant nouvellement découverte, mérite que nous traduisions ici ce que l'auteur en dit:

« La pierre du Labrador, *spathum rutilum versicolor*. Il n'y a qu'environ neuf à douze ans que cette belle pierre est connue en Europe. On l'apporte de la côte de Labrador, où les Moraviens, qui ont une colonie chez les Esquimaux, l'ont découverte. Elle est d'un gris plus ou moins foncé, quelquefois tirant sur le noir; mais lorsqu'on l'expose à un certain jour, elle réfléchit différentes couleurs brillantes, telles que le bleu du *lapis lazuli*, le vert de prés, le vert de pomme, le vert de pois, & rarement le jaune de citron. Quelques-unes de ces pierres ont une couleur entre le rouge du cuivre & le gris du tombac, outre diverses autres couleurs entre le gris & le violet. Ces couleurs sont ordinairement par taches, quelquefois par raies ».

« Ces pierres se trouvent en assez grand volume sous une forme angulaire : leur gravité spécifique est 2,755 : elles paroissent feuilletées à leur cassure, & les morceaux affectent la forme rhomboïde plus ou moins parfaite : elles sont demi-transparentes, & ressemblent à tout autre égard, au feldspath ».

A l'ordre des terres argilleuses, M. *de Magellan* a ajouté l'argile gazeux, les pierres argilleuses fissiles, les schistes pyriteux & alumineux, &c.

Les sujets de la classe des sels ont sur-tout

été traités avec beaucoup de ſoin par ce ſavant minéralogiſte. Parmi les nouveaux acides qu'on y trouve, on compte les acides nitreux, fluorique, arſenical, molybdique, tungſtique, borracin, ſcarabique, aérien. Le ſecond ordre contient les alkalis : dans le troiſième ordre, rempli par les ſels neutres, l'auteur traite du tartre vitriolé, du nitre, du ſel digeſtif, de l'alkali végétal gazeux.

Aux ſels terreux de Cronſtedt, M. de *Magellan* a ajouté le nitre calcaire, la craie gazeuſe, les barytes vitriolé, muriatique, gazeux, les magnéſies vitriolée, nitreuſe, muriatique, gazeuſe; enfin l'argile muriatique.

Le cinquième ordre contient les ſels métalliques ; & ceux que l'éditeur y a joints, ſont le cuivre muriatique, le fer gazeux; le vitriol de cobalt, le nickel & la manganèſe muriatique.

Dans la claſſe intitulée : *Des ſubſtances inflammables*, M. *de Magellan* s'avoue partiſan de la doctrine de *Stahl*, concernant le phlogiſtique, & fait mention du Mémoire du docteur *Prieſtley*, dans lequel ce ſavant phyſicien rapporte les expériences qui ont mis fin aux diſputes ſur la compoſition & la décompoſition de l'eau, en donnant la clef des réſultats des expériences de MM. *Lavoiſier* & *Le Fèvre de Geneau*, & en prouvant que les chimiſtes françois ſe ſont trop hâtés à tirer des concluſions de phénomènes peu approfondis. M. *de Magellan* traite des airs inflammable & hépatique, & fait un grand nombre d'additions à l'article *plumbago*. En parlant de l'ambre gris, il remarque que ſa préſence dans les excrémens de la baleine, eſt l'effet

d'une maladie causée par quelque substance indigeste qu'elle a avalée. Il avance que l'ambre gris n'est rien autre chose, dans le principe, que le suc épaissi du *cuma*, arbre de la Guiane, que M. *Aublet* a décrit. Il fait ensuite mention d'une substance qui, par sa couleur & par son élasticité, ressemble au caoutchouc. Voici ce qu'il en dit :

« Elle est d'un brun foncé presque noir; quelquefois on en trouve d'un brun jaunâtre, semblable à la couleur de la résine ».

« A l'égard de son élasticité, on auroit de la peine à lui trouver quelque différence avec le caoutchouc, si ce n'est pour la cohésion de ses parties, qui est moindre ».

« Elle a de même que la gomme élastique, la propriété d'enlever du papier les traits de crayon ».

« Elle brûle, comme le caoutchouc, avec une flamme enfumée, & se change de même, en se fondant, en un fluide huileux épais; mais elle ne répand point d'odeur désagréable, comme la poix fossile, ou le goudron des Barbades de la section précédente ».

« Elle se trouve dans les mêmes lits terreux ou pierreux où l'on rencontre le pétrole; savoir, entre les couches de spath & de mines de plomb; & aux mêmes endroits, on rencontre quelques morceaux de l'asphalte dont il sera question dans la section suivante ».

« Quelques échantillons de ce fossile ont une forme cylindrique, comme des morceaux de branche mince ou rameau des végétaux; mais ils sont beaucoup plus flexibles & parfaitement élastiques ».

« Après tout, ce fossile paroît confirmer l'o-

pinion (déja mentionnée dans la note, à la page 466) de ces minéralogiſtes, qui donnent à ces combuſtibles huileux, une origine végétale. Il ſeroit intéreſſant d'eſſayer ſi des pièces d'aſphalte, enterrées dans des lits humides de recoupes ſpathiques, ou d'autres eſpèces de terre, acquerroient la même élaſticité.

« Mais puiſqu'on a trouvé des couches de coquillages & d'autres ſubſtances foſſiles, tant du règne végétal que du règne animal, telles que les impreſſions de diverſes plantes, & de reſtes de quadrupèdes dans diverſes parties du globe, dont les eſpèces individuelles n'exiſtent plus vivantes, à moins que ce ne ſoit dans des contrées bien éloignées des cantons où l'on déterre leurs dépouilles, qu'eſt-ce qui empêcheroit de ſuppoſer que ce nouveau foſſile ſoit originairement la même gomme élaſtique qui vient actuellement au Bréſil, en Chine & ailleurs, altérée dans ſon odeur & dans la cohéſion de ſes particules, par le laps de pluſieurs ſiècles, peut-être de myriades d'années, pendant leſquels elle a été enfouie en terre » ?

« Ce pétrole élaſtique a été trouvé en 1785, près de Caſſelton, dans le Derbyshire, en Angleterre, mais en très-petites quantités ; cependant j'en ai quelques petites pièces en ma poſſeſſion ».

Parmi les autres articles nouveaux, le plus intéreſſant eſt l'expoſé de la méthode du lord *Dundonald*, de ſéparer le goudron du charbon de terre, & de réduire ce combuſtible en *coak*. Il eſt étonnant que, vu le prix exceſſif du charbon de bois, & la diſette du chauffage, perſonne, en France, ne s'aviſe de pratiquer cette méthode en grand.

La classe des métaux parfaits est très-complette. M. de *Magellan* a joint à l'original des observations aussi importantes que curieuses sur l'or; la description d'une mine d'argent arsénico-martiale; d'un minerai dans lequel l'argent, minéralisé par le soufre, est mêlé au fer, à l'arsenic & au cobalt; d'une mine d'argent contenant du régule d'antimoine & de la baryte; d'une mine d'argent combustible; d'une mine d'argent merde-d'oie, d'argent feuilletée. Il décrit des mines de mercure uni à l'or; de cinabre impur & pyriteux; de mercure minéralisé avec de l'argent, au moyen de l'acide aérien; de mercure pyriteux minéralisé par les acides, soit marin, soit vitriolique. Il saisit cette occasion pour placer des remarques très-ingénieuses sur les erreurs où les différentes pesanteurs spécifiques du mercure jettent les physiciens occupés à la commensuration des hauteurs, s'ils ne font pas attention à cette circonstance. *Bergman* & M. de *Fourcroy* parlent de différentes espèces de mercure, dont la gravité spécifique varie depuis 14,110 jusqu'à 13,000; d'où il s'en suit que, si pour mesurer les hauteurs on se sert indistinctement de ces différentes espèces de vif-argent, & qu'on n'ait pas soin de rectifier les erreurs qui en résultent, la différence, dans la supposition que le mercure est à trente pouces, toutes les autres choses étant d'ailleurs égales, peut aller jusqu'à 2,134 pieds & demi.

Le second ordre de la classe des métaux, comprend les métaux imparfaits. Les articles nouveaux qu'on y lit, sont principalement les suivans: étain natif cristallisé, *aurum musivum*; plomb natif, plomb minéralisé par les acides vitriolique, phlogistique, arsenical; mines de plomb pierreuses & sablon-

neuſes; pierres cuivreuſes; cuivre avec de l'argent & de l'arſenic; avec de l'arſenic & du zinc, minéraliſé par l'acide muriatique; fer natif. L'auteur fait ici une remarque très-curieuſe : c'eſt que le fer, ſi commun & à ſi bon marché en Europe, devient d'un prix 630 fois au-deſſus de celui de l'or, lorſqu'il eſt façonné en reſſorts fins de pendules.

Les minerais de biſmuth minéraliſés par l'acide aérien, le ſoufre ou l'arſenic; le zinc natif, le minerai de zinc zéolitiforme, l'antimoine minéraliſé par l'acide aérien, le nickel natif, la manganèſe native, la pierre du Périgord, &c. forment les principales additions à l'ordre des ſubſtances métalliques.

M. *de Magellan* s'eſt contenté d'éclaircir dans les notes, différens points de l'appendix que *Cronſtedt* a joint à ſon ouvrage, & dans lequel il traite des pierres hétérogènes, ou pierres évidemment formées de différentes ſubſtances, pétrifications, terres décompoſées, ſcories naturelles, productions volcaniques, &c. Ce dernier ſujet ſur-tout a occupé M. de *Magellan*, & il préſente, à cette occaſion, des recherches très-ſatisfaiſantes ſur les volcans & leurs diverſes productions.

Le ſecond appendix offre la deſcription d'un néceſſaire minéralogique portatif de M. *Engelſtrom*; un expoſé de l'utilité & de l'emploi du ſoufflet de l'émailleur; enfin des notes de l'éditeur ſur ces ſujets, & particulièrement ſur le dernier.

Le troiſième appendix, qui eſt le premier de ceux que M. *de Magellan* y a joints, contient la deſcription d'un laboratoire métallurgique portatif, propre à tous les travaux néceſſaires aux

eſſais des mines, ſoit par la voie ſèche, ſoit par la voie humide, ſoit à l'aide du fourneau à la lampe.

Les principaux articles renfermés dans le dernier appendix, ſont l'analyſe des terres & pier es, par M. *Kirwan ;* la deſcription d'un nouvel inſtrument pour trouver les peſanteurs ſpécifiques, par M. *Nicholſon* , inſérée dans le deuxième volume des Mémoires de la Société de Manchester ; une méthode aiſée & peu diſpendieuſe de faire des poids originaux.

Versuch einer anteitung zur kenntniss und geschichte der pflanzen fur academische vorle surgen entworsten und mit den nothigstein abbil dungen verschen vond. AUGUST. JOH. GEORG. CARL. BATSCH : *Essai instructif pour la connoissance et l'histoire des plantes , à l'usage des leçons académiques ; par M. AUG. JEAN-GEORGE-CHARLES BATSCH ;* Premier volume, *contenant l'introduction et des notions générales sur les plantes , leurs parties et leur végétation. A Halle , chez* Gebauer , 1788 ; *in-8°. de* 381 *pages , avec* 6 *planches.*

23. L'ouvrage eſt diviſé en quatre parties. La

première traite de la connoiſſance des plantes, de leurs parties & de leur hiſtoire ; il s'agit dans la ſeconde de la botanique en général & en particulier ; on explique dans la troiſième ce que c'eſt qu'eſpèce. M. *Batſch* en fait obſerver les plus remarquables, les plus utiles, leurs caractères ſpécifiques & leur durée. Dans la quatrième, on expoſera l'uſage médicinal & économique des plantes.

Ces élémens ſont eſtimés dans le Nord. L'auteur, M. *Batſch* eſt déja avantageuſement connu par deux ouvrages qui ont été accueillis, l'un ſur les plantes des environs de Jena en Saxe, l'autre ſur les champignons.

Parte practica de botanica del caballero CARLO LINNEO, que comprehende las clases, *&c.* C'est-à-dire, *Partie pratique de la botanique de CHARLES LINNÉ, qui comprend les classes, les genres, les ordres, les espèces et les variétés, traduite du latin en espagnol ; par D. ANT. PALAU Y VERDERA. A Madrid*, 1787, 1788 ; *quatre volum. in*-8°.

24. Le ſyſtême botanique de *Linné* a prévalu en Europe ſur tous les ſyſtêmes. Malgré les nombreuſes éditions latines qui ont formé tant de botaniſtes, les Allemands & les Anglois ont eu cet ouvrage traduit en leur langue ; il vient

de l'être en eſpagnol, & il le ſera bientôt en françois.

Beytraege zum archis der medizinischen polizei, &c. *Archives de la police médicinale, et de la médecine populaire; par M. JEAN-CHRÉT. FRÉD. SCHERF, docteur en médecine et en chirurgie, médecin de la Cour du comte de Lippe-Detmold, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature. A Leipsick; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libr.* 1789; *in*-8°. *de* 182 *pag.* Première partie du premier volume.

25. Depuis l'année 1784 que cette collection a commencé, juſqu'en 1788, M. *Scherf* a publié ſix volumes : *Voyez* le Journal de médecine, *tome* lxvj, *page* 564, & *tome* lxxvj, *page* 163.

C'eſt ſous une autre forme qu'il continue cet ouvrage, dont la première partie qui vient de paroître, contient pluſieurs Mémoires intéreſſans.

Le *premier* traite des maladies épizootiques; le *ſecond*, de la falſification des vins; & le *troiſième* preſcrit les précautions à prendre pour ſe garantir des maladies occaſionnées par l'uſage du pain fait avec la farine de ſeigle ergoté.

Medicinische gerichtlige beobachtungen nebst ither beurtheitungen, *&c.* C'est-à-dire, *Recueil d'observations médico-légales, avec des jugemens ; par M. CHRÉT. LOUIS SCHWEICKHARD, docteur en médecine, conseiller aulique, et médecin-physicien à Carlsruhe ;* première partie. *A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libr.* 1789; *in*-8°. *de* 329 *pag.*

26. Comme dans les leçons académiques des facultés, il n'eſt pas ordinairement queſtion de la juriſprudence médicale, pluſieurs ſavans docteurs en médecine ont cru devoir écrire ſur ce ſujet important : tels ſont, parmi les modernes, MM. *Mezger*, *Ploucquet*, *Plenck*, *Elsner*.

Les obſervations de M. *Schweickhard*, qui ſont au nombre de quarante, ſont accompagnées chacune d'un modèle de jugement ſur des cas différens : elles ſont rédigées avec beaucoup de préciſion.

La ſeconde partie paroîtra inceſſamment.

Discurso sobre el major metodo de adelantar la medicina, y paralelo del verdadero medico, *&c.* C'est-à-

dire, *Discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine ; prononcé devant la Société médicale de Londres, à son assemblée annuelle, le mardi* 18 *janvier* 1774, *et publié à sa demande ; par M.* JACQ. SIMS, *docteur en médecine, et membre de la Société médicale ; traduit de l'anglois en espagnol, par D.* JOACHIM SERANO, *médecin de la Cour. A Madrid*, 1788; *in*-8°.

27. Dans ce Journal, *tome* lij, *page* 97, on a fait connoître cet excellent discours, d'après la traduction françoise de M. *Jaubert*, médecin à Avignon, & publiée en 1778.

Briefe an aerzte und weltweise, *&c.* C'est-à-dire, *Lettres aux médecins et aux philosophes, sur les affaires et les besoins de nos contemporains ; avec le portrait à la* Silhouette *de l'auteur.* Première *livraison ; in*-8°. *de* 308 *pag. A Halle, chez* Hendel, 1788.

28. M. *Weber*, auteur de cet écrit, s'élève

ici avec courage, contre diverſes préventions & divers préjugés du public. Cette première livraiſon contient quatre ſections.

Dans la *première*, l'auteur expoſe la conduite du véritable ſage, relativement à l'état de nos connoiſſances. Il croit que les lumières de notre ſiècle ſont beaucoup plus équivoques qu'on ne le penſe, & préſente le point de vue ſous lequel il faut les conſidérer, pour n'être ni crédule ni injuſte à leur égard. Il conſidère, comme des obſtacles aux progrès des lumières, la foibleſſe du ſyſtême nerveux dans l'eſpèce humaine, telle qu'elle eſt de nos jours, le luxe qui outre-paſſe tous les efforts de l'induſtrie, les connoiſſances ſuperficielles dans la phyſique, l'irréligion, la publication des ouvrages myſtiques, l'attachement à la philoſophie des Grecs.

M. *Weber* détermine, dans la *ſeconde ſection*, l'étendue & les limites de la *médecine populaire*. Il y a véritablement de grands abus dans la multiplicité des ouvrages, dont l'objet eſt de faire, de chaque individu, un médecin éclairé; et bien ſouvent le plus grand de ces abus eſt, que l'auteur lui-même auroit beſoin d'aller à une bonne école: car quand même nous voudrions convenir qu'il ſuffit d'une certaine routine pour guérir les maladies communes & les plus fréquentes, encore ne faut-il pas confondre les médecins avec les empiriques. D'ailleurs, la généralité des lecteurs manque de diſcernement, pour diſtinguer les cas qui ſortent de la règle, d'avec les cas ordinaires, pour ſaiſir les diſtinctions, & pour faire une application juſte des exceptions. L'auteur croit, avec raiſon, que tout ce qui peut être du reſſort de la médecine populaire, eſt l'art de conſerver les for-

ces phyſiques dans le plus haut degré de perfection, & qu'il faut abſolument abandonner au médecin, l'art de les ramener à l'ordre, lorſqu'elles s'en ſont écartées.

Le ſujet de la *troiſième ſection* eſt l'enſeignement méthodique de la médecine en général, & de la phyſiologie en particulier. L'auteur donne la préférence aux écoles de *Stahl*, de *Hoffmann* & de *Juncker*, ſur celles des médecins modernes qui s'en éloignent.

La *quatrième ſection* eſt intitulée : *Jugement définitif de toute la métaphyſique future de la médecine*, dans une lettre à l'éditeur. C'eſt un examen critique d'un écrit publié par un certain *Kurt Sprengel*, ſous le titre de *Rudimentorum noſologia dynamicarum prolegomena.*

Regii instituti veterinarii Hafniensis brevem historiam scripsit F. C. ABILGAARD, med. artis veterinariæ professor : *Abrégé de l'histoire de l'école royale vétérinaire de Copenhague ; par M. ABILGAARD, docteur en médecine et professeur de l'art vétérinaire.* A *Copenhague, chez* Kroegen, 1788 ; *in*-8°. *de* 28 *pag.*

29. Cette école eſt entretenue par un fonds aſſigné par le Roi. Elle a une bibliothèque d'environ trois mille volumes, qu'on augmente journellement, des inſtrumens de phyſique,

de chirurgie, d'anatomie, des remèdes, &c. Les maréchaux peuvent être inſtruits les dimanches; les autres jours ſont réſervés aux élèves, parmi leſquels il y en a qui continuent en même tems d'autres études. Pendant tout l'hiver on diſſéque des animaux, ſurtout des chevaux. Le cours dure deux ans. Cependant les élèves qui veulent exercer l'art vétérinaire en Danemarck, doivent demeurer trois ans à cet inſtitut, & avoir donné des preuves de leur capacité. Il eſt auſſi fréquenté par les étrangers.

Thedens jubel feyer, *&c.* C'est-à-dire, *Jubilé de Theden, avec un recueil de tous les imprimés, médailles et gravures qui ont paru à cette occasion, et une courte biographie du jubilaire; par* JEAN-CHRÉTIEN-ANDRÉ MAYER, *conseiller intime du Roi, et professeur. In-8°. de* 184 *pages, avec des gravures. A Berlin, chez* Decker, 1787.

30. M. *Theden* naquit en 1714 dans le Mecklenbourg. A treize ans il étoit entré chez un ſecrétaire comme ſcribe & domeſtique. Dégoûté de cet état vil, il s'eſt fait apprenti tailleur; mais ce métier manquant abſolument d'attraits pour lui, il apprit la chirurgie. Les ouvrages de *Verduc* & l'*Iliade*, qu'il liſoit pendant ce temps,

lui ont fait connoître toute l'étendue & l'importance de la profeſſion qu'il alloit ſuivre, & ont excité dans ſon ame l'ambition de s'y diſtinguer. Il y réuſſit dès qu'il fut placé comme chirurgien dans une compagnie du régiment de Buddenbrock, cuiraſſier, & depuis ce temps il s'eſt conſtamment attiré la conſidération des ſupérieurs, l'attachement de ſes égaux, & l'amitié de ſes inférieurs. Aujourd'hui tous les ordres de citoyens ont une ſi grande affection pour lui, qu'on ne l'appelle que du tendre nom de PÈRE THÉDEN. Son jubilé de cinquante ans de ſervice dans l'armée, a été célébré avec pompe & allégreſſe par ſes amis, ſupérieurs & égaux, & par ſes inférieurs, qui ſe ſont empreſſés à l'envi de lui donner des marques éclatantes de leur joie. La famille Royale même a daigné rendre cette fête plus illuſtre, en témoignant ſes bontés envers le jubilaire. Il eſt rare que le vrai mérite attire des preuves ſi flatteuſes de l'eſtime publique à la perſonne qui en eſt décorée; mais il eſt rare auſſi que les talens les plus diſtingués ſoient alliés aux qualités qui font aimer celui qui les poſsède.

AVIS.

Sur l'école publique vétérinaire de Padoue, qui a pour profeſſeur M. JOSEPH ORUS, de Parme, article traduit des Nouvelles littéraires de Florence, *écrites en italien.*

D'après les dernières délibérations du Gou-

vernement, cette école publique eſt entrée dans le ſein de l'univerſité, & eſt devenue une chaire de médecine, de chirurgie & d'anatomie comparée. Le cours ſera de deux années, à dater du premier janvier 1788 ; les leçons ſe donneront tous les jours, & ne ceſſeront qu'au temps des vacances de l'univerſité. Les leçons de la première année auront pour objet les maladies internes des animaux domeſtiques, & les connoiſſances anatomiques & phyſiologiques. Les leçons de la deuxième année traiteront des maladies externes. On y démontrera ſur les animaux vivans, toutes les opérations chirurgicales.

Les étrangers, qui ſouhaitent s'inſtruire dans cette ſcience, y ſeront admis.

AUTRE AVIS.

Ichthyologie, ou Histoire naturelle, générale et particulière des poissons : nouvelle édition, en six volumes in-8°., ornée de 216 figures dessinées et enluminées d'après nature ; par MARC-ÉLIÉSER BLOCH, *docteur en médecine et praticien à Berlin, membre de plusieurs académies. A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire ; à Paris, chez* Théophile Barrois le

jeune, Louis-Nicolas Prevost, *libraires, quai des Augustins*, 1789.

Mes momens de loiſir, (dit M. *Bloch*, auteur de cette ichthyologie), ſont conſacrés à l'étude de l'hiſtoire naturelle; j'obſerve avec attention les objets qui me tombent ſous les yeux; je lis les principaux auteurs qui en parlent; je compare ce qu'ils en ont dit avec ce que je découvre, & je rends compte des découvertes qui ont échappé à leurs recherches.

En conſidérant le déſordre qui règne encore dans l'hiſtoire naturelle des poiſſons, la négligence avec laquelle on l'a traitée, & l'utilité dont elle eſt réellement, je formai le projet de m'y appliquer.

Afin d'acquérir des connoiſſances ſur les poiſſons de toute eſpèce, je n'ai épargné ni ſoins ni dépenſes; j'ai cherché à me procurer des correſpondans dans tous les pays connus.

Les figures des poissons que l'on trouve dans mon ouvrage ſont deſſinées d'après nature, & d'après les excellens deſſins que m'ont fournis deux manuſcrits que je poſsède. Le père *Plumier* & le prince *Maurice* en ſont auteurs. Ces deux ſavans ont demeuré long-temps au Nouveau-Monde; l'un aux Antilles, & l'autre au Bréſil.

Comme il y a beaucoup de reſſemblance entre les poiſſons, & qu'ils ſont par conſéquent très-difficiles à diſtinguer, j'ai montré à l'artiſte à porter un regard attentif ſur les plus petits détails. On a marqué ſur chaque planche les noms latins, allemands, françois, anglois, & dès le premier coup-d'œil on reconnoîtra le poiſſon qu'on aura ſous les yeux.

La deſcription des poiſſons s'eſt faite dans l'ordre ſuivant: j'indique d'abord le caractère de la claſſe, enſuite le genre, & enfin l'eſpèce. Après cela je rapporte les deſcriptions de *Linné*, d'*Artedi*, de *Gronov*, de *Gouan*, de *Duhamel*, de *Klein* & des autres ichthyologiſtes, dans leurs propres termes; à cette occaſion je cite les autres auteurs anciens qui ont traité des mêmes objets. Enſuite vient une deſcription du poiſſon, ſelon ſes parties extérieures & intérieures, ſon ſéjour, ſa nourriture, ſa groſſeur, le temps du frai, la manière de le prendre, de le tranſporter, & d'en tirer avantage. J'y ajoute une ſynonymie complète des noms du poiſſon dans pluſieurs langues de l'Europe, la critique des auteurs qui en ont traité, & enfin pluſieurs eſpèces inconnues juſqu'à préſent.

MARC-ELIÉSER BLOCH,
docteur en médecine, &c. &c.

PROSPECTUS.

L'accueil favorable que le public a fait à la première édition de cet ouvrage précieux, en ſix volumes *in-folio*, nous fait eſpérer qu'il nous ſaura gré de celle que nous nous propoſons de mettre à la portée de tout le monde, par la modicité de ſon prix, & de donner par ſouſcription.

Cette édition ſera exécutée, ainſi que les planches, ſous les yeux de l'auteur, & formera ſix volumes *in*-8°. Le papier & les caractères ſeront les mêmes que ceux de ce *Proſpectus*.

Il en paroîtra tous les deux mois un volume, compoſé de 250 à 300 pages d'impreſſion, &

de 36 planches. Le premier ſera délivré au mois de novembre prochain. Le ſoin avec lequel les planches doivent être enluminées, la diſtance du lieu (l'auteur ſe trouvant à Berlin), & l'intention de ne pas manquer à nos engagemens, ne permettant pas de donner cet ouvrage dans un plus court eſpace de temps.

Le prix de la ſouſcription, qui eſt ouverte juſqu'à la fin du mois de ſeptembre 1789, ſera de 108 livres pour chaque exemplaire broché; ce terme expiré, l'ouvrage coûtera 144 liv.

Nous ne demandons aucune avance, mais une ſimple ſoumiſſion.

Les noms & qualités de MM. les ſouſcripteurs, qui ſont priés d'envoyer leur adreſſe *liſiblement écrite & franche de port*, ſeront imprimés à la tête du premier volume.

En ſouſcrivant pour douze exemplaires on aura le treizième *gratis*.

On ſouſcrit à Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire, chez lequel ſeul il reſte encore quelques exemplaires de l'édition in-folio, au prix de 432 livres en grand papier, & de 300 livres en petit papier.

On peut également ſouſcrire, à Paris,

Chez { *Théophile Barrois le jeune*, / *Louis-Nicolas Prevoſt*, } libraires, quai des Auguſt.

& chez les libraires des principales villes de l'Europe.

N°s. 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 27, M. WILLEMET.

2, 4, 7, 22, 28, 30, M. GRUNWALD.

11, M. J. G. E.

12, 17, M. ROUSSEL.

TABLE.

Heureux effets de l'opium dans une fièvre maligne désespérée. Par M. Gland, *méd.* Page 3
Mal de tête périodique et pleurésie, &c. Par M. Aubert, *méd.* 11
Utilité de la réunion du quinquina aux mercuriaux. Par M. Souville, *méd.* 25
Inutilité de l'expression du cordon ombilical, &c. Par M. Aubert, 27
Mémoire sur l'action du sublimé corrosif, &c. Par M. Coze, *méd.* 29
Première Partie. *Expériences préliminaires,* 32
Seconde Partie, 63
Observation sur une descente complète, opérée par M. Desgranges, *chir.* 81
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1789, 91
Observations météorologiques, 96
Observations météorologiques faites à Lille, 99
Maladies qui ont régné à Lille, 100

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 101
Médecine, 107
Chirurgie, 119
Vétérinaire, 120
Physiologie, 129
Hygiène, 135
Matière médicale, 136
Histoire naturelle, 145
Minéralogie, 147
Botanique, 155
Jurisprudence médicale, 157
Histoire littéraire, 158
Biographie, 162
Avis, 163
Autre Avis, 164
Prospectus. 166

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1789.

OBSERVATIONS SUR LA FIÉVRE PUERPÉRALE;

Par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, associé correspondant de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras, médecin à Saint-Chamas en Provence.

LA fièvre puerpérale qui, si long-temps, a fait le désespoir de la médecine, est enfin soumise à l'empire de

cet art : on ne sauroit trop multiplier les observations qui mettent en évidence les avantages d'une méthode qui fait triompher si aisément de cette maladie terrible, quand elle est employée de bonne heure, et qui ne permet presque jamais de désespérer d'une malade, dans quelque période qu'on soit appelé.

PREMIERE OBSERVATION

La fille du garde-chasse de Châteauneuf-lès-Martigues, âgée de dix-neuf ans, accoucha très-heureusement en janvier 1787 ; trois jours après, la fièvre survint avec douleurs et tension au ventre ; le sein, loin d'acquérir le volume que l'ascension prochaine du lait devoit lui donner, devint flasque, et les lochies continuèrent à couler. Le pouls étoit concentré, et les pulsations fréquentes étoient à peine sensibles ; l'état d'affaissement de la malade, qu'elle attribuoit à l'affliction que lui avoit causée la perte de son enfant, mort la veille, ne permit pas à la mère de l'accouchée de la laisser plus long-temps sans secours : elle m'appela le quatrième jour après l'accouchement. Le détail de ce qui avoit

précédé l'état actuel de la malade, me détermina à lui donner sur-le-champ, à six heures du soir, quinze grains d'ipécacuanha en deux prises. La nuit fut assez calme: le lendemain, je trouvai le pouls plus élevé; les évacuations, qu'avoit occasionnées le remède de la veille, avoient été si copieuses, et avoient tellement soulagé la malade, que je redonnai encore la même dose et de la même manière: l'effet en fut tout aussi favorable. Immédiatement après, je la mis à l'usage d'une potion faite avec deux onces d'huile d'amandes-douces, deux grains de kermès, et suffisante quantité de sirop de guimauve; j'eus attention qu'on lui fît boire une infusion de graine de lin, à laquelle on ajoutoit le même sirop. Dès le sixième jour, le ventre perdit son météorisme, et le pouls reprit sa régularité; deux jours après, la malade fut purgée avec deux onces de manne, et un gros de sel *de duobus*: ce purgatif ayant très-peu évacué, fut répété le dixième jour, avec addition de deux gros de follicules de séné; les lochies ne souffrirent aucune interruption, et la santé se rétablit parfaitement.

IIe. OBSERVATION.

Bellone, de Miramas, âgée de vingt-deux ans, après une bonne grossesse, accoucha très-heureusement le 3 août 1788. Tout sembloit annoncer les couches les plus favorables, quand, le 7 du mois, elle fut prise d'une petite fièvre : la bouche étoit mauvaise, il y avoit un gonflement douloureux du ventre, de la diminution dans les lochies, de la constipation; le lait, qui étoit monté au sein, disparut entièrement, et les mamelles devinrent flasques et molles. Le 9, je vis cette femme; à l'instant je lui administrai l'ipécacuanha en deux prises : après l'effet très-avantageux de ce remède, je lui fis prendre par cuillerées la potion huileuse; sa tisane étoit une décoction de racines d'althéa, à laquelle on ajoutoit du sirop de capillaire. Les douleurs du ventre diminuèrent, le gonflement se dissipa, les lochies coulèrent abondamment. Cette malade ayant été purgée le 13, fut bientôt guérie de cette maladie, à laquelle succéda peu de temps après une fièvre intermittente qui dura environ un mois.

IIIe. OBSERVATION.

Cécile Roland, âgée de vingt-un ans, ayant accouché, le 8 septembre de la même année, à une heure du matin, perdit aussi tôt connoissance: la sage-femme qui l'avoit délivrée, n'oublia rien pour ranimer ses esprits; enfin, sur les trois heures, on me fit appeler. Je trouvai la malade froide, le pouls étoit presque effacé, et le ventre excessivement météorisé. Quelque prompte que me parût l'invasion de la fièvre puerpérale, je ne doutai point, à ce dernier symptôme, que ce ne fût cette maladie, et je ne vis d'autre moyen de détourner la congestion du lait qui se portoit vers l'abdomen, que l'ipécacuanha, dont je lui fis prendre quinze grains en une prise. Le vomissement étant survenu promptement, la malade recouvra la parole et une partie de ses sens. Sur les dix heures, elle commença l'usage de la potion huileuse, et de la décoction de graine de lin. Son pouls étoit toujours foible et fiévreux : elle se plaignit du ventre, qui étoit également gonflé et dur : le 9, elle reprit la même dose d'ipécacuanha : les évacua-

tions furent très-copieuses, et suivies d'un soulagement remarquable ; le ventre se détendit, les douleurs se dissipèrent, le pouls reprit sa force et la fièvre disparut. Le 10, elle continua sa tisane et sa potion. Le 11, elle fut purgée avec un minoratif ; et le lait s'étant reporté au sein, elle a allaité un enfant qu'elle nourrit encore, (le sien étant mort en naissant) et elle jouit d'une bonne santé.

IVe. OBSERVATION.

La femme de *Silvestre*, âgée de vingt-trois ans, après une grossesse pénible, ayant accouché assez heureusement, le 3 janvier de cette année, fut prise de fièvre le 5 : on ne douta point que ce ne fût la fièvre de lait ; il ne monta cependant pas au sein, qui, au contraire, se ramollit en même-temps que le ventre se météorisa ; les extrémités s'infiltrèrent d'une matière laiteuse ; il s'établit une diarrhée de même qualité, excessivement abondante et fétide ; l'esprit s'aliéna, et l'on désespéra de la malade. Tel étoit son état, lorsque je la vis le 8. A dire vrai, je craignis bien d'avoir été ap-

pelé trop tard. Le pouls presque totalement effacé, la grosseur monstrueuse des bras, infiltrés d'une matière laiteuse si évidente, qu'en les piquant, on voyoit sortir cette liqueur, le météorisme du ventre, le dévoiement laiteux excessif, la perte de connoissance, tout me fit porter le prognostic le plus fâcheux; néanmoins, quelque peu d'espérance que présentât cette situation, j'administrai tout de suite 20 grains d'ipécacuanha en 2 prises, ce qui fit vomir très-abondamment: j'ordonnai de faire usage, immédiatement après, de la potion huileuse animée de kermès, et de la décoction de racines d'althéa. Le 9, je revins à l'ipécacuanha. Les vomissemens furent aussi copieux; les bras perdirent de leur volume, le pouls se releva, les lochies, qui avoient été supprimées, reparurent un peu: la diarrhée fut moindre: tous ces effets favorables, ne furent à la vérité, que très-modiques; l'insensibilité de la malade étoit toujours la même. Le 10, je redonnai quinze grains d'ipécacuanha. Les vomissemens, qui suivirent, furent très-abondans. Le pouls se releva entièrement; le météorisme diminua; les extrémités perdirent encore beau-

coup de leur volume, et la diarrhée n'existoit presque plus. Le 11, le 12, même potion et même tisane; le 13, la malade fut purgée avec trois gros de follicules de séné, deux onces et demie de manne, un gros de sel *de duobus*. Cette purgation fut répétée le 15 et le 17. A cette époque, cette femme reprit l'usage de ses sens, les bras revinrent à leur grosseur naturelle, la diarrhée cessa entièrement, et le bas-ventre fut absolument souple et libre. Les jambes conservèrent encore quelques semaines leur enflure, qui se dissipa enfin à l'aide de quelques prises de quinquina et de l'exercice que la malade commença à faire dans sa maison; enfin la santé fut parfaitement rétablie vers le milieu de février, et a continué depuis ce temps.

Ve. OBSERVATION.

La femme *d'Aytier*, âgée de trente-un ans, fut attaquée, le 12 janvier de la même année, après trois jours de couches, d'une apoplexie laiteuse, accompagnée d'une leucophlegmatie universelle. Je fus appelé le 11. Encouragé par les succès que je me pro-

mettois dans le même moment auprès de la femme *Silvestre*, et cherchant à rappeler les sens entièrement absorbés, je fis appliquer deux vessicatoires au bras : ils agirent assez énergiquement, et le lendemain matin, la malade ayant donné quelques signes de vie, je lui fis prendre vingt grains d'ipécacuanha, qui excitèrent des vomissemens copieux et favorables ; je lui fis boire une infusion de graine de lin, et prendre par cuillerées la potion huileuse animée de trois grains de kermès. Le 12, je redonnai l'ipécacuanha ; la malade avoit recouvré l'usage libre de ses sens : la fièvre étoit disparue, mais l'infiltration universelle subsistoit encore, et la maladie se changeoit en chronique. Je continuai la tisane et la potion ; et, le quatorze, les parens de la malade, craignant la dépense d'une maladie qui ne pouvoit être que longue, la transportèrent à l'hôpital où je n'étois pas de quartier ; je la perdis de vue, et elle y mourut au commencement de mars.

OBSERVATIONS (*a*)

SUR

LE PEMPHIGUS (*b*);

Par ETIENNE DICKSON, *médecin, membre du collége des médecins, et professeur royal de médecine à Dublin, &c. tiré des Transactions de l'Académie royale d'Irlande*, 1787; *in*-4°. *A Dublin.*

> Vera experientia naſcitur è compluribus obſervationibus, magnâ diligentiâ, attentione et curâ notatis, quæ integram morbi hiſtoriam, cum omnibus ad rem pertinentibus circumſtantiis complectuntur.
>
> HOFFMANN.

LE pemphigus est une maladie qui se présente très-rarement; et beaucoup de médecins, dans le cours d'une pratique étendue, n'en ont jamais rencontré d'exemple. Cependant j'ai eu occa-

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. ix, part. iij, pag. 309, pour l'année 1788; traduit par M. *Aſſollant.*

(*b*) Elle eſt nommée par les Grecs, πυρετος πεμφιγωδης. Note de M. J. G. E.

sion d'en observer six : trois en Écosse, un en Angleterre, et deux dans ce royaume. Je fais mention de cette circonstance, parce qu'elle m'autorise à écrire sur ce sujet. Si des hommes d'une expérience plus consommée que moi avoient eu les mêmes occasions, j'aurois gardé le silence. Je ne me dissimule pas non plus que les cas rares ne sont pas les meilleurs sujets pour des recherches médicales; mais souvent ils servent à jeter du jour sur ceux qui sont plus communs; d'ailleurs, tout ce qui affecte le corps humain, doit naturellement fixer notre attention.

Notre meilleur nosologiste, le docteur *Cullen*, (à qui il ne s'est jamais offert un exemple de cette maladie) a placé le pemphigus dans l'ordre des exanthèmes. Cette classification paroîtra certainement assez convenable à ceux qui passent à ce médecin l'extension qu'il reconnoît lui-même avoir donnée à l'arrangement de ses genres. Quand on laisse classer, sous différens chapitres, la peste et la fièvre pétéchiale, et sous le même les aphthes et la fièvre scarlatine, il n'est pas nécessaire de disputer sur la place du pemphigus même, quoique l'on pût

prouver qu'il n'est point contagieux, commençant quelquefois et se continuant sans fièvre, et attaquant les mêmes personnes plus d'une fois dans le cours de leur vie. Voilà comment le docteur *Cullen* décrit cette maladie : « Le pemphigus est une fièvre contagieuse. Le premier, le second ou le troisième jour il s'élève des vésicules de la grosseur d'une amande (*a*), qui durent plusieurs jours, et se terminent par l'épanchement d'une sérosité limpide ». Je propose de corriger ainsi la

---

(*a*) Ces expressions du docteur *Cullen*, sont : « *Avellanæ magnitudine* : » c'est-à-dire, de la grosseur d'une aveline. C'est le volume qu'avoient les plus grosses vésicules dans un exemple de pemphigus bien caractérisé qui se présenta dernièrement à l'éditeur de ce Journal, au dispensaire général de Westminster. Chez ce malade, il continua à s'élever de temps en temps de nouvelles pustules pendant l'espace de six semaines ; mais l'éruption se borna à la surface externe du corps. Nous aurons bientôt une histoire plus détaillée de cette observation, accompagnée d'une gravure représentant les vésicules telles qu'elles se sont montrées, par M. *T. Christia*, étudiant en médecine, qui se propose de faire de cette maladie le sujet d'une dissertation inaugurale. *Note de l'éditeur du Journal de médecine de Londres.*

description qu'il en donne : *Le pemphigus est une fièvre accompagnée d'une éruption successive sur différentes parties du corps, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, de vésicules à-peu-près de la grosseur d'une amande, qui se remplissent d'une sérosité jaunâtre et qui, dans trois ou quatre jours, s'affaissent.* Je me contenterai d'observer, dans ce moment-ci, que je ne suis point du tout convaincu que cette affection soit contagieuse. J'ajouterai qu'il s'élève de nouvelles vésicules, non-seulement le premier, le second ou le troisième, mais même chaque jour de la maladie; que je n'ai jamais remarqué qu'elles subsistassent pendant plusieurs jours; que le fluide qu'elles contiennent ne paroît pas, en général, être de l'ichor ni de la sanie, mais un sérum doux, inodore, insipide, et qu'au lieu d'être rejeté au-dehors, il est le plus communément absorbé et reporté dans le système.

On ne découvre nulle trace de cette maladie dans les auteurs Grecs, Romains ou Arabes.

Bontius, dans son histoire de la médecine des Égyptiens, cite son ami *Cavallerius*, qui fut attaqué d'une dys-

senterie épidémique qui régnoit à Java, durant le siége, par *Tommagon Bauraxa*, en 1628. Sa maladie fut accompagnée d'éruption, de vésicules cutanées, remplies d'un pus verdâtre qui corrodoit la peau par dessous, même jusqu'à la chair : le malade mourut. Il est évident que l'on ne peut conclure grand-chose de ce court exposé.

Carolus Piso, (*Le Pois*) dans sa cent quarante-neuvième observation, décrit avec soin le vrai pemphigus, tel qu'il le vit chez d'*Egmont de Rinach*, il y a environ cent cinquanteans. Il donne aux vésicules le nom d'*hydatides*, et dit en avoir souvent rencontrées. Mais je suis fondé à soupçonner qu'il confond, sous ce même nom, la petite-vérole volante, maladie légère, dans laquelle la peau est affectée, non pas de vésicules qui s'étendent, mais de petites pustules. Il paroît aussi confondre avec le pemphigus quelques autres affections exanthémateuses : car il dit que ces pustules aqueuses précèdent fréquemment l'éruption de la gale ; qu'elles se rencontrent quelquefois sans fièvre, d'autres fois accompagnées de fièvre continue, et qu'elles paroissent parfois au commencement des intermit-

tentes. La vérité est que *Le Pois*, quoique ingénieux observateur, et homme de bonne foi, n'étoit point du tout habile nosologiste. Cependant son histoire de la maladie d'*Egmont de Rinach*, mérite attention, non-seulement comme étant la première description exacte et authentique que l'on ait eue de cette maladie, mais encore parce qu'elle offre, dans la disposition du corps de celui qui en étoit attaqué, des choses qui diffèrent de tout ce que l'on a observé depuis; car, quoique *Le Pois* déclare que dans cette observation les vésicules survinrent pendant une synoque putride, cependant il dit qu'il fit saigner au commencement avec beaucoup d'avantage; et il recommande instamment la même pratique dans les cas semblables. J'ai pourtant vu, dans chaque exemple que j'ai eu de cette maladie, que la saignée auroit été tout-à-fait inutile, sinon pernicieuse.

Morton est le dernier auteur qui fasse mention du pemphigus, en parlant des maladies qui régnèrent à Londres, depuis 1682 jusqu'en 1692. Entre autres fièvres d'un caractère malin, il en cite dans lesquelles il survint des vésicules aqueuses à la tête et à la poi-

trine. Cependant ces fièvres furent, dit-il, purement sporadiques, et ne se propagèrent point par contagion, comme il arrive dans les constitutions pestilentielles.

C'est aux observations de *Sauvages* que nous sommes redevables de la dernière histoire authentique (*a*) du pemphigus. Ce médecin l'observa, pour la première fois, à l'hôpital de Montpellier, en 1785, sur un soldat qui en mourut. Il eut ensuite occasion de voir cinq autres cas de cette espèce sur des mendians et des pauvres de l'hôpital général, dans lesquels il se présenta des symptômes de fièvres aiguës. Deux fois cependant il observa cette maladie sans fièvre.

Dernièrement, le docteur *Stewart* d'*Aberdeen*, (dans une lettre au docteur *Duncan*, insérée dans les commentaires de médecine pour l'année 1778) a parlé d'une observation sur le pemphigus qui s'offrit à lui dans l'hôpital de cette ville. Un soldat, qui venoit d'être attaqué de la rougeole, reçut ordre de se mettre en marche; le froid fit ren-

(*a*) *Vide* CULLENI, *nosol. tom. ij, G. xxxiv.* *Vide* SAUVAGES, *nosologia methodica*, tom. j, pag. 430.

trer l'éruption, et au bout de dix jours le pemphigus se montra. Les vésicules (dont les plus grosses furent ouvertes) rendirent d'abord un sérum demi-transparent ; mais dans le cours de la maladie, il en sortit une matière ichoreuse sanguinolente : il y avoit beaucoup de tendance à la putréfaction ; cependant le malade se rétablit par l'usage abondant du quinquina et du vin. D'après cette observation, je pense que je suis autorisé à inférer que la nature du fluide contenu dans les vésicules (quoiqu'il soit exact d'assurer que dans le commencement c'est un sérum pur), peut être tellement altéré avec le temps, soit par sa propre fermentation, ou par son mélange avec d'autres fluides du corps, dont les vaisseaux se sont rompus, qu'il cesse enfin d'être un signe diagnostic de cette maladie.

Mais aucun des auteurs, qui ont écrit sur le pemphigus, n'a fait mention d'une particularité remarquable que j'ai observée dans deux cas de cette maladie ; savoir, que les vésicules se sont emparé des parties internes du corps, et ont parcouru successivement (les unes s'élevant, tandis que les autres

disparoissoient) toute la surface du canal alimentaire, en commençant par la bouche.

La première occasion que j'eus d'observer ce singulier et funeste symptôme, me fut offerte dans une femme confiée aux soins du docteur *Grégory*, à l'hôpital d'Édimbourg, en 1783. Il y avoit deux ans et demi que ses règles étoient supprimées. Pendant cet intervalle, elle avoit déja été attaquée trois fois de la même maladie, qui, chaque fois, étoit survenue après un vomissement de sang. Sa peau en général étoit froide, et son pouls, quoique foible, n'augmenta jamais beaucoup de fréquence. On lui donna du vin et du quinquina à hautes doses. Par ces moyens, et par quelques autres remèdes administrés selon l'indication, la malade se rétablit.

Le second cas, dans lequel les vésicules me parurent s'être formées à l'intérieur, se présenta dernièrement à moi dans cette ville : je vais en rapporter les particularités, parce que je les crois dignes de remarque.

Madame ***, âgée de vingt-trois ans, d'une complexion délicate, d'un tempérament sanguin, mariée à un homme qui avoit souffert d'une fièvre

maligne pendant environ quinze jours, fut attaquée (après avoir supporté beaucoup de fatigue, en donnant ses soins à son époux) de douleurs dans le dos, de mal de tête, et d'envie de vomir. Comme j'avois été appelé pour son mari, je vis les premières approches de sa maladie ; et le jour qu'elle en sentit la première atteinte, je l'engageai à prendre le soir un émétique, et à mettre ses pieds dans de l'eau chaude.

Le lendemain matin, elle avoit la peau très-chaude et le pouls fréquent; son mal de tête n'étoit pas diminué ; elle n'avoit point dormi, et elle se plaignoit de mal de gorge. J'examinai la luette et les amygdales, qui me parurent enflammées; et je trouvai un amas de mucus dans la partie postérieure de la gorge. Il y avoit deux jours que la malade n'étoit allée à la garderobe, je lui ordonnai sur-le-champ un lavement. Je prescrivis ensuite un purgatif doux, et la teinture de roses pour gargarisme. Le soir, tous les symptômes étoient diminués. La médecine avoit procuré deux évacuations. Je fis répéter le bain de pieds.

Le troisième jour la malade se plai-

gnit d'une cuisante démangeaison, d'un sentiment douloureux dans la langue et dans tout l'intérieur de la bouche. Sa langue étoit d'un rouge éclatant, et sèche, mais nette; elle étoit altérée, mais elle se plaignoit que sa boisson lui causoit des nausées, quoique acidulée avec du jus de citron. Elle n'avoit pas de moiteur à la peau. Elle alla une fois à la garde-robe : elle avoit dormi passablement la nuit précédente. Les symptômes fébriles étoient moins considérables; mais le mal de gorge n'étoit point diminué; je n'ordonnai que le julep salin.

Le quatrième jour, il s'éleva sur la langue une vésicule transparente d'environ un pouce de long et un demi-pouce de large, remplie d'un fluide séreux légèrement jaunâtre; il en vint une autre plus petite, et de la même espèce au côté interne de la joue gauche. La malade dépeignoit la sensation qu'elles occasionnoient, comme semblable à ce qu'elle avoit éprouvé avant leur éruption, mais à un plus haut degré, et à-peu-près comme si elles étoient remplies d'eau chaude. Ce jour-là, sa peau étoit plus fraîche; mais le pouls étoit très-foible, irrégu-

lier, et il battoit environ quatre-vingt-dix fois par minute. Elle avoit eu deux selles molles. Je prescrivis un demi-gros de quinquina rouge en poudre très-fine, à prendre de deux en deux heures, dans un verre de vin et d'eau, pour boisson ordinaire, et je substituai à la teinture de roses un gargarisme émollient.

Le cinquième jour, il parut sur la poitrine et le bras droit, trois vésicules semblables aux premières. Les autres symptômes étoient à-peu-près comme auparavant; le pouls étoit moins foible: on continua le même traitement.

Le sixième jour, elle vomit le quinquina que son estomac ne put supporter. Il se montra deux nouvelles vésicules au cou et à la poitrine. L'haleine étoit fétide; il y avoit eu un peu de délire pendant la nuit; le pouls étoit à quatre-vingt-huit pulsations par minute, et très-foible: le sens du goût étoit nul. Je prescrivis une décoction de quinquina à la dose d'une once, dans laquelle on fit dissoudre un demi-gros d'alkali végétal, pour prendre de deux en deux heures, et immédiatement après, une demi-once de la même décoction dans six gros de jus

de citron, du cidre ou de la bière pour boisson ordinaire.

Le septième jour, il y eut peu de changement, et on continua les mêmes remèdes.

Le huitième, les vésicules de l'intérieur de la bouche, et celles qui étoient sur la langue, disparurent; la peau, qui avoit servi à les former, se rida, et devint brunâtre. La déglutition se faisoit difficilement, et, au rapport de la malade, causoit de la douleur dans tout le trajet de l'intérieur du gosier. Le pouls étoit à quatre-vingts pulsations, et beaucoup plus fort; les intestins étoient en bon état : on continua le même traitement.

Le neuvième jour, la peau qui couvroit les vésicules de l'intérieur de la bouche et de la langue, s'étoit crevassée et s'écailloit. Les parties qui étoient dessous, paroissoient grises et ulcérées. La déglutition étoit devenue si douloureuse, que la malade refusoit tout, médicamens, nourriture, et même boisson. Elle ne pouvoit supporter la plus légère pression sur le cou. Il s'éleva une nouvelle vésicule sous l'oreille droite; il parut à la partie postérieure du pharynx un peu de matière puru-

lente, dont cependant on ne pouvoit pas distinguer l'origine. Le pouls battoit quatre-vingt-six fois par minute, et avoit à-peu-près la même force. Je prescrivis un lavement d'eau chaude; après qu'il eut produit son effet, j'en fis prendre un second composé de lait et de décoction de quinquina à parties égales, que l'on répéta au bout de quatre heures. J'ordonnai pour la nuit un lavement anodin, avec cinquante gouttes de teinture *thébaïque*, et un liniment blanc sur les ulcères.

Le dixième jour, les vésicules de la poitrine et du bras droit étoient disparues; les ulcères de la langue et de l'intérieur de la bouche avoient une couleur plus foncée, et paroissoient se consolider. Il sortit quelques autres vésicules à l'abdomen. Le pouls étoit moins foible, la malade avoit bien dormi la première partie de la nuit précédente; mais elle fut troublée par un accident, et depuis ce moment jusqu'au matin, elle eut beaucoup de tendance au délire. On continua les mêmes remèdes.

Le onzième jour, les symptômes furent presque les mêmes que la veille. Les vésicules de la poitrine et du cou

avoient disparu, et la peau, en ces endroits, s'étoit ridée et crevassée. La région épigastrique étoit très-sensible, et la douleur augmentoit beaucoup par la pression. Le dernier lavement, composé de décoction de quinquina et de lait donné le jour précédent, n'avoit point été gardé. Je fis substituer le salep au lait, et continuer les autres médicamens.

Le douze, la malade put avaler, quoique ce ne fût pas encore sans douleur. J'ordonnai de répéter les médicamens pris le quatrième jour, et d'interrompre les autres.

Le treize, elle vomit un peu de sang avec la première dose de quinquina. Le pouls étoit à quatre-vingts pulsations, et plus fort. Les vésicules, situées sous l'oreille et à l'abdomen, avoient disparu. Plusieurs petites vésicules, qui n'étoient pas plus grosses qu'un pois, s'élevèrent sur la région hypogastrique; il y en eut une sur la lèvre du pudendum, et deux sur la cuisse gauche. Comme la malade avoit pris un peu de quinquina qui étoit resté dans l'estomac, j'ordonnai de continuer ce médicament, et je prescrivis une potion anodine pour la nuit.

Le

Le quatorzième jour, elle eut deux selles molles très-sanguinolentes ; et elle se plaignit de vives douleurs d'entrailles, que la pression augmentoit. Je prescrivis un peu d'huile de ricin. Les autres médicamens furent les mêmes qu'auparavant, à l'exception de la boisson.

Le quinzième jour, elle avoit eu deux selles sanguinolentes, la nuit précédente, et une presque naturelle dans la matinée. Son pouls étoit à soixante-dix-sept pulsations, d'une assez bonne force. Elle avoit la peau très-fraîche, l'esprit plus tranquille et un peu d'appétit. Les règles avoient paru ce jour-là. J'ordonnai de continuer les remèdes comme ci-devant.

Depuis ce moment, la cure s'opéra très-vîte, et dans l'espace d'une semaine, environ, elle ne se plaignit que de foiblesse. L'exercice et l'air de son pays rétablirent bientôt complètement sa santé.

Après l'histoire complète d'un cas très-distinctement caractérisé, il seroit inutile d'ajouter aucunes remarques. J'ai seulement à observer que c'est une question qui peut encore souffrir quelque doute, de savoir si cette maladie

est contagieuse ou non, quoique d'après ce que j'ai vu et ce que j'ai pu recueillir, je sois enclin à penser qu'elle ne l'est point. J'ai fait l'énumération de presque toutes les observations sur cette maladie, qui sont précises et bien attestées ; on voit que ce sont autant d'exemples isolés, et qu'il n'y en a pas deux qui aient été faits dans le même temps ou dans le même endroit. Je soupçonne, en conséquence, que quelques autres maladies ont été souvent prises mal-à-propos pour le pemphigus, et que c'est de là ou de quelque théorie dont on étoit préoccupé, qu'est venue l'idée de contagion. Dans le temps que je suivois le docteur *Home* à l'hôpital d'Édimbourg, le docteur *Grégory* nous envoya une femme qu'il supposoit (*a*) attaquée d'un pemphigus commençant, affection qu'il regardoit comme tout-à-fait contagieuse. Dans une note qu'il nous fit passer, il ajou-

(*a*) Quoique la maladie de cette femme se soit montrée par hasard d'une nature différente, cependant il faut se rappeler que les premiers symptômes de la plupart des maladies sont équivoques, & que cette supposition ne peut nullement rendre suspect le jugement d'un homme aussi distingué par son savoir, que par sa véracité.

toit : « J'ai vu, il y a environ cinq mois, dans le même endroit, un enfant vivement affecté de la même maladie, et je me suis laissé dire que plusieurs autres personnes, notamment des enfans, en avoient été également attaqués ». Ceci parut extrêmement singulier, et les étudians y donnèrent toute l'attention que le cas requéroit. Mais au bout d'un ou de deux jours, il fut très-évident que la maladie de la femme que nous avoit envoyée le docteur *Grégory*, étoit purement locale. Cette femme n'eut point de fièvre ; les vésicules (qui étoient situées sur l'œil et sur la paupière) étoient d'un rouge pâle. Il s'éleva, dans le même temps, sur le sourcil, quelques pustules remplies de matière jaune, et toutes disparurent presque aussitôt après son entrée à l'hôpital ; de manière qu'au bout de trois ou quatre jours, elle en sortit parfaitement bien, n'ayant pris aucun autre médicament que le julep salin. Cette femme nous assura qu'elle n'avoit jamais vu personne attaqué de vésicules ; et sur les informations plus particulières que je pris auprès de différentes personnes dans le même endroit, je vis qu'en général elles étoient in-

capables de me donner une histoire claire de la maladie épidémique (quelle qu'elle fût) qui avoit régné sur les enfans. Cependant ces personnes ne sembloient regarder cette maladie, ni comme nouvelle, ni comme alarmante; et, d'après la description qu'elles m'en firent, je la prendrois plutôt pour la petite-vérole volante ou autre légère affection de cette espèce, que pour le pemphigus. Je ne puis douter que l'enfant que le docteur *Grégory* dit avoir vu, ne fût attaqué de pemphigus; mais je crois que le témoignage vague des gens de cet endroit, gens dépourvus de connoissances, et incapables d'en juger, ne doit être d'aucun poids pour décider cette question délicate.

La nature de cette maladie, quant à sa douceur ou à sa malignité, paroît varier considérablement. Dans quelques cas, elle est très-bénigne, comme dans trois dans ceux que j'ai observés, dont un de cette ville avec le docteur *Fleury*. Dans d'autres, la vie court le plus grand danger; tels sont plusieurs des exemples que j'ai rapportés, dans lesquels il se manifesta de violens symptômes de putridité.

Quant à la méthode curative de cette

maladie, les symptômes généraux de foiblesse et de tendance à la putridité, indiquent clairement le traitement qui convient. Quand les vésicules se portent sur les parties internes, il faut remédier à l'irritation par les opiats, les adoucissans, et par de doux laxatifs : il ne faut pas négliger la nourriture ; mais les grands moyens que l'on doit employer soigneusement, sont le quinquina et le vin, spécialement le dernier.

NOTA. *Voyez* FOES, *œconom.* HIPPOCR. *sub voce*, πεμφιγωδεες πυρετοι. J. G. E.

OBSERVATION

SUR

UNE MALADIE NERVEUSE,

Accompagnée d'un dégoût extraordinaire pour les alimens ;

Par M. NAUDEAU, docteur en médecine de l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris ; à Saint-Etienne en Forez.

DANS le courant du mois d'août de

1787, une dame âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament délicat et sensible, éprouva subitement, au sortir de son lit, des douleurs vives dans la région épigastrique ; ces douleurs se répandirent, quelques momens après, par toute l'habitude du corps ; elle tomba, à la suite de ses souffrances, dans une si grande langueur, qu'elle en perdit totalement l'appétit. On manda aussitôt un chirurgien qui, après avoir observé l'état de la malade, voulut la saigner sur-le-champ, et prescrivit l'émétique pour le lendemain ; la malade s'y refusa formellement : il proposa de la purger ; mais il ne fut pas mieux reçu ; l'horreur que la malade avoit pour les remèdes étoit insurmontable ; sa répugnance pour les alimens solides et liquides étoit extrême ; elle tomboit dans une inanition qui alloit jusqu'à la syncope. Le besoin de soutenir ses forces étoit urgent : son Chirurgien parvint enfin à la mettre à l'usage du lait ; les foiblesses étoient moins fréquentes, mais dès ce moment la malade devint sujette à rendre, par une expectoration forcée, des crachats épais et gluans, ce qui lui donnoit souvent des envies

de vomir, par les efforts continuels qu'elle faisoit pour détacher du fond de la gorge ces matières visqueuses et tenaces. Le calme ne fut pas de longue durée ; les foiblesses devinrent quelques jours après plus fortes que jamais : les symptômes du mal alloient journellement en augmentant : je fus appelé pour la voir ; je trouvai dans la malade beaucoup d'anxiété et d'inquiétudes, le pouls étoit petit, vif et intermittent ; je n'aperçus aucune marque d'humeurs dans les premières voies, il n'y avoit rien qui indiquât que l'estomac fût tapissé de saburres, pour causer un aussi grand dégoût.

La grande mobilité du genre nerveux, et la constitution vaporeuse de cette femme, me firent juger que ce désordre reconnoissoit pour cause une affection histérique ; l'irritation excessive que la malade avoit ressentie dans le principe, comme des piqûres d'épingles dans plusieurs parties de son corps ; ses facultés morales qui s'égaroient, de temps à autre, me confirmoient dans mon jugement. Je commençai par faire couper le lait dont elle faisoit usage avec de l'eau

de chicorée amère; je fis mettre, matin et soir, dans cette boisson laiteuse de la teinture de mars tartarisée, et de la liqueur minérale anodine d'*Hoffman*; je fis faire des frictions sèches par tout le corps avec des linges; on les réitéroit de temps en temps dans la journée; mais ce qui contribua le plus à produire un effet très-avantageux, ce fut le bain froid dans lequel je fis mettre la malade: elle n'y eut pas resté une demi-heure, qu'elle commença à recouvrer une partie de son bien-être; elle prit huit bains, dont la durée étoit d'une heure, et pendant tout ce temps là, on donnoit deux fois par jour un lavement froid. A la suite de ce traitement, le physique et le moral reprirent promptement l'équilibre de leurs fonctions; la malade étant devenue plus docile à prendre les boissons, je la mis à l'usage de la limonade, et je terminai la guérison par le petit lait clarifié, altéré avec le cresson de fontaine.

OBSERVATION

SUR

UNE AFFECTION CONVULSIVE,

Survenue à une femme groſſe de ſix mois;

Par M. BESUCHET, médecin à Noseroy en Franche-Comté.

LE 4 mai 1788, je fus appelé pour une femme de la campagne, âgée de dix-neuf ans, forte, bien conſtituée, et au terme de ſix mois d'une première groſſeſſe : elle étoit étendue à la renverſe ſur un lit ; elle avoit les yeux ouverts, le regard fixe et ardent, les mâchoires ſerrées, les lèvres couvertes d'écume, les membres roides, et elle ne donnoit aucune marque de connoiſſance.

Je crus d'abord voir une femme dans un accès d'épilepſie ; mais les parens m'aſſurèrent qu'elle n'avoit jamais eu la moindre attaque de cette maladie.

Réfléchiſſant enſuite ſur la pâleur du viſage, ſur l'extinction preſque

complète de la respiration, sur la grande foiblesse des battemens artériels : je reconnus une affection convulsive différente de l'épilepsie. J'appris par les assistans que depuis peu de jours cette femme s'étoit fait saigner, pour dissiper des douleurs de tête, des envies de vomir et des coliques momentanées qu'elle attribuoit à son état de grossesse ; et que depuis plusieurs semaines elle avoit peu mangé, et toujours avec dégoût et avec répugnance, ce qui ne lui étoit pas arrivé d'une manière si marquée dans les commencemens de sa grossesse.

Pendant ces informations, je remarquai que la mâchoire inférieure et les membres de la malade se contractoient violemment, les yeux sur-tout paroissoient avoir un mouvement circulaire très-rapide, dans leurs orbites ; des nausées et un vomissement subit de matières épaisses et jaunâtres, terminèrent l'état spasmodique qui duroit depuis environ deux heures.

La foiblesse et l'accablement de tout le corps fut la suite d'un si long et si violent accès. Je prescrivis, pour tout remède, une boisson délayante et quelques lavemens.

Pendant la nuit, il y eut trois accès convulsifs, dans lesquels les yeux, la mâchoire et les bras avoient été seuls agités. Chacun de ces accès s'étoit terminé par un vomissement bilieux, et avoit été suivi de douleurs semblables à celles qu'éprouve une femme en travail d'enfant.

Le 5, à six heures du matin, je trouvai la malade dans un léger délire : elle étoit tourmentée par des nausées continuelles, par une douleur de tête violente, et de temps en temps par de pressantes douleurs des lombes et du bas-ventre, qui paroissoient annoncer un accouchement prochain ; ces douleurs de l'abdomen étoient accompagnées de mouvemens convulsifs que le vomissement terminoit : le pouls étoit petit, très-concentré, et par intervalles inégal dans la distance et la force des pulsations : la langue, blessée par les contractions involontaires de la mâchoire, étoit couverte de saburre jaunâtre et peu humectée, le ventre étoit entretenu libre par le moyen des lavemens émolliens, et ce que je pûs voir de ses urines étoit clair et très-limpide.

Je pensai que je devois commencer

par débarrasser l'estomac des humeurs âcres et irritantes qu'il contenoit, et que je regardois comme la cause principale de tant d'accidens spasmodiques.

Je prescrivis à l'instant un scrupule d'ipécacuanha, et je fus témoin de l'effet de ce remède, pris vers les huit heures du matin. Avant midi la malade avoit vomi de la bile jaune verdâtre et épaisse ; chaque vomissement étoit précédé d'un accès de convulsion semblable au premier, avec cette différence qu'il ne duroit guère que quatre à cinq minutes : on ne put faire prendre que quelques tasses d'eau tiède, pendant l'effet de l'ipécacuanha, encore falloit-il profiter du moment qui suivoit le vomissement ; car quelques minutes après, cette femme étoit plongée dans un sommeil léthargique, qui n'étoit interrompu que par les douleurs *lombago-utérines* suivies elles-mêmes d'un nouvel accès convulsif : depuis midi il n'y eut plus d'accidens spasmodiques ; mais le sommeil comateux persévera, et n'étoit, comme dans la matinée, interrompu que par des douleurs momentanées des lombes et de l'*uterus*. Vers les cinq heures du soir, on fit prendre deux gros de

crême de tartre délayée dans du sirop de limon ; ce remède procura deux selles bilieuses.

La nuit suivante se passa dans un état plus tranquille ; il n'y eut plus de vomissemens ni de contractions spasmodiques, les douleurs abdominales devenoient sensiblement moins fréquentes, et moins douloureuses. Le six au matin, je trouvai la malade avec toute sa connoissance, elle n'avoit qu'un souvenir confus de ce qui s'étoit passé, et des maux qu'elle avoit endurés les jours précédens. Le pouls étoit plus réglé, souple et développé, le visage plus coloré et la peau humide ; les douleurs utérines étoient devenues supportables. Je conseillai le repos et une nourriture légère. Le onze, je purgeai avec la crême de tartre ; et, dès ce jour, on vit la santé s'affermir par degrés, jusqu'au vingt-trois du même mois, qu'il survint un accès de convulsion semblable au premier, mais qui ne dura qu'un moment, et ne fut point accompagné ni suivi de vomissement. Quelques gouttes de laudanum liquide dans du vin, en prévinrent le retour. Enfin, cette femme est accouchée heu-

reusement à terme, et n'a eu depuis aucun ressentiment de cette maladie.

ADDITION A L'OBSERVATION

DE M. LE COMTE,

Docteur en médecine à Evreux, sur l'épilepsie, Journal de médecine, tom. lxxvij, pag. 53.

Par M. ROCHARD, licencié en médecine de la Faculté de Douay, ancien chirurgien-major de régiment et des hôpitaux militaires, associé régnicole de l'Académie royale de chirurgie, retiré à Meaux, sa patrie.

PERSONNE ne lit avec plus d'intérêt que moi les observations de M. *le Comte*; il a la modestie d'inviter à donner des conseils à l'épileptique qui s'est soustrait aux secours qu'il lui auroit procurés. Je vais essayer de joindre mes idées sur une maladie aussi terrible dans ses effets, à celles d'un médecin pour lequel j'ai conçu la plus haute estime.

J'ai vu des épileptiques mal surveillés, tomber dans le feu ; des brûlures considérables amenoient une suppuration abondante et fétide, pendant laquelle les symptômes de l'épilepsie cessoient, pour reparoître après la suppuration : preuve évidente de l'utilité des cautères : les observations suivantes viennent à l'appui de ce que j'avance.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mademoiselle *P.*, fille de M. *P. T.* à Tournay, âgée de près de quinze ans et nubile, eut en 1745 (*a*) le bras, le buste et la face du même côté brûlés. Cette demoiselle étoit sujette à des attaques d'épilepsie, qui furent suspendues tant que dura la suppuration ; mais un mois après la guérison des brûlures, les symptômes d'épilepsie reparurent avec la même intensité. Je fis appeler en consultation M. *Taranget* mon digne confrère (*b*),

---

(*a*) J'étois alors en garnison à Tournay, avec le régiment de cavalerie d'*Harcour*, dont j'étois chirurgien-major.

(*b*) Père, ou oncle du savant professeur royal de médecine à Douay. Lorsque Tournay fut rendu, il fut replacé à la citadelle de Lille.

chirurgien-major de la place. Nous décidâmes, pour suivre l'indication que la brûlure avoit remplie pendant quelque temps, d'appliquer un cautère à chaque bras, et un à la nuque. Les accès revinrent à leur période ordinaire, tout le temps que la suppuration mit à s'établir; mais lorsque les cautères furent en pleine suppuration, ces accidens diminuèrent; nous unîmes aux cautères les remèdes nervins, tels que les boissons de valériane sauvage, de fleurs de tilleul, de *gallium luteum*, la poudre de guttete, incorporée avec la conserve de pivoine. pendant près de six mois il y eut quelques récidives environ toutes les six semaines ou deux mois; au bout de ce temps Mlle *P.* n'a plus eu d'attaques: nous avons recommandé d'entretenir la suppuration des cautères.

IIe. OBSERVATION.

En 1760, étant à l'île Groays, à deux lieues S-O. du Port-Louis et de l'Orient en Bretagne, Mad. *de Barysis*, femme du commandant de la garde-côte, m'envoya le fils de M. *Yves Gegot*, lieutenant des gardes-côtes, jeune-homme

de onze à douze ans, qui avoit une gale ancienne par toute l'habitude du corps. En le visitant, il tomba dans des convulsions qui ressembloient à l'épilepsie ; cet accès dura trois-quarts-d'heure, pendant lesquels le malade avoit de l'écume à la bouche, les deux poings fermés, le globe des yeux dans une rotation extraordinaire. Je ne m'occupai point de l'affection psorique, mais bien de ces spasmes. J'en parlai à madame *de Barysis*, qui étoit sa marraine, je lui observai qu'il ne falloit pas traiter la gale, mais l'affreuse maladie dont j'avois été témoin. Elle me dit que cela seroit inutile, parce qu'il y avoit long-temps que le jeune-homme étoit épileptique, ainsi que sa sœur, affligée de la même maladie dès sa plus tendre jeunesse. J'insistai, et je promis que nous guéririons la gale en même temps.

Je fis vomir le jeune malade ; le lendemain il fut saigné du pied. Le jour suivant il fut purgé ; ses boissons furent les mêmes qu'à mademoiselle *P*.... ; je lui ouvris le même nombre de cautères et aux mêmes parties ; j'entretins leur suppuration avec soin, et je prescrivis le régime le plus conve-

nable. Pendant les premiers quinze jours les accès se manifestèrent très-souvent, mais avec beaucoup moins de violence ; les intervalles entre chaque accès devinrent longs, et au bout de trois mois il n'y en eut plus ; cela m'encouragea à continuer le régime, assez difficile à garder pour les personnes de cet état ; mais je fis sentir à la marraine, au père et à la mère, que si le malade ne s'y tenoit exactement pendant long-temps, la maladie reparoîtroit ; on me crut, on fut exact à ce que j'avois prescrit, et le jeune homme guérit parfaitement. J'en ai eu des nouvelles très-long-temps après mon départ ; et même en 1766, je reçus des certificats légalisés de sa parfaite santé.

OBSERVATION

SUR

UNE ISCHURIE RÉNALE VERMINEUSE ;

Par M. GERON, docteur en médecine de l'université de Montpellier.

DANS le courant de janvier 1788,

je fus appelé pour voir la femme *Étienne le Cocq*, qui étoit au troisième jour de ses couches. Sans entrer dans un long détail de sa maladie, il suffira de dire qu'elle a essuyé une fièvre puerpérale (*a*) bien caractérisée, et guérie par les remèdes administrés suivant la méthode de M. *Doulcet*.

Je me félicitois d'avoir sauvé cette femme d'une maladie mortelle, lorsque, le 12 février, je fus mandé de nouveau pour lui donner mes soins. Elle étoit attaquée d'une ischurie rénale vermineuse, mais que je fus bien loin de soupçonner dans le premier moment.

La malade se plaignoit de douleurs aiguës dans les lombes et les parties voisines, d'envie de rendre ses urines, dont malgré ses efforts, il ne sortoit, que quelques gouttes dans la journée : il y avoit protubérance à l'hypogastre,

---

(*a*) Maladie rare dans notre climat, puisque dans le cours de vingt-quatre années de pratique, je n'en ai eu que deux à traiter : la raison en est simple ; nos femmes sont vraiment mères, laborieuses & tempérantes : toutes en général allaitent leurs enfans.

comme s'il y eût eu des corps étrangers dans la vessie ; je fis sonder la malade, mais je n'obtins pas une cueillerée de liquide, quoiqu'elle n'en eût pas rendu une plus grande quantité dans l'espace de quarante-huit heures.

J'employai les lavemens, les fomentations ; je donnai tour-à-tour les anti-spasmodiques, les fortifians, les apéritifs doux, et les calmans. J'étois désespéré de ne pouvoir apporter aucun soulagement à un mal si cruel, lorsque le quinze, à une troisième visite, on me montra un ver que la malade m'assura avoir rendu la nuit par l'urètre. Je n'ignorois pas que plusieurs auteurs font mention d'observations semblables ; cependant je témoignai mon incrédulité, bien persuadé que cet animal étoit sorti par l'anus : la vue d'un pot de chambre plein d'urine que la malade avoit rendue depuis ce moment, rendit le phénomène plus vraisemblable.

Les symptômes se calmèrent, et le mieux subsista jusqu'au dix-huit, époque à laquelle ils reparurent avec encore plus d'intensité. Je joignis alors les vermifuges aux remèdes ci-devant prescrits. La malade rendit un second

ver, le vingt-deux; mais il n'y eut plus de doutes sur sa sortie, car la garde le tira de l'urètre en présence de plusieurs personnes. Les accidens se dissipèrent de nouveau jusqu'au vingt-huit qu'ils revinrent, pour ne céder qu'à la sortie d'un troisième ver de même longueur, mais plus gros que les autres.

Malgré la sortie de ce troisième et dernier ver, les accidens subsistèrent encore pendant trois semaines; il s'y mêla une petite fièvre dont les redoublemens étoient réguliers sur le soir, accompagnée de dégoût, du froid des extrémités, sur-tout des pieds, et d'autres symptômes alarmans, qui commencèrent à me faire craindre une seconde fois pour la vie de ma malade. Ne voyant point de fin à tant de maux, je renoncai à tout remède et me contentai de prescrire pour boisson le petit lait, en ordonnant à la malade d'entrer soir et matin dans un bain tiède. Je lui fis prendre le premier en ma présence, et au bout d'un quart-d'heure d'immersion, j'eus la douce satisfaction de lui entendre dire qu'elle urinoit à plein jet. On a continué les bains pendant trois semaines, époque de la parfaite guérison de cette femme,

qui jouit actuellement de la meilleure santé.

REMARQUES
SUR L'USAGE
DU SUBLIMÉ CORROSIF

Dans le traitement des maladies vénériennes;

Par JEAN-PIERRE TERRAS, *chirurgien du grand hôpital de Genève, correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris.*

RIEN, je pense, de plus judicieux que la remarque qui a été faite dans l'annonce de la dernière édition du traité des maladies vénériennes de M. *Fabre* (*a*), sur la proscription que fait cet auteur du sublimé corrosif dans son ouvrage. En rendant justice au mérite de M. *Fabre*, on ne dissimule pas que ce sel mercuriel opère, dans certains cas, les plus heureux effets, ce qui est confirmé par l'expérience de grands praticiens.

(*a*) Journal de médecine, vol. lxiij, p. 272.

Comme j'ai eu de fréquentes occasions de traiter des maladies vénériennes, j'ai eu occasion de faire beaucoup d'observations-pratiques que je me propose de donner un jour au public. Aujourd'hui je m'en tiendrai seulement à quelques remarques sur l'usage du sublimé corrosif.

Je desire qu'on n'emploie pas ce remède dans tous les cas de maladies vénériennes, comme d'abord des praticiens l'avoient recommandé; je conviens de son infidélité et de son insuffisance dans bien des circonstances, et qu'il y auroit du danger à s'en servir dans d'autres. On ne peut disconvenir non plus qu'il ne faille apporter la plus grande prudence et la plus grande exactitude dans son administration; mais faut-il pour cela le proscrire du traitement des maladies vénériennes? Nous croyons même pouvior le dire en passant, qu'on ne doit exclure aucune méthode, parce que toutes peuvent trouver leur application.

Je n'entreprendrai pas de rapporter tous les cas où le mercure sublimé corrosif a été de la plus grande utilité, lorsqu'après des traitemens précédens le mal vénérien n'avoit point cédé,

ni ceux où il a réussi seul à le détruire complètement. Je vais passer aux obvations que j'ai faites sur l'usage de ce remède que je préfère, dans beaucoup de circonstances, aux autres sels mercuriels moins solubles.

1°. J'ai employé avec avantage le sublimé dans le cas de vice vénérien, compliqué de vice scorbutique, quand les gencives sont molles et saignent facilement, et lorsqu'ayant employé le mercure en friction, la panacée, l'*aquila-alba*, la plus petite quantité de ces préparations mercurielles porte facilement à la bouche; tellement que leur usage continué seroit dangereux, et leur effet nul. L'expérience m'a appris que la meilleure et la plus utile ressource se trouve dans le sublimé, et dans les tisanes ou décoctions des bois, où nous faisons entrer la *dulcamara* et le quinquina concassé: après un assez long usage, j'emploie la décoction des bois pendant un mois ou six semaines; il est rare que je donne la solution de sublimé dans la tisane des bois (*a*). C'est par ces

(*a*) J'ai cependant actuellement un cas grave de maladie vénérienne, pour lequel j'emploie moyens

moyens, bien combinés, que je réussis dans des cas où certainement je n'oserois pas me flatter d'avoir le même succès, au moyen du mercure employé en friction, quoique ce soit la méthode que j'emploie ordinairement, d'après le plus grand nombre des bons praticiens.

2°. Le sublimé m'a paru bien faire dans les restes d'acrimonie vénérienne qui avoient résisté, ou pour dissiper des accidens qui se sont manifestés peu de temps après des traitemens faits avec soin, par le moyen des bains et des frictions. Ces accidens étoient des maux de gorge, des maladies de la peau, des retours de maladie au fondement, c'est-à-dire, de légères ulcérations; d'autres fois de simples rougeurs. Une quantité assez médiocre de sublimé a suffi pour détruire ces maux sans retour. Il est bien d'autres circonstances où le sublimé peut convenir d'une manière distinguée.

Je ne chercherai point à expliquer comment une si petite quantité de mercure peut produire de si grands effets; je m'en tiens à l'expérience, et il n'est

---

la tisane des bois, à laquelle je mêle la solution de sublimé, ce qui paroît opérer très-bien & sans aucun inconvénient.

pas douteux que la grande solubilité de ce sel mercuriel le rend, quelque petite quantité qu'on en puisse administrer, bien supérieur aux sels mercuriels insolubles, ou qui ne sont que très-peu solubles.

Il seroit trop long, et déplacé, de rapporter ici toutes les autorités, et de citer tous les praticiens qui ont fait usage du sublimé, et qui l'emploient encore. M. *de Horne*, dans son Traité pratique des maux vénériens, parle avec grand discernement de l'usage de ce remède employé seul, ou avec les frictions mercurielles. Il assigne les cas où il peut le mieux convenir. Je ne parlerai pas non plus de nombre de praticiens qui ont porté à l'excès leur confiance dans le sublimé, qui vouloient exclure toute autre méthode, et qui ont si mal-à-propos condamné les frictions mercurielles. Je dois plutôt assigner les cas où ce sel peut être employé

On a administré avec avantage le sublimé aux enfans du premier âge, attaqués du vice vénérien, soit seul, soit combiné avec la décoction de salsepareille (*a*). Je n'ai pas encore, à la vé-

(*a*) *Voyez* Journ. de méd. vol. lxiv, pag. 8.

rité, employé le sublimé pour les enfans, mais je crois que dirigé sagement, il peut être d'une grande utilité.

Quelques praticiens d'un mérite reconnu, et qui ne sont point partisans du sublimé, conviennent cependant qu'il est des cas où ce remède est supérieur à tout autre, mais qu'il est dangereux de s'en servir. Je serois de leur avis, s'ils recommandoient de ne pas s'en servir généralement, dans tous les cas et sur tous les individus: mais craindre même de l'employer dans quelques circonstances particulières où tout autre remède aura été sans succès, laisser aggraver le mal, et même périr le malade, sans tenter d'employer le sublimé, sous le prétexte que c'est un remède dangereux, c'est tout ce qu'on pourroit faire, s'il étoit vrai que même bien administré, il fût plus dangereux que le mal.

Pour retirer un avantage certain du sublimé corrosif, il est bon d'observer qu'il faut en faire usage assez long-temps, et porter la dose, même dans les cas ordinaires, jusqu'à vingt-quatre, trente-six, quarante-huit grains et plus. Il en est du sublimé comme

des frictions mercurielles qu'il faut porter assez loin pour détruire complétement le virus, et ne pas croire, comme quelques praticiens l'estiment, et comme c'est la règle dans certains hôpitaux, que le temps ou terme de quarante jours suffit, ni celui de vingt-un à vingt-cinq jours, comptant du jour de la première friction, ni compter sur les crises salutaires et dépuratoires que peu de praticiens observent : mais, pour ne pas sortir de notre sujet, revenons au sublimé corrosif.

La petite quantité qu'on peut administrer de mercure sublimé, et sa grande solubilité, font qu'il ne produit que peu ou point de salivation. (On sait maintenant combien cette évacuation est nuisible à la cure du mal vénérien, lorsqu'elle est trop abondante). Cette solubilité fait encore qu'on peut tellement étendre ses molécules, au moyen d'un véhicule convenable, qu'elles ne produisent aucune fâcheuse impression. Je crois qu'il est infiniment mieux d'administrer le sublimé dissous, et très-étendu dans l'eau, que sous forme sèche. Il m'a paru qu'en pilules son effet devoit être plus dangereux et bien moins énergique. Nous terminerons par

quelques remarques sur la solution du sublimé, et sur les précautions qu'on doit prendre dans son usage.

Il est bien certain que dans l'administration du sublimé corrosif, on doit avoir égard à la disposition et à la constitution du malade. On doit craindre de l'ordonner aux personnes d'un tempérament foible, délicat; à celles chez qui la poitrine paroîtroit affectée ou disposée à l'être. Cependant je l'ai fait prendre à des gens nerveux et cacochimes, sans que j'aye remarqué qu'il ait produit aucuns mauvais effets; ces personnes le supportent quelquefois mieux que celles qui paroissent très-robustes.

J'ai administré le sublimé à plus de deux cents malades, sans que j'aye observé que ce remède ait produit de mauvais effets; tout au plus quatre ou cinq d'entre eux ont éprouvé quelques légers vertiges, et deux ou trois autres, après en avoir usé long-temps, ont eu la respiration un peu gênée dans les fortes inspirations; mais je puis assurer qu'aucun n'a ressenti de douleurs vives à l'estomac, et n'a eu de coliques ou douleurs d'entrailles. Chez la plupart, l'appétit a été meilleur, et le corps bien

disposé ; et pour répondre à ceux qui veulent que le sublimé produise des maladies chroniques, j'ai eu occasion de voir et de suivre la plupart de mes malades, pendant plusieurs années, sans qu'aucun m'ait paru affecté consécutivement de l'usage de ce sel mercuriel: ceux mêmes en qui la respiration avoit été d'abord un peu difficile, ont recouvré entièrement la liberté de la poitrine, deux ou trois mois après avoir cessé le remède.

Je suis donc autorisé à penser que si l'on a observé tant d'accidens, pendant l'usage ou à la suite du sublimé, on doit les attribuer au peu de précautions qu'on aura prises ; à ce que ce remède aura été administré par des personnes peu instruites, comme il arrive tous les jours ; enfin, à ce que les malades se seront mal conduits dans le régime, et que le médecin ou le chirurgien aura négligé de veiller à leur conduite : car, quoique les malades puissent sortir et vaquer à leurs affaires, pendant l'usage du sublimé, cependant, dans le grand froid, ils doivent être bien vêtus, et garder l'appartement.

Le choix du sublimé, l'exactitude dans les doses, la manière de faire la

solution, les vaisseaux dont on doit se servir, tous ces objets auxquels souvent on ne fait pas assez d'attention, sont très-importans.

La plupart prennent du sublimé ordinaire, c'est à-dire, de commerce, qu'on vend chez les droguistes, et qu'on fait en grand. Je crois être plus assuré de sa préparation, en le prenant chez un apothicaire qui soit bon chimiste (*a*); il convient aussi d'être très-attentif et très-scrupuleux dans la dose qu'on se propose de mettre dans une quantité déterminée de véhicule, pour faire la solution. J'ai, pour cet effet, de petites balances très-justes, destinées uniquement à peser le sublimé; j'ai soin même de garnir la coupe d'un petit papier, afin que le sublimé n'attaque pas le métal. Je prends douze à treize onces d'eau distillée (l'eau très-pure de fontaine et de rivière pourroit y suppléer). Je mets, dans un mortier de verre, six grains de sublimé, avec deux ou trois fois autant de sucre blanc en poudre, que je broie un moment avec le su-

(*a*) M. *Tingry*, démonstrateur en chimie & en histoire naturelle, &c. connu par ses grandes connoissances & ses Mémoires qui ont remporté des prix très-honorables.

blimé, avec un pilon de verre ; ensuite je verse peu-à-peu mon eau dessus, en triturant toujours, et je mets ensuite cette solution dans une bouteille de verre blanc : ma solution reste claire et limpide ; elle ne produit point de précipité, comme je l'ai vu arriver, lorsqu'on ne prend point ces précautions. Je n'emploie jamais aucune liqueur spiritueuse.

Après avoir disposé le malade auquel je me propose de donner le sublimé, et prescrit le régime qu'il doit suivre, je commence toujours par une très-petite dose. Comme chaque once de ma solution contient à-peu-près demi-grain de sublimé, j'en fais commencer l'usage par une cuillerée à café, deux fois le jour; et peu-à-peu, suivant les effets, je porte la dose jusqu'à deux cuillerées à soupe, qui font une once de solution par jour, et demi-grain de sublimé. Je vais par fois jusqu'à trois quarts de grain. Il est rare que je monte à un grain de sublimé par jour, ou quatre cuillerées de solution. J'ai remarqué qu'en général cette dose est très-forte.

J'ai aussi observé qu'un mélange un peu chaud de parties égales d'eau et de lait, est le véhicule le plus convenable et le plus agréable aux malades, pour

prendre la solution. Pour cet effet, ma coutume est de leur recommander d'avoir une écuelle de terre ou de faïance, d'y mettre une tasse ou deux de lait chaud, et autant d'eau chaude; ce qui fait huit à dix onces de mélange, et d'avoir une cuiller à café ou à soupe, de bois ou d'argent, pour mesurer juste la liqueur dans l'écuelle, en remuant un peu, et la prendre tout de suite: on peut aussi avoir de petits gobelets de verre, contenant l'once juste, qu'on ne remplit qu'à moitié au commencement. Chacun sait qu'on fait prendre la solution du sublimé de plusieurs autres manières, comme dans l'eau et le sirop de capillaire, dans une boisson ou tisane adoucissante, telle que celle d'althéa, de fleurs de mauve, ou dans une décoction d'orge où l'on peut ajouter un peu de lait.

Je ne purge, pendant l'usage du sublimé, que quand il paroît quelque indication, comme du dégoût, de l'amertume à la bouche, &c.

Quelque peu de saveur qu'ait le sublimé ou la solution prise dans parties égales d'eau et de lait, cependant quelques personnes ne s'accommodent pas de le prendre le matin à jeun. Dans ce

cas, je le fais prendre entre le déjeûné et le dîné, et la seconde prise le soir, deux heures avant le souper, ou une heure après, en se couchant; je recommande au malade de boire dans la journée quelques verres d'eau pure, ou avec un peu de sirop de capillaire, ou une tisane simple, ou de la décoction d'orge.

Telles sont les règles que j'observe, et les précautions que je prends dans l'admini-tration du sublimé, au moyen de quoi je préviens toutes sortes d'accidens. Ce n'est pas que ces règles et ces précautions ne soient bien connues, mais j'ai cru qu'on ne sauroit trop les répéter et les récommander aux jeunes praticiens.

On voit que ces remarques et observations sur l'usage du sublimé corrosif, n'autorisent personne à s'en servir indifféremment pour tous les malades, ni à le regarder comme un remède sur lequel on doive compter, dans tous les cas de maladies vénériennes, ni enfin à l'administrer sans de grandes précautions; mais mon but a été de conserver ce remède à la médecine, pour l'employer dans certaines circonstances, et dans quelques cas, comme une

ressource où toute autre préparation mercurielle ne conviendroit pas, ou n'auroit pas suffi. Je finis par dire que, malgré l'opinion de plusieurs, nous devons toujours avoir de la reconnoissance pour *Boerhaave* et *Van-Swieten*, d'avoir, les premiers, fait connoître le sublimé corrosif, pour la guérison des maux vénériens, d'en avoir observé les effets et réglé la dose : on ne pouvoit être dirigé, ni encouragé par de plus grands maîtres.

OUVERTURE DE CADAVRE.

Distinction de la fièvre putride en deux espèces.

Par M. Le Comte (a), docteur en médecine à Evreux.

I. Ce cadavre étoit celui d'une petite fille de cinq ans. Je ne lui observai de glandes ni autour du cou, ni sous les aisselles. Aucun indice de rachitis ;

(a) *Note du Rédacteur.*

M. *Le Comte* exige de nous que l'on imprime ses manuscrits, sans y faire le moindre changement.

de la taille, au contraire, pour cet âge. A l'extérieur du bas-ventre, vingt-cinq heures après la mort, la peau étoit saine. A l'ouverture, aucune odeur que l'odeur animale : l'épiploon étoit en bon état ; les petits intestins étoient météorisés, un peu rouges par endroits, par tout cependant d'un tissu très-ferme, exempts de gangrène ; les gros intestins avoient leur volume naturel. Point de glandes contre nature au mésentère. Sur le bord tranchant du grand lobe du foie, à un pouce environ de sa commissure avec l'autre lobe, une tache blanche du diamètre d'une lentille ; sur la convexité de ce lobe, que couvroient les côtes et le diaphragme, beaucoup de taches semblables, mais plus petites ; de même, sur la convexité du petit lobe ; de même encore, à la face concave des deux lobes. Ces taches, même les plus grandes, s'enfonçoient peu dans la substance du foie ; et l'intérieur du parenchyme, tranché en plusieurs endroits, a paru sain. Plusieurs de ces taches ont été enlevées, pour en reconnoître la nature : elles avoient plus de consistance que la substance du foie ; elles ne s'écrasoient point entre les doigts, ni ne se fondoient

comme les graisses, quelque longtemps qu'on les tînt à cette chaleur. C'étoit par conséquent autant de tubercules squirreux ou de la nature du cartilage. Ils étoient sur-tout innombrables à la rate : ce viscère en étoit tout couvert, et même, ce qui n'étoit pas au foie, l'intérieur en étoit tout parsemé ; le volume de la rate étoit au reste ce qu'il devoit être ; seulement elle étoit livide ou comme gangrené à l'un de ses bords. La vésicule du fiel étoit petite, et elle avoit la couleur ordinaire ; elle ne fut point ouverte par distraction. L'estomac étoit vide, et sain. Le canal intestinal, examiné dans toute sa longueur, ne renfermoit point de vers : les gros intestins contenoient quelques matières stercorales, pelotonnées de distance en distance, de couleur et de consistance parfaitement naturelles. Le rein gauche ne manquoit pas tout-à-fait, mais il étoit inutile, aussi petit qu'une pièce de vingt-quatre sols, aussi mince, sans parenchyme ou purement membraneux, sain au reste, ou ne paroissant pas s'être dissous par maladie ; le rein droit ce qu'il devoit être. Dans la poitrine, les mêmes tubercules et

en grande quantité, répandus sur les poumons, comme sur le foie et la rate ; le cœur et ses dépendances en bon état. Sous le crâne, le cerveau et ses enveloppes sans aucun vice apparent. A la mâchoire supérieure, dix dents, cinq pour chaque côté, belles et exemptes de carie ; à la mâchoire inférieure, la seconde molaire manquoit du côté droit ; elle avoit été arrachée peu de temps avant la maladie ; les deux molaires du côté gauche étoient en place, mais cariés. On a sondé avec le doigt l'emplacement de la troisième molaire, en haut, en bas, d'un côté et de l'autre ; on l'a tranchée avec le scalpel : rien ne s'est présenté que la gencive, et le germe de cette dent ne s'étoit certainement pas encore avancé hors de son alvéole.

II. Je conclus 1°. Que cet enfant ne pouvoit pas vivre : les tubercules, observés sur-tout à la rate et aux poumons, susceptibles de s'accroître sans pouvoir se résoudre, ne lui auroient pas permis probablement d'aller beaucoup plus loin.

2°. Qu'elle n'est morte cependant ni de ces tubercules, dont aucun ne

nous a paru suppuré, et qui tous, à en juger par leur petitesse, devoient être récens; ni des vers qu'on lui avoit soupçonnés; ni de la poussée trop hâtive de la molaire de sept ans.

III. Sa maladie n'avoit duré que trois semaines. D'abord elle voulut être levée, à-peu-près comme de coutume, mais sans se promener, sans s'amuser de rien, et presque sans manger. Elle ne quittoit sa chaise que pour aller vomir presque sur-le-champ, dans une cuvette, ce qu'elle avoit pris; elle ne rendoit en même-temps que quelques crachats rarement teints de bile. Elle ne vomissoit point de nuit, parce qu'elle ne prenoit rien; et ce qu'elle vomissoit de jour, n'étoit que de l'eau sucrée, par conséquent un liquide doux qui ne pouvoit agir que par son poids. Bientôt, pour ne pas vomir, elle ne voulut presque plus ni de cette boisson ni d'une autre. On soupçonna de la bile en réserve, et un peu d'émétique lui en fit rendre de très-verte. Ses vomissemens s'éloignèrent par cette raison ou par une autre, puis ils cessèrent à-peu-près au bout de huit jours. Du sixième ou environ, la petite ma-

lade ne voulut plus se lever, ou elle ne sortoit du moins de son lit, que pour se mettre dans les bras de sa mère. Je lui trouvai rarement de la fièvre ; mais lors même que le pouls n'en marquoit pas, elle étoit assoupie ou dans un léger coma où les yeux pour l'ordinaire étoient un peu tournés. On l'éveilloit, et le plus souvent elle avoit sa raison ; quelquefois cependant, surtout à l'instant du réveil, elle méconnoissoit son monde, et mêloit à sa conversation quelques disparates. Souvent elle s'éveilloit d'elle-même en criant ; et c'étoit le ventre qu'elle crioit, qui cependant étoit encore plat deux jours avant la mort, et dont on entretenoit la liberté par de petites doses de syrop de chicorée. On lui crut des coliques, sans murmure d'entrailles néanmoins, et on lui donna des serviettes qu'elle voulut si chaudes pendant les deux tiers de sa maladie, qu'à peine pouvoit-on les tenir dans les mains. Des convulsions survinrent pendant les cinq ou six derniers jours : alors elle ne voyoit ni n'entendoit ; et ses mains étoient dans une action continuelle pour saisir, déchirer, tirailler en tous sens ce qui

se présentoit. Je les fis cesser plusieurs fois, en la tirant de son lit, en l'exposant à une fenêtre, et en la baignant de vinaigre froid sur le visage, sur les mains, sur la partie supérieure de la poitrine : il s'ensuivoit un peu de frisson, la raison se rétablissoit, et la malade demandoit à se recoucher. Je n'eus cependant pas long-temps cette ressource, parce que les convulsions reprenoient sans que la peau eût trop de chaleur. Au reste, les intervalles en étoient assez éloignés : mais du moment de leur apparition, la malade ne voulut plus être soulevée dans son lit, ou, lorsqu'on cherchoit à la soulever, on lui trouvoit l'épine roide, et comme d'une seule pièce ; le coma devint plus continuel, et le délire moins interrompu. A ces convulsions ensuite, il s'entremêla un craquement de dents, qui revenoit même lorsque la malade ne déliroit pas. Elle avoit un soir toute sa raison ; et après quelques heures d'entretien, elle parut s'endormir tranquillement : le lendemain, à quatre heures du matin, un petit râle s'annonça ; c'étoit le commencement de l'agonie.

IV. Je ne dis rien là que l'on n'observe dans la plupart des maladies mortelles, même des adultes. Ce que celle-ci a eu d'extraordinaire, et peut-être d'inoui, c'est la comparaison des symptômes avec le résultat de la dissection. On imagine d'abord à ces accidens nerveux une cause materielle. J'ai dit que ni les dents ni les vers n'étoient cette cause. J'ajoute que même avec ces vers, lorsqu'il s'en rencontre, et avec les dents, une autre cause doit concourir; car tous les enfans qui ont des vers, ou qui poussent leurs dents, non-seulement ne meurent pas, mais souvent même n'en sont pas incommodés. Disons donc que, dans ces cas mêmes, ce qui fait premièrement le mal, c'est le solide, c'est l'état du cerveau, c'est la délicatesse organique, c'est un âge ou une constitution naturellement trop irritables. Cette vérité se démontre de la même manière dans des maladies plus graves, ou dans celles qui dépendent d'une cause virulente. De plusieurs animaux, auxquels on insère le venin de la peste, les uns meurent, les autres sont très-malades, d'autres le sont peu, quelques-uns ne le sont point du

tout. On reconnoît à présent qu'il en est de même de la petite vérole inoculée. Ici, c'étoit un autre genre : ma petite malade n'avoit communiqué avec personne. Sa fièvre, de l'espèce qui se présente le plus souvent à nous dans la pratique, n'étoit peut-être pas sans principe matériel ; mais le principe du moins en étoit purement interne. Ce principe de pourriture, auquel on le rapporte, je ne sais pourquoi, contre la loi que nous venons d'énoncer, on veut le voir seul : mais on le veut. On ne parle que de sucs dégénérés : on n'est occupé, comme *Harvée* le reprochoit aux médecins de son temps, qu'à purger ces sucs ou à les corriger. On s'est persuadé que des expériences sur les substances antiseptiques devoient conduire au vrai traitement, et que l'état du cerveau n'étoit d'aucune considération ni pour le prognostic ni pour la cure. J'observe donc 1°. que, dans ma malade, la mort est arrivée ; et qu'à l'ouverture du cadavre, la capacité la plus susceptible de pourriture ne nous a présenté, ni même la rate, que l'odeur qu'elle a dans l'état le plus sain. 2°. Que la bile, qui d'abord avoit été d'une cou-

leur suspecte, étoit cependant restée si douce, qu'elle avoit permis aux matières réservées dans le colon, et auxquelles elle étoit évidemment mêlée, de se pelotonner; ce qui prouve qu'elle n'avoit pas même la qualité stimulante du syrop de chicorée, qui avoit entretenu, pendant toute la maladie, un petit cours de ventre, à l'exception des deux ou trois derniers jours où la malade n'en voulut plus.

V. Cette fièvre étoit donc principalement nerveuse ou cérébrale. On reconnoît celle qui est plus humorale, en ce que la tête s'y conserve plus saine; que le coma, les rêveries, le délire, les convulsions, s'y rencontrent moins, ou que ces symptômes, lorsqu'ils ont lieu, diminuent par l'usage des évacuans, sur-tout des émétiques, ce qui n'arrive pas, ou du moins n'arrive pas pour long-temps dans l'autre espèce. Ces morts si ordinaires, causées dans le bas âge par le vice du cerveau, me surprennent, comme l'auteur de l'*Apologie du Jeûne* (*a*). J'avoue qu'ici

(*a*) Ouvrage d'un médecin de Paris, chez *Le Boucher*, 1787.

la mère étoit très-délicate : mais ce cas est commun, et il ne me paroît point naturel de mourir à cinq ans, par la seule raison de cette délicatesse dont on auroit hérité ; tandis qu'avec des organes beaucoup plus délicats, il est très-rare, selon la remarque du même auteur, que l'on meure dans le sein de sa mère. J'aime mieux croire qu'on meurt alors, comme la plupart des jeunes filles que l'on tire du régime et des exercices de la campagne, qui deviennent chlorotiques en quelques mois dans nos villes, et mourroient, si elles n'étoient secourues ; ou comme les vieillards, qui ne ménagent pas leur estomac, meurent plutôt que les autres, d'une sorte d'apoplexie, ou d'oppression du principe de la vie. J'ai connu peu d'enfans gloutons, sur-tout de ceux qui l'avoient été de bonne-heure, et sur-tout de ceux des riches, qui perdent peu par le mouvement, qui aient échappé aux maladies et à la mort. Ma petite malade sembloit faite pour confirmer cette conjecture Elle mangeoit de tout temps de manière à étonner. On ne lui donnoit pour la borner, que du pain sec à ses deux repas intermédiaires : mais à

table avec sa mère, à dîner et à souper, son appétit n'avoit presque plus de mesure ; et depuis l'âge d'un an et demi, il étoit presque uniquement pour la viande. Avec cela, elle avoit l'air de bien venir, et ce teint vivant et animé que prennent d'abord les jeunes filles dont nous avons parlé, lorsqu'elles sont transplantées à la ville.

OBSERVATION

Sur les mauvais effets de l'eau de salubrité employée dans les dartres ; par M. SOUVILLE, correspondant de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital de Calais, ancien chirurgien-major de l'hôpital militaire.

MALGRÉ les précautions que prend la Société royale de médecine pour empêcher le débit des remèdes secrets, leurs auteurs ne cessent de les faire distribuer dans les provinces, et même dans les pays étrangers : ils font plus, ils assurent et impriment qu'ils sont

autorisés à les vendre par cette Compagnie qui les proscrit (*a*).

Je pourrois citer des exemples multipliés des suites dangereuses des poudres d'*Ailhaud*, et de celles de *Godernaux ;* mais je les ai déja consignés dans ma correspondance avec la Société royale de médecine, et ce seroit me répéter. Je ne puis cependant passer sous silence ce qui vient d'arriver tout récemment concernant l'*eau de salubrité.*

Un officier avoit des dartres scorbutiques et non vénériennes, éparses sur presque toute la partie postérieure du tronc. Pour détruire ce vice dont la masse des humeurs étoit infectée depuis plus de dix ans, il avoit usé sans succès de tous les remèdes connus. Il prit, deux années de suite, les eaux de Bagnères de Luchon ; c'est, d'après son aveu, de tous les moyens qu'il tenta, celui dont il eut le moins à se plaindre. A son retour, il épousa une jeune de-

---

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'humanité, que les Mémoires de M. *Bacher*, relatifs à cet abus, puſſent y mettre fin. Rien n'eſt plus propre à arrêter un pareil brigandage, que les ſages moyens que ce médecin a propoſés.

moiselle très-saine qui, au bout d'un an de mariage, mit au monde un enfant bien portant, qu'elle allaita avec succès pendant dix mois. A l'époque du sevrage, cette dame s'aperçut qu'il lui survenoit quelques efflorescences dartreuses à la peau, et notamment à la face, lesquelles, n'ayant pas cédé aux évacuans et aux remèdes d'usage, lui causèrent un extrême chagrin. La crainte de voir ses traits altérés par cette éruption, lui faisoit prendre conseil de tout le monde. Pendant l'absence de son époux, un particulier lui recommanda l'eau de salubrité. La première semaine, elle ressentit des maux de cœur; la seconde, elle eut des vomissemens; la troisième, mêmes accidens; la quatrième, les menstrues survinrent; et, pendant leur cours, elle suspendit l'usage de ce remède, pour le continuer la cinquième et la sixième semaines, époque à laquelle je fus mandé.

Je trouvai cette femme au lit, ayant la fièvre au plus haut degré, le visage enflammé, les yeux rouges et presque hors des orbites; une salive infecte et abondante couloit de sa bouche. Les glandes parotides, maxillaires et sublinguales, engorgées de deux côtés, fomroient

d'environ trois pieds et demi, dans la partie basse qui forme les quais, et la partie basse de l'hôpital militaire.

Il est vraisemblable qu'elle fut peuplée en même temps que la côte de Bretagne; les habitans y parlent le même langage. On y trouve des vestiges de la plus haute antiquité. En 1747, on y découvrit deux médailles romaines; une de *Jules César*, l'autre de *Vespasien*: M. de la *Sauvagere*, alors ingénieur en chef, en enrichit son cabinet. Ce même officier y a trouvé des campemens et retranchemens, d'après la tactique des Romains, principalement dans la partie de l'Est-Nord-Ouest, appelée *le vieux château*. C'est de cet endroit qu'on peut parvenir à une péninsule formée de rochers dont l'escarpement fait horreur, et où se trouve un plateau propre à camper six mille hommes. Cet endroit dont les terres élevées ont été rapportées, s'appelle *la pointe du vieux château;* selon M. de la *Sauvagere* c'est un ancien retranchement romain.

La plupart des observateurs donnent à cette île la figure d'une tortue: la tête, appelée *Locmaria*, est au Sud-Est; la queue, appelée *sauzon*, est

au Nord-Ouest, et le dos, nommé *bangor*, ou vulgairement appelé *mer sauvage*, est au Sud; et le ventre, placé au Nord-Est, du côté du continent, est le chef-lieu de l'île: on le nomme le *palais*, et il est fortifié par la citadelle.

Vers la côte dite *mer sauvage*, la mer est agitée, et fréquente en naufrages; il se détache quelquefois de cette côte des masses de rochers que la vague a minées par le bas, qui roulent dans la mer, et s'y engloutissent avec un bruit affreux.

La distance de la pointe de *Locmaria* au Sud, à la pointe des *Poulains*, partie de *sauzon*, située au Nord, est de trois lieues et demie. La plus grande largeur de l'île est d'environ une lieue deux tiers; elle se rétrécit très-irrégulièrement à ses deux extrémités: l'opinon commune ne lui donne que sept lieues de tour, qui en font bien neuf.

Les marins prétendent que cette île est la plus haute de l'Europe; elle sert de ralliement aux vaisseaux qui après des voyages de long cours reviennent en Europe. On n'y trouve guère que six pouces de terre végétale qui repose

sur le roc nud, ce qui contribue à augmenter la chaleur de l'été.

Les vallons d'inégale profondeur depuis les bords de la mer jusque vers le centre de l'île, la coupent agréablement ; les sommets des côteaux sont ornés de joncs marins ou landes, de fougères et de bruyères : le fond est arrosé de sources d'eau vive qui entretiennent la verdure, et la fraîcheur des pâturages.

Les vents dont presque toute l'île est battue, joints au peu de profondeur du sol, empêchent la crue des autres plantes qui sont surprises et desséchées au sortir de la terre, ce qui prive les habitans de légumes.

Il n'y a guère qu'un tiers de l'île en culture. Mais la province l'ayant achetée du roi, et ayant concédé des portions de terres incultes, on pourra faire des défrichemens utiles. La plupart des habitans se servent, au lieu d'engrais, de plantes marines laissées sur la plage, dont les sels actifs ajoutent à la fécondité naturelle du pays qui fournit, dans le voisinage de la mer, des moissons assez abondantes.

Il faut que le climat soit changé, ou que l'indifférence à l'entretien des bois,

soit cause qu'on n'y en trouve plus, car les historiens racontent que cette île étoit toute boisée, et que ses anciens habitans payoient leurs redevances en peaux de lapins ; tandis qu'aujourd'hui les colons sont réduits à se chauffer avec le chaume, les joncs marins, les bruyères, les fougères, la bouse de vaches desséchée, ou avec une espèce de tourbe qui vient de l'imbeuf. Cependant il paroît que l'on pourroit y cultiver le saule, l'osier et l'orme.

Cette île produit beaucoup de plantes capillaires, telles que les politriques, *l'adianthum*, l'osmonde, la fougère ; des plantes antiscorbutiques, tels que le cochléaria, le passerage, le *sysimbrium*, le cresson, l'*apium aquatium*, le *trifolium*, ou *meniantes*, le *samolus Valerandi*, ce qui est d'autant plus heureux, que le scorbut y est endémique.

Le *cyclamen*, la soldanelle, l'*asclépias* ou dompte-venin, et autres plantes s'y rencontrent aussi.

On voit, dans plusieurs endroits, des monumens de la patience, et des travaux pénibles des anciens : ce sont des pierres énormes, disposées, sans aucun ordre, et sous une forme irrégulière,

mais approchant de la pyramidale. On peut présumer que dans l'enfance des arts, elles ont servi de mausolées aux grands hommes. Elles peuvent avoir dix à douze pieds de haut, sur trente ou quarante pieds de circonférence.

Il passe pour constant que Belle-Isle, fut le refuge des lépreux exilés du continent. Ce qui peut aisément confirmer dans cette idée, c'est qu'il s'y en trouve encore des familles entières. La tolérance avec laquelle on laisse les races saines s'allier avec les lépreuses, peut par la suite infecter tout le pays, et faire perdre à l'état de bons matelots, par l'appauvrissement de l'espèce qui doit en résulter. Des ordonnances sages à ce sujet préviendroient ce malheur, et on pourroit à la longue voir disparoître ce fléau : j'ai vu de ces lépreux, entre autres à *Roselière*, dont l'aspect étoit effrayant. Une mère de six enfans, âgée de vingt-six ans, qui à l'âge de quinze ans avoit été très-belle, paroissoit en avoir soixante-dix.

DES EAUX.

Comme le sol a très-peu de profondeur, les eaux sont très-limpides

et très-peu chargées de sélénite et autres substances hétérogènes. M. le marquis de *Paulmy*, ministre de la guerre en 1757, vint visiter cette place; je lui donnai l'analyse des eaux: celle que l'on boit dans toute l'île, est d'excellente qualité; elle cuit parfaitement les légumes, et dissout également bien le savon.

Il y a au chef-lieu deux fontaines très-belles, qui fournissent abondamment aux besoins de la garnison et des habitans; l'eau y arrive par des tuyaux de terre cuite, qui se brisent souvent et laissent perdre les eaux, inconvenient qu'il seroit utile de prévenir en se servant de tuyaux de fer.

Les fossés de la citadelle contiennent aussi plusieurs sources, qui pendant le dernier siége ont suffi à tous les besoins.

Indépendamment des fontaines qui se trouvent au port et à la citadelle, il y a un réservoir, dit *Port-Larron*, qui a été construit par ordre de Louis XIV. Ce réservoir contient 3672 barriques d'eau; il est d'une grande ressource dans les années sèches, et son accès facile le rend très-utile aux vaisseaux qui peuvent y faire leur eau: une es-

cadre pourroit en très-peu de temps s'y compléter de cet objet de première nécéssité ; l'intérieur de l'île est encore pourvu d'excellentes fontaines, remarquables par leur nombre, la qualité de l'eau et leur égale distribution : on rencontre de petits ruisseaux dans tous les vallons.

Il y a encore dans le fort deux vastes citernes dont les eaux sont très-bonnes. Depuis le siége, une belle fontaine s'est tarie ; cet évènement, qui arrive quelquefois pendant les orages, peut également faire paroître des sources qui n'existoient pas.

DE L'AIR.

L'air est très-vif, très-salubre dans les endroits élevés ; il aiguise fortement l'appétit : dans les lieux bas, il est mal sain ; il est infecté par les exhalaisons que la vase produit, et malheureusement le port et l'hôpital sont le plus exposés à ces émanations. Joignez à cela la privation des plantes potagères, et pendant l'hyver l'usage habituel du poisson salé ; et vous aurez la cause du scorbut qui désole souvent la garnison, sur-tout quand elle y passe plus d'une année.

DES VENTS.

Le vent du *sud* est, dans cette île, très-mal sain par son humidité; le passage subit de ce vent au *nord-ouest*, occasionne des maladies graves (maladies aiguës de poitrine). Les exercices qu'on fait faire aux troupes, quand ce vent régne, cause, par la suppression de la transpiration sensible et insensible, des pleurésies, des péripneumonies, des affections catarrhales, des rhumes, des douleurs rhumatismales, principalement dans les équinoxes, dont celui du printemps est le plus meurtrier. Les habitans, qui sortent peu pendant ce temps, savent se garantir de cette dangereuse influence.

Le vent *austral*, qui régne le plus souvent en automne, produit des affections spasmodiques, des pesanteurs, des baillemens, des anxiétés : ce vent est souvent précurseur des tempêtes et des ouragans, auxquels succéde un calme salutaire.

DES SAISONS.

L'automne et l'hyver sont pluvieux et venteux : le printemps est humide, mais

très-doux ; l'été est presque toujours sec : néanmoins les terres bien cultivées y donnent le meilleur et le plus beau grain. Les plantes marines, qui en font le principal engrais, y coopèrent en grande partie. D'ailleurs, de petites pierres crystallines, dont le sol est garni, entretiennent l'humidité, et augmentent un peu la chaleur par le reflet de leurs facettes.

COMMERCE ET RÉGIME DES HABITANS.

Comme le commerce des habitans a un très-grand rapport avec leur manière de vivre, nous ne formerons qu'un seul article de ces deux objets.

Tous les habitans de la campagne sont matelots dès leur enfance, et en même temps soldats (garde-côtes) attachés à la marine ; ils se louent en temps de paix aux habitans du palais, qui font les avances de bateaux armés de 4 hommes. Ces bateaux sont destinés à la pêche de la sardine, qui dure près de cinq mois. Pendant que les hommes sont en mer, les femmes et les enfans salent et préparent le poisson pêché la veille ; cette activité est utile à leur santé et à leurs besoins.

Leurs habitations, qui sont de vraies cahutes, sont si basses et si étroites, qu'on ne peut y entrer sans être courbé; leurs lits en forme de caisses occupent un espace très-resserré et si bas, qu'on peut à peine s'y tenir assis.

Ces habitans de la dernière classe vivent d'alimens très-grossiers, comme tous les habitans de la côte de Bretagne. Ils n'ont que du gros pain de blé noir. Une bouillie faite avec la farine de ce blé, avec celle de seigle, d'avoine ou de millet, est un de leurs mets les plus recherchés. Ils ne mangent presque jamais de viande fraîche; mais ils font de la soupe avec un morceau de salé et beaucoup de choux durs, et montés aussi hauts que des arbrisseaux; ils préparent à-la-fois de cette soupe pour quinze jours, et pour toute la famille. Pendant l'hiver, ils font grand usage de poisson salé, raie, maquereau ou autres, qu'ils ont fait sécher au soleil. Dans l'été, ils ont la ressource de la pêche, et souvent ils vivent chez les bourgeois qui les font travailler: alors ils ont du poisson frais, et ils boivent du vin.

Les coquillages leur fournissent encore une ample nourriture à laquelle

les auteurs ont attribué une vertu prolifique, qui est plutôt due à la continence que la vie maritime entraîne. Des absences au moins de huit ou quinze jours éveillent les desirs, et la liqueur séminale, mieux élaborée, remplit mieux l'intention de la nature. De même que nous voyons les animaux être très-propres à la génération dans le temps que la nature leur a assigné pour accomplir le vœu universel.

Les habitans du palais (ou la petite bourgeoisie) tiennent le milieu pour le régime; ils ont plus d'aisance, et sont moins sujets aux maladies; ils se nourrissent de poissons, de coquillages; ils ont pour boisson du vin de Saintonge, qui est lourd et froid; ils ont de bon pain; ils mangent très-peu de viande, mais ils font de fort bonne soupe avec le serpent de mer, ou le *congre*; et, dans la belle saison, ils en font une autre avec les aiguilles (espèce d'anguille qui est excellente); ils mangent de la sardine qui, dans ces parages, est délicieuse.

La haute bourgeoisie, qui est peu considérable, fait usage de bonne viande, de bon poisson, de gibier, et boit

principalement du fort bon vin de Bordeaux.

La plupart des habitans de cette classe sont des personnes retirées des troupes, qui ont un caractère industrieux, qui mènent une vie active, intéressée, et tout-à-fait contraire à celle du colon qui est lent, sauvage et paresseux, effet de l'habitude et du genre de vie auquel il est voué. En effet, le marin passe alternativement de la fatigue extrême au repos absolu ; il contracte un caractère d'insouciance ; et, sans de grands besoins, il ne peut se déterminer au travail.

Comme ces matelots boivent rarement du vin, quand ils en boivent, c'est à outrance ; ce qui est assez ordinaire au peuple, dans tous les pays où le vin est rare. Les marins de Belle-Isle ont d'ailleurs les qualités du cœur ; ils sont reconnoissans et braves : s'ils sont emportés et violens, ces défauts se trouvent balancés par des vertus qui les tempèrent ; bien-commandés, ils sont capables de tout à la guerre ; ils craignent moins la mort que les maladies ; ils sont susceptibles de superstition ; et quand ils perdent leurs camarades ou amis, ils tombent dans un état de lan-

gueur qui dégénère en épidémie : il arrive quelquefois que ceux qui s'adonnent au vin, deviennent ou foux ou imbécilles.

DES VÊTEMENS.

Les vêtemens des habitans aisés, sont à-peu-près comme ceux du reste de la France. Ceux des paysans et des matelots, ainsi que sur toutes les côtes de la Bretagne, sont faits d'une étoffe moitié fil et moitié laine. Quand cette étoffe est neuve, elle est lanugineuse et très-chaude ; mais en s'usant ; elle se dépouille de son duvet ; elle devient sèche et dure, elle pompe l'humidité, la retient, et contribue, avec les autres causes, à produire les maladies qui dépendent de la suppression de la transpiration et de la malpropreté.

DESCRIPTION DU CHEF-LIEU DE L'ÎLE.

Le Port, dit *le Palais*, reçoit les objets d'importation ; savoir, du vin, de l'huile, du savon, de l'eau-de-vie, quelques fruits, et principalement du bois ; l'exportation se borne à la sardine en barils, et aux navets qui

sont excellens, et qu'on estime beaucoup dans la Basse-Bretagne. La citadelle est à l'entrée du Port; et du côté opposé, se trouve la ville bordée de quais qui suffisent pour garantir des eaux de la mer quand il fait beau: mais lorsqu'il arrive de gros vents ou des tempêtes, cette entrée est bordée de rochers qui rétrécissent le port, et ne permettent d'asile qu'aux bâtimens de 7 à 800 tonneaux tout au plus. Si ce havre étoit débarrassé de quinze pieds de vase, qui, dans plusieurs endroits, en diminue la profondeur, il pourroit contenir de plus gros navires: un autre inconvénient de cette vase, c'est de répandre dans l'air des miasmes putrides à marée basse, ce qui est du plus grand danger dans les fortes chaleurs.

Les maisons du chef-lieu sont assez bien bâties; la plupart des rues sont larges.

La direction du Palais ou chef lieu est de l'est à l'ouest; une autre branche s'élève à angle aigu, vers le sud, sur le penchant du côteau, où M. le le baron *de Warren*, Chevalier-Baronnet, maréchal des camps et armées du Roi, avant-dernier commandant,

fit faire à ses frais une promenade publique où se trouvent des siéges de gazon, bordés d'une haie vive d'aubépine, et des allées de tilleuls et d'ormes (*a*).

Un côteau garantit la ville des vents du sud, ceux de l'est et de l'ouest le parcourent avec violence ; mais la citadelle la met en partie à l'abri des vents du nord.

Un inconvénient d'une très-grande conséquence est le défaut de latrines : on jette dans le port toutes les immondices, dont l'évaporation, à marée basse, ajoute à l'insalubrité de la vase ; et si on se déterminoit à creuser le port, ce seroit alors l'occasion d'empêcher qu'il ne se comblât de nouveau, en forçant les habitans à former des privés ; ce qui produiroit deux grands avantages, la propreté et la santé.

(*a*) Ce n'eſt pas le ſeul trait de bienfaiſance de cet officier compatiſſant : il m'autoriſoit à demander chez lui les alimens, & autres douceurs qui pouvoient hâter la convaleſcence des pauvres malades ; je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de rendre hommage à ſa mémoire : l'époque de ſon commandement en fait une du bonheur de cette île, ſur laquel le chef a tant d'influence.

MALADIES RÉGNANTES SUIVANT LES SAISONS.

Pendant l'hiver, qui est froid et humide, on y voit beaucoup de fluxions catarrhales, des engorgemens aux glandes, un grand nombre de rhumes. Au printemps, il y a des fluxions de poitrine, des péripneumonies très-dangereuses; le pouls est petit, dur, serré; les crachats sont sanguinolens et rouillés; la peau est sèche, &c. et on voit aussi des affections scorbutiques, mais en moins grande quantité qu'en automne: les rhumes sont très-fréquens et opiniâtres.

Il arrive assez souvent, pendant l'été, des vents très-froids qui suppriment la transpiration dans toute la partie qui y est exposée, et il en résulte des atrophies éphémères.

L'automne présente des fièvres intermittentes, effet souvent des mauvais fruits qui viennent de la Terre-Ferme ou du continent.

MALADIES PARTICULIÈRES AUX COLONS.

La manière dont ils sont vêtus,

leurs logemens, concourent, avec leurs alimens, à leur donner des maladies de peau. Peut-être la lépre dont nous avons parlé plus haut, est-elle due aux excès de ces trois causes; le scorbut en devient aussi la suite, ainsi que les fièvres catarrhales, les engorgemens des glandes, le rachitis, la prostration des forces morales et physiques. Il seroit surement facile de combattre ces accidens dans leurs principes, mais l'entêtement des malades s'y oppose; ils abandonnent toutes leurs maladies à la nature. Touché de leurs maux et de leur misère, je sollicitai, et j'obtins la permission de les faire transporter à l'hôpital militaire; mais bien loin d'en être reconnoissans, il fallut employer la violence pour les contraindre, tant l'habitude a d'empire sur les hommes! Cependant, par la suite, ils reconnurent combien le service que je leur rendois leur devenoit précieux, et j'eus le plaisir d'être utile à un grand nombre. D'après cette esquisse à laquelle il faut ajouter le croisement des races saines avec les familles lépreuses, on concevra aisément une infinité de maux dégénérés: de là peuvent naître des enfans infirmes, et encore plus

mal-sains que leurs pères. Qu'il arrive à ces hommes une maladie epidémique : sans aller chercher la cause dans l'air, et dans l'inclémence des saisons, de quelle nature l'épidémie ne sera-t-elle pas? Ces maladies négligées, abandonnées à elles-même, deviendront promptement pétéchiales ou pourprées : c'est ce que j'ai vu arriver fréquemment; car en prenant, selon leur coutume, des médicamens incendiaires, tels que le vin, le sucre, la canelle, &c. ils font passer l'humeur morbifique des premières voies dans les secondes, et jusque dans la masse en général. Les solides et les liquides sont affectés; le pouls est lourd, inégal; la langue est sèche, rayée de rouge dans le milieu et sur les côtés, pulpeuse et jaunâtre; elle est tremblante : bientôt on voit naître le délire, et les soubresauts dans les tendons; la respiration est gênée; il y a de temps en temps de grandes inspirations, quelquefois la maladie est compliquée de vers; le malade ne sent point de mal, il est long-temps à vous répondre, et il le fait difficilement; la prostration des forces est extrême : les malades sont continuellement entre la veille et

le sommeil. Quand la putridité s'annonce, ils ne savent ce que c'est que changer et nettoyer les malades : les gerçures au *sacrum* s'aggravent ; les escares grangreneuses ne sont point soignées, le sphacele, et l'appauvrissement général les fait périr pour la plupart. Ceux qui en reviennent, sont entièrement dépouillés de leur épiderme aux approches de la convalescence.

Dans le commencement de ces maladies (*a*) lorsqu'elles étoient inflammatoires, que le ventre n'étoit point gorgé, que le pouls étoit plein, que les idées n'étoient point suivies, je faisois quelquefois une saignée du pied; ensuite je débarrassois les premières voies par le moyen de l'émétique. Si les signes de putridité s'annonçoient, je faisois usage de la scorsonère ou du scordium dans les boissons, auquel j'ajoutois, selon les cas, le nitre antimonié : tantôt j'acidulois ces boissons, tantôt je les émétisois; je faisois en-

(*a*) Dans l'invasion de la maladie les sueurs ne sont point favorables ; elles annoncent seulement la pléthore : mais vers le second temps la moiteur à la peau est d'un bon augure.

trer dans les potions la teinture d'antimoine, l'esprit volatil de sel ammoniac, quelquefois le camphre; et sur la fin j'ordonnois le quinquina et les amers. J'avois recours aux vessicatoires, aussitôt qu'il y avoit de l'assoupissement. Dans le temps de l'orgasme, je donnois la casse en lavage et aiguisée; par là souvent je prévenois le météorisme du bas-ventre.

Je terminois la cure par de doux minoratifs, et pendant la convalescence je prescrivois du gruau d'avoine, de riz, de sagou, &c.

Je n'ai pas la prétention de donner ici de nouveaux moyens de guérir (*a*); mais j'ai voulu simplement faire voir que la médecine bien administrée peut

(*a*) Parmi les moyens que l'on emploie dans les maladies putrides & malignes, il y en a beaucoup qui sont dus aux médecins que ce siècle a vu naître, ou qui ont été renouvelés par eux: tels sont les préparations antimoniales; l'usage plus fréquent de la saignée du pied, & les vessicatoires. En convenant des avantages infinis de ces remèdes, me seroit-il permis de regretter l'application des ventouses & des sangsues, dont on devroit, je crois, faire plus souvent usage? Je laisse cette question à décider aux maîtres de l'art.

être de la plus grande utilité à des gens qui ne suivent qu'une espèce d'instinct aveugle et meurtrier.

Je ne parlerai pas de la cure prophylactique : trop de causes, tant physiques que morales, s'opposent à ce qu'on puisse la tenter.

La petite vérole est fort rare en cette île; j'y suis resté plus de quinze ans : je n'y ai vu que deux épidémies, une au mois de decembre 1754, que des enfans du régiment de Boulonnois y apportèrent; l'autre six ou sept ans après. Cette dernière attaqua un plus grand nombre de sujets; elle fut aussi plus maligne, quoique l'invasion s'en fit en été. Il en est ici de cette maladie, comme de toutes les autres : la nature n'y est pas plus secondée; le régime incendiaire y est suivi. Parmi les malades qui n'en meurent pas, il y en a un grand nombre d'estropiés par des abcès qui arrivent au temps où ils devroient avoir été purgés plusieurs fois; beaucoup d'autres ont, à la suite, des taies qui les rendent aveugles, ou au moins les privent d'un œil, sans parler des visages qui restent coutu-rés, ou même difformes.

Dans cette île, on voit, à nombre

égal d'habitans, plus de maladies singulières qu'on n'en remarque ailleurs. Ces maladies sont le rachitis, les scrophules, des ankyloses, des abcès, des tumeurs négligées dégénérées en fistules: on y trouve des borgnes, des aveugles, des épileptiques, des imbécilles; il n'y a guère d'année qu'on n'ait, en cette île, des fous ou des maniaques, ce que les habitans attribuent à la vivacité de l'air.

A la pointe des Poulins (*Sauzon*), située au nord, on trouve beaucoup de cacochimes, ce qui m'a toujours paru extraordinaire, à cause de sa position. Il y a aussi un grand nombre de gens attaqués de scorbut et de fluxions de poitrine. Les habitans de cette partie de l'île sont tous adonnés à la mer; ils boivent plus de vin et d'eau-de-vie que ceux de *Locmaria*: la température de cet endroit est plus rude, et la position moins salubre.

DES CASERNES.

Les casernes du fort ou de la citadelle sont magnifiques et très-bien entretenues; ce corps-de-logis domine le reste des édifices; il est escarpé sur

le bord de la mer, et à 48 pieds au-dessus de son niveau : il y régne des courans d'air, ce qui rend cette habitation très-froide, et doit influer sensiblement sur les corps des hommes, comme sur les arbres des remparts, qui sont tout défigurés, et penchés vers le Nord-Est.

La grande façade est au Nord-Est; l'autre est tournée vers l'intérieur de la place.

La partie de *Locmaria* est en amphithéâtre au Sud-Est de l'île; elle reçoit les rayons du soleil qui les vivifient; les maladies y sont moins communes, sur-tout les chroniques. Il est singulier que dans une île d'une si petite étendue, il y ait, quant à la température, une différence si sensible entre cette pointe et celle de Sauzon. A *Locmaria*, le terrain est plus fertile, les productions sont plus précoces.

DE L'HÔPITAL MILITAIRE.

Le rez-de-chaussée de l'hôpital n'est pas à plus de trois pieds six pouces au-dessus des hautes marées, lesquelles avant qu'on eût barré les eaux de la mer au pont *Orgau*, s'étendoient

jusqu'à l'extrémité la plus reculée des salines ; elles pouvoient alors couvrir, dans le port, l'arrière-port et les salines, une surface d'environ douze cents toises quarrées de terrain, dans l'intervalle d'une marée à l'autre.

L'hôpital a la même situation que le palais ; il est construit aux dépens du Havre dans une partie du vallon, adossé à la colline : du côté du midi, ce sont les vents des parties de l'Ouest et de l'Est, qui enfilent le vallon, dans lequel sont contenus le palais et l'hôpital. La mer en arrose les murs deux fois pendant le cours de chaque lune ; mais, dans les intervalles, il y a une grande plage d'eau croupissante de toute la largeur du vallon. Ce local est non-seulement très-propre à entretenir des maladies, mais à en faire naître de plus dangereuses que celles pour lesquelles on va à l'hôpital. Pendant la guerre, nous observions que les troupes du fort, qui est élevé, nous procuroient moins de malades que celles du palais ; et le pavillon *Fouquet*, plus élevé que la citadelle, en donnoit encore moins.

Il y auroit trop de changemens à faire pour rendre cet hôpital propre à remplir les vues bienfaisantes qu'on doit

doit se proposer, et que le gouvernement doit prendre en considération (*a*). Nous ne tracerons point ici le plan qu'il conviendroit de suivre; et nous pensons que le seul parti à prendre pour l'utilité, seroit de construire un autre hôpital dans un endroit plus sain, et de laisser combler l'arrière-port où celui-ci existe : alors ce terrain deviendroit une très-belle place-d'armes où l'on exerceroit les troupes, qui se trouveroient près de leurs casernes, et ne seroient plus dévorées par les vents sur les glacis de la place, et exposées aux maladies qui en sont la suite.

Cet hôpital est tenu fort proprement. on a soin d'y avoir de bons alimens. Ce sont les sœurs de charité de S. Lazare qui en ont l'entreprise et la direction; il est composé de quatre petites salles, deux basses et deux hautes, contenant chacune douze à quatorze lits. Dans les salles anciennes, les lits ne peuvent recevoir qu'un malade; mais les deux salles nouvelles ont des lits à deux malades.

On entre dans les salles, placées de

(*a*) *Voyez* le Journal de médecine, vol. lxxv, pag. 140.

l'Est à l'Ouest, par une cour plantée d'arbres rapprochés, qui nuisent à la circulation de l'air, en ce qu'ils bordent les croisées placées à l'Est ; ces croisées sont au nombre de cinq de chaque côté.

La nouvelle aile, formant l'équère avec les anciennes salles, a son entrée à gauche, directement au pied de la montagne. Il y a huit croisées, quatre à droite au midi, autant à gauche au nord, tant en bas qu'en haut. On trouve, à côté des salles, un jardin potager ; mais quelque soin que j'aie pris, je n'ai jamais pu en faire établir un, dans lequel on cultivât les plantes usuelles en médecine, ce qui pourtant seroit de la plus grande importance.

Les salles basses sont carrelées ; il eût été plus à propos de les planchéïer, à cause de l'humidité. Dans les salles hautes, il y a des planches posées sur des poutres trop minces et trop espacées; de sorte que la marche, ou seulement le mouvement que fait un malade, en se tournant brusquement dans son lit, cause, à toute la salle, un ébranlement incommode aux malades, douloureux pour les blessés, et qui suffit même quelquefois pour déranger le

chirurgien, dans le moment qu'il pratique une opération.

MALADIES ENDÉMIQUES PARMI LES SOLDATS.

La vive lumière du soleil à Locmaria cause, pendant le jour, des *héméralopies* ou cécités, qui se dissipent vers le soir. Cette maladie diffère de la *nyctalopie* que les soldats factionnaires éprouvent à la citadelle, car la nyctalopie commence au crépuscule, et finit au jour (*a*).

Le froid, le serein, les brouillards, souvent très-épais et très-fétides, portent, pendant la nuit, leurs influences sur les sentinelles, leur causent tantôt des affections catarrhales sur les glandes cutanées, sur les parotides (*b*), sur les glandes de la mâchoire, ou sur les testicules; tantôt des fluxions de poitrine, des fluxions sur les angles des mâchoires. A mon arrivée en cette île, mon prédécesseur me fit voir plu-

(*a*) *Voyez* la mention faite de ces deux maladies, dans le second volume des observations de médecine, rédigées par M. *Richard*, pag. 573.

(*b*) *Voy.* Journ. de médec. tom. vij, p. 379.

sieurs de ces malades. A l'apparition de ces fluxions, qui n'étoient point du tout inflammatoires, les chirurgiens, en sous ordre des casernes, étoient dans l'usage de saigner les soldats.

Aussitôt, si ce mal étoit du côté droit de la mâchoire, la métastase se faisoit sur le testicule droit; si c'étoit le côté gauche, après la saignée la fluxion alloit occuper le testicule gauche : je faisois amener ces malades à l'hôpital, je commençois par les faire vomir, ensuite j'administrois un minoratif, et j'ordonnois des boissons apéritives, dans l'intention de corriger la viscosité de la lymphe, et le mal étoit arrêté dès sa naissance.

J'ai donné, à ce sujet, une observation d'une cécité scorbutique, qui fut bien guérie par ces moyens, et sur-tout par l'usage des végétaux. Quand je craignois le scorbut muriatique, j'y joignois le camphre et le quinquina, édulcorés avec le sirop anti-scorbutique du *Codex*.

Les fréquens exercices que font les soldats, quand il régne un vent de Nord-Ouest, les exposent à des fluxions de poitrine. J'ai vu quelquefois jusqu'à cinq ou six hommes attaqués de cette

maladie, le lendemain d'un exercice qu'avoit fait un bataillon pendant ce vent, et j'en prévins MM. les officiers-majors.

Les troupes, qui font un long séjour dans cette île, sont très-sujettes au scorbut; la privation des légumes, l'usage du poisson et de viandes salées, joint à l'humidité, y donnoit lieu. Avant mon arrivée dans cette île, on envoyoit au continent tous les scorbutiques; mais il arrivoit que le mauvais temps de la traversée en faisoit périr quelques-uns, et d'ailleurs c'étoit d'une grande dépense pour le roi, et d'une très-grande conséquence pour le service : j'en représentai l'inconvénient, et l'espèce de discrédit dans lequel on mettoit l'hôpital; cette coutume s'est abolie. L'ouvrage de *Lind*, médecin-chirurgien anglois, m'a servi de guide dans le traitement de cette maladie; j'ai eu à me louer d'avoir adopté ses principes, puisque mes succès ont surpassé mes espérances.

On avoit le même préjugé pour les maladies vénériennes; je représentai l'inconvénient d'éloigner ainsi les soldats de leurs corps, et j'obtins de traiter aussi les vénériens : mes succès ont

été si décidés, que non-seulement je conservai ceux de la garnison, mais encore on m'adressoit ceux des régimens qui étoient à la côte de nos parages, plutôt que de leur faire faire quarante lieues, en les envoyant à Brest, seul lieu où cette maladie se traitoit; je conserve encore des lettres de félicitation de M. le duc de *Choiseul* et de M. *Le Bret*, pour lors intendant de la Bretagne.

Quand les soldats étoient attaqués de nyctalopies, les vomitifs, les purgatifs, les incisifs, enfin tous les remèdes qui peuvent redonner le ton aux solides, et combattre la dépravation des liqueurs, m'ont réussi.

J'ai vu avec peine que l'usage prévaloit dans cette place comme ailleurs, sur la raison; tous les ustensiles de cuisine des soldats étoient en cuivre; j'ai eu souvent occasion d'en combattre les effets: il est facile d'y obvier, en y substituant du fer battu. La proscription des vases de cuivre pour les débitans de sel, pour les laitières et autres états, auroit dû s'étendre jusque sur les vases qui servent à la cuisine des soldats, la médecine prophylactique étant la plus certaine et la plus facile.

A Belle-Isle, chaque particulier est obligé de cultiver les plantes potagères et les légumes dont il fait usage, ce qui les rend fort rares; tout le temps étant employé à la préparation du poisson. On tire ces plantes du continent, la garnison en est privée, le soldat en pâtit; car les végétaux frais sont essentiels aux troupes: quand elles en manquent, leurs fibres acquièrent de la rigidité, et les maladies qui les attaquent, sont le plus souvent inflammatoires.

ETABLISSEMENT DE FAMILLES ACADIENNES EN CETTE ÎLE.

Lors de la révolution qui fit passer l'Acadie sous la domination angloise, un grand nombre d'habitans de cette colonie aimèrent mieux abandonner leur pays et leurs biens, que de renoncer à leur religion et au gouvernement françois auxquels ils étoient attachés. Ni les promesses, ni les menaces, ni même les mauvais traitemens ne purent ébranler leur résolution. On les emprisonna, on les sépara les uns des autres, on les traîna de ville en ville, on les amena en Europe, et jusqu'en Angleterre; enfin, las de les persécuter, on les rendit à

la France. Il se retira en Bretagne plus de deux cents familles de ces Acadiens, desquelles soixante-dix-huit vinrent, en 1765, s'établir à Belle-Isle, où, avec l'approbation du ministère de France, les états de Bretagne, qui avoient acheté du Roi tous les droits pécuniaires de cette île, leur donnèrent en propre des terres à défricher. Chaque colon en a trente ou quarante journées ou arpens; savoir, vingt en labour, dix en prés, et dix autres en pâturages ou landes.

La province de Bretagne les a distribués dans les quatre paroisses de l'île; elle leur a avancé des matériaux pour construire leurs maisons, des ustensiles pour défricher leurs terres, des graines pour les ensemencer, des bestiaux à élever; elle a en outre octroyé à chaque individu, né ou à naître, six sols par jour, jusqu'à ce que la peuplade eût récolté de quoi subsister. En peu de temps ces Acadiens ont donné une nouvelle vie à l'île. Presque tous sont, à la fois, cultivateurs, boulangers, maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers, couvreurs, charrons; ils préparent leurs vêtemens, ils font les harnois de leurs animaux domestiques,

ils les ferrent eux-mêmes. Quelques-uns, avec cela, sont encore horlogers, orfévres, luthiers, &c. Ce sont véritablement des hommes presque universels, et tels qu'il les falloit dans leur pays, où les habitations sont isolées, et où il faut réunir, dans chaque famille, tous les arts nécessaires aux besoins et à l'agrément de la vie.

Il n'y a point au monde de spectacle plus attendrissant que la vue de ces nouveaux colons. Tout brille, tout flatte en eux; l'attachement à la religion, les mœurs, l'amour du travail, la douceur, la bonne conduite, l'industrie; tout en eux est fait pour attirer les regards du philosophe, et consoler l'homme de bien, qui souvent cherche en vain ailleurs des tableaux propres à satisfaire son cœur. Au moins telles étoient ces familles estimables, quand j'avois le bonheur de les connoître et de vivre au milieu d'elles. Leurs habitations étoient bien tenues, leurs terres étoient en bon rapport, on en obtenoit de belles moissons, et beaucoup de bons végétaux, propres à la nourriture, sur-tout des patates ou pommes de terre; leurs bestiaux étoient bien soignés, et fructifioient.

Je n'ai pu me souvenir de ces bonnes gens sans parler d'eux, et j'espère qu'on me pardonnera cette espèce d'épisode, en faveur de l'intérêt que doit inspirer ces honnêtes Acadiens.

MALADIES DES ANIMAUX.

Il n'y a pas dans cette île de maladies dangereuses sur les animaux, et la mortalité n'est pas considérable; cependant, quand les hivers sont humides et irréguliers, les animaux, pour la plupart, en souffrent beaucoup, et périssent, parce qu'ils passent la nuit comme le jour aux injures de l'air. Les frimats, la malpropreté, engendrent une vermine qui les dépouille; les chevaux, les vaches, les moutons, tous sont dans l'état le plus misérable. Le printemps rétablit parfaitement ceux qui y ont résisté.

Quand les étés sont très-chauds et secs, comme il y a tout au plus six pouces de terre végétale sur le rocher qui constitue toute l'île, l'herbe se sèche jusqu'à la racine; les fontaines se tarissent, l'eau devient rare, tous ces animaux en pâtissent; les chevaux, les bœufs, les vaches et les moutons, &c.

essuient des maladies, sur-tout les vaches et les brebis, ces femelles dissipant davantage par la sécrétion du lait.

Les chevaux, qui sont toujours au vert, se déshabituent de boire et de manger de l'herbe sèche; ce qui contribue à leur donner une constitution foible, et les rend mous, au point qu'ils ne peuvent que rarement faire une route qui excède trois ou quatre lieues.

Les causes, dont nous venons de parler, rendent les moutons sujets au claveau. Les frimats, très-communs dans l'île pendant l'hiver, quoique la gelée n'y soit pas très-forte, accablent ces animaux; les agneaux y naissent de fort bonne heure; un grand nombre meurt dans les landes: l'espèce de ces moutons étant très-petite, les agneaux en sont frêles, délicats, et ne peuvent résister aux rigueurs des saisons, et perpétuent une race dégénérée; cependant la chair de ces moutons est très-bonne.

Par les mêmes raisons, les volailles ont peine à s'élever; elles sont souvent attaquées de fluxions catarrhales, que l'on peut attribuer à l'usage où l'on est de faire coucher ces animaux en plein

air pendant l'automne, et même pendant l'hiver. Cette maladie a son siége dans les sinus maxillaires supérieures; elle gagne l'orbite, et forme une tumeur qui fait disparoître la face, si je puis m'exprimer ainsi : la matière qui la forme, est comme de la cire, et souvent crétacée ; la tumeur s'accroît au point qu'elle chasse le globe de l'œil hors de l'orbite; elle se communique souvent au cerveau, et fait mourir les volailles, si on ne leur fait l'opération de bonne heure. J'ai tenté cette opération, et j'ai enseigné aux propriétaires les moyens de la pratiquer. Elle consiste à ouvrir la tumeur, à la vider de tout ce qu'elle contient, et à tenir ensuite les animaux dans un endroit clos, pendant quelque temps, et la guérison s'en fait promptement. La difficulté de faire des élèves, et la maladie que nous venons de décrire, ne regardent que les poules, et plus encore les dindons; mais les canards, les pigeons réussissent très-bien, à cause du climat humide et aquatique pour les oies et les canards, et de l'air et du sel marin pour les pigeons.

J'ai eu, à Belle-Isle, une poule qui avoit le jabot ulcéré, au point que les

autres poules venoient manger, dans ce jabot, la graine qui y étoit contenue. Le suc gastrique, qui sortoit de cette poche avec les plumes, formoit une espèce de paroi qui empêchoit que la mangeaille ne tombât du jabot, à mesure qu'elle etoit avalée ; je ne voulus point faire tuer cette bête, et la nature seule l'a parfaitement guérie.

J'ai eu un cocq qui pondoit de petits œufs ; j'ai encore un de ces œufs dans mon cabinet. J'ai eu des canards qui s'accouploient avec les poules, ce qui est commun dans cette île ; il en résulte des poulets, qui ne sont différens des autres, qu'en ce qu'ils ont les pattes semblables à celles des canards.

DES ÎLES DE HOUAST ET D'HÉDICK, ADJACENTES A BELLE-ISLE.

Ce qui m'engage à donner une idée de ces îles, c'est qu'elles dépendent du gouvernement de Belle-Isle, et ont avec elle les relations les plus intimes, pour le service militaire, sur-tout en temps de guerre.

L'île de Houast est à quatre lieues de celle de Belle-Isle, et à quatre du continent ; elle a environ une lieue de

long, deux lieues ou deux lieues et demie de tour, sur un peu plus d'un quart de lieue de large. La terre y est aussi élevée qu'à Belle-Isle, aussi fertile, et a le même fonds pierreux ; il y vient d'excellent blé, il y a beaucoup de lapins, parce qu'il y a peu d'habitans, et qu'ils sont presque toujours absens à cause de la pêche, et du service de la marine, auquel ils sont engagés : les eaux y sont assez bonnes, l'air y est assez sain.

Il y a des ouvrages pour s'y défendre quelque temps : il y avoit autrefois une belle tour que les Anglois détruisirent en 1746. J'ai eu de ces îles beaucoup de maladies chroniques à traiter, ainsi que des scorbutiques.

L'île d'Hédick est sur la même ligne, à une lieue au sud-est de Houast ; elle est très-plate en comparaison de cette dernière : on y tient aussi une garnison qui, pendant l'éte, l'hiver et l'automne, est presque toujours malade d'obstructions, de fièvres quartes et de scorbut. On envoie ces malades à Belle-Isle. On peut attribuer la cause de ces maladies à une mare placée dans le milieu de l'île, près de l'endroit où se tiennent les troupes ; c'est à une

grande lieue de la pointe de cette île, vers le sud-est, que se passa le malheureux combat naval, où M. de *Conflans* commandoit, le 20 novembre 1759; combat que j'ai vu de Belle-Isle.

Personne encore, à ma connoissance, n'a parlé de Belle-Isle, et n'a donné une description détaillée de cette place importante, parce qu'elle offre une espèce d'entrepôt à l'ennemi qui auroit dessein de faire quelque descente sur les côtes de Bretagne, et qu'elle fait époque, par la conquête qu'en firent les Anglois en 1760. J'y ai fait un long séjour; je viens d'en décrire les principales choses qui méritent d'être remarquées : je souhaite qu'un autre achève et perfectionne ce que je n'ai fait qu'esquisser.

REMARQUES ET OBSERVATIONS

Sur l'utilité des injections d'eau tiède, pour dégager l'algalie ou la sonde des caillots de sang, et du sédiment des urines qui peuvent l'obstruer, dans le cas de rétention d'urine; sur l'avantage des sondes

de gomme élastique, et sur la manière d'en diriger l'application; par JEAN-PIERRE TERRAS, *correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris, chirurgien de l'hôpital de Genève.*

La rétention d'urine met très-souvent le chirurgien dans le cas d'introduire l'algalie ou la sonde dans la vessie pour en retirer l'urine; mais lorsque ce sont des varices, ou des embarras vasculaires du tissu spongieux du canal de l'urètre, qui causent la rétention, il est rare qu'on puisse introduire la sonde dans la vessie, sans occasionner l'issue plus ou moins grande d'une certaine quantité de sang, par la rupture de quelques-unes des veines variqueuses répandues dans le canal de l'urètre, sur-tout vers le col de la vessie. Cette espèce d'hémorragie lorsqu'elle est médiocre, est plutôt utile que nuisible; c'est une saignée locale qui débarrasse le canal de l'urètre, et permet plus facilement l'introduction de la sonde.

Nous ferons remarquer ici que quoiqu'en général il convienne d'user de

beaucoup de douceur et de prudence, en introduisant la sonde dans la vessie, cependant, sur-tout dans le cas d'engorgement variqueux du canal de l'urètre, la pratique m'a appris qu'il est quelquefois nécessaire de forcer avec l'algalie, sans quoi on risqueroit de ne pas franchir les obstacles et de ne pouvoir pas réussir à sonder. Les jeunes praticiens ne doivent pas s'inquiéter ni s'arrêter, en voyant sortir un peu de sang; on n'a pas à craindre de faire de fausses routes, quand on connoît, et qu'on suit bien la direction du canal: quelquefois après avoir éprouvé de grandes difficultés, on retire la sonde, on la huile de nouveau, on la reporte dans le canal, et elle entre facilement, cela m'est arrivé plus d'une fois; quelquefois aussi on doit changer de sonde, et en prendre une dont le calibre soit plus gros, car souvent elle n'entre que mieux. Toujours est-il vrai qu'il n'est pas prudent d'aller à la campagne chez un malade dans le cas d'être sondé, sans porter plusieurs sondes ou algalies de grandeur et de grosseur différentes, ainsi que de courbure.

L'expérience m'a fait connoître que

le plus grand inconvénient de l'issue du sang, en introduisant la sonde dans la vessie, est que le caillot qui en résulte, en obstruant le conduit et les yeux de la sonde, empêche l'urine de sortir, ce qui s'oppose au soulagement du malade.

En pareil cas, lorsque j'étois assuré que la sonde étoit parvenue dans la vessie, après avoir employé inutilement le stilet pour la déboucher, j'ai injecté avec une seringue convenable de l'eau tiède; j'ai réitéré et poussé avec assez de force cette injection, et j'ai toujours eu la satisfaction de réussir à rendre la sonde libre, en délayant et en entraînant ainsi les caillots de sang, qui obstruoient les yeux et le conduit.

Ce moyen, tout simple qu'il est, m'a paru n'être pas assez connu des praticiens, puisqu'on voit qu'ils ne conseillent les injections que pour nettoyer la vessie, lui redonner son énergie et ses facultés, dans le cas de paralysie. M. *Goulard* conseille de frotter le bout et les yeux de la sonde avec de la graisse ou du beurre; il croyoit que ces substances grasses ne devoient se fondre qu'après que la sonde seroit entrée dans la vessie, et la garanti-

roit de l'introduction du sang dans les yeux de cet instrument : mais ce praticien n'avait pas fait attention que les graisses, sur-tout en été, peuvent se liquifier avant que la sonde ait pénétré dans la vessie, sur-tout lorsqu'on éprouve beaucoup de difficultés pour y arriver, ce qui rend ce moyen inutile.

Le *cathétérisme* est d'une si grande importance, que je conseille à tout chirurgien qui ne peut pas venir à bout de sonder son malade, d'appeler à son secours quelque confrère plus adroit. On doit faire généreusement tout sacrifice d'amour-propre pour le bien du malade, et pour éviter la ponction de la vessie; car quelque perfectionnée que soit à présent cette opération, elle n'a jamais le même avantage que celui de retirer les urines par la voie naturelle. Je dis cela, parce que je sais qu'il y a des chirurgiens assez suffisans, et assez pleins d'amour-propre pour croire que n'ayant pu sonder leur malade, aucun de leurs confrères ne doit être plus heureux ni plus adroit, et qu'ils se décident trop légèrement à pratiquer la ponction dans la vessie.

L'algalie ou sonde d'argent est sans contredit un excellent moyen pour re-

tirer les urines de la vessie. Il est très-important de savoir bien s'en servir: plusieurs praticiens ont donné de bonnes règles pour l'empoyer utilement et sans danger. Mais malgré les perfections que M. *Petit*, célèbre chirurgien, lui a données, les malades ne peuvent garder cet instrument dans le canal qu'avec beaucoup de gêne et d'incommodité.

Cependant il convient beaucoup, dans le cas de rétention d'urine, de placer à demeure une sonde par où le malade puisse uriner à volonté: ce n'est pourtant qu'après avoir introduit l'algalie deux ou trois fois, que, si les urines ne viennent pas encore naturellement, je place dans le canal une sonde de gomme élastique; car il est très-important d'éviter la trop fréquente introduction de la sonde dans la vessie, qui, dans le cas d'irritation et d'engorgement variqueux dans le canal, peut renouveler l'hémorragie, et exciter de vives douleurs et des spasmes. Les malades redoutent toujours d'être sondés; ce n'est, comme l'on sait, que dans le cas d'inertie du canal, ou de paralysie du corps de la vessie, qui arrive sur-tout aux vieillards, qu'on peut in-

troduire l'algalie avec facilité et sans douleur.

Les sondes de gomme élastique (*a*), sont un moyen aussi utile qu'ingénieux. Toutes les fois que la rétention d'urine continue un certain temps, ces sondes ont l'avantage de réunir la solidité à la fléxibilité : la force du stilet dont elles sont armées, permet de les introduire assez facilement avec les mêmes précautions que l'algalie. On doit avoir soin de bien retenir la sonde, pendant que de l'autre main on retire le stilet doucement et sans secousse, pour ne pas déranger la sonde, n'y fatiguer le malade.

Une des principales attentions est de bien assurer la sonde au moyen de deux liens ou chévillières qu'on passe en anse aux anneaux du pavillon de la sonde, qu'on vient fixer à une bande ou ceinture placée autour du corps. J'ai remarqué qu'il ne faut pas que ces cordons soient trop tendus, parce qu'alors, dans les mouvemens que peut faire le malade, ces attaches contribuent plutôt à faire sortir la sonde qu'à l'as-

(*a*) Du sieur *Bernard* & de MM. *Durand* frères.

sujettir. C'est aussi un inconvénient de faire passer les attaches derrière la hanche en manière de sous-cuisse.

M. *Jurine*, notre confrère (*a*), a imaginé une espèce d'étui qu'on peut faire en fer-blanc ou en tout autre métal ; il est échancré par en haut, fermé par en-bas, mais percé de plusieurs petits trous pour laisser échapper l'urine ; on peut l'ouvrir par en-bas comme un étui pour pouvoir ôter ou mettre le bouchon à la sonde, sans être obligé de déranger l'instrument dans lequel on introduit le membre viril, ayant la sonde dans le canal, et on le fixe en place à-peu-près comme l'urinoir dont on se sert dans le cas d'incontinence d'urine.

J'ai pensé même qu'on pourroit se contenter d'une petite poche ou fourreau de peau, qu'on fixeroit comme l'instrument dont nous venons de parler. Il auroit l'avantage d'être plus fléxible ; on pourroit le changer quand il seroit sale. M. *Jurine* assure qu'à la faveur du moyen qu'il propose, la sonde est très-bien assujettie, que les malades peuvent se lever et se promener dans

(*a*) Habile & ingénieux praticien, chirurgien consultant du grand hôpital de Genève, &c.

leur chambre, sans la déranger. Quand les malades seront au lit, on pourra se passer de cette machine; la sonde sera simplement fixée comme nous l'avons dit.

Il est aussi à désirer que le pavillon des sondes de gomme élastique ne soit plus en cire. Cette substance n'est pas assez solide; l'humidité et la chaleur la détruisent facilement. Quand le pavillon est d'argent, ou d'autre métal avec deux anneaux, cela est bien à préférer pour assujettir la sonde. J'ai été une fois assez embarrassé : le pavillon en cire ayant manqué, et mon malade ayant une verge longue, je vis le moment où je perdois de vue la sonde, en s'enfonçant dans le canal de l'urètre. Comme j'avois eu assez de peine à l'introduire, je ne voulus pas la retirer malgré cet incident; je pris le parti, pour la fixer, de la percer à deux ou trois lignes de son extrémité, ou embouchure, avec une assez forte aiguille armée d'un fil double. J'en entourai la sonde de plusieurs tours, pour faire un espèce de bourlet, assujetti par des nœuds, et je fixai le reste de mon lien de fil de chaque côté à une bandelette mise autour du corps.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse; Tome premier. *A Toulouse, chez* Manault, *libraire*, 1782; *in*-4°. *de* 313 *pages, avec figures.*

1. Cette ville, célèbre par les savans qu'elle a produits, s'honoroit de posséder dans son sein la plus ancienne société littéraire de l'Europe; (les jeux floraux) mais il lui manquoit une académie consacrée à la culture des sciences. Ce fut, en 1729, que trois hommes de mérite, songèrent à lui procurer un avantage dont plusieurs villes moins considérables jouissoient depuis long-temps. A peine eurent-ils communiqué leurs vues, qu'un grand nombre de citoyens, distingués par leurs talens, s'empressèrent de concourir avec eux à l'exécu-tion de ce projet. Ils obtinrent d'abord, du cardinal *de Fleuri*, la permission de s'assembler; enfin, au mois de juin 1746, furent adressées au Parlement des lettres-patentes portant établissement, à Toulouse, d'une Académie royale des sciences, inscriptions & belles-lettres, dont le Roi se déclara le protecteur.

Nous ne parlerons, dans cette notice, que des

mémoires relatifs à la médecine ou à la phyſique.

1°. *Obſervation ſur une privation abſolue d'alimens, ſupportée pendant dix-huit jours ; par M.* SABATIER, *docteur en médecine.*

Un garçon, aſſez robuſte, âgé de quinze ans, tomba, aux approches de la nuit, dans un puits abandonné, & profond de vingt-ſept pieds; ſa voix s'enroua bientôt, & s'éteignit. Il paſſa dix-huit jours dans cet horrible ſéjour, ne prenant que quelques gorgées d'eau ; enfin le dix-neuvième jour, l'enrouement diminue : ſes cris ſont entendus ; on vient à ſon ſecours ; on lui deſcend une échelle ; il monte : mais à peine eſt-il parvenu au dernier échelon, qu'il tombe en défaillance, & y reſte pendant une demi-heure. Ayant recouvré l'uſage des ſens, il dit qu'il a faim, & a la force de manger. Il étoit d'une maigreur & d'une foibleſſe extrêmes, ſes pieds & ſes jambes étoient enflés & livides. Il tomba dans une imbécillité, qui dura quatre mois & demi ; il en guérit peu-à-peu, & recouvra une ſanté parfaite.

2°. *Obſervation ſur trois chiens nés avec la tête & le bec d'un perroquet.*

3°. *Mémoire ſur la prétendue régénération des os ; par M.* BRUN.

L'auteur met ici le ſyſtême de la régénération dans tout ſon jour; il démontre qu'elle n'a pas lieu dans les os.

4°. *Obſervation ſur l'hydrocéphale de Begle ; par M.* MARCORELLE.

C'étoit une fille âgée de dix-neuf mois &

treize jours, que l'on conduiſoit de ville en ville, & dont on ne ceſſoit de parler dans les ouvrages périodiques. M. *Marcorelle*, qui aſſiſta à l'ouverture & à l'examen de la tête, en a fait un rapport circonſtancié à l'académie.

5°. *Notice de l'état actuel de la botanique à Toulouſe.*

6°. *Obſervations ſur le thé du Mexique ; par M. GARDEIL.*

C'eſt le *chenopodium ambroſioïdes* de *Tournefort* & de *Linné.*

7°. *Pratique de l'inoculation à Toulouſe.*

Elle ne date que de l'année 1764.

8°. *Obſervation ſur la maladie qui régna à Toulouſe, en* 1752.

Cette maladie a été regardée par tous les médecins de Toulouſe, comme une fièvre maligne, épidémique, pétéchiale. La violence des accidens qui l'accompagnoient; le grand nombre des habitans qui en furent attaqués ; les taches pourprées de différentes couleurs, qui parurent ſur le corps de preſque tous les malades, ne laiſſent aucun doute à ce ſujet.

9°. *Obſervation ſur une maladie épidémique des glandes du col.*

Pendant le printemps de l'année 1741, il régna à Cazères, petite ville ſur la Garonne, une maladie épidémique qui affectoit les glandes du col. M. *Binet*, médecin, qui l'obſerva avec beaucoup de ſoin, en décrit les ſymptômes, les cauſes & la méthode curative.

10°. *Obſervation ſur une attaque de catalepſie ; par M. SABATIER, médecin.*

Une fille ayant été saisie d'une grande frayeur, peu de temps après la première apparition des régles, tomba, dès ce moment, dans la mélancolie : les régles n'eurent plus de périodes constants. La malade cependant conserva un air de santé ; elle fut, pendant six ans, dans cet état, lorsqu'un jour, à onze heures du soir, elle éprouva un paroxysme de catalepsie ; elle demeura trois heures dans une immobilité absolue. M. *Sabatier* fit passer l'accès, avec le tartre stibié & les lavemens émétisés.

11°. *Mémoire sur un méphitis ; par M. d'ARQUIER.*

M. *d'Arquier* rend compte de l'accident arrivé à deux hommes qui, en nettoyant un puits, faillirent y perdre la vie. En lisant ce Mémoire, on reconnoît un physicien instruit, & un médecin habile.

12°. *Histoire naturelle du lagopède ; par M. DE LA PEYROUSE.*

Le lagopède est le *tetrao lagopus* de *Linné*. C'est un oiseau remarquable par l'extrême blancheur de ses plumes qu'il conserve une partie de l'année, tandis que durant l'autre, elles sont d'une couleur sombre méconnoissable. Il aime à vivre parmi les glaces & les frimats. Cet article est curieux pour les naturalistes.

13°. *Accident arrivé à deux maçons, dans une fosse d'aisance, en 1779 ; par M. DE PUYMAURIN.*

Deux écus de six livres étant tombés dans une fosse d'aisance, deux maçons, jeunes, & dans le meilleur état de santé, osèrent y descendre pour retirer ces pièces d'argent ; il leur en coûta la vie.

14°. *Description de quelques plantes des Pyrénées ; par M.* DE LA PEYROUSE.

Il s'agit ici du lauréole à calice ; (*daphne calycina*) de la potentille des frimats ; (*potentilla nivalis*) de la potentille pied lionière ; (*potentilla alchimilloïdes*) l'épervière rhomboïdale, (*hieracium rhomboïdale ;*) le chardon polymorphe ; (*carduus polymorphus.*) Cet article plaira aux botanistes ; les descriptions en sont claires & précises, & les plantes, gravées en taille-douce d'après nature, avec des explications. Ces plantes ne paroissent pas avoir été connues de *Linné.*

15°. *Mémoire sur la mortalité des bœufs, qui a dévasté une partie du haut-Languedoc, en 1775 ; par M.* GARDEIL.

La description de cette épizootie est bien faite ; si malheureusement cette funeste maladie reparoissoit, ce Mémoire empêcheroit de la méconnoître, & indiqueroit la conduite qu'il faudroit tenir pour en arrêter les progrès.

16°. *Mémoire sur une mine de Manganèse native ; par M.* DE LA PEYROUSE.

Cette mine native, très-pure, ne contient aucune particule attirable à l'aimant. Elle est unique jusqu'à ce moment, & vient des mines de fer, du comté de Foix. M. *de la Peyrouse* se montre, dans ce Mémoire, aussi habile minéralogiste, qu'il a prouvé précédemment qu'il est savant dans la botanique.

17°. *Description de quelques cristallisations ; par le même.*

Ces cristallisations rares & singulières ont

été remarquées par M. *de la Peyrouſe*, dans le ſpath calcaire, le quartz, le jaſpe, le ſpath fluor, le ſoufre natif, la pyrite ſulphureuſe, & dans les mines d'argent rouges & blanches, ainſi que dans celles de biſmuth.

Ce Recueil mérite une place dans la bibliothèque des ſavans.

A Dissertation on the influence of the passions upon disorders, *&c.* C'est-à-dire, *Diſſertation ſur l'influence des paſſions dans les maladies du corps ; par* GUILL. FALCONER, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres ; in*-8°. *A Londres, chez* Dilly, 1788.

2. A la ſuite de quelques réflexions générales, de quelques faits & de quelques propoſitions préliminaires, M. *Falconer* prend pour guide la noſologie de M. *Cullen*, pour déterminer les effets des paſſions ſur différentes maladies ; telles que les fièvres intermittentes, le *typhus* (y compris la peſte,) la phrénéſie, l'odontalgie, la goutte, les hémorrhagies, l'apoplexie, la ſyncope, l'hypocondriacie, le *chloroſis amatoria*, l'épilepſie (conjointement avec la crampe & le hocquet), l'hyſtéritie, la mélancolie, la manie, le ſcorbut, l'ictère ſpaſmodique & la noſtalgie. De là l'auteur paſſe à la deſcription des mœurs qui, de la part du médecin, peuvent lui aſſurer la confiance des ma-

lades, & il termine cet écrit par l'éloge du docteur *Fotergill*, fondateur de la médaille décernée à l'auteur de cet opuscule.

W. X. JANSEN, phil. et med. D. de pelagra, morbo in mediolanensi ducato endemio; *grand in*-8°. *de* 71 *p. A Leyde, chez* A. et J. Honkoop, 1788.

3. La pélagre, ou, comme les Italiens l'appellent, le *mal del sole*, paroît propre au duché de Milan. Quelques médecins prétendent que c'est une maladie nouvelle, & notre auteur assure qu'il ne l'a vue décrite dans aucun auteur ancien. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quelques années ses ravages ont tellement augmenté, que l'on craint qu'à la fin elle ne dépeuple le pays. Pour en arrêter les progrès, l'empereur a établi un hôpital à Legnano, à environ quinze miles de Milan, dans lequel on reçoit quarante personnes attaquées de cette maladie : ce prince a encore ordonné que dix malades de la pélagre seroient reçus, tant à Milan qu'à Pise, dans les hôpitaux de ces deux villes, afin que les médecins aient l'occasion de faire des recherches sur la nature & sur le traitement de ce fléau. C'est dans ces hôpitaux que M. *Jansen* a puisé, en partie, les détails qu'il communique; il s'est procuré d'autres instructions par la lecture & par la conversation avec d'autres médecins.

Son ouvrage est divisé en sept chapitres. Dans le premier, l'auteur s'occupe des différentes déno-

minations qu'on a données à cette maladie : il en donne enſuite une idée, & expoſe le fruit des recherches qu'il a faites ſur l'époque de ſon apparition.

Dans le deuxième chapitre, il décrit ſa marche; le troiſième concerne ſes variétés : l'aitiologie fait le ſujet du quatrième. On lit, dans le cinquième, le tableau des diverſes complications qu'elle préſente: le prognoſtic remplit le ſixième, & la méthode curative eſt tracée dans le ſeptième.

Voici le caractère de cette maladie, tel que M. *Janſen* le donne : *Morbus endemius, verno tempore macula roſea in dorſo manûs plerumque ſe primò manifeſtans, hyeme diſparens, ſed quæ ſequenti anno haud rarò gravioribus ſtipata ſymptomatibus recurrit, tandem melancolia, mania ſpaſmiſque comitata mortem vix non ſemper inferens.*

Cette maladie, à laquelle les payſans ſont plus ſujets qu'aucune autre claſſe de citoyens, commence régulièrement ſa première attaque au printemps : il paroît alors ſur le dos de l'une ou de l'autre main, quelquefois ſur une jambe, ou bien à la nuque, rarement au viſage, une tache rouge, luiſante, ſemblable, à quelques égards, à la roſe, mais ſans douleur & ſans démangeaiſon. Autour de cette tache, s'élève un grand nombre de petites puſtules de diverſes couleurs : la peau devient parcheminée, ſe fend, & tombe en écailles blanches, farineuſes, &c. La tache rouge ſe conſerve un certain temps; cependant peu-à-peu ſa couleur devient moins intenſe, juſqu'à ce que, vers le mois de ſeptembre, elle diſparoiſſe totalement. A l'exception de cette tache & un certain relâchement du corps, le malade

n'eſſuie aucun changement dans ſon état. L'appétit eſt bon, & les ſécrétions ſe font comme à l'ordinaire. Durant l'hiver, rien n'annonce aucune diſpoſition vicieuſe; au contraire, le malade paroît jouir de la plus parfaite ſanté: mais à peine les approches du printemps ſe font-elles ſentir, que la tache rouge reparoît, & que ſouvent les ſymptômes qui l'accompagnent, deviennent plus graves. Il y a pourtant des malades qui reſtent exempts de tout nouvel accident, pendant ſix, huit & même quinze ans; chez leſquels, à la vérité, la tache reparoît au printemps, & diſparoît dès le mois de ſeptembre; mais qui n'en ſont pas plus affectés, pendant cette ſuite d'années, que lors de la première apparition. Cependant, ordinairement les taches, lors de leur deuxième ou troiſième retour, deviennent plus larges, la peau plus deſſéchée, & les fiſſures plus nombreuſes: le malade ſe plaint de violens maux de tête, devient timide, ſe décourage, eſt très-fortement affecté de tous les changemens de temps, craint le travail, & ſe ſent accablé de laſſitude au moindre exercice qu'il ſe donne. Toutefois, il peut encore aller & venir, l'appétit continue à être bon, & la maladie eſt régulièrement ſuſpendue pendant l'hiver; mais elle reparoît au printemps avec plus de violence: enfin le courage ſe perd tous les jours de plus en plus; la plus profonde mélancolie s'empare du malade. Chez quelques-uns, ces ſymptômes ſont accompagnés de ſueurs ſingulièrement fétides, & dont l'odeur approche de celle du pain moiſi. Durant tout ce temps, on n'obſerve aucun accident fébrile: l'appétit & la digeſtion continuent à ſe ſoutenir; aucune ſécrétion ne paroît dérangée; mais à meſure que la

maladie fait des progrès, le ſyſtême nerveux s'affoiblit, & les extrémités inférieures deviennent paralyſées; les vertiges, le délire ſe mettent de la partie, & ſe terminent enfin par une démence complète, qui prend, chez les divers malades, toutes les différentes formes dont elle eſt ſuſceptible : mais l'envie de ſe noyer eſt commune à tous. A cette aliénation d'eſprit ſe joignent l'atrophie & une diarrhée colliquative que rien ne peut arrêter; il y a même des ſujets chez lesquels ce flux de ventre commence avant le délire. Alors l'appétit ſe perd tout-à-coup, bien qu'il revienne quelquefois avec tant de violence, que les malades crient la faim, lors même qu'ils ſont travaillés des plus affreuſes convulſions qui, dans cette maladie plus que dans toute autre, ſont non-ſeulement terribles & variées, mais durent encore juſqu'à ce que la nature y ſuccombe.

Les médecins, qui ont été à même d'obſerver cette maladie, ne ſont pas d'accord ſur ſes cauſes. On l'a tour-à-tour attribuée à la mauvaiſe nourriture, à la trop grande fatigue, à la forte chaleur du ſoleil, aux exhalaiſons des marais. Cependant M. *Janſen* obſerve que ces cauſes, bien que préjudiciables, étant communes à d'autres contrées, ne paroiſſent pas ſuffiſantes pour produire une maladie ſi funeſte; & il aime mieux avouer ſon ignorance, que de ſe perdre dans des conjectures hypothétiques.

La pélagre n'eſt point contagieuſe, & ſe complique quelquefois avec d'autres maladies, telles que la goutte, le rhumatiſme, le ſcorbut, la phthiſie, l'hydropiſie & la fièvre; mais cette dernière, au lieu d'être un effort ſalutaire de la nature, ne ſert qu'à l'accabler davantage.

Peu de ſujets réchappent de cette maladie, & on ne connoît encore aucune méthode curative ſur laquelle on puiſſe fonder quelque eſpoir.

M. *Stranchi*, médecin de l'hôpital de Legnano, a même avoué à l'auteur, qu'il n'a encore vu aucune guériſon de la pélagre, qu'on pût attribuer, avec raiſon, à un traitement particulier. Les bains qu'on emploie aſſez régulièrement, dans les premiers temps de la maladie, ne paroiſſent produire aucun effet avantageux; & ſi les médecins de Milan continuent à en faire uſage, c'eſt plutôt pour s'accommoder à la prévention du public, que dans l'eſpérance d'en retirer quelque utilité. Peut-être ce ſecours ſeroit-il plus efficace, ſi l'on ajoutoit à l'eau une certaine quantité d'eſprit de vitriol, comme on l'a fait avec beaucoup de ſuccès, à l'exemple des Ruſſes, pour guérir la gale. Les lotions réitérées avec du vinaigre nous ſembleroient encore mériter qu'on les eſſayât. Comme elles ſont utiles dans les dartres & autres éruptions cutanées, ne pourroit-on pas eſpérer qu'elles le ſeroient également dans cette maladie. Enfin, l'uſage interne de l'eſprit de vitriol, employé avec tant de ſuccès en Allemagne contre la gale, conviendroit peut-être également dans la pélagre qui, ſans avoir une grande analogie avec les éruptions pſoriques, eſt néanmoins de la claſſe des affections cutanées.

Les frictions, les diaphorétiques, les corroborans, n'ont pas réuſſi; la ſaignée & les purgatifs ne peuvent être employés qu'avec la plus grande circonſpection; les opiatiques & les mercuriaux ſont préjudiciables. Les ſinapiſmes, les véſicatoires, les cautères, les ſétons, & plus que tout cela, le moxa, ont paru les moyens

curatifs les plus efficaces. M. *Janſen* voudroit qu'on fît des tentatives avec la ciguë, la juſquiame, la belladonne, l'arnica, l'hellébore, les cantharides, la penſée, le *gallium aparine*, l'électricité, l'inoculation de la gale, & d'autres remèdes dont l'utilité a été reconnue dans les maladies analogues. On ne voit pas qu'on ait eſpéré de tirer de grandes lumières de l'ouverture des cadavres, car M. *Janſen* n'en parle point; & certainement ſi l'on avoit ouvert des corps de ſujets morts de cette maladie, & qu'on y eût trouvé quelque dérangement important, l'auteur n'auroit pas manqué d'en faire mention.

MAXIMILIANI STOLL, prælectiones, *&c.* C'est-à dire, *Leçons publiques ſur différentes maladies chroniques; par M. MAXIMILIEN STOLL, profeſſeur de médecine. A Vienne, chez* Wappler; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 426 *pag.*

4. Ce ſont les leçons que feu M. *Stoll* donnoit à ſes élèves; elles roulent ſur le ſcorbut, le rachitis, les écrouelles, l'hydropiſie & les maladies vénériennes. C'eſt un de ſes élèves, M. *Eyerel*, qui en eſt l'éditeur.

Abhandlung über die venerische krankheit, *&c.* C'est-à-dire, *Traité ſur la maladie vénérienne; par* CHRISTOPHE GIRTANNER, *docteur en*

médecine et en chirurgie, correspondant de la Société royale des sciences de Gottingue; traduit de l'anglois; in-8°. de 459 pages, sans la dédicace à M. CULLEN, professeur à Edimbourg, la préface et la table. A Gottingue, chez Dieterich, 1788.

5. Le vœu que M. *Girtanner* exprime dans sa préface, seroit que son ouvrage pût être pour le temps actuel, ce qu'a été précédemment celui d'*Astruc*, publié il y a environ cinquante ans.

En parlant ainsi, M. *Girtanner* ne prétend pas, sans doute, que le travail d'*Astruc* ne puisse plus être d'aucune utilité.

Le premier volume renferme cinq livres qui forment un traité complet sur la maladie vénérienne.

Le second volume est destiné à l'histoire littéraire de cette maladie; l'on y trouve une bibliographie raisonnée. Dans le premier livre, l'auteur fait l'histoire de la maladie syphyllitique; il prétend qu'elle a pris naissance en Amérique, contre le sentiment de M. *Hensler*; que jusqu'à la fin de l'année 1492, elle n'existoit point en Europe, & que ce fut le quatre de mars 1493, que ce mal a paru pour la première fois. Quant à l'origine de la vérole en Amérique, il l'attribue aux cruelles inventions des femmes de cette contrée, qui, pour exciter des hommes foibles, se sont servi, dans leur

fureur érotique de la morſure de certains animaux vénéneux. Le virus vénérien eſt un poiſon fixe, de la claſſe des poiſons animaux, ſemblable à ceux des ſerpens & des vipères, lequel a la propriété de corrompre & d'épaiſſir la lymphe.

Dans le ſecond livre, il s'agit des accidens locaux. M. *Girtanner* ſoutient qu'il n'y a point de maladie vénérienne généra'e qui n'ait été précédée d'accidens locaux : l'écoulement de la gonorrhée, ſelon lui, n'eſt que du phlegme; ainſi la gonorrhée, qui conſiſte dans une légère inflammation de la ſurface intérieure du canal de l'urètre, ſeroit mieux appelée *flueur blanche;* & M. *Cantwel*, médecin de la Faculté de Paris, l'appeloit *rheuma penis.* Cockburn a reconnu, dès 1717, qu'elle avoit ſon ſiége dans la lacune de *Morgagni. Swediaur* a mis hors de doute, par des expériences faites ſur lui-même, que toute irritation, portée dans le canal de l'urètre, engendre une vraie gonorrhée. M. *Girtanner* prétend qu'on peut toujours ſe paſſer des remèdes intérieurs pour la guériſon de la gonorrhée; il les croit dangereux & même nuiſibles. Ce n'eſt qu'au moyen des injections qu'elle peut ſe guérir facilement, promptement & ſolidement. Pour la matière de ces injections, il accorde la préférence à la ſolution d'alkali cauſtique, déja recommandée dans le même cas par *Fordyce*, avec les précautions convenables, il y a trente ans; l'eau de chaux préparée à froid, y ſert auſſi, enſuite les préparations de ſaturne & d'opium. De tous les remèdes propres à guérir les chancres, M. *Girtanner* dit n'en avoir point éprouvé de plus facile & de plus prompt que la pierre à cautère,

appliquée avec de la charpie, ſix ou huit fois par jour. Le mercure employé, dès l'an 1498, par *Widman*, contre la maladie vénérienne, n'opère pas comme ſpécifique, puiſqu'il ne guérit pas toujours. Loin de diviſer le ſang, cette liqueur, pendant l'uſage du mercure, eſt plus épaiſſe que dans l'état naturel. M. *Girtanner* ne conſeille pas le ſublimé corroſif. Les gouttes de *Ward*, le remède de *Nicole*, ont un chapitre particulier. Il nomme vingt-trois plantes pour la guériſon des maladies vénériennes; notamment, d'après ſa propre expérience, la douce-amère, le *mézéréon*; l'*aſtragalus exſcapus de Linné*, eſt un puiſſant remède, qui opère par la voie de l'urine & de la peau, ce qui eſt prouvé par dix hiſtoires de malades. Cette plante eſt ici non-ſeulememt décrite avec ſoin, mais encore bien gravée.

Cet ouvrage de M. *Girtanner* eſt eſtimé.

Dissertatio medica de dysuria et ischuria sexûs potioris urethrali, sectio prior; auctor JOANNES GUNTHERUS EBERHARD, Ilmopolitano-schwarburgicus, D. M. *A Jena, chez* Stranckman, 1788; *in*-8°. *de* 48 *p.*

6. Cette diſſertation eſt diviſée en trois chapitres. Le *premier* renferme des notions ſur la dyſurie & l'iſchurie; il en donne enſuite l'aitiologie.

Le *ſecond* chapitre contient la deſcription de ces maladies; & le *troiſième*, le diagnoſtique.

Abhandlung über das magenweh, *&c.* C'est-à-dire, *Histoire de la cardialgie ; traduite du latin de M. VENCESLAS TRNKA de Kazowitz, docteur et professeur de médecine en l'université de Pest en Hongrie. A Leipsick ; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 344 *pag.*

7. L'original latin parut à Vienne, il y a plus de quatre ans. *Voyez* Journal de médecine, *tome* lxiij, *page* 423. M. *Trnka* s'eſt propoſé de faire l'hiſtoire d'un grand nombre de maladies. Son travail contient déja neuf ou dix volumes; c'eſt une compilation de tout ce qui a été dit, ſur une maladie quelconque, par les auteurs anciens & modernes.

Celui que nous annonçons eſt diviſé en deux parties; la première traite du diagnoſtic, du prognoſtic, des cauſes & des indications; & la ſeconde, des moyens curatifs.

Quelques médecins deſireroient plus d'ordre dans cette hiſtoire de la cardialgie.

MAX. STOLL, über die zutrœglichkeit eines allgemeinen krankenhauses: *De l'utilité des hôpitaux communs ; par MAXIMIL. STOLL, docteur et professeur de médecine*

pratique. A Vienne, chez Wapler, 1788; *in*-8°.

8. Cet écrit posthume contient une énumération des défauts, des vices & des négligences qui se commettent journellement dans les hôpitaux; on y trouve une foule d'instructions propres à améliorer la tenue de ces asiles où le pauvre vient chercher des secours à ses maladies.

Instituzioni di chirurgia, *&c.* Cest-à-dire, *Institutions de chirurgie; par* JOSEPH NESSI, *&c.* Tome II; *in*-8°. *de* 343 *pag. A Venise, chez les frères* Bassaglia, 1788.

9. Ce second tome (*a*) comprend trois sections, jusqu'à la cinquième inclusivement. Il y est question, 1°. des tumeurs glanduleuses endurcies, telles que les scrophules, les cancers, &c. 2°. Des tumeurs enkystées, vraies ou fausses. L'auteur comprend, dans le nombre de ces dernières, les anévrismes, les varices, les hémorrhoïdes aveugles, & le cirsocèle. 3°. Des excroissances charnues, telles que les polypeuses, la sarcocèle, les poireaux, les cors aux pieds, les envies, les fongus aux articles.

(*a*) Le Tome I a été annoncé dans ce journal, *tom.* lxxv, *pag.* 333.

Cases of the hydrocele, *&c.* C'est-à-dire, *Cas d'hydrocèle, avec des observations sur une méthode particulière de traiter cette maladie; par T. KEATE; in-8°. A Londres, chez* Watter, 1788.

10. Les ſuccès, que M. *Keate* a obtenus dans l'hydrocèle, d'une ſolution de ſel ammoniac dans parties égales de vinaigre & d'eſprit-de-vin, forment le principal ſujet de cet opuſcule. Les autres ſont un cas très-ſingulier & curieux de la veſſie urinaire & de deux autres veſſies étranglées, dans leſquelles l'application de la glace a produit les plus heureux effets. Il eſt fâcheux que la deſcription de la hernie de la veſſie ne contienne point de ſigne pathognomonique; en ſorte qu'il eſt très-difficile de diſtinguer ce déplacement d'avec ceux des inteſtins. Le détail des obſervations faites d'après l'ouverture du cadavre eſt très-intéreſſant.

Practical observations on herniæ, *&c.* C'est-à-dire, *Observations pratiques ſur les hernies; par B. WILMER, chirurgien; in-8°. A Londres, chez* Longman, 1788.

11. Cet opuſcule, dans lequel l'auteur traite de la hernie congeniale, & des cauſes qui y donnent naiſſance, ou contribuent à ſon exiſtence, mérite d'être entre les mains de tous

les chirurgiens herniaires. Les obſervations, que M. *Wilmer* y a jointes, ſuppoſent un praticien éclairé; & les remarques judicieuſes, qui les accompagnent, ſervent à rendre le lecteur attentif à un grand nombre de petites choſes qui échappent facilement, & qui toutefois ne peuvent être négligées, ſans rendre le traitement défectueux.

Every man his own farrier; or the whole art of farrier laid open, *&c.* C'est-à-dire, *Chaque homme son propre maréchal, ou l'Art de de la maréchalerie dévoilé; contenant les remèdes particuliers à toutes les maladies auxquelles le cheval est ordinairement sujet, telles que la taupe, les fistules, les seimes et faux-quartiers, le farcin, les ulcères des pieds, les éparvins, la gale, &c. On y a joint une appendice qui renferme plusieurs excellentes recettes, et la préparation d'un grand nombre de remèdes précieux; par* FRANÇ. CLATER; *seconde édition, corrigée et augmentée. A Nerwark, imprimé par et pour* J. TOMLIN-

son; et se trouve à Londres, chez R. Baldwin, *et* J. Bladon, 1786, *grand in-8°. de* 178 *pages, et* 12 *pour les titres, la préface et la table.*

12. Dans cet ouvrage, diviſé en cinquante-ſix ſections, non compris l'appendice, l'auteur s'occupe d'abord des ſoins qu'exigent les chevaux; de la ſaignée, de la purgation, & ſucceſſivement des coliques, de la toux, de la morve, du farcin, du dégoût, du maraſme, de la gale, du vertige & autres maladies nerveuſes, de la fièvre, des coups, des maux d'yeux, de la pouſſe, de la jauniſſe & de pluſieurs autres maladies toutes rangées ſans aucun ordre, & telles qu'elles ſe préſentoient à ſa mémoire; il indique très-briévement, & d'une manière inſuffiſante, leurs cauſes & leurs ſymptômes, & paſſe promptement à un traitement fort long, compoſé de recettes multipliées pour chacune d'elles, ſouvent très-compliquées & très-chères, dans leſquelles les drogues purgatives, âcres, échauffantes & incendiaires, telles que l'aloès, la rhubarbe, la zédoaire, l'euphorbe, le poivre, le gingembre, le ſafran, les huiles eſſentielles aromatiques d'ambre, d'anis, de genièvre, d'origan, &c. l'eſprit-de-vin, les préparations mercurielles & antimoniales, ſe trouvent ſouvent & quelquefois enſemble: ce qui prouve le peu de connoiſſance de l'auteur en matière médicale & en chimie (*a*).

(*a*) On trouve, page 19, dans une recette contre

M. *Clater* indique, page 25, l'uſage interne de la diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eſprit-de-vin, pour la cure du farcin ; on a obtenu, en France, des ſuccès de ce remède, contre le même mal. Le premier volume de l'*hiſtoire de la Société royale de médecine de Paris, pour l'année* 1776, *pag.* 241, contient une obſervation de M. *Jalouſet*, médecin & chirurgien à Chatillon-ſur-Loing, à ce ſujet; & cette Compagnie a couronné, en 1784, un Mémoire de l'auteur de cette notice ſur les bons effets du ſublimé corroſif, dans le traitement de cette maladie ; quelques perſonnes prétendent même que le breuvage anti-farcineux, vanté par M. *Hurel*, dans ſon *Traité du farcin*, n'eſt autre choſe que la diſſolution du ſublimé corroſif (*a*).

Les Anglois uniſſent conſtamment les aromatiques aux purgatifs, & font un très-fréquent uſage de ces remèdes dans toutes les maladies de leurs chevaux ; la température du climat de l'Angleterre néceſſite, ſans doute, cette union, & l'emploi plus fréquent de ces médicamens qui, en France, ſont quelquefois ſi dangereux. Nous avons obſervé que les premiers s'oppoſent ſouvent à l'effet des purgatifs, qu'ils en arrêtoient ou en retardoient l'action, & qu'ils excitoient, dans les animaux, une agitation & un mal-aiſe longs à ſe diſſiper.

Malgré ces conſidérations qui rendent, pour

---

la morve, la fleur de ſoufre, l'antimoine cru, le nitre, le *crocus metallorum*, l'aloès, le camphre & l'eſprit-de-vin.

(*a*) *Voyez* l'hiſtoire très-bien faite de l'ouvrage de M. *Hurel*, dans les *Mémoires littéraires pour ſervir à l'hiſtoire de la médecine*, *par M.* GOULIN, année 1775, pag. 193.

ainſi dire, la manière de faire la médecine, particulière à chaque pays, les Anglois viennent en foule avec de pareils ouvrages exercer l'hippiatrique en France, & ſur-tout à Paris; ils ne ſe contentent pas de nous enlever une quantité immenſe de numéraire, par l'achat de leurs chevaux, ils viennent encore nous en priver en les droguant à outrance, & ſans néceſſité. Ils ſont à la vérité bien ſecondés par les propriétaires françois qui, ne réfléchiſſant pas que les jokeis, les palefreniers & les piqueurs anglois ſont en général très-ignorans, & uniquement guidés par le charlataniſme & par l'appât du gain, leur accordent une confiance que le nombre des victimes ſacrifiées à leur impéritie n'a pu encore ébranler.

Diſons-le, à la honte des François, l'anglomanie eſt portée ſi haut ſur ce point parmi eux aujourd'hui, qu'on voit les grands ſeigneurs, les premiers de la nation, préférer à de bons vétérinaires, pour le traitement des maladies de leurs chevaux, des palefreniers anglois qui n'ont d'autre mérite que celui d'être nés en Angleterre, d'autres connoiſſances en hippiatrique, que celles de quelques recettes puiſées dans des ouvrages ſemblables à celui que nous venons d'annoncer, qu'ils adminiſtrent indiſtinctement dans toutes les maladies, & qu'on leur paye toujours au prix qu'il leur plaît d'y mettre.

Nos palefreniers & nos piqueurs françois, guidés par les mêmes motifs, & non moins ignorans, ſe hâtent, à l'imitation de leurs maîtres, de ſinger les Anglois, pour acquérir auſſi une conſidération, capable de décourager l'homme à talens, aviliſſante pour l'art, & qui ne peut qu'en retarder les progrès.

Der hausvater sein eigener vieharz, *&c.* C'est-à-dire, *Le père de famille, son propre médecin vétérinaire, publié à l'avantage des gens de la campagne; par le doct. F.* CLASS; *in-8°. d'un alphabet et 3 feuilles, avec une planche gravée. A Leipsick, chez* Hertel, 1788.

13. Cette compilation de recettes, quelquefois éprouvées par l'auteur lui-même, pourroit avoir plus d'utilité, si les noms des plantes étoient moins vagues, ou si M. *Claſs* eût joint, aux dénominations adoptées, des moyens d'assurer l'espèce de végétal dont il parle.

Tabulæ anatomicæ ex archetypis egregii pictoris PETRI BERETTINI expressæ, et in æs incisæ, opus chirurgis, et pictoribus apprimè necessarium : alteram hanc editionem recensuit, notas, iconas expunxit, perpetuas explicationes adjecit FRANCISCUS PETRAGLIA, philosophiæ et medicinæ professor. *A Rome, chez* Monaldini, 1788; *in-fol. max. avec figures.*

14. L'étendue des connoissances de M. *Petraglia*

glia dans la physique, & sur-tout son habileté dans la médecine, sont connues en Italie. Le recueil, que nous annonçons, est précieux pour les amateurs de l'anatomie : c'est un cours bien raisonné, qui consiste dans une description exacte de toutes les parties du corps, mais sur-tout des muscles & des nerfs. Qu'on ne s'imagine pas que les recherches anatomiques de notre savant professeur se bornent aux parties visibles ; leurs dispositions internes, &, pour ainsi dire, leur organisation cachée, ont été son principal objet. Vingt-sept tables anatomiques offrent des résultats étonnans ; & l'on remarque toujours que les productions de M. *Petraglia* ont un style net, clair, élégant, qui lui est propre. Ses traités, sur les maladies des femmes & du cœur, sont écrits avec la même élégance.

Anatomisches handbuch, *&c.* C'est-à-dire, *Manuel d'anatomie ; par M. JUSTE-CHRISTIAN LODER, docteur en médecine, professeur d'anatomie, de chirurgie, et doyen de la Faculté de médecine en l'université littéraire de Jena ;* première partie. *A Jena ; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788 ; *in-8°. de 709 pag. avec fig.*

15. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. *Loder* a donné des preuves de ses talens, comme physiologiste, & comme anatomiste.

Le manuel d'anatomie, dont il vient de faire paroître le commencement, traite avec beaucoup de préciſion de l'oſtéologie, de la ſyndeſmologie & de la myologie.

La ſeconde partie contiendra la deſcription des viſcères, celles des vaiſſeaux tant ſanguins que lymphatiques, & des nerfs. Ce dernier objet ſera d'autant plus intéreſſant, qu'en 1778 M. *Loder* publia une névrologie élémentaire, latine, qui réunit la clarté à la conciſion.

A Diſſertation on the proprieties of pus, *&c.* C'est-à-dire, *Diſſertation ſur les propriétés du pus, qui a remporté le prix pour l'année* 1788, *accordé par le* Licæum medicum Londinense ; *par* EVERARD HOME, *membre de la Société royale de Londres* ; *in*-4°. *A Londres, chez* Richardson, 1788.

16. Cette brochure contient les doctrines expoſées par M. *Hunter*, dans ſes leçons, & par M. *Brugman*, dans ſa thèſe ſoutenue l'année dernière à Leyde. On eſt étonné que le Lycée de médecine de Londres, ait accordé une médaille à une production ſi foible.

Uber die schædlichkeit der schnurbruste, *&c.* C'est-à-dire, *Deux Mémoires qui ont remporté le prix*

proposé par l'institut d'éducation à Schnepfental, sur les dangers des corps à baleine; in-8°. de 192 pages. A Leipsick, chez Crusius, 1788.

17. Dans le premier Mémoire qui eſt de M. *Soemmering*, profeſſeur à Mayence, l'auteur prouve, d'après la conſidération de la ſtructure du corps humain, le déſavantage qui doit réſulter des corps baleinés: il aſſure qu'il eſt on ne peut pas plus rare de rencontrer un ſujet qui, ayant habituellement porté de ces corps dès ſon enfance, ne ſoit plus ou moins contrefait; & après avoir fait la même critique des autres moyens de gêner le développement des parties, même dans les garçons, il expoſe les inconvéniens qu'entraînent les corps à baleine chez les femmes enceintes.

Le deuxième Mémoire dont le mérite n'approche pas, il s'en faut beaucoup, du premier, eſt d'un auteur anonyme.

Analysi de alcune acque, &c. *Analyse de quelques eaux minérales du Portugal; par* JÉRÔME ISEPPI. *A Venise*, 1788; *in*-8°.

18. Le Journal encyclopédique italien de Vicenze dit que les eaux, dont M. *Iſeppi* donne l'analyſe, ont leurs ſources en différens endroits. Les premières ſont à un mille & demi de Liſbonne; les autres ſont dans un gros village,

êloigné de trente-ſix milles environ de la capitale. Il eſt à préſumer que M. *Iſeppi* a fait ſes obſervations ſur les lieux, puiſqu'il indique des minéraux qui ſe trouvent aux environs, & des végétaux qui y naiſſent naturellement. La méthode, qu'il a employée pour analyſer ces eaux, eſt très-ſimple; elle conſiſte principalement dans des infuſions & des évaporations : c'eſt d'après leurs décompoſitions ou leurs combinaiſons qu'il déduit tout ce qu'elles renferment; ſavoir, un principe volatil, capable de produire l'odeur, la chaleur, & la ſaveur qu'elles préſentent; de l'acide ſulphureux volatil, du ſel dont la baſe eſt terreuſe & alkaline, de la terre calcaire & argilleuſe, de la ſélénite, de l'air fixe. M. *Iſeppi* nous apprend qu'on fait uſage de ces eaux pour les malades du grand hôpital, érigé par la reine *Éléonore*.

Anleitung recepte zu schreiben, &c. *Méthode de composer les formules de médecine, mise au jour pour l'usage de l'université; traduite du latin de* JEAN-FRÉD. PICHLER, *docteur en médecine, et membre du collége des médecins de Strasbourg. A Heidelberg*; *et se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 160 *pag.*

19. Nous avons fait connoître l'original latin, *tome* lxiv, *page* 677 de ce Journal. Les ſuf-

frages, que cet ouvrage a obtenus de tous les connoiſſeurs, ont déterminé à faire cette traduction en faveur, ſans doute, des chirurgiens allemands, à qui la langue latine n'eſt pas familière; car tous les médecins la poſſédant, une verſion eſt pour eux inutile.

Enleitung zur allgemeiner, *&c.* C'est-à-dire, *Introduction à la chimie générale; par M. WEIGEL, professeur de médecine, de chimie et de pharmacie à Greinwald. A Leipsick; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 556 *pag.*

20. M. *Weigel* a compoſé des élémens de chimie, qui ſont eſtimés. L'ouvrage, que nous annonçons, ne ſera pas moins favorablement accueilli: c'eſt une bibliothèque raiſonnée, contenant des extraits & analyſes de trois cents quatre-vingt-onze ouvrages de chimie. L'auteur compte donner, à ce travail, une ſuite qui comprendra non-ſeulement la bibliographie chimique, mais encore l'hiſtoire de la chimie entiere.

Abrégé chronologique pour servir à l'histoire de la physique jusqu'à nos jours; par M. DE LOYS, de la Société économique de Berne.

A Strabsourg, à la librairie académique, 1786-1789; *in*-8°. *trois volumes.*

21. Cet ouvrage ſera compoſé de ſix volumes.

Le *premier* parut en 1786; il commence par les découvertes faites en phyſique dès 1580: c'eſt à cette époque que *Galilée* découvrit les lois de la chûte des corps; à ces lois tiennent, & d'elles dépendent le jet des bombes, le *tire* du canon, l'élévation & la chûte des eaux, le cours des rivières; le flux & le reflux des mers, la longueur des pendules, la figure de la terre, le mouvement de la lune, la quantité de matière de chaque planete, & ſa denſité.

Le ſecond volume parut en 1787; il contient les découvertes & les phénomènes rares de la nature, arrivés depuis 1662 juſqu'en 1676. A la tête ſe trouve une récapitulation de tous les objets traités dans le volume précédent. M. de *Leys* ſe propoſe de ſuivre la même marche dans chacun des volumes qui ſuivront.

Le troiſième volume, qui vient de paroître, débute par un diſcours ſur l'excellence de la phyſique. On y démontre que l'aſtronomie, la médecine, l'hiſtoire naturelle des trois règnes, ſont des branches de la vaſte ſcience dont le phyſicien doit s'occuper: la phyſique embraſſe les tremblemens de terre, les volcans, les mines, la lumière ſolaire; les phénomènes particuliers aux mineraux, aux végétaux, & aux animaux: elle tient à la chimie par l'action de l'air, de l'eau, du feu, ſur les autres corps; action qui produit les fermentations, les diſſolutions, les calcina-

tions, les explosions; à la physiologie, par le mouvement des fluides, la force, la résistance & encore le mouvement des solides ; à l'agriculture, par les effets du froid & du chaud, du sec et de l'humide, des pluies, des rosées, des neiges & de presque tous les météores.

Mais comme l'histoire chronologique de toutes les parties de la physique pourroit s'étendre à l'infini, M. *de Loys* a su se restreindre, & ne donne que le sommaire des découvertes, ainsi que des phénomènes de la nature, ce qu'il a exécuté avec précision & clarté.

Le quatrième volume est sous presse. Tout l'ouvrage est imprimé avec les beaux caractères de M. *Baskerville ;* & nous pouvons assurer qu'en peu de volumes l'on aura une bibliothèque complète de physique.

Geschichte des zincks, in abficht seines verhaltens gegen andere koerper und seiner anwendung auf arzney wissenschaft und künste, entworfen vond, G. Fr. Chr. Fuchs, P. E. Jen. *Histoire du zinc, de son rapport avec les autres corps, et de son usage dans la médecine et les arts; par M. George-Fréd. Chrét. Fuchs, professeur extraordinaire de médecine dans l'université littéraire de Jéna. A Erfurt, chez*

Keyser ; *et à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, 1788 ; *in*-8°. de 396 *pag.*

22. Les éloges, que l'on a accordés à l'hiſtoire de l'antimoine, par M. *Fuchs*, ont déterminé ce ſavant à publier ce traité ſur le zinc. Avant de décrire la mine du zinc, M. *Fuchs* donne la ſynonymie de ce demi-métal, examine enſuite l'opinion des anciens ſur cette ſubſtance. Après ces préliminaires, il fait mention de ſes divers rapports avec le feu, le ſoufre, l'eau, la terre, les acides, les alkalis, les ſels médicinaux, l'eſprit-de-vin, le naphte & les métaux. Il traite des parties conſtitutives du zinc, de ſes uſages tant internes qu'externes, de la fleur du zinc, ainſi que de ſes qualités économiques ; il appuie ſes aſſertions, de l'autorité des auteurs anciens & modernes les plus diſtingués. Cet ouvrage eſt ſans contredit le plus complet qu'il y ait juſqu'à préſent ſur le zinc. On y trouve tout ce que le chimiſte, le naturaliſte, le médecin praticien & le manufacturier, peuvent deſirer de connoître ſur ce minéral.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella polari, archiatri regii, med. et botan. profess. Upsal. Acad. Parisin. Petrop. &c. Societ. Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ et auctæ cum tabulis æneis ; volumen

quintum, editio secunda curante, D. Jo. CHRIST. DAN. SCHREBERO, seren. Marggr. Banden. Onolb. et Culmb. consil. aul. med. bot. hist. nat. et œcon. p. p. o. in Acad. Erlangensi : *Aménités académiques, ou Dissertations physiques, médicinales et botaniques de* CHARLES DE LINNÉ, *&c. seconde édition ;* Tome cinquième (*a*). *A Erlangue, chez* Palm ; *et se trouve à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n°.* 32 ; *à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788 ; *in*-8°. *de* 483 *pag. Prix* 6 *liv.*

23. Ce volume renferme vingt-cinq articles.

1°. *Expoſition claſſique des maladies.*

Il eſt ici fait mention de diarrhées avec des tranchées violentes & avec fièvre, accompagnée de proſtration de forces. *Linné* dit un mot de la fièvre d'Upſal, épidémie qui a régné ſur la fin d'août & novembre de l'année 1754, avec des ſymptômes aigus & funeſtes. Il parle du ſcorbut,

(*a*) Les deux premiers volumes ont été annoncés dans ce Journal, *tom.* lxxiv, *pag.* 521. Le troiſième, *tom.* lxxv, *pag.* 359, & le quatrième, *tom.* lxxix, *pag.* 323.

maladie commune parmi les navigateurs ; les potages & les végétaux alimentaires récens ſont les meilleurs moyens à oppoſer contre ce mal. La noſtalgie doit ſouvent ſon origine, ſelon *Linné*, à l'impureté de l'air ; elle ſe rencontre auſſi bien en Suède qu'en Suiſſe.

2°. *Fièvre d'Upſal.*

Linné en donne la dénomination, le genre, l'eſpèce, la définition, la cauſe, l'aitiologie, le prognoſtic, la curation & le régime. Il commence le traitement de cette fièvre hémitritée, par les vomitifs, adminiſtre enſuite le quinquina, les parégoriques, & les digeſtifs. La poudre ſuivante qui a été donnée avec ſuccès eſt du genre de ces derniers médicamens (*a*).

℞. de *l'arcanum duplicatum*, } de chacun deux
Du *tartre vitriolé*, ... } gros.
D'*antimoine diaphoretique*, deux ſcrupules.
De *nitre purifié*, un gros.

Mêlez, faites une poudre. La doſe eſt de deux ſcrupules, toutes les trois heures.

3°. *Flore Danoiſe.*

Après avoir paſſé en revue quelques ſavans médecins & botaniſtes danois, *Linné* donne la nomenclature des plantes de ce royaume, rangées ſuivant ſa méthode ; nous en obſervons peu qui diffèrent des indigènes des autres contrées voiſines.

(a) *Note du Rédacteur.*

L'*arcanum duplicatum*, le *tartre vitriolé* & le ſel *de duobus*, eſt le même ſel formé de l'union de l'acide vitriolique & de l'alkali fixe végétal.

4°. *Emploi du pain.*

L'on divise ici le pain en simple & en composé. Il y a cinq espèces de pain simple ; savoir, celui de froment, le meilleur; après lui, ceux de seigle, d'orge, d'avoine & de son. Les pains composés sont au nombre de trois. Le premier se prépare avec le sucre, & les œufs ; il est doux : le second avec le safran, les anciens en faisoient usage ; & le troisième est commun dans la Flandre & l'Allemagne, il se fabrique avec la farine ordinaire, quelques graines dont on a ôté l'écorce, &c. *Linné* a soin de donner l'énumération de toutes les substances avec lesquelles on peut faire du pain.

4°. *Productions marines.*

Les végétales dont parle *Linné* sont le *varec nageant ;* les madrépores simples ; les sertulaires & les gorgones. La mer présente, la nuit, des Néréïdes & des Méduses, qui sont des vers luisans. La seille, la sèche, les holothuries, la scolopendre phosphorique, l'onisque & les écrevisses, composent plusieurs espèces de vers & d'insectes marins. Les principaux poissons de mer, indiqués dans cet article, sont les amphibies, les oiseaux, les mammaires.

6°. *Buxbaume.*

La plante, dont on donne ici l'histoire, appartient à un genre qui approche des mousses. Elle fut trouvée par le Baron *de Haller* qui lui a donné le nom de *Buxbaume*, pour éterniser la mémoire du médecin de ce nom, qui lui-même a cultivé la botanique avec distinction. On détermine, dans cette dissertation, deux sortes de buxbaume ; l'une a le bulbe revêtu de

poils, & l'autre d'écailles ; l'une eſt à tige, & l'autre ſeſſile.

7°. *Exanthêmes vifs.*

La gale, la variole, la rougeole, la peſte, offrent des éruptions acrimonieuſes, ainſi que la dyſſenterie. Dans cette dernière maladie, *Linné* prétend que les inteſtins ſont couverts de cirons imperceptibles, ſemblables à de la farine ; ce qui occaſionne des exanthêmes à ces parties : il en eſt de même dans la toux férine des enfans ; ces cirons irritent les organes de la poitrine.

8°. *Tranſmutation des fromens.*

Les anciens étoient perſuadés que le blé ſe changeoit en ſeigle, le ſeigle en orge, l'orge en ivraie : mais l'étude de l'hiſtoire naturelle nous apprend que ces tranſmutations ne ſauroient avoir lieu ; que ſi les fromens dégénèrent, il faut l'imputer au ſol, au climat, à l'expoſition, enfin à une culture négligée ; que ce ſont des eſpèces conſtantes & diſtinctes.

9°. *Changement culinaire.*

La première nourriture de l'homme étoit des glands, mais l'excellente découverte du froment lui a fourni la meilleure de toutes les nourritures. Dans la haute antiquité, la mauve, & les feuilles de paſſeroſe, ſervoient à faire des potages : à ces plats inſipides ont ſuccédé les épinars, l'oſeille. *Linné* paſſe ainſi en revue les principaux objets de cuiſine, les aſſaiſonnemens, les épices des Indes, & enfin le thé, le café, & le chocolat.

10°. *Spigelie anthelmintique.*

Après avoir indiqué les meilleurs vermifuges

végétaux & mineraux, *Linné* donne la deſcription botanique de la *ſpigelie*, d'après l'hiſtoire naturelle de la Jamaïque, par *Browne*. Cette plante annuelle a une racine fibreuſe ; elle eſt regardée comme le meilleur de tous les remèdes connus pour détruire les vers inteſtinaux. Les habitans du Bréſil en font uſage depuis long-temps, ainſi que les Négres qui ont appris aux Colons des îles Britanniques à s'en ſervir. Ce remède a eu un grand ſuccès dans ces contrées, où on lui a donné le nom de poudre aux vers.

11°. *Médicamens à odeur forte.*

Ces remèdes ſont diviſés en trois claſſes : les *ſubinſipides*, les *âcres* & les *amers*. Parmi les premiers, on diſtingue la douce-amère ; ſes vertus ſont anodines, dépuratives, purifiantes. Elle eſt utile contre les rhumatiſmes, la pleuréſie, l'aſthme, la péripneumonie, la jauniſſe, les contuſions, la gale, & pour faciliter l'évacuation des lochies.

12°. *Arbres de Suède.*

Ces arbres ſont rangés ſuivant la méthode ſexuelle : on les diviſe enſuite ſelon leur lieu natal ; ce qui forme le ſujet de pluſieurs chapitres particuliers.

13°. *Arbriſſeaux de Suède.*

Cet article eſt traité comme le précédent.

14°. *Cabinet d'inſectes.*

Cette diſſertation préſente des détails ſatisfaiſans ſur les inſectes ; ſtructure, anatomie, métamorphoſe, conſervation, domicile, ſont autant d'articles intéreſſans, ainſi que le dénom-

brement des plantes qui leur ſervent d'aſyle & de nourriture : une planche eſt deſtinée à repréſenter les principaux inſectes.

15°. *Salomon l'ancien.*

Linné commente, dans cette diſſertation, le texte du chapitre 12e de l'Eccléſiaſte de *Salomon*, & donne l'explication des termes peu connus de l'écriture ſainte, concernant la médecine & l'hiſtoire naturelle.

16°. *Auteurs de Botanique.*

Après les noms de chaque auteur rangés par ordre alphabétique, ſuivent les titres de chaque ouvrage, & l'année de leur première publication. On trouve, dans cette énumération, des Théologiens, des Pharmaciens, des Chimiſtes, des Chirurgiens, des Jardiniers, des Peintres, des Imprimeurs, & des femmes qui ont travaillé ſur la botanique.

17°. *Inſtruction pour les Voyageurs.*

Le véritable âge pour voyager eſt depuis vingt-cinq juſqu'à trente-cinq ans. Les inſtructions, que donne *Linné*, s'étendent ſur-tout ſur la géographie, la phyſique, l'hiſtoire naturelle, la médecine.

18°. *Plantes tinctoriales.*

Les principales plantes propres à la teinture ſont le *curcuma*, le ſafran, la garance, la gaude, l'indigotier, l'orcanette, le carthame, le bois d'Inde, les ſantaux, le genêt des teinturiers, la ſarrette, le tourneſol. Notre auteur fait monter à 107 le nombre des eſpèces tinctoriales tant indigènes qu'exotiques.

19°. *Contexture des animaux.*

Il eſt d'abord queſtion de l'analogie qui régne entre les animaux & les végétaux, après quoi il eſt parlé de la ſtructure & de la formation des premiers, enfin des zoophytes & des lithophytes.

20°. *Flore du Cap.*

C'eſt dans les forêts de ces contrées brûlantes que ſe trouvent le lion, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, la gazelle, le crocodile, & tant d'autres animaux étrangers à notre continent. Le règne végétal offre bien plus d'eſpèces rares. L'on y trouve, comme en Europe, l'ail, l'oignon, l'aſperge, le céleri, la bette-rave, le chou, le chanvre, le concombre, le cerfeuil, la patate, le pois, la féve, l'endive, l'orge, le noiſetier, le fraiſier, l'ananas, & le maïs. *Linné* préſente, dans cet opuſcule, une notice des écrivains qui ont traité des plantes d'Afrique & du Cap; mais depuis l'impreſſion de cette petite flore, nous avons celle du Cap-de-bonne Eſpérance, par *Berguis*, laquelle eſt eſtimée.

21°. *Flore de la Jamaïque.*

Après une idée topographique de cette île de l'Amérique ſeptentrionale, ſe trouve une notice ſur *Sloane* & *Browne*, qui ont fait connoître une partie des richeſſes botaniques de la Jamaïque. Mais depuis ces deux ſavans, l'hiſtoire des plantes rares de l'Amérique a été donnée par M. *Jacquin*, profeſſeur de botanique à Vienne, qui fait mention de celles que ce ſavant a découvert lui-même pendant quatre années de ſéjour dans cette contrée.

22°. *Pugille de plantes de la Jamaïque.*

C'eſt un ſupplément à la Flore de cette île.

23°. *Nomenclature des plantes.*

Les noms, latins, italiens, françois, anglois, flamands & allemands, ſont réunis à chaque genre dans cette diſſertation. *Mentzel* avoit déjà raſſemblé, dans un *index* polyglotte, les noms grecs, italiens, eſpagnols, françois, anglois, allemands, danois, bohémiens, polonois, arabes: c'eſt dans cet auteur que *Linné* a puiſé le fond de ſa nomenclature.

24°. *Air habitable.*

Cet intéreſſant mémoire traite ſucceſſivement de la chaleur, du froid, de la ſéchereſſe, de l'humidité, de la légèreté, de la peſanteur, du mouvement, du repos, & du mêlange des différens airs. C'eſt ſouvent du changement d'air, que naiſſent pluſieurs maladies.

25°. *Des porcs.*

Le ſanglier, & trois eſpèces de cochons, ſont le ſujet de cette diſſertation. Ces quadrupèdes, dont la chair eſt agréable, ſont expoſés à diverſes maladies, ſpécialement à la ladrerie, aux ſcrophules, contre leſquelles *Linné* recommande l'uſage de l'antimoine crud. Ils ſont encore ſujets à avoir des poux; l'onguent mercuriel & la décoction de licopode les détruiſent.

Erotiani, Galeni et Herodoti Glossaria in Hippocratem ex recensione Henrici Stephani græcè et latinè: accesserunt emendationes Henrici

Stephani, Bartholomæi Eustachii, Adriani Heringæ, &c. Recensuit, varietatem lectionis ex manuscriptis codd. Dorvillii et mosquensi addidit, suasque animadversiones adjecit Io. GE. FRIDER. FRANZIUS. Lipsiæ : sumpt. *Joannis Friderici*, Iunii, 1780; *in*-8°. *de 622 pages, plus 32 pag. pour le titre et les préfaces, et douze feuilles non chiffrées pour un* index *grec à deux colonnes.*

24. Nous disions, en 1779, *tome* lij de ce Journal, *page* 380, que le volume que nous annonçons aujourd'hui, étoit sous presse. Comme nous n'avons pu nous procurer l'édition dès qu'elle parut, il n'a pas été possible que nous la fissions connoître; mais elle nous est enfin parvenue : nous allons réparer cette omission.

Le titre indique que ce volume renferme trois glossaires, dans lesquels on donne l'interprétation de termes employés par *Hippocrate.*

L'auteur du *premier* est *Erotien* qu'on dit avoir vécu sous *Néron.* Le plus fort argument de cette assertion est tiré de la préface, & consiste dans ces deux mots : Αρχιατρε Ανδρομαχε, au vocatif; *Andromache Archiater.* Mais que devient cet argument, quand il est prouvé que, sous *Néron*, il n'y avoit pas encore d'archiatres?

Le *ſecond* gloſſaire eſt attribué à *Galien.*

Le *troiſième*, ſuivant le titre qu'il porte dans les imprimés, & ſans doute auſſi dans les Mſſ. (*Herodoti gloſſarium*), ſemble indiquer qu'il a pour auteur un *Hérodote.* On ne doit plus ſe méprendre, à cet égard, après ce qu'a dit *Adrien Heringa:* voici en quels termes il s'exprime:

Quippe gloſſarium illud herodoteum vocatur, non quòd HERODOTUM *quempiam auctorem agnoſcat, ſed quòd explicet vocabula in* HERODOTI *hiſtoriarum libris reperiunda; neque alium in finem* Hippocrati *præmittitur, niſi quod multæ harum gloſſarum etiam apud* Hippocratem *reperiantur: nec mirum, cùm dialectus ionica utrique communis ſit.* Præfat. *FRANZII, page* XX.

Rien de plus exact, ajoute avec raiſon l'éditeur M. *Franz*, que la remarque d'*Adrien Heringa*: chacun peut s'en convaincre, en faiſant cet examen; je me ſuis aſſuré, continue-t-il, qu'*Adrien Heringa* n'a rien avancé que de très-vrai.

Suivons actuellement M. *Franz* dans ſa préface. Il nous apprend qu'il s'eſt déterminé à donner l'edition de ces gloſſaires, par le conſeil de M. *Charles-Chriſt. Krauſe*, ſon protecteur & ſon maître (c'eſt à lui que nous devons une édition de *Celſe*, 1766, in-8°.):

M. *Franz* aſſure que le véritable nom du gloſſateur eſt *Erotien* (*Erotianus*), bien que ſuivant les uns, il doive être nommé *Herotianus* & *Herodianus*; &, ſuivant d'autres, *Erotio* & *Erotino*; qu'*Erotien* étoit grammairien & non médecin; & qu'il ne faut pas ajouter foi à *Marſile Cagnato* qui penſe que ce

glossaire a été publié par un imposteur, sous le nom d'*Erotien*; qu'*Erotien* est un interprète vrai d'*Hippocrate*, ce dont on ne sauroit douter, en jetant même rapidement les yeux sur le glossaire qui porte son nom; que *très-certainement* il a vécu du temps de l'empereur *Néron*, & avant *Galien*, puisqu'il a dédié son ouvrage à *Andromaque* le jeune, archiatre de ce prince; « quoique (ajoute M. *FRANZ*, *præfat.*, *page* xv) une leçon différente puisse faire naître quelque doute, qui cependant ne mérite aucune attention, puisque le plus grand nombre des Mss. présente le véritable nom, & qu'il est absolument absurde de s'appuyer des erreurs de copistes, pour étouffer la vérité, & de rassembler, avec un soin inquiet & une humeur chagrine, des preuves pour la défense d'une mauvaise cause ».

Mais dirons-nous, à notre tour, quelles sont les preuves évidentes de la bonté de la cause d'*Erotien*, c'est-à-dire qu'il a vécu sous *Néron*, qu'il est très-ancien, & que ce glossaire ne porte pas un nom emprunté ? Point d'autre, nous le répétons avec assurance, point d'autre que ces deux mots, *Andromache archiater*. De quel poids sont-ils, puisque sous *Néron* les archiatres n'existoient pas encore ? *Erotien*, comme glossateur, est-il même nommé par *Galien*, qui cite *Bacchius* & *Dioscorides* surnommé *Phacas* ? l'est-il par *Hesychius* ? l'est-il par *Suidas*, très-postérieur à *Galien* ?

Revenons à la préface de M. *Franz*.

Après avoir rappelé dans quelles bibliothèques se trouvent des manuscrits de ce glossaire, il en indique les éditions.

La *première* est celle de *Henri Estienne*, que nous avons sous les yeux ; elle parut sous ce titre : *Dictionarium medicum*, vel, *Expositiones vocum medicinalium ad verbum excerptæ ex* Hippocrate, &c., in-8°., 1564, (*de* 608 *pages*, plus un *errata* & un *index* grec, non chiffrés, contenans 27 *pages*). On y trouve le glossaire attribué à *Galien*, & une explication de termes de médecine, par ordre alphabétique, extraite d'*Hippocrate*, d'*Arétée*, de *Galien*, d'*Oribase*, d'*Aëtius*, d'*Alexandre* de Tralles, de *Paul* d'Egine, d'*Actuarius* ; ce qui est suivi d'une nomenclature des parties du corps humain par *Rufus* d'Ephèse, & du vingt-quatrième chapitre de l'*onomasticon* de *Julius Pollux*, *de medicis dictionibus seu nominibus.*

Le glossaire d'*Erotien* a été traduit en latin, sur un manuscrit du Vatican, par le célèbre *Barthel. Eustachi*, avec des corrections & des notes ; il parut à Venise, en 1566, in-4°., avec un petit traité *de multitudine.* La préface d'*Eustachi* est datée de 1564, c'est-à-dire, deux ans avant la publication.

Cette version a été réimprimée dans l'édition grecque & latine des œuvres d'*Hippocrate*, donnée par *Mercuriali*, *Venet.*, 1588, *in-folio.*

On la retrouve, avec le texte grec, dans l'édition des œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien*, *édit.* CHART., *tom.* ij, *page* 108. Des variantes qui occupent deux colonnes & quelques lignes, sont placées à la fin du volume : mais la préface d'*Erotien*, qui devoit naturellement précéder le glossaire, en est très-éloignée ; on la voit *tom.* j, *pag.* 31, en grec & en latin.

M. *Franz* nous apprend ensuite que *George-*

Jérôme Welschius avoit promis une nouvelle édition des gloſſaires d'*Erotien* & de *Galien*, avec deux verſions, l'une latine & l'autre arabe, édition que la mort l'a empêché de publier.

L'éditeur, paſſant enſuite au gloſſaire attribué à *Galien*, imprimé à la ſuite de ſes œuvres tant grecques que latines, dit qu'il y en a un manuſcrit dans la bibliothèque patriarchale de Moſcou.

A l'égard du troiſième gloſſaire, M. *Franz* avoue que ſon hiſtoire eſt fort obſcure; « car, (dit-il) quelques-uns l'attribuent à *Hérodote* de Lycie, médecin; & *Chartier* paroît être de ce ſentiment. D'autres ont eu une opinion différente; mais *Henri Eſtienne*, en lui donnant pour titre : *Gloſſaire* ou explication des termes anciens employés par *Hérodote*, s'eſt approché davantage de la vérité, en indiquant qu'il contenoit des termes employés par *Hippocrate*, & quelques-uns qu'on rencontre dans *Hérodote*.

Après ces détails bibliographiques, M. *Franz* rend compte de ſon travail. Il a conſervé le texte grec de l'édition d'*Eſtienne;* il y a ajouté les différentes leçons publiées par ce ſavant imprimeur; celle de *Barth. Euſtachi*, de *Chartier*, des éditions d'*Hippocrate* faites à Genève, de l'*œconomia* de *Foës;* des corrections de *Conr. Geſner;* les obſervations, d'autant plus précieuſes d'*Euſtachi*, qu'elles ſont devenues rares; quelques-unes d'*Adr. Heringa*, & les ſiennes, mais en petit nombre.

Le troiſième gloſſaire (*Herodoteum lexicon*) a auſſi attiré les ſoins de M. *Franz*. Il eſt accompagné des leçons qu'il a notées, en conférant les diverſes éditions; il y a ajouté des

obſervations tirées de ce même gloſſaire, inſérées dans les éditions d'*Hérodote*, publiées par *Eſtienne* & par *Wesſeling*.

L'éditeur, plein de modeſtie, tout ſavant qu'il eſt, demande, en finiſſant, de l'indulgence pour les erreurs qu'il pourroit avoir commiſes.

A la ſuite de ſa préface, ſe trouvent l'épître dédicatoire d'*Euſtachi*, au cardinal *de la Rovère*, & ſa préface, datée, comme nous avons dit, de Rome, 1er juillet 1564.

Le travail de M. *Franz* a été un travail pénible. Le monde médecin doit lui en ſavoir gré; & s'il avoit beſoin de notre ſuffrage, nous le lui donnerions avec le plus grand empreſſement.

Comme un grand nombre des obſervations qui regardent le texte de ces ouvrages, ſont conjecturales, quoique pluſieurs annoncent beaucoup de ſagacité, il nous ſera ſans doute permis de préſenter auſſi quelques conjectures (*a*).

Le *proœmium* du prétendu *Erotien* eſt inintelligible en pluſieurs endroits. On a fait des efforts pour rectifier ce qui eſt défectueux; je m'en ſuis auſſi occupé, il y a pluſieurs années. On jugera ſi j'ai réuſſi.

L'auteur du Gloſſaire, après avoir rapelé à *Andromaque*, en lui adreſſant la parole, que c'eſt lui qui a voulu qu'il expliquât ces termes

---

(*a*) Je répéterai ce que j'ai déja dit pluſieurs fois, que ſi je donnois une édition de quelque ouvrage que ce ſoit, je n'inférerois, dans le texte aucun mot qui n'y fût appelé par l'autorité d'un manuſcrit. Voilà ma profeſſion de foi en littérature.

obscurs, & éloignés de la signification vulgaire, qui se trouvent dans les écrits d'*Hippocrate*, continue: Αἱ δὲ ἀγνοούμεναι μὲν ἱκανῶς ἀφηγοῦνται τῆς διανοίας τὸ πρὸς ἐπίστασιν ἕτοιμον. Ce qui est rendu ainsi dans l'édition de Chartier:

Quæ sanè si ignorentur (voces), satis ostendunt animi promptitudinem ad se intendendum.

Cette version ne donne aucun sens raisonnable.

Dans la version qui accompagne le texte de la nouvelle édition, cette phrase est rendue différemment, & en ces termes:

Quæ non intellectæ promptitudinem mentis ad adipiscendam cognitionem potenter adimunt.

Ceci est intelligible; mais au lieu d'ἀφηγοῦνται, on lit, avec *Turnebe*, ἀφαιροῦνται. Cette conjecture est heureuse, assurément. Pour moi je laisse subsister ce verbe, mais je restitue ἐκ avant ἱκανῶς, & je retranche le τὸ qui est plus loin: ce qui signifie:

« *Les expressions inconnues ne conduisent pas* » *l'esprit à saisir promptement la pensée.* »

Sans changer le verbe, on a à-peu-près le même sens.

Quelques lignes après, on lit:

Καὶ μάλιστα ἐπεὶ πολλοὶ τῶν ἐκ τῆς πάλαι πάντα γινώσκειν ἐθελόντων ἰατρῶν, οἱ μὲν οὐδ' ὅλως μετὰ χεῖρας ἔχοντες σπεύδάζεσι, τὴν πραγματείαν τινὸς χλεύης ποιοῦντες, οἷς ἐπεληύδευσεν Ἱπποκράτης ἀσαφῆς φανῆναι. Καὶ διὰ τοῦτο

ἀναχεχωρηκυίας ἐυπορῆσαι λέξεις σπεδάσαι· καὶ ταῦτα, μακρὰν μὲν τὴν τέχνην, βραχὺν δὲ τὸν βίον οἰόμενος, διὰ τὸ σαφῆ ποιῆσαι τὴν ὁμιλίαν καὶ πᾶσι φανεράν.

Voici comment cette phraſe eſt rendue dans l'édition de *Chartier* (*tom.* j, *pag.* 31, C.)

Maximèque quum multi eorum qui ex facili omnia noſſe volunt, medicorum, partim, ne in manibus quidem ejus opera habentes, rem ridiculam facere connitantur, quaſi obſcurus videri ſtuduerit Hippocrates : *ideoque remotæ copiam habere dictionis affectarit.*

Cette traduction, toute littérale qu'elle eſt, ne préſente pas un ſens dont un lecteur attentif puiſſe être ſatisfait ; mais le texte n'offre rien de plus.

On retrouve à-peu-près la même choſe dans la verſion qui accompagne la nouvelle édition ; mais la texture de la phraſe eſt différente. Elle eſt conçue ainſi :

Ac præſertim quoniam multi qui omnia facillimè conſequi volunt, quum ipſum Hippocratem *omninò nunquàm in manibus habuerint, ſtudent tamen huic tractationi quandam ſubſannationem tribuere ; nimirum* Hippocratem *operam dediſſe, ut obſcurus videretur : atque propterea ſtuduiſſe his vocibus, quæ à communi uſu longè diſtant, abundare.*

On ne peut rien dire de mieux, en s'attachant au texte. On n'a pas beſoin d'effort pour ſentir

ſentir qu'il eſt embarraſſé, & que l'embarras provient de ſon altération. Il paroît qu'on n'a rien à eſpérer des manuſcrits qui nous reſtent, pour le rectifier; on ne peut avoir recours qu'aux conjectures. Puiſque ce gloſſaire incorrect n'eſt devenu ſupportable aujourd'hui, ou un peu plus intelligible, que par le moyen des conjectures, il ne me ſera pas défendu de m'en ſervir auſſi.

1°. Je crois qu'au lieu de πάντα γινώσκειν, *omnia noſſe*, il faut lire πάντα ἀναγινώσκειν, *omnia legere*. Peut-être même pourroit-on ſuppoſer qu'il y avoit autrefois βιβλία μόνον ἀναγινώσκειν, *ex facillimis libros tantùm legere*: mais il faut, en conjecturant, changer, ou ajouter, ou retrancher le moins poſſible.

2°. Le texte porte οἱ μὲν, expreſſion partitive, à laquelle on n'a pas pris garde, & qui amène néceſſairement οἱ δὲ qui a diſparu; d'où il eſt arrivé que de deux *comma*, ou membres dont la phraſe doit être compoſée, il n'y en a plus qu'un; ce qui jette dans le ſens la plus grande confuſion. Il faut donc rapeler οἱ δὲ qui eſt bien indiqué, qui eſt abſolument néceſſaire, qui donnera un ſens juſte, & le ſeul peut-être qui ſoit vrai. Je place οἱ δὲ après πραγματείαν.

3°. Au lieu d'ὅλως, adverbe, il ſemble qu'il faille ὅλην, adjectif de πραγματείαν.

Je ſuppoſe donc cette phraſe avoir été conſtruite ainſi:

Καὶ μάλιστα ἐπεὶ πολλοὶ τῶν ἐν τῇ ῥάστῃ πάντα (ἀναγινώσκειν) ἐθελόντων ἰατρῶν, οἱ μὲν οὐδ' (ὅλην) μετὰ χεῖρας

ἔχοντες σπουδάζουσι τὴν πραγματείαν, (οἱ δὲ αὐτὴν) τινὸς χλεύης ποιοῦντες, (ὡς) ἐξηλήλεγκεν Ἱπποκράτης ἀσαφῆς φαινῆναι, &c....

On voit, entre deux parenthèses, ce que je propose par conjecture.

ID EST : *Et præcipuè quia plures medici tantùm ex facillimis libros legere volentes, alii quidem non omne opus requirunt, alii verò illud quodammodò fastidiunt, ut qui* Hippocrates *de industriâ obscuritatem affectaverit; ideóque obsoletas jam voces usurpare studuerit.*

Et en notre langue :

« Et sur-tout parce que plusieurs médecins « ne voulant lire que ce qu'il y a de plus « facile, les uns se soucient peu d'avoir tous « les écrits d'*Hippocrate*, les autres les rejettent, « avec une espèce de dédain, comme ayant « affecté d'être obscur, & de faire usage de « termes qui avoient vieilli (ou qui s'éloignoient « de la signification ordinaire) ».

La suite de cette phrase, dont j'ai rapporté plus haut le texte, & qui commence par ces mots, κὴ ταῦτα, &c. est traduite de la sorte dans l'édition de *Chartier* :

Idque artem quidem longam, vitam autem brevem *deputans : propterea enim aperto sermone usus est, & qui omnibus notus esset.*

Ceci qui semble exprimer *ad verbum* le texte grec, ne forme cependant aucune liaison avec ce qui précède. Cette liaison ne se montre pas

mieux dans cette version de la nouvelle édition :

Præsertim quum artem quidem longam, vitam verò brevem *esse opinaretur, ut videlicet loquendi inter se consuetudinem, omnibus hominibus manifestam atque perspicuam faceret.*

Les interprètes n'ont pas senti que le texte renferme évidemment la suite du reproche fait à *Hippocrate*; ce qui est cause qu'il se sont fourvoyés. Il est vrai que ce texte est altéré; mais, malgré l'altération, on pouvoit, avec un peu de réflexion, le rétablir d'une manière au moins vraisemblable, & telle que je vais le proposer par conjecture.

Καὶ ταῦτα [subaud. προστιθέντες] (ὅτι) μακρὰν μὲν τὴν τέχνην, βραχὺν δὲ τὸν βίον οἰόμενος, διὰ τὸ σαφη (ωφελεν ἄν) ποιῆσαι την ὁμιλιαν και πᾶσι φανερὰν.

Id est : *Hæc* (addentes,) *Hippocratem, cùm censeret* longam esse artem, vitam verò brevem, *ob id oratione clarâ omnibusque perspicuâ debuisse suam exponere doctrinam.*

C'est-à-dire :

« Ajoutant à ces reproches que, puisqu'*Hippocrate* croyoit que l'*art etoit long*, & *la vie courte*, il auroit dû, par cette raison, exposer sa doctrine en termes claires, & propres à être entendus de tout le monde ».

On voit que ces détracteurs se servoient, contre *Hippocrate*, de ce qu'il avoit établi dans la préface de ses aphorismes, *la vie est courte*,

l'art eſt long. Comme ſi ces détracteurs avoient dit : Puiſque *Hippocrate* a déclaré que *la vie eſt courte*, il a eu tort d'écrire d'une manière obſcure, & qui demande beaucoup de temps pour être entendue ; & puiſque l'art ne ſauroit s'apprendre qu'après un long temps, il devoit en rendre l'étude plus courte & plus aiſée, en s'exprimant d'un ſtyle clair & à la portée de tout le monde.

Telle eſt, je crois, la penſée de notre *Erotien*, quel qu'il ſoit. Ce qui eſt confirmé par les paroles qui ſuivent immédiatement :

« En effet, les mots nous ont été donnés « par la nature, pour faire entendre aux autres « nos penſées ».

Ce *comma*, qui eſt une conſéquence de la phraſe précédente, n'en eſt pourtant pas une dans les deux verſions latines.

Je m'arrêterai encore ſur la phraſe ſuivante :

Λελήθασι δὲ οἱ ταῦτα περὶ τὸ ἀνδρὸς ἐπὶ τῶν μειρακίων φλυαροῦντες, ὡς ἐ μᾶλλον καὶ Ἱπποκράτης ταῦτα, ὅσον τὴν αὐλῶν ἀμαθίαν εἰς ὕπαιθρον ἄγουσιν.

Voici l'interprétation de cette phraſe, telle qu'elle ſe lit dans l'édition de *Chartier* :

Ignorant autem, qui iſta de viro apud pueros nugantur, cujuſvis id potiùs eſſe quàm Hippocratis. *Quò magis inſcitiam illi ſuam, ſub dîu produnt.*

L'interprétation, dans la nouvelle édition eſt très-différente ; la voici :

Latuit autem ipsos, qui ejusmodi de vino inter pueros nugantur; quòd quò magis Hippocratis *hæc esse demonstrant, eò magis insciti*am *suam ante oculos omnium ponant.*

Je ne crois pas que ces mots, ἐπὶ τῶν μειρακίων, doivent être rendus par *apud* ou *inter pueros*. Il est assez vraisemblable que le texte portoit autrefois τῶν μειρακίων δίκην, *juvenum more*; mais que δίκην ayant été omis par négligence, on a ajouté ἐπὶ devant τῶν μειρακίων.

H. Estienne observe qu'après ταῦτα, on lit, dans quelques manuscrits, ἀποφαίνονται, au lieu sans doute d'ἀποφαίνονται; il pense d'ailleurs qu'il faut καὶ devant Ἱπποκράτους. J'admets cette manière de lire, en changeant toutefois ταῦτα, & mettant τὴν ἀιτίαν.

Alors on aura:

Λελήθασι δὲ οἱ ταῦτα περὶ τοῦ ἀνδρὸς, τῶν μειρακίων (δίκην,) φλυαροῦντες, ὡς οὐ μᾶλλον καὶ καθ' Ἱπποκράτους (τὴν αἰτίαν ἀποφαίνονται) ὅσον, &c. . . .

Id Est. *Qui verò ista de tali viro, juvenum more, nugantur, illud ignorant, quod,* Hippocratem *in culpâ esse non firmioribus probantes argumentis, tantò magis suam ipsi patefaciunt insciti*am.

C'est-à-dire: « Ceux qui débitent ces absurdes « propos sur un si grand homme (à la ma« nière des jeunes gens), ignorent que ne « prouvant pas mieux qu'*Hippocrate* soit re-

« préhenſible, ils découvrent davantage leur « ignorance ».

Je terminerai ici mes obſervations ſur le *proœmium*, pour en produire quelques autres ſur le gloſſaire même.

1°. Gloſſar. EROTIANI, ſub lit. A. STEPH. edit. *pag.* 16, *lin.* 28. CHARTER. edit. *tom.* ij, *pag.* 109. B. Edit. nova, *p.* 74, *lin.* 1.

Αἰὼν, ὁ νωτιαῖος μυελός : c'eſt-à-dire, αἰὼν ſignifie *moëlle épinière*.

Le gloſſateur, pour appuyer ce qu'il avance, cite deux endroits d'*Hippocrate*, dans leſquels cependant αἰὼν n'a point cette acception, comme l'ont très-bien remarqué *Euſtachi*, *Foës* & autres.

Il cite encore un fragment d'une de ces odes de *Pindare* compoſées pour être chantées, en même temps qu'on exécutoit une danſe.

Il s'agit d'un combat où le champion, le plus fort & le plus adroit, a porté à ſon adverſaire les plus rudes coups; il vomit des flots de ſang, il eſt couvert de bleſſures, & ſes côtes ont été briſées.

Réduit en cet état, le poète ajoute :

Αἰὼν δέ δι' ὀστέων ἐῤῥαίσθη.

On a rendu ce vers par ces mots : *Spinalis medulla per oſſa corrupta eſt.*

Séduits par ce témoignage d'*Erotien*, pluſieurs ſavans ont été entraînés à croire qu'αἰὼν ſignifioit, en cet endroit, moëlle de l'épine.

Il me ſemble cependant que cette aſſertion du gloſſateur ſera détruite, ſi l'on peut dé-

montrer que, dans ce fragment de *Pindare*, αἰὼν doit être pris dans un autre sens.

Il suffit de faire attention que ce mot a l'acception de *βίος*, *vita*.

Ainsi ce vers signifiera, en style poétique :

Et effusa vita est fracta per ossa.

C'est-à-dire :

« Sa vie, son ame fugitive, s'est échappée « à travers les côtes séparées & brisées ». *HOMÈRE* ne s'est-il pas exprimé de même, dans ce vers ?

Λὐτὰρ ἐπὴν δὴ τόν γε λίπῃ ψυχή τε καὶ αἰών.

Iliad., lib. 16, edit. *Basil.* 1561, in-fol., pag. 190, v. 1.

ID EST. *At postquam hunc reliquerit animaque & vita.*

VIRGILE a dit aussi :

—*Multo vitam cum sanguine fudit.*

Æneid. lib. ij v. 532.

Et encore :

Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem....
Æneid., lib. ij, v. 561.

OVID. 5 metamorph. 13.

—*Exhalare sub acerbo*
Vulnere vitam.

SILIUS ITALIC. lib. 17.

—*Vitam efflavit anhelo*
Pectore.

CICÉRON même : *effluit vita cum sanguine.* Tuscul. ij.

D'après l'autorité d'*Homère*, il est certain qu'*αἰὼν* est employé dans le sens de *vita.* On ne sauroit disputer que ce mot n'ait la même acception dans le fragment de Pindare. Que doit-on en conclure ? que le glossateur n'a pas entendu le passage qu'il cite de ce poëte, ni ceux d'*Hippocrate* où se lit ce mot *αἰὼν.*

A qui pourroit-on persuader actuellement que le glossateur est un écrivain original ? Quoi ! un Grec du siècle de *Néron*, un grammairien, c'est-à-dire, un homme versé dans la littérature grecque, un homme qui devoit être instruit de l'acception des termes, & de leur valeur tant au propre qu'au figuré, se seroit aussi lourdement trompé ? Le fait est impossible.

Cependant *Hesychius* (que je vais citer d'après *Foës*, *Hippocr. oper.* 1595, in-fol. *sect.* vij, *pag.* 341, *lin.* 1,) s'exprime ainsi :

Τινὲς δὲ τῶν νεωτέρων τὸν νωτιαῖον μυελὸν ἀπέδωκαν, ὡς Ἱπποκράτης τὸν ΑΙΩΝΑ τὶς νοσήσας ἑβδομαῖος ἀπέθανε. HESYCH. *in dictione* αἰὼν.

« Quelques-uns des modernes ont dit que » la moëlle épinière étoit exprimée par le mot » *αἰὼν* ; témoin ce passage d'*Hippocrate* : *τὸν* » *ἀιῶνα νοσήσας τὶς, ἑβδομαῖος ἀπέθανε.* »

Cette phrase, qu'on présente comme étant d'*Hippocrate*, se trouve à la fin du septième livre des épidémiques, lequel, comme on sait,

n'eſt pas de ce grand médecin; mais au lieu de νοσίσας, tous les manuſcrits qu'on a vus depuis trois cents ans, portent φθινήσας. Ces deux leçons ne changent rien à la choſe; il s'agit d'un eunuque qui avoit différentes infirmités depuis très-long-temps, τὸν ἀιῶνα, qui étant tombé grièvement malade, mourut le ſeptième jour.

Mais on croit qu'*Heſychius* paſſa la plus grande partie de ſa vie dans le ſixième ſiècle, & qu'il la termina dans le ſeptième, l'an 609, ſuivant *Ladvocat*, diction. hiſtor.; & l'an 610, ſuivant, *Lenglet Du Freſnoy*, tablett. chron., *pag.* 359, *édit. de* 1763, in-8°.

J'obſerve qu'*Heſychius* ne paroît point avoir vérifié la citation qu'il produit; s'il l'eût fait, il auroit parlé plus affirmativement. Mais il déclare que ce ſont *quelques modernes* qui ont avancé qu'ἀιὼν vouloit dire *moëlle épinière*. Si donc le gloſſateur, déſigné ſous le nom d'*Erotien*, a vécu ſous *Néron*, mort l'an 68 de notre ère, c'eſt-à-dire, 500 ans au moins avant qu'*Heſychius* ait écrit, peut-on regarder le premier comme moderne à l'égard de celui-ci? Non très-certainement. Il s'enſuit donc que l'opinion ſur l'acception attachée au mot, ἀιὼν n'étoit pas ſort ancienne du temps d'*Heſychius*; il s'enſuit que le prétendu *Erotien* ne ſauroit être du ſiècle de *Néron*. On ne riſqueroit peut-être pas beaucoup à préſumer que le gloſſaire, qui porte ſon nom, eſt poſtérieur à *Heſychius*, & même à *Suidas*, qu'on place dans l'onzième ſiècle. On peut donc revenir à l'opinion de *Marſile Cagnato*, & croire que le gloſſaire, dont nous nous occupons, a été mis par un fauſſaire, ſous le nom d'*Erotien*, pour donner à ce livre plus de vogue ou de célébrité. Le

rédacteur du glossaire ne paroît être qu'un copiste ignorant, qui a recueilli des gloses marginales sur les manuscrits d'*Hippocrate*, qui se sont trouvés sous sa main, & qui les a rangées sous la lettre par laquelle commençoit chaque mot, mais non pas avec le soin que nous mettons aujourd'hui dans cet ordre alphabétique; ce qui ne rend pas facile la recherche des mots sur lesquels on veut consulter.

Il est parlé, dans plusieurs traités réunis sous le nom d'*Hippocrate*, de la moëlle épinière.

Dans les *coac. prænot.* elle est nommée ῥαχίτης μυελὸς, (*medulla spinalis*,) edit. Basil. græc. 1538, in-fol. *pag.* 440, *lin.* 6. DURET. in coac. Paris. 1583, in-fol. *pag.* 424, *aph.* 8.

Dans le livre *de affect. intern.* edit. Basil. *pag* 195, lin. 36, on lit : μυελὸς ὁ κατὰ τὴν ῥάχιν, (*medulla quæ est spinæ.*) Dans le premier livre *de morbis*, ed. Basil. p. 129, lin. 32, ῥαχίτης μυελὸς, *spinalis medulla.*

Mais, dans d'autres livres, on lit νωτιαῖος μυελὸς (*dorsalis medulla*): Aphor. sect. v, aph. 18. — Ὁ μυελὸς ὁ καλέομενος νωτιαῖος (*medulla quæ vocatur dorsalis*,) lib. de carnib. ed. Basil. *pag.* 40, *lin.* 31. — νωτιαῖος μυελὸς, (*dorsalis medulla*,) Prorrhet. lib. 2, ed. Basil. *p.* 419, *lin.* 17.

Μυελὸς est constamment le mot qui, dans tous les traités d'*Hippocrate*, exprime *la moëlle* en général.

Comment est-il arrivé qu'on ait dit que la moëlle épinière, qui ne sauroit être exprimée par un seul mot, l'ait cependant été par αἰὼν, dont néanmoins on ne montre aucun exemple? De l'ignorance & des copistes, & des compilateurs de gloses marginales.

Il paroît en effet & très-visiblement qu'*αἰων* n'est que la moitié du *νωλι—αἰος*, laquelle a encore été défigurée.

Plusieurs adjectifs ont été pris insensiblement comme substantifs, bien que d'abord ces adjectifs fussent unis à des substantifs. Il ne paroît pas cependant que cela ait eu lieu à l'égard de *νωλιαίος*; mais il est possible que, dans quelques manuscrits plus anciens que ceux qui nous restent, le substantif *μυελὸς* ait été omis par la négligence des copistes, & qu'il ne soit même demeuré qu'*αἰων*. Alors quelqu'un, pour indiquer la véritable leçon, aura écrit à la marge de son exemplaire *μυελὸς νωλιαῖος*; leçon qui a été regardée comme étant l'interprétation d'*αἰων*.

2°. Glossar. EROTIANI, sub. lit. A. STEPH. edit. *pag.* 19, *lin.* 9, CHARTER. edit., *tom.* ij, *pag.* 113. C. & edit. nov., *pag.* 93, *lin.* 11.

Ἀριθμους, τὰ ὀνόματα οὕτω καλεῖ.

C'est-à-dire, « *Hippocrate* se sert du mot *ἀριθμοὺς* pour signifier *les noms*.

Mais *les noms* de quels objets? Ceci est bien vague, & n'éclaircit rien. Cependant on pourroit croire que si le mot *ἀριθμοὶ* se trouve souvent dans *Hippocrate*, il veut dire *noms*. On feroit néanmoins dans une grande erreur.

Eustachi, qui, dans ses notes, a indiqué un endroit d'*Hippocrate*, que le glossateur semble avoir eu en vue, ne copie point le passage. Il est nécessaire de le mettre sous les yeux; le voici.

Τοὺς δὲ ΑΡΙΘΜΟΥΣ ἐκκόπτω τῶν

νουσημάτων σάφα φράζειν ἐθέλοντες, οὐκ ὀρθῶς ἔγραψαν. Init. lib. de rat. vict. in morb. acut. edit. Foës. 1595. *in-fol. Sect.* iv, *pag.* 53, *lin.* 14.

FOES traduit ainsi:

At numeros morborum singulorum planè declarare studentes (medici cnidii), *non rectè scripserunt.* Ibid.

Ce savant interprète dit, dans son *œconom.* qu'ἀριθμοὺς signifie, dans cette phrase, les différences des maladies. Il n'avoit qu'un pas à faire, & il auroit senti que ce mot est défiguré, & qu'il faut, ou ὁρισμοὺς, ou διάφορους. On peut s'en convaincre, si l'on fait une scrupuleuse attention à ce que dit GALIEN *de Plat. & Hippoc. placit. edit.* CHARTER. *tom.* v, *pag.* 261, *lin. ult.* . . . . . αὐλὸς δὲ (Ἱπποκράτης) δείκνυσι τὰς διαφορους. Il rappelle, dans ce livre, ce dont parle *Hippocrate*, dans son Traité *de Rat. vict. in morb. acut.*

Si le gloſſateur a écrit ἀριθμοὺς, c'eſt qu'il a mal lu la gloſe marginale qu'il avoit ſous les yeux. Il n'a pas mieux lu, en écrivant enſuite τὰ ἀνόμοια; car il eſt très-viſible qu'il faut τὰ ἀνόμοια, *diſſimilitudines*, les différences (des maladies.)

3°. Gloſſar. EROTIANI, ſub lit. E.

STEPH. edit. *pag.* 23, *lin.* 23. CHARTER. *tom.* ij, *pag.* 118. B. & edit. nov. *pag.* 140, *lin.* 1.

Εἶρος. On ne ſauroit encore douter que ce mot ne ſoit défiguré. Il eſt même ſurprenant que perſonne ne s'en ſoit aperçu; on s'eſt contenté d'obſerver que cet endroit étoit ſuſ-

pect, c'eſt-à-dire, au moins inexact. Pour moi, je dis qu'il faut lire très-certainement σκίῤῥος, *skirrhus*. Je ne m'arrêterai point à le prouver; il ſuffit d'en avertir, pour que quiconque y réfléchira, en convienne. Mais, comme dans l'explication de ce mot par le gloſſateur, il y a d'autres mots déraurés, je vais écrire la phraſe telle qu'elle peut être rectifiée.

Σκίῤῥος. Οἱ μὲν σχηματισμὸν τῆς περὶ τὸν σπλῆνα σκιῤῥώδους ὀγκώσεως εἶναι φασίν. Οἱ δὲ τὴν περὶ ὅλον τὸ σῶμα (ὀγκώσιν). Καλῶς ἀμφότεροι. Ἔστι γὰρ ὁ (σκίῤῥος), (τοῦ ὄγκου) εἶδος.

C'eſt-à-dire : « Suivant les uns σκίῤῥος ſigni-» fie une enflure (*proprement dite*) du foie, » avec dureté ; ſuivant les autres, une enflure » qui peut exiſter dans toute autre partie du » corps. Les uns & les autres ont raiſon ; car » le ſquirrhe eſt une eſpèce de tumeur (ou d'en-» flure.)

J'ai retranché ἃ, *non*, qui étoit avant καλῶς.

4°. Gloſſar. Sub lit. E.

STEPH. Edit. *pag.* 24, *lin.* 18. CHARTER. Edit. *tom.* ij. *pag.* 117. E. et nov. edit. *pag.* 150. *lin.* 2.

Ἐδραίως. Dans la ſuite de l'interprétation qui regarde ce mot, le gloſſateur dit : τὴν καθέδραν σημαίνει : c'eſt à-dire, ce mot ſignifie καθέδρα, *ſiége*. Ce n'eſt pas ἐδραίως qui peut avoir cette ſignification, c'eſt ἕδρη, lequel a diſparu du texte. Mais ſi c'eſt ἐδραίως qu'on interprète,

il faut lire ἐπὶ τὴν καθέδραν : c'eſt-à-dire, ἑδραίως ſignifie *ſur une chaiſe.*

On lit, deux lignes après : Ολως δὲ εὖ μαλα καὶ πολλάκις. Ce qui ne donne abſolument aucun ſens. Je crois que le gloſſateur avoit copié d'après quelqu'un :

Βελέος δὲ σῆμα τὴν ἕδρην καλεῖ πολλάκις.

ID EST. *Pro exprimendo teli veſtigio* εδρην *ſæpè uſurpat Hippocrates.*

C'eſt-à-dire, « Pour exprimer la marque d'un » trait, d'une flèche (ſur un os). *Hippocrate* » ſe ſert ſouvent du mot ἕδρη, *ſedes, ſiège,* » *veſtige* ».

5°. Gloſſaire attribué à *Galien.* Il a été traduit en latin par *Nizolius.*

Ce gloſſaire eſt précédé d'un *prooemium* du gloſſateur. On y lit, au commencement, une phraſe que l'interprète n'a pas entendue. Elle eſt conçue en ces termes.

Πρότερόν γε διορισαμένοις ἡμῖν, ὅσῳ διαφέρει τὸ πᾶσαν ἐξηγήσασθαι τὴν Ἱπποκράτους λέξιν, τὸ τὰς γλώττας μόνας. STEPH. edit. *pag.* 54, *lin.* 9 & *ſeqq.* CHARTER, edit. *tom.* ij, *pag.* 79, A. & nov. edit. *pag.* 400, *lin.* 7.

Ce qui ſignifie, ſuivant la verſion de *Nizolius* :

Si priùs tamen illud definierimus inter expoſitionem omnium verborum Hippocratis, *& ſolarum ipſius linguarum, quid interſit?*

Le gloſſateur veut dire que, comme il n'étoit pas important d'expliquer tous les mots

employés par *Hippocrate*, il s'eſt borné à expliquer les ſeuls mots anciens, & par conſéquent peu uſités.

Trouve-t-on ce ſens dans la verſion de *Nizolius*? et cet interprète s'eſt-il entendu dans ſa propre interprétation? Cependant il ne s'eſt point arrêté. Lorſqu'un texte grec eſt obſcur ou difficile à ſaiſir, rien de plus favorable aux interprètes, pour ſe tirer d'embarras, que la langue latine. Il ne s'agit que de mettre, dans un certain ordre, les mots latins qui répondent aux mots grecs; ce qui ne demande ni réflexion ni peine. Auſſi leur verſion eſt-elle ſouvent plus difficile à entendre que le texte même.

Pour rendre au texte, que nous avons cité, toute ſa clarté, on peut ne faire qu'un très-léger changement, c'eſt de mettre ὑγιῶ, au lieu d'ὀγιῆ. La penſée du gloſſateur ſera claire alors.

Siquidem priùs diſtinximus (ſepoſuimus, elegimus) *ſolas voces obſoletas, non enim intereſt omnes* Hippocratis *dictiones interpretari.*

«Nous avons fait un relevé des ſeuls mots qui «ne ſont plus en uſage, car il n'eſt pas impor-«tant d'expliquer tous les termes dont *Hippo-«crate* s'eſt ſervi».

6°. GALENI Gloſſar. ſub lit. I.

STEPH. edit *pag.* 76. *lin.* 16. CHARTER. edit. *tom.* ij. *pag.* 92. *lin.* 1. Edit. nov. *pag.* 484, *lin.* 8.

Ἰκλαρ, ἐγγὺς παρὰ γοῦν τοῖς Ἀττικοῖς. Παρὰ δὲ τῷ Ἱπποκράτει ἐν δευτέρῳ τῶν γυναικείων, τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον καλεῖται.

« Ἰκλας, chez les Attiques, signifie *proche*. »

Cette interprétation est juste; mais voyons ce qui suit :

« Ἰκλας, dans le deuxième livre des maladies » des femmes, veut dire parties naturelles de » la femme. »

Le savant *Foës*, qui a lu toutes les œuvres d'*Hippocrate* avec soin, les ayant commentées & traduites en latin, déclare qu'il n'a point vu le mot Ἰκλας dans *Hippocrate*. On peut l'en croire sur sa parole. De nouvelles recherches seroient surement infructueuses

Au lieu d'Ἰκλαρ, on lit ἰκλάξη, dans un manuscrit de la bibliothèque de *Joh. Phil. Dorvillius*, à Amsterdam. *Nov. ed. præf.* p. xvj.

Cette seule variante ne met pas davantage sur la voix, pour rétablir le véritable mot qui certainement est défiguré.

Si l'on trouvoit néanmoins dans les écrits attribués à *Hippocrate*, le mot κλειθρις, qui se lit dans RUFUS d'Ephèse, STEPH. edit *citat. pag.* 536, *lin.* 12, on pourroit soupçonner que c'est de ce mot qu'est venu Ἰκλας.

Au lieu de κλειθρις, *Julius Pollux* écrit κληθρίς. STEPH. edit. citat. *pag.* 599, *lin.* 20.

Dans la vij section des aphorismes se trouve celui-ci : Γυνὴ ἀμφιδέξιος ἂ γίνεται. (*Mulier ambidextra non fit.*) *aph.* 43.

Je n'ai jamais pu me persuader que cet aphorisme fût véritablement d'*Hippocrate*. On le voit, il est vrai, dans l'édition que *Galien* a donnée des aphorismes, & il est expliqué dans son commentaire. Mais cette interprétation est indigne d'un homme aussi judicieux. On ne sau-

roit douter qu'une main étrangère n'ait ajouté, dans ſon édition, cet aphoriſme & ſon explication.

Il eſt encore expliqué dans le gloſſaire du prétendu *Erotien*, & dans le gloſſaire attribué à *Galien*, au mot ἀμφιδέξιος. Après avoir lu ces deux articles, on n'eſt pas plus éclairé ſur le ſens de l'aphoriſme.

Je ſoupçonne que cette phraſe, intercalée certainement ainſi que pluſieurs autres aphoriſmes, eſt priſe du livre *de carnibus*, dans lequel on lit : Ἐννέα δὲ μηνῶν καὶ δέκα ἡμερέων γόνος γίγνεται, καὶ ζῇ. *L'enfant qui naît à neuf mois & dix jours, vit.* Pour réduire cette phraſe en aphoriſme, on l'a probablement préſentée ainſi : Γόνος ἀμφὶ δεκάτου μηνος γίγνεται. *L'enfant naît dans le dixième mois.* Μηνος ayant été omis par négligence, on a fait Γόνη ἀμφιδέξιος ου γίγνεται.

Quoiqu'il en ſoit, ce prétendu aphoriſme, indigne d'*Hippocrate*, exiſte depuis long-temps, puiſqu'on le trouve dans SEXTUS EMPIRICUS, (*adv. math.* pag. 146. D. colon. Allobr. 1621, in-fol.) qu'on dit avoir vécu en même temps que *Galien*.

Nous pourrions encore faire d'autres obſervations, mais nous croyons devoir nous arrêter, de peur que cette diſcuſſion ne nous entraîne trop loin.

PRIX.

Queſtion propoſée pour l'année 1790, *par la Société royale des ſciences de Gottingue*

Comme l'expérience prouve que la ſanté &

le développement des plantes ſont puiſſamment ſecondés par diverſes vapeurs répandues dans l'atmoſphère, ou bien quelquefois affectés déſavantageuſement, on demande s'il n'eſt pas poſſible de ſeconder la végétation par des eſpèces, &c. d'airs artificiels, ſoit qu'on les faſſe parvenir aux plantes au moyen des arroſemens, ſoit en imprégnant l'atmoſphère qui les entoure? En cas d'affirmative, on demande des expériences authentiques, bien développées, ſuffiſamment répétées & variées, attendu que la ſolution de ce problême pourra être de la plus grande utilité pour la conduite des plantes dans les ſerres & ſur les couches.

PROSPECTUS.

Avis au peuple françois ſur ſa ſanté, ou Précis de médecine-pratique, propre aux différens lieux, temps, circonſtances et au tempérament de la nation; par M. DE LAVAUD, ancien chirurgien-major dans la marine du Roi, &c. ayant pour épigraphe ce paſſage d'Hippocrate.

. . . . . Hæc enim præcipuè quidem omnia, aut certè plurima probè ſi quis noverit, quum ad urbem ſibi ignotam perveneri:, cum neque morbi regioni familiares, neque communium, quæ ſit natura, latere poterit; ut neque in morborum curatione hæſitare, neque aberrare poſſit.

HIPP. de Aere, Aquis & Locis.

Il ſeroit ridicule de perdre du temps à prouver

l'utilité d'une *médecine-pratique nationale*. Depuis long-temps le François éprouve ce beſoin, & par conſéquent il ſent aſſez combien il lui ſeroit avantageux de poſſéder enfin un ouvrage, dans lequel les procédés de l'art de guérir fuſſent raiſonnés & meſurés ſur ſon tempérament particulier, afin que l'artiſte en pût déterminer plus préciſément & plus ſûrement l'emploi.

On gardera le ſilence ſur le mérite particulier de l'ouvrage : il n'eſt que trop commun d'en voir arriver au jour d'une utilité médiocre, ou nulle, & beaucoup au-deſſous de l'éloge que leur auteur leur a prodigué dans un proſpectus, ou dans une préface. C'eſt au lecteur à nous juger & à nous aider de ſes conſeils : ceci n'eſt point le langage d'une modeſtie feinte. Quand on traite d'une ſcience auſſi abſtraite & auſſi peu avancée que la *médecine d'obſervation raiſonnée*, on ne ſonge pas à être modeſte ; on eſt forcé de l'être.

Cet ouvrage, propoſé par ſouſcription, ſera compoſé de trois volumes *in-8°*. de 400 pages chacun, ou environ.

Le premier ſera diviſé en deux parties. Dans la première, on préſentera la topographie médicale du royaume de France en général. Ce morceau ſera ſuivi d'une nouvelle théorie des tempéramens, accompagnée d'un *Nevromètre*, pour déterminer, d'une manière préciſe, la nature, l'eſpèce & le degré de chaque tempérament. Le tempérament de la nation françoiſe s'y trouvera marqué, pour ſervir de précepte & d'exemple. La deuxième partie, diviſée en ſept chapitres, contiendra 1°. les préceptes généraux à ſuivre dans la pratique de la *médecine d'obſervation raiſonnée* ; 2°. leurs applica-

tions dans quelques maladies plus particulières à la nation & plus fréquentes parmi les habitans de nos campagnes, comme la fièvre ardente, ou chaude, l'inflammation de poitrine, la petite-vérole, &c. ; 3°. enfin, les remèdes, les plus préciſément propres au traitement de ces maladies & au tempérament de la nation, termineront cette ſeconde partie.

Le deuxième volume ſera également diviſé en deux parties. La première contiendra la ſuite des maladies aiguës ; la ſeconde traitera de quelques maladies chroniques, particulières aux habitans de nos campagnes.

Le troiſième volume renfermera le *précis de chirurgie medicale.*

Cet ouvrage ſera précédé d'un mémoire ayant pour titre : *Avis au jeune médecin :* ou *Introduction à la médecine d'obſervation raiſonnée.* Ce mémoire ſera diviſé en deux parties. Dans la première, on y réfutera le ſentiment de M. *Brambilla* (*a*) touchant la prééminence de la chirurgie ſur la médecine, les erreurs de M. *Linguet* ſur l'hiſtoire de la chirurgie, & autres : enfin, on y combattra pluſieurs préjugés capables de retarder les progrès dans les études, l'avancement de l'art, & de jeter des craintes dans l'eſprit des peuples. La ſeconde partie aura pour objet le plan & les préceptes généraux qu'on doit ſuivre dans l'étude de la *médecine d'obſervation raiſonnée.*

(*a*) Diſcours de M. *Brambilla*, prononcé à l'ouverture de l'Académie de chirurgie-médecine de Vienne, & traduit du latin, par. M *Linguet*, imprimé à Bruxelles, *in*-8°. de 90 pag.

Conditions de la Souscription.

Les trois volumes & le mémoire seront de 13 liv. 4 s. en feuilles pour les souscripteurs.

On paiera, en soucrivant & en recevant le mémoire..... 3 liv. 0 s.

En recevant le premier volume.. 3 10

En recevant le second volume... 3 10

En recevant le troisième volume. 3 4

....13 liv. 4 s.

Les personnes qui n'auront pas souscrit, lorsque le mémoire & le premier volume auront paru, paieront ces deux objets,... 7 liv. 4 s. & trente sols de plus pour chacun des deux autres volumes; ce qui sera. 9

TOTAL....16 liv. 4 s.

Les personnes qui auront souscrit avant la fin d'août, recevront leurs exemplaires de l'ouvrage entier, imprimés sur papier fin d'Angoulême.

Les exemplaires seront signés par l'auteur.

On souscrit présentement à Paris, chez *Didot*, jeune, quai des augustins; *Croullebois*, libraire, rue des mathurins; & *Seguy-Thibouſt*, successeur de la veuve *Thibouſt*, place Cambrai.

AVIS.

Histoire naturelle des serpens ; par M. MERREM, membre de l'Académie royale des sciences de Gottingue. A Strasbourg, à la librairie académique, 1789; *in*-4°.

[Cette édition françoise paroîtra par cahiers de douze planches supérieurement enluminées.]

Si l'homme a en horreur les serpens, seroit-ce parce que cette classe d'animaux lui offre plusieurs ennemis redoutables? qu'ils renferment un poison capable de lui ôter la vie, sur-tout dans les contrées brûlantes? La famille de ces reptiles est considérable: chaque pays en donne de diverses espèces; & la zoologie ne nous a présenté jusqu'à ce jour que l'histoire naturelle des espèces qui sont les plus connues.

Cette partie intéressante n'avoit pas été suivie avec assez de recherches; mais l'esprit philosophique, qui anime les savans de nos jours, a porté M. *Merrem* à scruter la nature dans ses antres les plus cachées, & lui a, pour ainsi dire, arraché ses secrets, sur la connoissance des serpens rares. Combien ne doit pas nous intéresser la description des espèces inconnues ou obscurément décrite, laquelle nous est offerte par M. *Merrem* qui, depuis plus de dix ans, ne s'occupe que de l'histoire des animaux,

exclusivement aux autres parties de l'histoire naturelle. L'on possède depuis peu, en Allemagne, une ornithologie de lui, qui est estimée. Nous pouvons donc assurer d'avance que cette *ophiographie*, qui fait l'objet de cette annonce, sera traitée avec le même soin, la même exactitude, & le même point de précision.

N°s. 1, 4, 5, 6, 7, 8, 14 15, 18, 19, 20, 21, 22, 23, M. WILLEMET.

2, 3, 9, 10, 11, 13, 16, 17, M. GRUNWALD.

12, M. HUZARD.

24, J. GOULIN. E.

TABLE.

OBSERVATIONS sur la fièvre puerpérale. Par M. Archier, *méd.* Page 169

Observat. sur le pemphigus. Par Etienne Dickson. *médecin*, 178

Observat. sur une maladie nerveuse, &c. Par M. Naudeau, *méd.* 197

Observat. sur une affection convulsive, &c. Par M. Besuchet, *méd.* 201

Addition à l'observation sur une épilepsie, par M. Rochard, *méd.* Par M. Le Comte, *méd.* 206

Observat. sur une ischurie rénale vermineuse. Par M. Geron, *méd.* 210

Remarques sur l'usage du sublimé corrosif, &c. Par M. Jean-Pierre Terras, *chir.* 214

Distinction de la fièvre putride en deux espèces. Par M. Le Comte, *méd.* 227

Observation sur les mauvais effets de l'eau de salubrité employée dans les dartres. Par M. Souville, *médecin*, 238
Obs. d'un dépôt fistuleux dans le canal du tibia, &c. Par M. Langlade, *chir.* 242
Observat. sur l'heureux emploi du catgut, dans une fistule au périnée. Par M. Wilkinson, *chir.* 246
Observat. sur l'extirpation de l'œil. Par M. Marc-Antoine Baudot, *méd.* 250
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1789, 256
Observations météorologiques, 260
Observations météorologiques faites à Lille, 263
Maladies qui ont régné à Lille, 265

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 266
Médecine, 271
Chirurgie, 282
Vétérinaire, 284
Anatomie, 288
Physiologie, 290
Hygiène, ibid.
Matière médicale, 291
Pharmacie, 292
Physique, 293
Minéralogie, 295
Botanique, 296
Bibliographie, ibid.
Prix, 329
Prospectus, 330
Avis, 363

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1789.

OBSERVATIONS DIVERSES DE MÉDECINE;

Par M. JACQUES DUPAU, médecin pensionné de la ville d'Ax en Foix.

Quibus sanis dolores derepentè fiunt in capite, et statim muti fiunt ac stertunt, in septem diebus pereunt, nisi febris apprehenderit. (HIPPOCR. *libr. vij, aphor.* 51.)

APOPLEXIE COMMENÇANTE, guérie par la fièvre.

DANS l'été de l'année 1786, j'ai été appelé au village d'Orgeys, près d'Ax,

pour secourir le syndic de la communauté de ce village, nommé *Authier*.

Cet homme, âgé de cinquante-cinq ans, avoit un tempérament robuste; il étoit haut en couleurs, il avoit le col gros et court.

A mon arrivée, je trouvai que le malade avoit la langue fort embarrassée, il ne pouvoit parler ni se faire entendre qu'avec beaucoup de difficulté; il avoit des tournoiemens de tête, et un mouvement avec bruit dans cette partie et dans les oreilles, qu'il comparoit au bruit confus *d'une troupe de violons :* c'étoit son expression.

Le pouls n'étoit point fébrile, et le reste du corps paroissoit être dans l'état naturel.

Je fis prendre sur-le-champ l'émétique, et le lendemain matin, un purgatif.

Après l'usage de ces remèdes, l'état du malade restant le même, je fis appliquer, le troisième jour, un vessicatoire entre les épaules, et pendant l'action de ce remède, je fis prendre par le nez, durant toute l'après-midi, les doses souvent réitérées d'hellébore en poudre, qui firent éternuer presque continuellement plusieurs heures consécutives.

L'agitation que les secousses violentes ont produite dans l'intérieur de la tête, et l'action stimulante du vessicatoire, ont *éparpillé*, pour ainsi dire, et étendu à toutes les parties le centre d'irritation fixé à la tête, ce qui a donné lieu à une fièvre générale, accompagnée d'une soif inextinguible, et si grande, que le malade a bu, dans l'espace de quelques heures, plusieurs grands sceaux d'eau froide : la fièvre a duré encore trois ou quatre jours, en diminuant, chaque jour, d'intensité, ainsi que la soif, et avant la fin de la seconde semaine tous les symptômes de la maladie étoient entièrement dissipés, et n'ont plus reparu.

ENFLURE SUBITE DE LA LANGUE, avec impossibilité de parler, par cause venimeuse.

UNE femme de Carbonne, petite ville du haut-Languedoc, sur Garonne, âgée d'environ vingt-cinq ans, travailloit à la culture d'une vigne, dans le printemps de l'année 1784, quand elle sentit au pied gauche une piqure

accompagnée d'une douleur vive, et suivie bientôt après de l'enflure de cette partie ; elle s'avisa, pour calmer la douleur, d'humecter la partie affectée, avec de la salive qu'elle prit avec le doigt dans sa bouche ; elle réitéra plusieurs fois cette opération, et tout-à-coup sa langue s'embarrassa, et devint si enflée qu'elle remplissoit toute la bouche.

Cette femme voulut appeler à son secours des paysans qui n'étoient pas fort loin d'elle ; mais il lui fut impossible d'articuler aucun son, de proférer une seule parole, et de se faire entendre.

Je fus appelé auprès d'elle ; je la trouvai dans l'état que je viens de décrire ; mais je parvins à comprendre par ses gestes, que la piqûre du pied avoit été causée par un insecte venimeux, et qu'après avoir touché cette partie avec le bout de son doigt humecté de salive, elle avoit porté ensuite ce même doigt à sa langue. Je lui ordonnai de tenir dans sa bouche, jusqu'à ce qu'elle fût guérie, de l'eau commune, où l'on auroit mêlé quelques gouttes d'eau de Luce, et d'humecter le pied avec cette même eau.

Ce remède a été mis en usage pendant trois jours, après lesquels l'accident du pied et celui de la langue ont été presque entièrement dissipés, et ont tout-à-fait disparu avant la fin de la semaine, sans avoir continué ce remède, et sans en avoir employé aucun autre.

RAGE.

Au commencement du printemps de l'année 1787, un meûnier du village de Savignac, près d'Ax, âgé d'environ vingt ans, voyant passer près du moulin un chien qu'on disoit être enragé, accourut après lui pour l'assommer; le chien, se retournant, a sauté sur le meûnier, et l'a mordu au ventre, à la région ombilicale gauche.

Le chien continuant de courir sur le grand chemin, passa auprès d'un homme de Luzenac, village voisin, qui travailloit au chemin. Cet homme veut écarter le chien à coup de pierres: l'animal se jette sur lui, et lui fait plusieurs mórsures au bras.

Le jour même de son accident, le meûnier est venu à Ax me consulter;

j'ai fait emporter avec un rasoir, par un chirurgien, toute la chair mordue, et quelques lignes de plus de la chair des environs, et du fond de la plaie. Après avoir bien étanché le sang de cette plaie, je l'ai remplie d'onguent commun bien chargé de cantharides, et j'ai conseillé au malade de se faire donner, par le chirurgien, quelques frictions mercurielles: ce qui a été exécuté.

Il y a deux ans que le meûnier a été mordu; il n'a éprouvé aucun accident, et a toujours joui d'une bonne santé.

L'homme de Luzenac, qui n'a fait aucun remède, est mort, environ un mois après avoir été mordu, avec les symptômes de la rage.

EFFETS D'UNE CHUTE DE CHEVAL, sur un goutteux.

M. *Servat* l'aîné, de Massat dans le Conserans, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament robuste, sentant venir, dans l'automne de l'année 1785, le paroxysme de la goutte, maladie à laquelle il étoit sujet depuis

quelques années, monte à cheval pour aller à Saint-Girons, ville éloignée de Massat de quatre ou cinq lieues; après avoir fait une partie de la route, son cheval, qui étoit fort vif, s'abat brusquement sous lui, ce qui lui fait donner de la plante des pieds contre terre, avec tant de violence, qu'il éprouve dans tout son corps un effet pareil à celui de la commotion électrique.

Cet accident, loin de lui être préjudiciable, a opéré en lui un tel changement, que le paroxysme commençant de la goutte, a été entièrement dissipé: il lui sembloit, disoit-il, avoir recouvré la légèreté et la vigueur qu'il avoit à l'âge de vingt-cinq ans; et durant un certain temps que s'est prolongé l'effet de cette commotion, il s'est trouvé aussi leste, aussi dispos qu'il l'ait jamais été dans sa jeunesse.

EPILEPSIE VERMINEUSE.

UN batelier, âgé d'environ trente ans, du lieu de Noë sur Garonne, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, fut saisi tout-à-coup, dans le printemps de l'année 1784, de convul-

sions violentes dans toutes les parties de son corps, avec une salivation abondante et écumeuse, et avec tous les autres symptômes de l'épilepsie.

Arrivé auprès de lui, je le trouvai dans un état de stupeur et d'insensibilité, et ne voyant en lui aucune autre cause à laquelle je pusse attribuer cet accident, qu'à une irritation nerveuse occasionnée par des vers, je lui fis administrer un lavement de tabac qui fit sortir par haut et par bas un grand nombre de vers ; dès cet instant tous les symptômes de l'épilepsie se sont dissipés sans retour.

PARALYSIE IMPARFAITE, causée par des vers.

M. *Lucien Graule*, habitant d'Ax, âgé de quatorze à quinze ans, d'un tempérament sanguin et mou, jouissant d'une bonne santé, s'est senti tout-à-coup, dans le mois d'avril 1789, la tête embarrassée, et une grande difficulté de mouvoir les extrémités supérieures et inférieures du côté gauche. Il avoit de plus des suffocations et

des défaillances, son visage étoit fort rouge et le pouls naturel.

Je prescrivis un minoratif avec la casse, la manne et la rhubarbe, qui fit rendre par le fondement beaucoup de vers de l'espèce des ascarides; des lavemens, composés d'une décoction d'absynthe et de rhue, à laquelle j'ajoutai de l'aloës, pris les deux jours suivans, firent sortir encore d'autres vers; depuis cette époque jusqu'à présent, les symptômes de la paralysie qui s'étoient dissipés à la sortie des premiers vers, ne se sont plus montrés.

Quelque temps auparavant le malade avoit éprouvé le même accident.

CORPS ÉTRANGER, arrêté dans la gorge.

Magdeleine, âgée de vingt-cinq ans, attachée à l'hôpital d'Ax en qualité de maîtresse d'école; paralysée des extrémités inférieures, mais d'ailleurs jouissant d'une bonne santé, étant à dîner, le 21 novembre 1787, mangeoit de fort bon appétit de la soupe aux choux. En avalant une bouchée de

choux, elle sentit quelque chose de dur, qui s'arrêtoit dans sa gorge; elle fit de vains efforts pour s'en débarrasser, soit en toussant, soit en vomissant; ce corps étranger resta fortement fixé à cette partie où il occasionnoit une douleur très-vive, avec un sentiment de strangulation, et des envies continuelles de vomir.

Etant le médecin de cet hôpital, on vint me chercher pour secourir cette fille. Je lui conseillai d'avaler un petit morceau d'éponge, auquel on auroit attaché un fil très-fort, et assez long pour arriver au fond de l'estomac, étant par l'autre extrémité attaché à la main. Je fis séjourner un peu l'éponge dans l'estomac pour qu'elle s'y remplît d'humidité, et devînt par-là plus volumineuse, et ensuite je la fis retirer par la bouche.

Cette manœuvre fut d'abord exécutée sans succès, mais non pas sans souffrances. Alors on prit un morceau d'éponge un peu plus gros, qui fut avalée difficilement, ou que l'on arracha avec peine de l'estomac; mais aussitôt que cette éponge eût été retirée du gosier, tous les accidens cessèrent: cette fille, qui étoit en ce moment dans l'obscu-

rité, n'a pas su trouver autour d'elle le corps étranger qui lui avoit causé tant de souffrances, et il est propable qu'uniquement occupée du plaisir d'être délivrée de son mal, elle ne s'est pas mis fort en peine de chercher dans l'obscurité ce qui l'avoit causé.

MÉTASTASES RHUMATISMALES.

Jean-Baptiste Soulé, de Merens, village peu éloigné d'Ax, d'une taille haute, ayant le corps grêle et le col long, se livroit sans relâche aux plus rudes travaux des champs, et étoit exposé, tout le long du jour et souvent la nuit, aux intempéries de l'air froid et humide des hautes montagnes de Merens, lorsque, vers la fin de l'année 1786, il s'aperçut que ses forces diminuoient chaque jour; il éprouvoit, dans les organes de la respiration, une gêne et un embarras accompagnés d'une toux tantôt sèche, tantôt suivie de l'expectoration de matières épaisses et sanguinolentes. De temps en temps, la poitrine étoit affectée d'une douleur aiguë, et souvent il rejetoit, par la bouche, du sang pur et écumeux.

Le dégoût, la constipation, la fièvre et le marasme, se joignirent bientôt aux symptômes ci-dessus ; et ses forces diminuèrent au point que ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, il fut contraint de garder le lit : tel étoit l'état du malade, depuis plusieurs mois, lorsqu'il m'appela à son secours, le 3 mars 1787.

La saignée, les doux évacuans, le régime anti-phlogistique que je fis pratiquer, apportèrent quelque changement avantageux dans la maladie ; mais le bien-être ne fut pas de longue durée : bientôt tous les symptômes réparurent avec la même violence; le mal alloit toujours en augmentant, et tout faisoit redouter une mort prochaine, quand tout-à-coup, et sans cause apparente, tous les symptômes de l'affection de poitrine s'évanouissent, et dans le même instant, le malade se trouve pris, dans les extrémités supérieures et inférieures, de douleurs très-aiguës, qui lui font jeter les hauts cris, au moindre mouvement de ces parties.

Ayant été instruit de ce changement, j'engageai le malade à se transporter à Aix ; il s'y fit porter, et je

trouvai, outre les symptômes dont je viens de parler, un peu de fièvre, du dégoût pour les alimens, et une insomnie opiniâtre, causée par les douleurs des extrémités, et par la chaleur et l'agitation de la fièvre.

Après avoir abattu la fièvre, par le régime et les remèdes anti-phlogistiques et par quelques minoratifs, je mis le malade à l'usage des bains de vapeur et de la douche, avec les eaux thermales d'Ax. Durant la journée, il buvoit une décoction de douce-amère, coupée avec le lait; le soir, de temps en temps, une potion calmante avec le sirop diacode, dans un demi-verre d'eau de sa décoction de douce-amère.

Après un mois environ d'usage de ces remèdes auxquels j'associai de doux laxatifs, le malade fut entièrement délivré de ses douleurs, et s'en retourna chez lui, à Merens, plein de santé, et sans le plus léger ressentiment de douleur, ni à la poitrine, ni aux extrémités.

Des douleurs rhumatismales aux hanches, avoient précédé les symptômes de la pulmonie, que nous avons décrit au commencement.

PLEURÉSIE FAUSSE.

Pierre Sicard, du village d'Ascon, près d'Ax, âgé de quarante-cinq ans, d'une constitution naturellement robuste, mais affoibli par des travaux forcés et par l'indigence, se trouvant malade, dans le printemps de l'année 1787, me fit appeler.

La maladie avoit débuté par une douleur à la poitrine, qui s'étendoit dans toute cette partie, ainsi qu'à la région précordiale et à l'abdomen. A cette douleur vague se joignirent bientôt la fièvre, le dégoût, l'insomnie; la langue étoit humide et couverte d'un sédiment blanchâtre; la toux fréquente, suivie d'une expectoration abondante de matières épaisses, muqueuses et sanguinolentes, sans grande oppression, ni difficulté de respirer. La peau n'étoit pas sèche, ni les urines fort colorées.

Les boissons délayantes, et des émético-cathartiques, apportèrent quelque soulagement à l'état du malade; mais n'ayant pas voulu continuer l'usage des remèdes évacuans dont la nécessité étoit indiquée par la saburre de la

langue, le dégoût, et le sentiment d'embarras et d'anxiété au creux de l'estomac, il passa quatre mois dans cet état, ne pouvant rien manger, et ne prenant point de forces : la fièvre et la toux étoient disparues depuis long-temps ; mais le malade se trouvant toujours fort foible, ne pouvoit se livrer à aucun travail, et cependant il ne pouvoit vivre que du travail de ses mains. Il se traîna à Ax, pour venir me consulter. Je lui conseillai de prendre un purgatif, de le réitérer selon le besoin, et ensuite de se mettre à l'usage des amers.

Quelques momens après être sorti de chez moi, et s'étant mis en route pour s'en retourner à Ascon, la douleur de l'estomac se dissipa tout-à-coup; et dans le même instant, il sentit dans les reins une douleur très-vive qui le força de s'arrêter pendant quelque temps, et qui le mit dans l'impossibilité de faire usage de ses jambes pour continuer son chemin qu'il faisoit à pied. La douleur s'étant un peu calmée, il se remit en marche, et il arriva à Ascon fort tard, et avec beaucoup de peine ; la nuit fut assez bonne : le lendemain, il prit un purgatif qui

le fit un peu évacuer; le soir la douleur des reins le reprit avec la plus grande violence; on vint aussitôt me chercher. A mon arrivée, le malade se rouloit tantôt sur son lit, tantôt sur le plancher, sans pouvoir trouver aucune situation supportable, et jetant des cris perçans arrachés par la douleur.

Il faisoit des efforts, souvent réitérés, pour aller à la selle et rendre ses urines; et le plus souvent sans succès: il avoit des envies fréquentes de vomir; il vomissoit de temps en temps, mais ce n'étoit guère que la boisson qu'il avoit prise, et presque sans aucun mélange d'autres matières. Le testicule gauche étoit retiré, et la douleur qu'il éprouvoit dans les reins, ne lui laissoit presque aucun instant de repos.

La fièvre étoit peu considérable. I a saignée, les bains tièdes, les boissons délayantes, les lavemens émolliens, l'opium et les doux laxatifs, sont les moyens curatifs que j'employai: avant la fin de la seconde semaine, le malade fut parfaitement guéri.

OBSERVATION

SUR

L'HYDROPHOBIE SPONTANÉE;

Par M. RABACHE DE COROY, médecin à Péronne.

Le nommé *Antoine Millet*, tailleur de cette ville, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, d'un visage pâle, menant une conduite sage, et n'étant adonné ni aux femmes ni au vin, étoit attaqué, depuis trois semaines, d'une toux catarrhale pituiteuse qui tiroit vers sa fin, sans avoir pris aucun remède; mais depuis deux jours, il avoit du dégoût pour les alimens; il étoit triste et rêveur; il se plaignoit de mal-aise et d'un brisement universel: depuis quelque temps il éprouvoit, toutes les nuits, une alternative d'un sommeil léger et d'un réveil en sursaut avec des agitations; le soir du second jour, il prit, pour toute nourriture, un verre de vin chaud, avant de se coucher. Mais au bout d'une demi-heure d'un léger som-

meil, il se réveilla en sursaut, se plaignit de nausées et d'un étranglement si considérable, qu'il se jeta à la hâte hors de son lit, et vomit le vin qu'il avoit pris. Il demanda aussitôt une tasse de thé, la porta à la bouche plusieurs fois, et dit qu'il ne pouvoit l'avaler.

Les parens effrayés m'envoyèrent chercher, le 17 janvier de cette année, à neuf heures du soir : je trouvai le malade assis à côté d'un poële, avec des yeux fixes et étincelans, et un pouls foible et inégal; il se plaignoit d'un resserrement à la gorge, et il ne pouvoit avaler le thé qu'on lui offroit. Après lui avoir fait nombre de questions sur ce qui avoit précédé, et après avoir examiné sa gorge, où je ne trouvai aucun vestige d'inflammation, je lui portai à la bouche le thé qu'il avala précipitamment. Je m'en allai, ne me doutant nullement de la maladie terrible qu'il alloit essuyer, et qui n'étoit plus équivoque le lendemain matin.

La nuit fut pareille aux précédentes ; il avoit vomi en une seule fois beaucoup de bile ; il se plaignoit d'un resserrement considérable à la partie moyenne de la poitrine avec suffoca-

tion; il avoit le pouls assez fort, inégal et convulsif, avec soubresauts des tendons, et tremblement général; les yeux étoient égarés, la bouche étoit écumeuse; à la vue de l'eau, ce malheureux frémissoit, ses mouvemens convulsifs augmentoient : pour qu'il pût boire, il falloit qu'on lui précipitât la boisson dans la bouche; il poussoit continuellement de longs soupirs, ou jetoit des cris involontaires, semblables à l'aboiement d'un chien. Je lui ordonnai, pour tisane, une infusion de fleurs de tilleul, et le fis aussitôt saigner du pied : ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'on parvint à lui contenir les pieds dans l'eau; deux heures après, je lui fis prendre deux grains d'émétique dans un peu d'eau tiède, qui lui firent rendre, en une seule fois, beaucoup de bile, sans qu'on pût lui rien faire boire pendant l'effet de ce remède.

A une heure de l'après-midi, il prit un bain d'eau tiède, dans lequel on le mit de force. On ne put l'y contenir qu'une demi-heure. A l'entrée et au sortir du bain, je lui fis prendre d'une potion anti-spasmodique et calmante, faite avec les gouttes anodynes de Sy-

denham, la teinture de castor et l'eau de Luce.

Au sortir du bain, on le coucha ; il étoit plus calme : tous les accidens étoient diminués ; il avaloit un peu plus de liquide, pourvu qu'il ne le vît pas, et qu'on le lui précipitât dans la bouche. Ce calme trompeur ne fut pas de longue durée, car une heure après il survint une fièvre assez forte, le visage s'alluma, les yeux devinrent étincellans et égarés ; les cris, les soupirs, les mouvemens convulsifs avec tremblement recommencèrent, et n'avoient point encore été portés à un si haut degré. Il n'avala plus de liquide de tout ce jour ; il demandoit en grace qu'on ne lui en présentât plus, parce que cela le rendoit plus malade. Je le fis une seconde fois saigner du pied, à cinq heures du soir, dans le fort de la fièvre ; je lui ordonnai, pour huit heures du soir, un bol avec le camphre, le musc, le nitre et le miel, et pour neuf heures, une friction sur les jambes, avec deux gros d'onguent mercuriel double.

Le lendemain, 19 au matin, on me dit qu'il avoit été fort agité pendant la nuit, et qu'il n'avoit rien pris ; les ac-

cidens étoient de beaucoup augmentés ; il se sentoit étouffé par une barre qui lui serroit la poitrine ; il se mettoit dans les plus grandes agitations à la vue de l'eau ; il toussoit un peu et salivoit ; je lui fis prendre le bol camphré de la veille, il l'avala bien, et deux heures après on le mit dans le bain d'eau tiède : on ne put l'y contenir qu'une demi-heure, parce qu'il se faisoit des contusions par tout le corps. Au sortir du bain il étoit furieux, il ne faisoit que s'agiter dans son lit, se tourner de tous côtés, tousser continuellement comme un chien qui aboie, et cracher : son état lui faisoit pitié ; il me disoit qu'il étoit enragé, ou brûlé en dedans, et qu'il étoit fâché de ne pouvoir boire, l'eau lui faisant peur.

A trois heures de l'après-midi, les grandes agitations de la toux et de la salivation, qui étoient continues, excitèrent une fièvre des plus fortes ; il ne pouvoit plus tenir dans son lit, tout étoit en mouvement chez lui, contorsions de tout le corps pour tousser et cracher, mouvemens convulsifs, et enfin, étranglement causé par la trop grande salivation ; tel fut l'état terri-

ble de ce malheureux jusqu'à six heures du soir, qu'il tomba en syncope, et mourut sans avoir eu jamais la moindre envie de mordre.

Cette observation, qui paroît n'être d'aucune utilité en elle-même, puisque le malade est mort, et que je n'ai pu m'en procurer l'ouverture, à cause du préjugé du peuple de ce pays, qui ne veut pas qu'on ouvre les morts, nous confirme que l'hydrophobie peut survenir sans qu'on ait été mordu par aucun animal enragé; car le malade m'a assuré n'avoir jamais été mordu. Je ne chercherai pas ici à mettre à contribution les auteurs qui ont parlé de rage spontanée. Ceux qui croient que la rage ne peut être transmise à l'homme que par les animaux, peuvent consulter l'ouvrage de M. *Portal*, intitulé : *Observations sur la nature et le traitement de la rage*, dans lequel on a rassemblé un grand nombre de faits à ce sujet.

Quant à M. *Millet*, je vais hasarder les conjectures les plus vraisemblables sur la cause prochaine de sa maladie, dont je laisse la décision aux savans.

Est-elle due au froid rigoureux de

cet hiver? Cet homme ne sortoit que pour ses affaires dans la ville, et revenoit aussitôt chez lui, où il y avoit un poële. *Viendroit-elle de la chaleur du poële, où l'on brûloit du charbon de terre?* Cette chaleur a toujours été très-douce et modérée, au rapport des personnes de la maison : il ne couchoit pas dans cette chambre. Ne pourroit-on pas plutôt l'attribuer à la matière du rhume, qui étant devenue âcre par une cause quelconque, se seroit portée sur le genre nerveux de la poitrine, et sur les muscles qui servent à la déglutition, y auroit produit une tension spasmodique qui s'est communiquée ensuite à tout le corps, et auroit occasionné cette foule de symptômes effrayans, dont je viens de faire l'énumération?

MÉMOIRE

Sur la topographie médicale de Belle-Isle en mer, &c. Par M. ROCHARD, médecin, ancien chirurgien-major de Royal-Allemand cavalerie, ensuite de Belle-Isle, correspondant et associé régnicole de l'Académie royale de chirurgie, retiré à Meaux sa patrie.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

BELLE-ISLE est bordée par une chaîne de rochers, qui se perdent dans la mer; il y a plusieurs anses peu profondes, où les flots viennent battre. Un sable assez fin s'élève par gradations, et disparoît sous la verdure des vallons très-profonds qui correspondent aux anses.

Cette isle est située au midi des côtes de la Bretagne, par 27 degrés 17 minutes de latitude, et 5 degrés 26 minutes de longitude, à l'occident de Paris. L'élévation du palais ou chef-lieu, au-dessus de la haute mer, est d'environ

bilité, et même bien à préférer pour nettoyer l'algalie ou sonde d'argent au stilet dont elle est toujours garnie ; en outre, je fais des injections avec de l'eau tiède, ainsi qu'à l'extrémité du gland, où l'on observe toujours une espèce de suppuration produite par le séjour de la sonde dans le canal : si les urines sont bourbeuses et glaireuses, je porte l'eau jusque dans la vessie, pour la nétoyer et faciliter l'écoulement de ce liquide.

Quand les urines et la sonde, par leur séjour dans la vessie, ont acquis une odeur forte et alkaline, rien ne la corrige mieux que les injections faites avec l'eau tiède, où l'on ajoute une quatrième ou cinquième partie de vinaigre, selon le degré d'irritation.

Si le malade est agité pendant la nuit, s'il lui survient du spasme et de l'irritation dans le canal de l'urètre et au périnée, je lui fais faire usage de quelques cuillérées d'une potion anodyne, ajoutée au régime et aux boissons convenables.

J'ai eu lieu d'observer que les bains d'eau tiède, non plus que les demi-bains, ne sont, pour l'ordinaire, d'aucune utilité dans le cas de rétention

d'urine, produite par des hémorroïdes ou par le gonflement variqueux du tissu spongieux de l'urètre; les saignées, les sangsues et les lavemens sont bien à préférer.

Nous observerons aussi que les malades, sur-tout quand les urines ne sont pas trop chargées de glaires, peuvent uriner, pendant la nuit, dans un urinoir de verre ou une bouteille, placée de manière que l'extrémité de la verge et la sonde ne soient pas gênées; on a le soin d'ôter le petit bouchon ou fausset, que je fais tout simplement avec du liége, du bois de noizetier ou autre assez dur. Pendant le jour, on peut n'ôter le bouchon que de temps en temps, pour laisser évacuer l'urine: le petit stimulus qu'elle procure, quand elle est accumulée en certaine quantité dans la vessie, en excitant l'envie d'uriner, peut contribuer à lui redonner son action naturelle.

Je ne veux pas ici laisser échapper une petite remarque pratique qui peut avoir son utilité: il m'est arrivé quelquefois qu'après avoir passé le stilet dans la sonde, et fait des injections qui entroient facilement dans la vessie, l'urine ni l'eau injectée ne sortoient

point. J'étois persuadé que la sonde devoit être libre; mais ayant remarqué qu'elle étoit un peu descendue, je la pris avec précaution par le pavillon pour la remonter et la pousser un peu plus avant dans le canal : au même instant je vis sortir les urines et l'injection ; cette petite manœuvre peut tirer d'embarras le malade et le chirurgien. Il est aisé de juger que les yeux de la sonde ne plongeoient plus dans l'urine.

C'est par ces attentions que l'on prévient des accidens et qu'on tient la sonde propre et libre; elle se conserve plus long-temps au moyen des injections : on en peut faire de médicamenteuses pour les maladies de la vessie.

Pour l'ordinaire, dans les cas de rétention d'urine, causée par des embarras variqueux, ou un état inflammatoire du canal de l'urètre et du col de la vessie, qui peuvent arriver aux personnes d'un moyen âge, cet organe reprend bientôt ses facultés, et le canal devient libre. Les malades ne sont pas assujettis à garder long-temps la sonde, sur-tout lorsque tout est bien dirigé : quand l'urine commence à passer entre la sonde et le canal, c'est une annonce que le malade peut se

passer de ce conduit artificiel, et qu'on peut l'ôter.

Mais quand la rétention d'urine arrive dans un âge très-avancé, le plus souvent la vessie perd son ressort, et les malades sont obligés de garder la sonde flexible qu'on nettoie et qu'on renouvelle de temps en temps; mais dans un cas si fâcheux auquel on n'a pu remédier, il est à préférer, et plus commode aux malades de se sonder eux-mêmes, ce qu'on peut leur apprendre facilement; j'en ai connu plusieurs qui portoient toujours avec eux leur sonde dans un étui, pour s'en servir toutes les fois qu'ils avoient besoin d'uriner.

Ce ne seroit que dans les cas où ces personnes seroient infirmes, qu'elles éprouveroient de grandes difficultés pour se sonder, et qu'elles ne pourroient pas toujours avoir à leur disposition un chirurgien, ou quelqu'un au fait de cette opération, qu'on auroit recours aux sondes de gomme élastique. J'ai vu un homme fort âgé qui fut attaqué d'une rétention d'urine, causée par la paralysie de la vessie. Le cours des urines ne se rétablit que vers le soixantième jour. Comme il n'y avoit aucune dif-

ficulté pour le sonder, je lui faisois cette opération deux ou trois fois en ving-quatre heures. Je ne connoissois pas alors l'usage des sondes flexibles de gomme élastique. Je me souviens aussi qu'on fit faire usage à cet homme, de la teinture de cantharides, qui me parut n'avoir produit aucun effet.

Je donne actuellement mes soins à un ancien négociant, âgé de plus de quatre-vingts ans, pour une rétention d'urine, qui a d'abord été causée par des embarras hémorroïdaux et vasculaires, qui se sont manifestés au fondement et dans le canal de l'urètre. Il y a quarante jours qu'il garde la sonde élastique (*a*); les hémorroïdes se sont dissipées, le canal paroît libre, mais la vessie est tombée dans l'atonie ou espèce de paralysie; et malgré l'usage du suspensoir, il est survenu un engorgement au cordon et au testicule, d'un côté, effet qui n'arrive que trop sou-

(*a*) C'est toujours la même sonde; je prévois même qu'elle pourra servir encore longtemps, n'y ayant que le bourlet ou pavillon en cire qui ait manqué; cependant les liens tiennent assez autour de la sonde, pour la fixer suffisamment. Ce qui est une preuve de la solidité de ces sondes.

vent, et qui, pour l'ordinaire, est produit par l'irritation que causent les bougies et les sondes dans le canal de l'urètre ; j'emploie utilement, dans ce cas, un cataplasme émollient et résolutif, fait avec la mie de pain et la fleur de mauves cuite dans une forte infusion de fleurs de sureau, ayant soin de bien soutenir le testicule : mais il est à craindre, vu le grand âge du malade, que sa vessie ne reste paralysée, et même qu'il ne périsse de quelque autre maladie, telle que l'hydropisie, ainsi que je l'ai vu arriver en pareil cas.

Ces remarques et ces observations, je le sais, ne présentent aucuns faits rares et de grande importance ; cependant je les ai cru intéressantes, par l'usage qu'on peut en faire dans la pratique, dans les cas de rétention d'urine, où il faut nécessairement avoir recours à l'algalie, et aux sondes de gomme élastique, maladies qui ne laissent pas d'être assez fréquentes : heureux si je puis être de quelque utilité aux jeunes praticiens, et à ceux qui ont le malheur d'être attaqués d'une maladie aussi fatigante, et, l'on peut dire, aussi cruelle que la rétention d'urine.

OBSERVATION

Sur une fracture de l'avant-bras, compliquée d'écrasement des os, de déchirement des tégumens, des ligamens, des tendons, et d'hémorrhagie de l'artère cubitale; par M. PERUSSAULT, chirurgien-major des vaisseaux du Roi, et maître en chirurgie à Henrichemont en Berry.

Le 10 octobre 1787, je fus appelé pour donner mes soins à la femme du nommé *Rondeau*, paroisse de Mériès-Bois, proche d'Henrichemont, âgée d'environ trente-six ans, et d'une bonne constitution. Cette femme étant tombée dans une ornière, profonde d'un demi-pied et remplie de beaucoup de petites pierres très-aiguës, la roue d'une voiture chargée de bois, lui passa sur le coude et l'avant-bras droit, lui écrasa le condyle externe de l'humérus, l'apophise olécrâne, avec les os cubitus et radius. Tous les muscles de la partie

externe étoient déchirés et contus. Une esquille de l'os cubitus avoit ouvert l'artère cubitale vers sa partie supérieure et moyenne. Comme elle perdoit beaucoup de sang, après l'avoir transportée dans une maison voisine, on lui appliqua un linge sur le bras, afin d'arrêter l'hémorrhagie ; mais cette perte de sang de l'artère cubitale la fit tomber en syncope, et occasionna probablement la formation d'un caillot sur l'ouverture de l'artère.

Après m'être informé des différentes circonstances de la chute, et ayant trouvé la malade très-foible, ayant le pouls petit et intermittent, état qui probablement dépendoit du spasme, et qui fut de courte durée, je lui fis donner un peu de vin pour rappeler les forces du cœur : le pouls devint bientôt plus régulier quoique fréquent. Après avoir levé les linges, dont on avoit enveloppé le bras fracturé, je trouvai l'os cubitus brisé à trois endroits ; je tirai deux esquilles de cet os absolument détachées de leur périoste, qui venoient de sa partie supérieure et moyenne. Je voulus faire l'extension ; mais aussitôt le caillot, qui bouchoit l'ouverture de la cubitale, se détacha,

et le sang jaillit à l'instant avec beaucoup d'impétuosité. Pour m'en rendre maître, j'appliquai le tourniquet sur le trajet de l'artère brachiale, et je disposai l'appareil pour en faire la ligature ; je confiai le tourniquet à une femme, tandis qu'une autre tenoit le poignet. Je fis une incision sur le trajet de l'artère cubitale dans la direction du muscle pronateur rond. Après avoir découvert les muscles sublime et cubital interne, je lâchai un peu le tourniquet, et le sang jaillit de la partie supérieure et moyenne.

Lorsque j'eus enlevé les caillots, je dégagai l'artère des parties environnantes; et l'ayant vue à découvert, je lâchai de nouveau le tourniquet, et le sang sortit encore : mais ayant pour la seconde fois absorbé le sang, je passai une aiguille courbe de dehors en dedans, enfilée de deux fils cirés à côté l'un de l'autre, et je fis la ligature selon les règles de l'art. Pour m'assurer de mon opération, je lâchai un peu le tourniquet, et le sang ne parut plus. Je conservai les bouts de fils assez longs pour les reconnoître. Je remplis toute la plaie de charpie, et alors j'opérai la réduction et la conformation des parties

autant bien que pouvoit me permettre un délabrement aussi considérable. Je remplis ensuite les plaies et les inégalités avec de la charpie, que j'arrosai d'eau-de-vie camphrée chaude, et je soutins le tout avec des compresses longuettes et circulaires, aussi imprégnées d'eau-de-vie camphrée. Par le moyen du bandage à dix-huit chefs médiocrement serré, je mis le bras dans le plus grand relâchement entre la fluxion et l'extension, plaçant la main, entre la pronation et la supination, sur un oreiller de balle d'avoine, de manière que l'avant-bras étoit plus élevé que le bras. Au moyen de deux petits coussins placés sur les parties latérales de l'avant-bras, et d'une petite pelotte dans la main, je conservai cette position au bras; je couvris cet appareil d'un linge chaud, et le surlendemain je le levai en présence de mes confrères, MM. *Malardeau* et *Taillay* que je fis appeler à cet effet.

Ces Messieurs, après avoir examiné l'état du bras, jugèrent l'amputation nécessaire à la vie du malade; mais comme j'avois traité dans la dernière guerre de semblables fractures, à quelques accidens près, je ne voulus pas

déférer à leur avis, quoiqu'ils prétendissent que, quand je serois assez heureux pour guérir ce bras fracturé, loin d'être avantageux à cette femme, il lui seroit peut-être nuisible.

La suppuration fut très-considérable ; j'avois prescrit un régime rigoureux, qui fut très-mal observé. Je pansai le bras pendant quelque temps avec les digestifs balsamiques et les lotions anti-putrides, composées de quinquina animé avec l'eau-de-vie camphrée. Je continuai les pansemens pendant deux mois environ ; et la guérison a été si parfaite, que la femme *Rondeau* se sert de son bras pour emmailloter l'enfant qu'elle a mis au monde depuis cet accident, et pour faire tout son ménage : elle est seulement restée privée de l'usage de l'annulaire et du petit doigt, parce que l'attache de leur muscle extenseur a été entièrement détruite. Le bras est dans sa véritable conformation, quoique privé de la flexion et de l'extension, les apophyses articulaires de l'humérus ayant été totalement écrasées. La matière du cal a fait une soudure qui forme une ankylose parfaite.

OBSERVATION

SUR

UNE ESPECE D'ALBUGO;

Par M. COQUET, vétérinaire à Neufchatel en Bray, communiquée avec des notes par M. HUZARD.

Depuis deux ou trois ans (*a*) il régne dans ce pays, sur les bêtes à cornes, une maladie qui se manifeste par un petit ulcère, placé sur le milieu de la cornée. Cet ulcère attaque tantôt un seul œil, tantôt les deux yeux des animaux qui en sont affectés; il a la forme d'un pois, mais il est concave comme le châton d'une bague; il s'élargit à mesure que la maladie arrive vers le point que l'on nomme *status*, ensuite il diminue et se termine avec elle, de manière à ne laisser qu'une petite cicatrice qui n'empêche pas l'animal de voir.

Dans le principe de la maladie, les animaux éprouvent une douleur très-

(*a*) L'observation est datée du 11 janv. 1785.

aiguë; ils cessent de manger, ils ont de la fièvre; les paupières et le globe sont très-gonflés, très-chauds et très-douloureux. Les larmes qui s'échappent en abondance, sont d'une telle âcrété qu'elles enlevent le poil des endroits où elles coulent, comme le feroit l'eau bouillante.

Dans l'état de la maladie les symptômes continuent, mais l'œil diminue de volume, et ne présente plus qu'une masse charnue et informe, comme s'il étoit absolument privé de ses humeurs, ou que ces humeurs fussent entièrement épaissies et de couleur de sang. L'organe reste dans cet état plus ou moins de temps; j'ai vu des animaux être six semaines et même deux mois, privés de la vue et dans un état désespéré.

Mais après que la maladie a parcouru tous ses dégrés, l'œil reprend, fort lentement à la vérité, son état d'intégrité; les symptômes s'éloignent; les larmes ne coulent plus en si grande abondance; l'animal recommence à voir; l'ulcère diminue, et il se termine par une petite cicatrice en forme de point blanc, qui même se dissipe par la suite presque entièrement; de sorte que l'œil redevient aussi beau qu'avant la

maladie. Il y a eu peu d'animaux qui aient perdu les yeux, à moins que ce ne soit à la suite d'un mauvais traitement.

Cette maladie est épidémique, et attaque le plus généralement les jeunes bêtes : je crois devoir la nommer *albugo maligne*. Les habitans de ce pays l'appellent *onglée*, du nom qu'ils donnent à la membrane clignotante à laquelle ils rapportent la cause essentielle de la maladie. Aussi ceux qui se mêlent de traiter les animaux malades, non-seulement soufflent dans l'œil une poudre quelconque (chaque guérisseur ayant la sienne), mais ils s'accordent tous à faire tout-d'un-coup l'amputation de la membrane; ce qui ne sert pas plus à guérir cette *albugo*, que la ligature et la section de la veine saphène ne servent à guérir le *vessigon* et la *molette* (*a*).

(*a*) *Onglée*, *raie* & *dragon*, sont des noms qui, parmi le plus grand nombre des gens de la campagne, & même des maréchaux des villes, signifient indistinctement toutes les maladies de l'œil, quelqu'en soit la cause & l'effet. Comme la membrane clignotante se présente toujours la première, qu'elle est souvent enflammée & engorgée dans les cas maladifs, & que par conséquent elle fait plus ou moins

L'application de cataplasmes émolliens et anodyns sur la partie malade, la saignée et principalement le séton au fanon, ont parfaitement bien réussi. Lorsque le séton a été appliqué dès les premiers signes du mal, les animaux ont paru éprouver des douleurs moins aiguës, et la maladie s'est terminée bien plus promptement (*a*).

---

faillie en-dehors, on ne manque jamais de la regarder comme la maladie proprement dite, & comme un corps étranger dont l'extirpation est indispensable pour opérer la guérison.

L'abus de souffler différentes poudres dans les yeux des animaux, est peut-être plus dangereux encore que celui de l'amputation de la membrane clignotante : non-seulement on rend ces animaux indociles, farouches, & quelquefois indomptables & ombrageux pour toujours ; mais encore l'effet de ces poudres (quelque douces & dissolubles qu'elles soient, comme le sucre qu'on emploie fréquemment à cet effet) est de produire, par la seule action mécanique, l'inflammation qu'accompagne toujours l'intromission des corps étrangers sur le globe. Quelle doit donc être cette action, si, comme on le fait très-souvent, on y souffle du vitriol blanc, de la sabine, du sel ammoniac, de l'alun, de la chaux, &c.

(*a*) J'ai observé à la fin du printemps de 1775, que les poules, & plus particulièrement celles qui étoient nées l'année précédente, ont eu des

fluxions sur les yeux, qui ont emporté toutes celles qui en ont été attaquées. L'humeur de la fluxion qui étoit d'une nature albumineuse, se répandoit par couches successives sur la cornée, formoit comme un second globe de couleur blanchâtre ou jaunâtre, très-saillant au dehors, & cachoit entièrement le véritable qui se trouvoit refoulé dans le fond de la cavité orbitaire, & dont le volume diminuoit à proportion de l'augmentation des couches; cette maladie n'affectoit jamais qu'un œil. Lorsqu'elle étoit sur sa fin, & que la mort étoit proche, en pressant les environs de l'orbite, cette masse étrangère s'échappoit; elle étoit d'une consistance très-ferme, & résistoit même au tranchant du scalpel. Il couloit de l'œil malade une sanie fétide; le fond en étoit noirâtre & comme gangrené; la crête de l'animal étoit affaissée & terne. Les poules penchoient la tête du côté opposé à la fluxion, & jetoient un cri sourd, semblable au râle, qui ne cessoit qu'avec la vie, le cinquième ou sixième jour.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1789.

Du premier au quinze, la colonne de mercure, dans le baromètre, s'est soutenue, pendant six jours, de 28 pouces à 28 pouc. 2 lignes; elle s'est abaissée, pendant quatre jours, de 28 pouces

une ligne à 27 pouces 10 lignes; et pendant cinq jours, de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouc. 8 lign. Dans cet intervalle, le thermomètre a marqué, au matin, de 8 à 14, dont quatre fois 10, six fois 12; à midi, de 16 à 22, dont deux fois 16, 17, 21, trois fois 18, quatre fois 19; au soir, de 10 à 16, dont trois fois 11, 14, quatre fois 13. Le plus grand degré de chaleur a marqué 22, le dix à midi par calme; le moindre 8 au matin, le premier par O.

Les vents ont soufflé O. trois jours, dont un jour fort, quatre jours S., dont un jour violent. Le 13; le baromètre étant à 27 pouces 8 lignes, deux jours S-O., un jour S-S-O., un jour O-S-O., trois jours calme, un jour variable.

Le ciel a été beau, avec plus ou moins de nuages, quatre jours; couvert huit jours, et variable trois jours. Il y a eu trois fois de la pluie, dont deux par intervalles, averses fréquentes trois jours, deux fois du tonnerre, dont une avec coup de vent violent par S. Le

13, le baromètre à 27 pouces 8 lignes.

Du seize au trente-un, la colonne du mercure s'est soutenue trois jours de 28 pouces à 28 pouces 1 ligne ; elle s'est abaissée quatre jours de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes, et neuf jours de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouc. 9 lignes.

Le thermomètre a marqué, au matin, de 9 à 13, dont trois fois 10, quatre fois 11, et six fois 12 ; à midi, de 14 à 19, dont cinq fois 17, quatre fois 18 ; au soir, de 10 à 13, dont six fois 11. Dans la première quinzaine, la plus grande chaleur a marqué 22, la moindre 8. Dans la seconde, le plus 19, le moindre 9.

Les vents ont soufflé O. deux jours, dont un fort, S. un jour, S-O. cinq jours, dont un fort, S-S-O. un jour, N. un jour, N-N-O. un jour, O-N-O. un jour, calme trois jours, variable un jour.

Le ciel a été beau un jour, couvert dix jours, et variable cinq jours. Il y a eu trois jours de la pluie par intervalles, deux jours pluie abondante et conti-

nue, six jours averses fréquentes, et une aurore boréale.

La constitution de ce mois a été pluvieuse, chaude à midi, et fraîche les nuits; la seconde quinzaine a été moins chaude, plus humide et très-pluvieuse. Il y a eu des coups de vents comme dans l'équinoxe. Cette constitution a entretenu des fièvres intermittentes, la plupart de récidive, et un assez grand nombre de protéiformes, qui ont été dissipées par boissons amères, le quinquina, rendues purgatives de jour à autre. Les affections catarrhales et rhumatismales ont continué à régner; ces dernières se sont très souvent compliquées avec les maladies bilieuses, soit sinoques, soit fluxion catarrhale. La plupart des fluxions de poitrine ont eu ce caractère, et ont paru dépendre d'un âcre rhumatismal. Les crachats sanguinolens étoient suivis d'une expectoration abondante de l'humeur de catarrhe, dont l'expulsion se faisoit séparément, et par intervalle régulier; la

langue étoit sèche et brune; le pouls alternativement petit, serré, fréquent, mol, lâche et ondulent; le relâche ne s'est obtenu qu'avec une ou deux saignées, souvent du pied; qu'avec des boissons abondantes, rendues laxatives par l'émétique; des lavemens et les vessicatoires; et même lorsque les vessicatoires commençoient à rendre avec abondance, cette maladie a manifesté une disposition gangreneuse dans son cours; et quoique, en général, les accidens, tels que la douleur de côté, la difficulté de respirer, la toux, &c. disparussent par les évacuations bilieuses, il y a eu nombre de malades qui ont conservé long-temps de la gêne dans la respiration, de la difficulté dans l'expectoration, et un reste de douleur au côté. Les affections rhumatismales ont été, pour la plupart, inflammatoires; elles ont exigé des saignées; les goutteux ont souffert beaucoup; les phthisies ont été rapides; les affections cutanées ont été nombreuses; les érysi-

pèles ont été communs ; les fièvres rouges, la rougeole, les petites-véroles, ont continué de régner, elles ont été bénignes. Les maux de gorge, les ophthalmies fréquentes. Il y a eu beaucoup de crachemens de sang parmi le peuple. Le repos, la boisson adoucissante, ont dissipé cet accident. Les fièvres malignes n'ont point été nombreuses ; elles ont été fort irrégulières dans leur marche, et par les symptômes qui les ont accompagnées, les voies urinaires ont été plus ou moins affectées. Sur la fin du mois, il y a eu beaucoup d'affections, résultantes de la frayeur, sur-tout chez les femmes et les enfans; les fausses-couches ont été nombreuses, &c.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

JUILLET 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	8, 6	17, 4	12, 0	28 2, 5	28 2, 4	28 2, 2
2	10, 6	18, 0	13, 5	28 1, 3	28 0, 5	28 0, 2
3	13, 3	21, 3	16, 1	27 11, 7	27 11, 5	27 11, 6
4	12, 4	21, 5	15, 5	27 11 3	27 11, 9	27 11, 4
5	13, 8	16, 7	11, 5	27 10, 3	27 11, 5	27 11, 8
6	10, 8	18, 0	11, 3	27 11, 7	28 0, 4	28 0, 7
7	10, 2	19, 1	13, 6	28 1, 3	28 1, 2	28 0, 6
8	12, 6	18, 6	13, 4	27 11, 9	28 1, 0	28 1, 4
9	12, 2	19, 2	14, 7	28 1, 9	28 2, 3	28 1, 9
10	10, 9	22, 3	15, 8	28 1, 6	28 0, 6	28 0, 2
11	14, 2	19, 0	13, 6	28 0, 7	28 1, 3	28 0, 5
12	11, 0	20, 5	14, 4	27 11, 3	27 11, 3	27 9, 7
13	12, 6	16, 5	11, 2	27 8, 3	27 8, 6	27 8, 6
14	12, 2	17, 8	13, 5	27 10, 2	28 0, 7	28 0, 8
15	12, 2	19, 0	14, 5	28 0, 4	28 0, 3	27 11, 3
16	13, 2	19, 1	12, 2	27 10, 5	27 10, 7	27 10, 3
17	10, 4	17, 7	11, 5	27 10, 2	27 10, 0	27 10, 0
18	11, 2	18, 6	13, 2	27 9, 3	27 9, 4	27 9, 8
19	12, 4	16, 3	11, 3	27 9, 3	27 9, 8	27 10, 6
20	11, 6	18, 2	12, 8	27 10, 5	27 11, 4	28 0, 3
21	12, 2	18, 8	12, 9	28 0, 3	28 0, 7	28 0, 3
22	12, 6	16, 9	11, 1	27 11, 4	27 11, 2	27 10, 3
23	11, 0	15, 8	10, 8	27 9, 0	27 10, 2	27 11, 4
24	9, 6	17, 5	13, 0	27 11, 7	28 0, 0	27 11, 6
25	12, 2	18, 2	11, 9	27 10, 0	27 10, 9	27 10, 7
26	11, 8	17, 9	13, 4	27 10, 9	27 10, 9	27 10, 5
27	12, 2	19, 3	11, 5	27 9, 3	27 9, 2	27 10, 5
28	11, 5	14, 5	11, 2	27 10, 8	27 11, 0	28 0, 7
29	10, 2	17, 5	13, 9	28 1, 4	28 1, 7	28 1, 6
30	13, 2	17, 1	12, 0	28 1, 0	28 1, 5	28 1, 9
31	10 8	19, 3	10, 7	28 1, 6	27 0, 7	27 11, 3

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Assez beau.	*De même.*	*De même.*	O.
2	Assez b. n.	*De même.*	*De même.*	Calme.
3	Beau tems.	*De même.*	*De même.*	Calme.
4	Assez beau.	Gr. averſ. tonnerre.	Averſ. ſur les 8 heures.	Variable.
5	Pluie.	Ciel couv.	Averſe.	O-S-O.
6	Nuages.	*De même.*	Ciel pur.	S-O.
7	Ciel co. en gt. partie.	*De même.*	*De même.*	S.
8	Qu. éclairc.	*De même.*	*De même.*	S-S-O.
9	Quelq. nua.	*De même.*	Ciel pur.	O. foible.
10	Co. en gr. p.	*De même.*	Beauc. de nua.	Calme.
11	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	S-O.
12	Ciel couv.	Ci. écl. ſur les 5 heu.	Nuages.	S.
13	Averſ. vent violent.	*De même.*	*De même*, tonnerre.	S. violent.
14	Co. en gr. p.	*De même.*	*De même.*	O. fort.
15	Couvert.	*De même.*	*De même.*	S.
16	Couvert.	Pet. pluie.	Petite pluie.	S-O.
17	Averſe à 6 h. & dem.	Ciel couv. en partie.	*De même.*	S-S-O.
18	Assez beau.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
19	Nuages.	Averſ. fréquentes.	Couvert en partie.	Calme.
20	Qu. goutt. d'eau, co.	Couve. en partie.	Ciel pur.	Calme.
21	Ci. co. que. gou. d'eau.	Couv. en gr. part.	*De même.*	S-O.
22	Co. en gr. p.	Gr. averſ.	Ciel pur.	S-O. fort.
23	Pluſ. averſ.	Qu. éclair.	*De même.*	O. fort.
24	Ciel couv.	Qu. éclairciſſ. plu.	*Auror. bor.*	O.
25	Ciel couv.	Gr. averſ.	Ciel couvert.	S-O.
26	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S-O.
27	Plu. abond.	*De même.*	*De même.*	N. fort.
28	Ciel couv.	Averſe à 2 heures.	Assez beau.	Variable.
29	C. c. en gr. p.	*De même.*	Goutt. d'eau.	N-N-O.
30	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	O-N-O.
31	C. s'est co. à 10 heur.	Pluie continuelle.	Ciel couvert.	S.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 22, 3 deg. le 10
Moindre degré de chaleur... 8 6, le 1

pouc. lign.

Plus grande élév. de Merc. 28, 1, 9: le 9 & le 30
Moindre élévat. de Merc. 27, 8, 3 : le 13

Nombre de jours de Beau..... 5
de Couvert.. 18
de Nuages.... 4
de Vent.... 1
de Tonnerre.. 1
de Pluie..... 15

Le vent a soufflé du N..... 1 fois.
N-N-O.. 1
S..... 5
S-O.... 7
S-S-O... 2
O..... 5
O-N-O.. 1
O-S-O... 1

Quantité de Pluie,..... 1 pouce 7 lignes.
TEMPÉRATURE : humide.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, Faites à Lille.

AVIS.

N'ayant point reçu de M. BOUCHER les Observations météorologiques ni les Maladies régnantes à Lille, et ne voulant point, cependant, retarder la livraison du Journal de médecine, nous nous proposons de joindre cet article, dans le cahier suivant, à celui qui sera destiné à y être inséré.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, Tom. II. A Toulouse, chez Desclassan, 1784; *in-4° de 247 pag.* (*a*).

1. On trouve, au commencement de ce

(*a*) Le premier volume de ces mémoires est annoncé dans ce même tome de notre journal, pag. 266.

deuxième volume, la suite de l'histoire de l'Académie. Le secrétaire, en exposant les pertes que cette Compagnie a faites, rappelle la mort de M. *Morand ;* si quelque chose (dit-il,) peut nous consoler de cette perte, c'est qu'il est remplacé par M. *de Morveau*, de l'Académie de Dijon.

Nous allons indiquer les Mémoires qui sont relatifs à la physique & à la médecine :

1°. *Sur un tremblement de terre, & sur des effets singuliers de la foudre.*

Le 18 octobre 1749, la foudre tomba sur le presbytère de Montané ; elle parcourut le cabinet du curé, qui s'amusoit de l'art de l'horlogerie ; elle pénétra dans une boîte remplie d'outils d'horloger, tous d'acier, sans en fondre aucun. Elle fit quelques dégâts dans le cabinet, mit un violon & quelques instrumens fragiles en mille pièces, ne brûla rien, & quoiqu'elle fût accompagnée de fumée, elle ne laissa que des taches noires sur des papiers & des livres ; mais la première fois que le curé voulut se servir de ses outils, il fut fort étonné de les trouver tous aimantés, quoiqu'il n'y eut chez lui aucune pierre d'aimant.

2°. *Sur un enfant de quatre mois & demi, trouvé dans la trompe droite de la matrice ; par M.* FRONTON, *chirurgien.*

3°. *Sur l'opération de la boutonnière ; par M.* DU ROZIER, *chirurgien-major.*

M. *du Rozier* pratiqua cette opération à un jeune homme de dix-huit ans, sujet à la pierre, & qui avoit déja été taillé. De temps à autre, les calculs & les pierres se régénéroient ; on

l'en débarraſſoit ſans douleurs, en dilatant ſimplement la boutonnière.

4°. *Sur un anévriſme ſingulier; par M.* CARRIERE, *chirurgien.*

Cet anévriſme fut occaſionné par une ſaignée : on guérit le malade par le moyen de la ligature & des aſtringens.

5°. *Sur un épi de* gramen tomentoſum ſpicatum, *introduit dans le corps humain; par M.* MEYNARD, *docteur en médecine.*

Un curé ayant mis par mégarde ſur ſa langue un épi de ce *gramen*, il gagna le goſier, lui occaſionna, en deſcendant, une ſuffocation dont on ne le fit revenir qu'à force de l'agiter. Il n'éprouva d'autre accident, pendant trois jours, qu'une toux incommode & un picotement à la gorge; mais le quatrième jour, la fièvre ſurvint. Il fut ſaigné pluſieurs fois & traité comme un malade attaqué de pleuréſie. Le dix-huitième jour la douleur parut plus extérieure; une tumeur douloureuſe ſe manifeſta au côté, entre la dernière des vraies côtes, & la première des fauſſes. On eut recours aux émolliens & aux ſupuratifs : la tumeur perça, & on apperçut l'épi de ce *gramen*, qui avoit été avalé trois ſemaines auparavant; on en fit l'extraction.

6°. *Obſervations ſur une bouche bridée avec carie aux maxillaires; par M.* GARDEIL, *chirurgien.*

Cette ſingulière conſtriction étoit occaſionnée par le vi us vérolique; le malade a été guéri.

7°. *Sur un bras extrêmement maltraité d'un coup de feu; par M.* BRUN.

C'eſt un Eſpagnol qui fait le ſujet de cette

obſervation ; ſa figure eſt gravée ſous trois aſpects.

8°. *Sur une réunion apparente des deux ſexes dans le même ſujet ; par M.* MASARS DE CAZELLES, *docteur en médecine.*

C'eſt le 4 décembre 1783 que M. *Maſars* a examiné cette perſonne, âgée de vingt-deux ans. Il fait une relation détaillée de l'état de ſes parties naturelles.

9°. *Sur la petite vérole naturelle.*

C'eſt une vérité qu'il y a des maladies qui, en contribuant à la dépuration des humeurs, peuvent guérir d'autres maladies. M. *Pouderous* rapporte quelques cas particuliers où la petite vérole a fait diſparoître & a détruit le vice ſcrophuleux qui attaquoit les glandes.

10°. *Sur une criſe ſingulière ; par M.* AVEROS, *docteur en médecine.*

Dans une épidémie de fièvres malignes & peſtilentielles, l'obſervateur fut chargé de traiter une fille de dix-neuf ans, attaquée de cette maladie régnante. A l'abattement général, au mal de tête, à un pouls obſcur, languiſſant & inégal, ſuccédèrent bientôt une chaleur brûlante dans tout le corps, ſur-tout aux extrémités ; un pouls fréquent & convulſif, accompagné de trémouſſemens aux tendons du poignet. La langue chargée ſur les bords, éryſipélateuſe au milieu, ſe gerça ; elle devint très-noire, & fut parſemée d'aphthes. Après de cruelles inſomnies, la malade tomba dans une phrénéſie qui dura trois jours. *M. Averos* eut recours aux remèdes appropriés. Le vingt-unième jour, au lieu de la ſueur critique que l'état du

pouls ſembloit annoncer, il s'apperçut avec étonnement que les mains & les pieds, devenus douloureux, s'étoient conſidérablement tuméfiés, & que de l'épiderme de ces parties, il ſuintoit, à travers les tégumens, une eſpèce de roſée d'une nature âcre & cauſtique qui, miſe ſur la langue, y faiſoit une impreſſion de feu, & y excitoit même des ampoules; après l'écoulement de cette ſéroſité âcre, la peau des mains & des pieds ſe détacha, & la malade fut guérie.

11°. *Sur une maladie de poitrine; par le même.*

Cette maladie attaquoit un jeune homme, âgé de dix-huit ans; il mourut: c'étoit une hydropiſie de poitrine enkiſtée, qu'aucun médecin, ſuivant M. *Averos*, n'a obſervée ni décrite.

12°. *Sur un vomiſſement noir épidémique.*

Ce mal a paru deux fois à Cadix: comme les médecins ont attribué pour cauſe de cette épidémie une infection de l'air, produite par des chaleurs exceſſives, ils preſcrivirent du vinaigre dans les boiſſons. Cette méthode eut le ſuccès le plus heureux.

13°. *Sur un bubonocèle, d'où ſont ſortis des vers de pluſieurs pouces de longueur; par M. SABATIER.*

14°. *Sur la rage; par M. MASARS DE CAZELLES.*

Pluſieurs perſonnes mordues par un loup enragé, ont été traitées par M. *Maſars*. Il mit en uſage les ſaignées, les bains, les lavemens avec la décoction de courge, les frictions ſur la plaie & ſes environs avec l'onguent mercuriel cam-

phré, les émulsions narcotiques camphrées, le bol de musc, de mercure, les anti-spasmodiques. Avec ce traitement, tous les malades furent guéris, à l'exception d'un jeune berger, qui mourut hydrophobe.

15°. *Sur une maladie singulière, occasionnée par un excès d'étude.*

Il faut lire l'histoire de cette maladie, dans ce recueil académique.

16°. *Chute subite des cheveux.*

Au mois de juin 1781, un laboureur étant sorti de chez lui à trois heures du matin, pour aller chercher de l'orge vert, perdit subitement non-seulement ses cheveux, mais le poil des sourcils, celui des paupières, la barbe, & généralement tous les poils du corps: le même jour, à-peu-près à la même heure, un gros brouillard emporta la récolte de toute la contrée.

17°. *Sur une paralysie, occasionnée par une violente passion de l'ame; par M.* POUDEROUS.

18°. *Electricicité médicale; par M.* MASARS DE CAZELLES.

On connoît les Mémoires de ce médecin sur l'électricité médicale; il est inutile d'y revenir ici.

19°. *Explication d'un bas relief antique, représentant* ESCULAPE & HYGÉE, *guérissant des malades.*

Ce bas relief a été trouvé aux environs de Narbonne; peu de villes, dans les Gaules, présentent autant d'antiquités rares, que cette ville.

20°. *Eloge d'*ANTOINE SAGE, *chimiste apothicaire, né à Toulouse, le 2 avril* 1691, *prononcé par M. l'abbé* DE REY, *le* 25 *août* 1775.

Les biographes seront satisfaits de cet éloge.

21°. *Description de la barge aux pattes rouges; par M. DE LA PEIROUSE, lu le 20 février 1783.*

Cet oiseau peu connu, même des ornithologistes, est décrit ici avec beaucoup d'exactitude.

22°. *Expériences sur la hauteur du mercure dans le thermomètre, faites sur le pic de Midé de Barèges; par le même.*

23°. *Mémoire sur la nature du Volfram, & celle d'un nouveau métal qui entre dans sa composition; par MM. D'ELHYAR, frères.*

Le volfram est une des substances singulières du régne minéral, sur la composition de laquelle les minéralogistes ont été fort partagés jusqu'à présent: ce mémoire contient l'histoire naturelle de ce fossile.

24°. *Mémoire sur un coup de tonnerre, arrivé près la ville de Castres, avec des réflexions sur les loix de l'électricité, & sur les conducteurs électriques ou paratonnerres; par M. GARIPUY, fils.*

Enchiridion medicum: *Abrégé de médecine, par M. JEAN KAEMP, docteur en médecine, &c. A Francfort; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 232 *pages, nouvelle édition, corrigée.*

2. La prémière édition de ce manuel des jeunes médecins qui se destinent à la chimie,

parut il y a dix ans, en 1778. On y trouve tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, lorſqu'il s'agit de traiter les différentes maladies qui attaquent le corps humain.

Medicinisches praktisches handbuch fur frauenzimmerkrankheiten, *&c.* C'est-à-dire, *Manuel de médecine-pratique sur les maladies des femmes, à l'usage des médecins et du beau sexe; par le docteur* JEAN VALENTIN MULLER, *médecin à Francfort-sur-le-Mein, première partie; in-8°. de 52 pag. A Francfort et Leipsick, chez* Jæger, 1788.

3. On ne ſauroit diſconvenir que cet ouvrage en général mérite l'accueil du public; mais il auroit beſoin qu'on y fît beaucoup de changemens. Comment, par exemple, l'auteur peut-il conſeiller de laiſſer couler du cordon ombilical de tous les nouveau-nés indiſtinctement quelques cuillerées de ſang? de leur donner tous les jours régulièrement un peu de vin? — Le bain froid n'eſt certainement pas un remède à conſeiller contre l'épilepſie, quelle qu'en puiſſe être la cauſe.—La théorie, que le flux menſtruel provient de l'huile de la moëlle des os, eſt abſurde.—D'ailleurs M. *Muller* a fait entrer, dans ſon plan, des maladies qui ne ſont nullement propres aux femmes, telles que les affections des yeux, les hernies.—Les deſcriptions des maladies ſont vagues, & leur traitement ſans méthode.

An essay on the epidemic diseases of lying-in women, &c. C'est-à-dire, *Essai sur les maladies épidémiques des femmes en couche pendant les années* 1787 *et* 1788; *par* JEAN CLARKE; *in*-4°. *A Londres, chez* Johnson, 1788.

4. La maladie que M. *Clarke* décrit ici étoit évidemment la fièvre épidémique de la saison, modifiée par les circonstances particulières aux femmes en couche. Dès son invasion, la grande foiblesse, portée jusqu'à l'insensibilité, étoit alarmante. L'inflammation attaquoit différens viscères du bas-ventre, & étoit constamment accompagnée d'un degré d'exsudation, à proportion plus grande que la violence de l'inflammation ne paroissoit l'indiquer. L'auteur n'a pu découvrir aucune autre cause particulière à cette espèce de fièvre puerpérale que la misère, les peines d'esprit & le chagrin. Les vomitifs ont été nuisibles, à cause des douleurs & de l'irritabilité de l'estomac qu'ils ont excitées. Les vesicatoires, appliqués de bonne heure, pour prévenir le dépôt, de fortes doses de quinquina, les cordiaux & l'usage modéré de l'opium, afin d'éveiller l'énergie de l'organe extérieur, ont paru réussir.

Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale, ou Mémoire sur les

moyens de connoître le caractère de cette méthode, et les principes sur lesquels on doit se fonder dans son traitement; par M. DOUBLET, docteur-régent de la Faculté de Paris, &c.

5. Le savant auteur de ce mémoire avoit déja publié, en 1781, le résultat des observations qu'il avoit faites à l'hospice de Vaugirard. En 1782, il lut, dans une des assemblées de la Faculté, dites *primâ mensis*, un mémoire qui fut inséré dans le Journal de médecine du mois de novembre de la même année, dans lequel il décrivoit la fièvre puerpérale, telle qu'il l'avoit observée dans son hôpital, avant & après les heureuses tentatives de M. *Doulcet* à l'Hôtel-dieu de Paris, & dans lequel il observoit que par le mot *fièvre puerpérale*, il entendoit désigner des maladies produites par la métastase & les dépôts laiteux dans la cavité abdominale. Deux ans après, dans des *remarques* insérées dans le cayer du Journal de médecine du mois de décembre 1783, & dans celui du mois de janvier 1784, il examina avec plus d'attention les sentimens qui divisoient les médecins sur la nature de cette maladie; & il essayoit d'y prouver par l'analyse même des principaux auteurs qui s'en étoient occupés, qu'elle ne dépendoit ni de la putridité des humeurs, ni de l'inflammation de la matrice & des intestins, quoiqu'en certains cas elle pût se compliquer avec ces différentes causes.

« L'objet de ce mémoire est de jetter un

nouveau jour sur cette question, en démontrant que sous quelque rapport que l'on considère la fièvre puerpérale, on trouve qu'elle diffère essentiellement des autres fièvres aiguës ou inflammatoires, & qu'elle a pour caractère d'être produite par la métastase laiteuse, qui a lieu le plus souvent dans la cavité abdominale. »

M. *Doublet* présente la fièvre puerpérale comme une maladie connue dès les premiers temps de la médecine. Il le prouve par la description qu'il en fait, & par le rapprochement des symptômes qui la constituent de ceux qu'offrent, dans les épidémies d'*Hippocrate*, huit femmes attaquées de maladies mortelles, dont cinq furent la victime, six de ces femmes ayant accouché au terme naturel, & les deux autres ayant fait des fausses-couches. Pour bien déterminer le caractère de cette maladie, il l'examine sous ses différens rapports, & considère 1°. la disposition générale des humeurs dans les femmes grosses, & celles qui sont récemment accouchées; 2°. un phénomène constant & invariable, observé dans toutes les femmes qui sont attaquées de cette maladie; 3°. les désordres que l'on trouve à l'ouverture du cadavre de celles qui meurent; 4°. les symptômes & les mouvemens critiques qui sont ordinaires chez les femmes qui guérissent.

Pour ce qui regarde la disposition générale des humeurs dans les femmes enceintes, tout annonce qu'il s'est fait dans leur système humoral, un changement considérable; le gonflement des seins, & l'humeur qui en découle, une certaine pâleur générale, la molesse de toutes les parties du corps, indiquent manifestement que l'humeur nouvelle qui y domine les a pri-

vées de leur consistance ordinaire. Cette humeur n'est que la lymphe nutritive, qui, portée d'abord avec surabondance vers la matrice, refoulée ensuite vers les mamelles, est répandue de là, pendant la grossesse, dans toutes les parties. Tant que la quantité de cette humeur n'est pas surabondante, & que le cours n'en est point dérangé, l'économie animale n'est pas troublée; mais si la quantité devient excessive, & si des mouvemens irréguliers en altèrent la direction naturelle, elle cause divers accidens: on donne un caractère particulier aux maladies qui peuvent alors survenir aux femmes. Cette humeur peut alors s'échapper par tous les couloirs; *Puzos* a observé une salivation laiteuse dans une femme grosse. M. *Doublet* regarde tous les dépôts aigus, formés ou commencés avant l'accouchement, comme de véritables fièvres puerpérales. Il n'est donc pas surprenant que les femmes qui viennent d'accoucher soient encore plus sujettes que les femmes grosses aux funestes effets de la déviation & de la métastase laiteuse.

Le phénomène constant, qui démontre la nature de la fièvre puerpérale, est la sécheresse absolue, ou la déplétion des mamelles. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les maladies des femmes, même ceux qui regardent la fièvre puerpérale comme un effet d'une disposition inflammatoire, conviennent que la sécrétion & le cours du lait sont dérangés dans cette affection: le bas-ventre est le lieu vers lequel cette humeur a plus de tendance. Mais dans quelque endroit du corps qu'elle se transporte, il est certain qu'alors elle ne se filtre point dans les seins, ou qu'elle en est tout-à-coup détournée par différentes causes.

Dans toutes les femmes qui ſont mortes de la fièvre puerpérale, on a trouvé une plus ou moins grande quantité de lymphe laiteuſe, épanchée dans la capacité du ventre, & des grumeaux de lait caillé, attachés à la ſurface des inteſtins. M. *Doublet* cite une foule d'auteurs qui ont obſervé ce phénomène à l'ouverture des cadavres des femmes mortes en couche; & il réfute très-bien l'opinion de MM. *Hulme*, *Leake* & *de la Roche*, qui ont regardé la matière collée aux inteſtins comme un réſultat de l'inflammation, ainſi que celle de *White* & autres qui ont conſidéré la fièvre puerpérale, comme une fièvre putride, pour avoir vu des ſignes de gangrène dans les inteſtins, tels que ceux qu'on trouve quelquefois dans des ſujets morts de dyſſenterie. M. *Doublet* ne nie point que la fièvre puerpérale ne puiſſe ſe compliquer quelquefois avec une affection inflammatoire du bas-ventre, ou avec une fièvre putride; mais il prouve que ces dernières affections ſont pour l'ordinaire étrangères à la fièvre puerpérale.

Une des fortes raiſons, employées par M. *Doublet*, pour faire voir que la fièvre puerpérale n'eſt produite que par une métaſtaſe laiteuſe, eſt tirée des phénomènes critiques que l'on obſerve chez les femmes qui guériſſent de cette maladie. La criſe en eſt évidente; la matière laiteuſe ſe porte avec abondance aux mamelles & à la peau. Cette matière ſe manifeſte auſſi dans toutes les autres excrétions, telles que la ſalivation, l'expectoration, les lochies, les urines; dans les infiltrations, & ſur-tout dans les dépôts qui terminent avantageuſement les maladies aiguës des femmes en couche. Ce qui

peut arriver de plus favorable aux femmes nouvellement accouchées, ou aux nourrices atteintes de maladies aiguës où les mamelles ſont devenues flaſques & deſſéchées, c'eſt, ſelon M. *Doublet*, que le lait remonte vers les ſeins. Les ſueurs ſont auſſi une des criſes les plus fréquentes de ces maladies. Les éruptions cutanées, qui ont beaucoup d'analogie avec la ſueur, ſont de même très-fréquentes dans les maladies des nouvelles accouchées, & ſont ordinairement favorables, ſi elles ſe font convenablement. La matière laiteuſe prend ſouvent la voie des urines. Dans ce cas, elles ſont louches, & contiennent un ſédiment qui paroît d'abord filandreux, qui ſe précipite enſuite & forme une maſſe d'un blanc mat. Le ſédiment eſt toujours d'autant plus abondant, que l'humeur laiteuſe qui a été refoulée eſt en plus grande quantité. Les lochies, malgré les apparences de ſang qu'elles préſentent d'abord, ne ſont bientôt qu'une lymphe laiteuſe qui, au bout de quatre ou cinq jours, a acquis un caractère tout-à-fait laiteux; & cet écoulement, qui eſt peu de choſe chez les nourrices, eſt très-conſidérable dans les femmes qui ne nourriſſent point. Il eſt avantageux lorſqu'il n'eſt ni glaireux, ni ſéreux, ni fétide. L'humeur laiteuſe déviée ſe porte ordinairement vers la cavité abdominale; mais ſouvent elle va ſe dépoſer ſur les cuiſſes, les jambes, & elle y produit des infiltrations. *White* a prétendu que l'enflure des extrémités qui ſurvient quelquefois dans les nouvelles accouchées, ne dépend que de l'humeur lymphatique. M. *Doublet* lui oppoſe l'obſervation de *Van-Swieten*, qui dit que les infiltrations, ſurvenues à la ſuite des couches ſe diſſipent par

des urines blanches. M. *Doublet* remarque encore que l'infiltration lymphatique eſt tranſparente, tandis que les tumeurs laiteuſes ſont opaques. Enfin les dépôts des femmes en couches ſont une ſuite de la déviation du lait. M. *Doublet* met cette vérité hors de doute, & appuie ſon opinion de l'autorité d'un grand nombre de praticiens recommandables par leur ſavoir & leur expérience.

L'auteur de cette diſſertation, après avoir établi la cauſe & le caractère diſtinctif de la fièvre puerpérale, diviſe le traitement qu'elle exige en prophylactique & en curatif. Dans le premier, il conſidère l'air & le régime qui ſont convenables aux nouvelles accouchées; & ſes réflexions, à cet égard, ſont de la plus grande juſteſſe, comme de la plus grande importance. Il regarde les affections morales comme une des cauſes les plus énergiques qui peuvent diſpoſer les femmes en couches à la fièvre puerpérale; & il explique, d'après M. *Leake*, pourquoi les chagrins & les peines ordinaires aux femmes, qui viennent accoucher dans les hôpitaux, y rendent la fièvre puerpérale beaucoup plus commune qu'elle ne l'eſt ailleurs. Auſſi a-t-il obſervé que les femmes bien conſtituées & préparées à tous les évènemens, ne ſont preſque jamais attaquées de cette maladie.

La pléthore, la cachexie & l'état de langueur, ſont, dans les femmes qui approchent du terme de la groſſeſſe, les diſpoſitions qui peuvent faire craindre la fièvre puerpérale. Dans le premier cas, M. *Doublet* recommande la ſaignée, qu'il regarde comme dangereuſe dans le ſecond. Il croit que, dans celui-ci, les doux laxatifs, les émético-catartiques & les amers, ſont les remèdes

auxquels on doit avoir recours. Il blame les saignées répétées sans nécessité, & la pratique des accoucheurs modernes qui les prodiguent, parce qu'ils leur ont vu produire quelquefois de bons effets. Les émétiques & les purgatifs ont aussi leurs inconvéniens. M. *Doublet* ne les emploie que pour les femmes cachectiques dont la fibre est abreuvée de sérosité, & dont la saburre embarrasse les premières voies. Mais il les interdit aux femmes délicates & nerveuses qu'ils pourroient affoiblir davantage.

Ce que M. *Doublet* a si solidement établi sur la nature de la fièvre puerpérale, doit faire pressentir quel doit être son traitement curatif. Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur ce qu'il dit de la fièvre puerpérale bénigne, dont la nature & l'art triomphent facilement. Il nous suffira de dire, d'après cet auteur, que la pléthore est moins commune, dans cette maladie, que la mauvaise disposition des premières voies. *Withe*, dit-il, est un des premiers qui aient fait sentir l'efficacité des émétiques, dans ces cas, & M. *Doublet* n'a fait que donner une plus grande valeur à ce remède, par une méthode de l'employer beaucoup plus sure & plus avantageuse. L'efficacité des émétiques, selon M. *Doublet*, consiste, comme dans les fièvres intermittentes & dans les fièvres éruptives, à donner aux humeurs une direction du centre à la circonférence; & ils ont en même temps l'avantage de débarrasser le canal intestinal de la saburre qui le surcharge. Il convient des bons effets du sel *de duobus*, qu'on emploie communément; mais il croit que le kermès minéral est un moyen beaucoup plus convenable. Nous croyons aussi qu'en effet le kermès mi-

néral, employé à propos, peut être très-utile, ſans cependant adopter la théorie de l'auteur de la diſſertation ſur l'action de ce remède. « Comme toutes les préparations antimoniées, « dit-il, il s'unit aux ſucs qu'il rencontre dans « l'eſtomac, il paſſe dans la circulation, & pé- « nétrant dans tous les organes ſécrétoires, il « agit principalement ſur ceux qui ſont les plus « diſpoſés à recevoir l'humeur laiteuſe ». Nous laiſſons à décider à nos lecteurs, ſi quelques grains de kermès minéral ſuffiſent pour atténuer toute la maſſe des ſucs qui circulent dans le corps, & à expliquer pourquoi ce remède agit plus ſur les organes *diſpoſés à recevoir l'humeur laiteuſe*, que ſur les autres.

La fièvre puerpérale eſt une maladie ſimple, ſelon M. *Doublet*, s'il n'y a qu'une ſimple déviation de l'humeur laiteuſe, ſi cette humeur n'eſt pas conſidérable, ſi elle ne s'eſt point dépoſée ſur quelque viſcère, & ſur-tout ſi la fibre conſerve aſſez de ton pour réſoudre & pouſſer cette humeur vers les couloirs qui lui ſont propres. Mais ſi le contraire de ces conditions a lieu, la maladie eſt très-grave, & c'eſt ce qui caractériſe la fièvre puerpérale compliquée. Il réduit les complications de la fièvre puerpérales à trois claſſes. La complication putride qui dépend du mauvais état des humeurs; la complication inflammatoire, amenée par le dépôt de l'humeur laiteuſe ſur quelque viſcère, ou quelque partie irritable; enfin, la complication chronique, qui eſt le réſultat des abcès, des dépôts, des infiltrations, occaſionnés par l'humeur laiteuſe.

La fièvre puerpérale putride eſt aſſez commune dans les hôpitaux, par les raiſons que

nous avons exposées plus haut. On reconnoît cette disposition à la pâleur de la face, à la tristesse, à l'obscurité des yeux, & à la sécheresse froide de la peau. La malade éprouve de fortes anxiétés ; son ventre est bouffi, le plus souvent douloureux ; le pouls est petit, serré & fréquent ; & l'état de la malade est encore plus alarmant, lorsque, à ces symptômes, il se joint une diarrhée séreuse, laiteuse, & sanguinolente. Les premières indications qui se présentent, sont de pousser l'humeur à la peau, & d'évacuer les premières voies, ce qu'on opère très-avantageusement par le moyen des émétiques & du kermès minéral. Si les forces diminuent, M. *Doublet* recommande d'avoir promptement recours aux toniques ; il prescrit, à l'exemple de plusieurs autres médecins, le quinquina & le camphre. On pense assez généralement que les vesicatoires ne peuvent pas être d'une grande efficacité dans la fièvre puerpérale ; M. *Doublet* croit cependant qu'il y a des cas où l'on peut les appliquer avec succès

La fièvre puerpérale inflammatoire est divisée, par M. *Doublet*, en trois genres : 1°. celle qui a lieu lorsque la matière laiteuse se porte vers l'utérus ; 2°. celle qui dépend de son transport sur le cerveau ; 3°. celle qui résulte de son infiltration dans la poitrine. Dans cette complication de fièvre puerpérale, M. *Doublet* recommande de joindre la saignée aux autres moyens qu'exige le traitement de cette maladie.

Quant à sa complication chronique, M. *Doublet* réduit son traitement aux moyens qui peuvent évacuer l'humeur dont elle dépend, & rendre aux organes le ton dont ils ont be-

ſoin pour pouvoir l'expulſer. Dans les cas où elle prend le caractère d'une fièvre intermittente, il a employé, avec avantage, les purgatifs donnés en lavage dans une décoction amère, & il a terminé le traitement par l'uſage du quinquina & de la rhubarbe.

On trouvera, dans l'ouvrage de M. *Doublet*, une diſcuſſion des plus profondes ſur la nature & les cauſes de la fièvre puerpérale. Ses principes ſont clairs & toujours appuyés ſur l'obſervation. Il nous ſemble ſur-tout avoir combattu victorieuſement les opinions de ceux qui n'ont vu, dans la fièvre puerpérale, qu'une inflammation ou une fièvre putride ; & ſes *recherches* peuvent être regardées comme un traité complet de cette maladie.

Uber die drüsenkrankheit in Barbados, *&c.* C'est-à-dire, *Mémoire sur l'*éléphantiasis *des Barbades, traduit de l'anglois de MM. Jacq. Hendy et Jean Rollo. A Francfort, et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. de 254 *pag.*

6. En 1785, M. *Rollo* publia à Londres une critique très-ſévère de ce que MM. *Hendy* & *Hillary* avoient écrit ſur l'*éléphantiaſis* des Barbades ; il voulut prouver, en même temps, que la fièvre précéde plutôt cette maladie, qu'elle ne la ſuit. L'on y trouve la deſcription du climat & du ſol des Barbades, avec quelques

remarques ſur les mœurs des habitans ; une ſuite d'obſervations météorologiques, & l'hiſtoire des maladies épidémiques & endémiques de ces climats.

Les obſervations de M. *Hillary*, écrites en anglois, furent traduites par *Ackermann*, en allemand, en 1776.

Dissertatio medica sistens origines Icteri, maximè ejus qui infantes recèns natos occupat. Auctor JOANNES-FRIDER. MULLER, petropolitanus. *A Jena, chez* Stranckman, 1788; *in*-8°. *de* 29 *pag.*

7. Cette diſſertation, dédiée aux préſiden & aſſeſſeurs du collége impérial de médecin de Pétersbourg, eſt diviſée en deux ſections, ſubdiviſées en onze paragraphes, dans leſquels il eſt traité de l'ictère commun ; & de l'origine de l'ictère qui attaque les enfans nouveau-nés. Les médecins connoiſſent la jauniſſe commune. Quant à celle des enfans nouveau-nés, M. *Baumes* vient de s'en occuper. Le Mémoire, qu'il a publié, laiſſe peu à deſirer ſur cette maladie. Les cauſes qui la produiſent, ſelon M. *Muller*, ſont la colère, la frayeur, les humeurs viciées de la mère, toutes choſes qui, durant la groſſeſſe, influent ſur les enfans ; outre cela, les embarras du foie, la pituite épaiſſie, une forte compreſſion de la tête pendant l'accouchement, le *meconium* retenu, l'acrimonie acide, les eaux de la matrice changées en humeurs bilieuſes, les convulſions.

De morbis variolarum posthumis: *Commentaire sur les maladies qui arrivent à la suite de la petite-vérole ; par M.* DE SALLABA, *docteur en médecine. A Vienne, et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in-8°. de* 67 *pag.*

8. Il eſt queſtion, dans cet opuſcule de la céphalalgie, de la phthiſie pulmonaire, des maladies nerveuſes, des tumeurs, des affections qui attaquent les yeux, telles que la chaſſie, l'ophthalmie, les ulcères de la cornée, &c. M. *de Sallaba* indique les moyens curatifs qui conviennent à chacune de ces maladies, dont l'inoculation, ſuivant lui, ſeroit le véritable préſervatif.

HERN PETER CAMPER saemtliche kleincre schiriften, *&c.* C'est-à-dire, *Opuscules de M.* CAMPER *; traduit du hollandois, par M.* HERBELL. *A Leipsick, chez* Crusius; *et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *troisième volume ; in-8°. de* 221 *pages, avec des planches.*

9. M. *Grunwald* a fait connoître les deux pre-

miers volumes de ce recueil dans le Journal de médecine, *tome* lxvij, *page* 145. Le troisième est également intéressant ; l'on y trouve des conjectures sur quelques pétrifications trouvées dans la montagne de Saint-Pierre, à Maſtrich en Hollande ; des éclairciſſemens sur le dugon, animal de la mer d'Afrique, que M. le comte *de Buffon* a imparfaitement décrit dans son Hiſtoire naturelle : c'est le *Trichechus dugong* du chevalier *de Linné*, & sur la *Sirène lézarde*.

Ce volume est terminé par un Mémoire sur une épizootie, qui a fait mourir le bétail pendant les années 1769 & 1770. Il y a plus de trente ans que M. *Camper* s'occupe des maladies des beſtiaux. Il a inoculé cette épizootie, & il assure qu'elle a garantie plus d'individus qu'aucun autre moyen prophylactique.

Vermischte medicinische schriften, *&c.* C'est-à-dire, *Œuvres mêlées de médecine ; par M.* ZWIERLEIN, *docteur en médecine. A Heidelberg, chez* Pfaehler; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 250 *pag.*

10. Ces mélanges contiennent, 1°. l'hiſtoire d'une épidémie de fièvres bilieuses putrides, qui régnoient pendant les années 1784 & 1785. 2°. Un Mémoire sur les eaux minerales de Weyhers, en Fulde. 3°. Une diſſertation sur les enterremens trop précipités. 4°. Enfin, un diſcours sur les moyens les plus propres à empêcher que qui que ce soit, autre que les perſonnes de l'art ne se mêle de donner desconſeils aux malades.

Auszüge verschiedener abhandlungen, &c. C'est-à-dire, *Extraits de plusieurs traités concernant la médecine, et qui se trouvent dans les annonces littéraires de Halle; par M. WEBER, docteur en médecine. A Halle; et se trouvent à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *in*-8°. *de* 435 *pag.*

11. C'eſt un choix des meilleurs pièces inſérées dans les annonces littéraires de Halle, ouvrage périodique, qui ſe publie, depuis longtemps, par une ſociété de gens de lettres. Le volume que nous annonçons, contient cinquante articles relatifs à l'hiſtoire de la médecine, de la chimie, de la pſycologie, de la phyſiologie, de la pathologie, & autres branches de l'art iatrique. Ces pièces ont été publiées depuis 1729 juſqu'en 1756.

M. *Weber* ſe propoſe de continuer ce travail juſqu'au temps actuel.

Sammlung medicinischer und chirurgischer original abhandlungen, &c. C'est-à-dire, *Recueil de dissertations originales de médecine et de chirurgie, insérées dans le Magasin d'Hannovre, depuis l'année*

1750 *jusqu'en* 1786; *grand in* 8°. *première partie de* 455 *pages, avec une planche gravée,* 1786.—*Deuxième partie de* 548 *pages,* 1786.—*Troisième partie de* 312 *pages, avec une planche en taille-douce,* 1787. *A Hannovre, chez les frères* Helwing.

11. L'ouvrage périodique intitulé, *Magasin d'Hannovre*, a été enrichi d'un grand nombre d'opuscules appartenans à l'art de guérir; mais noyés dans plus de trente volume de mélanges, il étoit impossible qu'ils pussent produire le bien qu'on avoit droit d'en attendre. C'étoit donc une entreprise très-louable que de les tirer de cette collection, & de les publier séparément, sur-tout avec les attentions que l'éditeur y a apportées; savoir, de ne choisir que ceux qui méritent cette distinction & d'admettre même encore ceux que les auteurs ont déja rassemblés eux-mêmes dans des recueils qu'ils ont fait paroître. Nos lecteurs ne s'attendront vraisemblablement pas à trouver ici un catalogue aride des divers morceaux insérés dans ces trois parties, ni à lire un précis, ou l'analyse de tous les traités qui y sont réunis. Il suffira de leur présenter une idée générale du contenu de ce volume. La petite-vérole fait le sujet d'un grand nombre d'articles. Les divers auteurs qui s'en occupent, y traitent de l'inoculation; rapportent des exemples de rechutes, tant à la suite de cette opération que de la variole naturelle; éclaircissent

éclairciſſent divers points de la pratique de l'inoculation; expoſent la méthode d'inoculer cette maladie à la Chine; s'occupent d'objets de police médicale, qui concernent cette pratique; indiquent les circonſtances où les ventouſes ſcarifiées peuvent être d'un grand ſecours dans le traitement de la petite-vérole, &c.

D'autres ſujets, qui ont exercé la plume de pluſieurs ſavans médecins, ſont l'électricité, la rage ou hydrophobie, le remède que ſa majeſté pruſſienne a acheté d'un payſan de Siléſie; les aſphyxies & les ſecours appropriés à cet état; les enterremens précipités; les maladies épidémiques; la médecine populaire; divers remèdes particuliers; quelques eaux minérales. Nous avons encore remarqué diverſes autres diſſertations ſur des ſujets particuliers qui nous ont paru très-intéreſſantes: telles ſont les poſitions expérimentales ſur la connexion du bas-ventre avec l'entendement; l'examen ſi les penchans & les paſſions de la nourrice ſe communiquent par le lait au nourriſſon; les conſidérations ſur quelques propriétés du corps humain, favorables au ſyſtême de l'influence phyſique; diverſes obſervations de médecine-pratique, publiées par différens auteurs.

A comparative vien of the mortality of human species, *&c.* C'est-àdire, *Tableau comparatif de la mortalité dans l'espèce humaine à tout âge, et des maladies, ainsi que des accidens qui les enlèvent, ou*

auxquels ils sont exposés ; par GUILLAUME BLACK ; *in*-8°. *A Londres, chez* Dilly, 1788.

13. Cet ouvrage n'eſt qu'un eſſai très-imparfait, écrit d'un ſtyle ridiculement bourſoufflé. L'auteur, avant d'entrer en matière, fait des recnerches ſur le rang que notre globe terreſtre tient parmi les corps céleſtes, ſur le mouvement & autres propriétés qui le diſtinguent ; enfin ſur le *nombre*, *les groupes & les recrues des humains*. Mais, ſans nous amuſer à critiquer cette production, choiſiſſons en plutôt quelques obſervations qui pourront intéreſſer nos lecteurs. Commençons par l'expoſé de la grande différence qu'il y a dans la mortalité des enfans dans les villes, & celle des enfans dans les campagnes. « Il conſte, dit M. *Black*, par les regiſtres du docteur *Short*, concernant pluſieurs petits villages de l'Angletrre, que la majeure partie des enfans y parvient à l'âge de 25, 27, 33, & même 44 ans. Dans quelques paroiſſes ſalubres de campagne, la moitié des enfans atteint l'âge mûr, celui de 40, 46 & même quelques-uns, quoiqu'en petit nombre, paſſent à celui de 50 ou de 60 ans, & élèvent de nombreuſes familles. *Suſſemilch* & *Muret* ont fait des obſervations ſemblables dans quelques diſtricts étendus de la Suiſſe. Il ſe trouve donc une différence étonnante entre la durée de la vie, dans les villes, & la durée de la vie dans les campagnes ; mais ce qu'il faut particuliérement ſe graver dans la mémoire, c'eſt que cette différence eſt ſur-tout très-remarquable dans le premier période de la vie ou l'enfance.

« Dans les villes, les enfans reſſemblent aux plantes tendres & délicates, qui ont été privées de l'air frais, ou aux poiſſons confinés dans une eau ſtagnante, putride : ils périſſent avant qu'ils aient acquis de la ſolidité, & la force néceſſaire pour réſiſter à la qualité viciée de l'élément qui les entoure ; le fil de leur vie eſt alors ſuſpendu à une frêle toile d'araignée. »

L'expoſé de la mortalité comparée des villes & des campagnes, des différens âges, ſexes & conditions, eſt ſuivi des obſervations ſur les différences comparatives des mariages & des naiſſances. En parlant de la mortalité reſpective des maladies, relativement à leur fréquence, M. *Black* obſerve judicieuſement que le nombre des victimes qu'enlève chaque maladie, n'indique point le nombre des individus qu'elle attaque. Ainſi, ſi le cancer enlève, tous les ans, mille ou douze cents individus, on ne peut pas conclure de cette obſervation, qu'il y a plus de perſonnes attaquées du cancer, qu'il n'y en a qui éprouvent des fièvres intermittentes.

Voici encore un paſſage qui peut trouver place dans ce Journal : « Maladies des femmes, comprenant l'obſtruction des menſtrues, la chloroſe, les pertes, les flueurs-blanches, l'hyſtéritie. Ces dérangemens de la machine humaine, qu'on a déſignés, dès le temps d'*Hippocrate*, ſous des noms ſpécifiques, ne ſont néanmoins pas mentionnés dans les regiſtres de Londres, à moins de ſuppoſer que les dénominations d'affections nerveuſes, de la rate, de vapeurs, ſoient ſubſtituée phalange formidable, dont la fréquence & les effets funeſtes ſont univerſelle-

ment avoués, doit être classée parmi les maladies chroniques. Ces affections commencent vers le période de la puberté, rarement auparavant, à infester un grand nombre de personnes du sexe. D'après un examen attentif de près d'une moitié des livres du Dispensaire d'*Alderſgate*, à Londres, déja mentionnés, j'ai trouvé que le total des malades & des infirmes montoit à 29,511, dont la grande majorité étoit des adultes, & que le nombre des femmes surpassoit celui des hommes. De ces vingt-neuf mille, le nombre des individus affligés de différentes affections propres au sexe, est comme ci-après. Obstuction des menstrues & chlorose, 254; pertes 270; flueurs-blanches 446; hystéritie 1104 total, 2074. Une chose digne de remarque, est que seulement quatre des principales infirmités des femmes constituent presque un 14e de toutes les maladies de ce Dispensaire, ouvert aux malades de tout état & de tout âge. Il ne faut néanmoins pas manquer d'ajouter, d'après les instructions d'un des savans médecins de cet hôpital, que la dénomination de flueurs-blanches est le voile qui cache quelques gonorrhées vénériennes, & que, sous le nom d'hystéritie, sont compris toutes les affections nerveuses des femmes, sans avoir strictement égard à leurs symptômes génériques. Nous trouvons encore une preuve que le relâchement utérin est, à Londres, une maladie des femmes plus fréquente que l'obstruction : il l'est aussi plus dans les climats chauds que dans les froids; & probablement ces quatre maladies sont plus fréquemment parmi les personnes d'un rang élevé, & livrées au luxe, que parmi les gens

vres; dans les villes, plutôt que dans les campagnes. »

A cet ouvrage ſont jointes deux tables : la première, de mortalité de l'eſpèce humaine, à Londres, pour ſoixante-quinze ans, diviſée en périodes de quinze ans, d'après la ſuppoſition que la capitale réunit, dans ſon enceinte, la quinzième partie des habitans de l'Angleterre; la ſeconde table préſente les probalités de vie en Europe, calculées par les meilleurs auteurs.

Manuel pour le ſervice des malades, ou Précis des connoiſſances néceſſaires aux perſonnes chargées du ſoin des malades, femmes en couche, enfans nouveau-nés, &c. Par M. CARRERE, conſeiller-médecin ordinaire du Roi, profeſſeur royal émérite en médecine, cenſeur royal de médecine, &c. &c.; troiſième édition. A Paris, chez Lamy, *libraire, quai des Auguſtins*, 1783.

14. La pluralité des éditions qu'a eues cet ouvrage, prouve combien il étoit néceſſaire, & combien ſon auteur a été utile au public.

Principia ſystematis chirurgiæ, *&c.* C'eſt-à-dire, *Elémens de chirurgie moderne; par M.* HENRI CALLISEN, *docteur en médecine, pro-*

fesseur de chirurgie, &c. A Copenhague, chez Proft; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 687 *pages; tome premier.*

15. C'eſt une nouvelle édition des Inſtitutions de chirurgies, que le ſavant M. *Calliſen* fit imprimer pour la première fois en 1777. Cet écrit eſt connu dans tout le nord par l'ordre & la préciſion qu'il contient; l'érudition de l'auteur, ſe montre à chaque inſtant. A la tête de cette première partie, revue avec ſoin, & conſidérablement augmentée, eſt une introduction, après laquelle il eſt traité des maladies univerſelles & des remèdes généraux, des différentes claſſes d'affections produites par irritation ou par ſolution de continuité, avec les moyens de les guérir.

La ſeconde partie aura pour objet la nature & le traitement des maladies occaſionnées par la répercuſſion des humeurs; elle a dû paroître au commencement de 1789.

Preissfrage: welche ist die sicherste und beste methode schusswunden zu heilen, *&c.* C'est-à-dire, *Question académique*: Quelle est la méthode la plus sure et la meilleure de traiter les plaies d'armes à feu? *Résoute par* GUILLAUME SCHMITT, *chirurgien-major de S. M. I., et*

associé correspondant de l'Académie médico-chirurgicale impériale royale Josephine de Vienne; in-4°. de 130 pag. A Vienne, chez Rodolphe Græffer et Compagnie, 1788.

16. L'Académie de médecine & de chirurgie de Vienne avoit proposé cette question en 1787, & le Mémoire que nous allons faire connoître, a été jugé digne de la couronne. M. *Schmitt* a divisé son discours en trois sections. Dans la première, après avoir donné la définition des plaies faites avec des armes à feu, il entre dans le détail de leurs différences, relativement 1°. au corps qui a fait la blessure; 2°. à la qualité & à la nature de la plaie, ainsi que des symptômes qui en sont la suite; 3°. au lieu de la lésion.

Les traitemens mal-entendus & à rejeter, l'occupent dans la deuxième section, & la troisième contient l'exposé de la méthode curative adoptée par l'auteur.

Les anciens cherchoient la cause des accidens qui accompagnent les plaies d'armes à feu dans la brûlure, ou dans une altération qu'ils attribuoient à l'empoisonnement, ou à une malignité cachée; par conséquent ils leur opposoient les bézoardiques, le fer rouge, les onguents chargés de substances irritantes. *Barthelemy Maggi* fut le premier qui introduisit un traitement plus raisonnable & mieux réfléchi. *Ambroise Paré* adopta la doctrine de *Maggi*, & *César Magatus* en devint un zélé défenseur.

Toutefois la méthode que ſuivent les modernes dans le panſement des plaies d'armes à feu, n'eſt pas encore entièrement purgée de toutes les pratiques abuſives. L'auteur reproche à la chirurgie moderne : 1°. d'avoir encore recours aux topiques ſpiritueux, aromatiques, aſtringens ; 2°. de tamponner les bleſſures ; 3°. de ſerrer trop inconſidérement les appareils ; 4°. d'employer la compreſſion pour arrêter les hémorrhagies ; 5°. de faire un uſage mal-adroit des inſtrumens deſtinés à retirer des plaies les corps étrangers ; 6°. de bleſſer, en maniant la ſonde ſans précaution, ou en choiſiſſant des ſondes trop fines, par conſéquent trop propres à faire de fauſſes routes ; 7°. de commettre de grands abus à l'égard des bourdonnets, tentes, ſétons. Nous ne ſuivrons pas *M. Schmitt* dans tous ces détails.

De-là l'auteur paſſe aux conſidérations ſur les vices, altérations ou diſpoſitions particulières de la conſtitution, qui influent ſur les ſuites des plaies d'armes à feu ; tels que le tempérament, l'âge, les indiſpoſitions habituelles, les complications avec d'autres maladies évidentes ou cachées. Tous ces objets lui fourniſſent un vaſte champ à des réflexions, & n'ont pas laiſſé de contribuer à groſſir ſon Mémoire. Cette ſection eſt terminée par des conſeils ſur la propreté dans laquelle on doit entretenir les bleſſés, ſur la néceſſité de les placer dans un air ſain, renouvelé, & de les ſéparer des ſujets attaqués de maladies épidémiques.

L'auteur claſſe les plaies d'armes à feu au nombre des bleſſures contuſes : il y a perte de ſubſtance, & elles ſont accompagnées d'accidens qui ſont une ſuite de l'irritation, & de l'inflam-

mation: il eſt rare qu'elles ne renferment quelque corps étranger, ou qu'elles ne ſoient compliquées de fractures d'os. Les vues, que le chirurgien peut & doit ſe propoſer dans leur traitement, conſiſtent donc à faciliter la réunion au moyen de la ſuppuration. Il eſt néceſſaire, pour cet effet, d'examiner la plaie, ſoit avec une ſonde aſſez groſſe & armée d'un bouton, ſoit avec le doigt; ce qui vaut encore mieux, & d'en retirer les corps étrangers qui ſuivent facilement. S'il eſt queſtion de dilater la plaie, le chirurgien fera des inciſions en haut & en bas; & ſi le conduit de la plaie eſt borgne, il fera ſortir le corps étranger du côté où le trajet ſera moindre. L'auteur paſſe ici en revue les divers inſtrumens, imaginés pour ſervir à l'extraction des corps étrangers, & détermine les cas où chacun d'eux peut convenir. Il expoſe enſuite l'utilité des inciſions & des ſcarifications profondes. Les plaies fiſtuleuſes, qui ne fourniſſent point de ſang, ſont, par leur moyen, converties en plaies ſaignantes; on évacue les humeurs ſtagnante; on prévient la mortification & la ſuppuration exceſſive; on dégorge & l'on détend les fibres; on réſout les tuméfactions; on modère l'inflammation. Il faut néanmoins avoir ſoin, dans ces opérations de ménager, le plus qu'on peut les grands vaiſſeaux, les nerfs & les tendons.

M. *Schmitt*, après avoir conſeillé, pour le premier panſement, les émolliens & les ſuppuratifs adouciſſans, traite des plaies à lambeaux, des fractures d'os, du tranſport des bleſſés, & des differentes parties des panſemens. De-là il paſſe à la conſidération des ſymptômes les plus graves qui ſurviennent aux plaies d'armes à feu,

tels que les hémorragies, l'inflammation, la fièvre, la gangrène, les accidens spasmodiques & convulsifs, les contusions. Il rejette, pour arrêter les hémorrhagies, les remèdes stiptiques & les compressions, donnant la préférence aux ligatures; ou bien, si les circonstances le permettent, il fait arroser fréquemment l'appareil soit avec une liqueur stiptique, soit avec de l'eau froide, tient la partie dans une attitude qui gêne la circulation du sang, & ordonne un repos absolu.

Rien n'est plus efficace pour prévenir l'inflammation que les incisions, pourvu qu'en même temps on ait soin d'enlever tout ce qui peut causer de l'irritation, & qu'on y joigne l'usage des topiques relâchans, émolliens, adoucissans, qui facilitent la suppuration. L'auteur veut qu'on ménage beaucoup les saignées; elles affoiblissent & abattent les forces nécessaire à l'œuvre de la suppuration.

Si la fièvre qui survient, attire l'attention du chirurgien, il faut considérer l'âge, le tempérament, la constitution, les dispositions du blessé, les complications, l'état des organes de la digestion, l'épidémie régnante, &c. & régler le traitement en conséquence.

Pour s'opposer à la gangrène qui se déclareroit malgré les incisions & les scarifications qu'on auroit faites dès le commencement, on appliquera des remèdes spiritueux, astringens & fortifians auxquels on aura également recours contre les contusions & meurtrissures, si leur importance n'exige pas qu'on donne issue au sang épanché.

Les paragraphes suivans contiennent les préceptes relatifs au traitement des plaies d'armes

à feu pendant le période de la suppuration. M. *Schmitt* y parle des soins qu'il faut apporter pour nettoyer & cicatriser ces blessures ; des moyens de remédier aux accidens qui survienent quelquefois à cette époque, des hémorrhagies consécutives, de la fièvre, & des faites de la suppuration.

Enfin, l'auteur fait l'application de ses doctrines en entrant dans les détails des traitemens des plaies faites aux diverses parties du corps humain, telles que la tête, le visage, le cou, la trachée-artère, la poitrine, le bassin, les parties génitales, les articulations, les extrémités tant supérieures qu'inférieures.

D'après le compte, bien que succinct, que nous avons rendu de ce Mémoire couronné, il ne paroîtra pas à nos lecteurs que l'auteur ait reculé les bornes de l'art : on aura plutôt remarqué qu'il n'a pas même atteint les limites qui le circonscrivent. Nous ajouterons encore qu'il est d'une discussion fatigante, & qu'on y trouve des contradictions évidentes. M. *Schmitt* ne dit pas un mot de la méthode nouvelle & si heureuse de traiter les léfions de la tête, pratiquée & enseignée par M. *Schmucker*, & conseille, §. 154, l'usage des fomentations spiritueuses aromatiques qu'il avoit sagement condamnées dans les §. 95, 96 & 97. Il nous semble donc que l'Académie a décerné la couronne à cette dissertation comme un prix d'émulation plutôt que comme la récompense d'un mérite distingué.

SIMON ZELLER, Bemerkungen über einige gegenstrende aus der pratischen entbindungskunst, &c. C'est-à-dire, *Réflexions sur quelques objets relatifs à l'art des accouchemens, avec la description de l'hôpital consacré aux femmes enceintes à Vienne, avec des planches; par M. SIMON ZELLER. A Vienne; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1789, *in*-8°.

17. *M. Zeller* eſt le premier qui occupe la place d'accoucheur dans ce nouvel hôpital impérial de Vienne; cette place lui a fourni des occaſions fréquentes d'enrichir l'art des accouchemens d'obſervations rares & intéreſſantes.

Dell' arte ostetricia, &c. *De l'art des accouchemens, feuilles périodiques, avec des planches coloriées.* Premier Trimestre. *A Bologne, de l'imprimerie de Saint Thomas d'Aquin*, 1788; *in*-8°.

18. A l'imitation de M. *Starck* à Jena, MM. *Carli* & *Negri*, d'abord, ont rédigé, en langue italienne, des feuilles périodiques, qui, avec le temps, fe-

meront un traité complet de l'art des accouchemens; ils ont jusqu'à présent décrit les ligamens & les parties internes de la femme, les muscles pectoraux, du bas-ventre, & des viscères qu'il renferme.

L'Art des accouchemens, propre aux instructions élémentaires des élèves en chirurgie, nécessaire aux sages-femmes, &c. Par M. JOS. CHARLES GILLES DE LA TOURETTE, ancien élève à l'école-pratique de chirurgie de Paris, maître en chirurgie, et démonstrateur royal de l'art des accouchemens à Loudun, prévôt en charge de sa Compagnie. A Paris, chez Leclerc, *libraire, quai des Augustins; et à Angers, chez* Pavie, *imprimeur-libraire, rue Saint-Laud*, 1787; *deux volum. in*-12.

19. Le titre de cet ouvrage annonce assez le motif de l'auteur; il a voulu mettre toutes les personnes capables de lire & d'entendre un précis clair & simple à portée d'être utiles dans un cas pressant; mais sa principale intention a été d'instruire les élèves en chirurgie, & de leur donner les premiers rudimens de l'art des accouchemens, en leur exposant les préceptes

généraux & particuliers de cet art, adoptés & transmis par les plus grands maîtres &c.; il se propose de les mettre en état de lire avec plus de fruit leurs ouvrages. Chargé par état de faire des cours d'accouchemens pour les sage-femmes de la province où il réside, il a crû aussi qu'il assureroit, & qu'il augmenteroit l'effet des leçons qu'il leur a données de vive voix, en les remettant sous leurs yeux par écrit. Il a très-bien rempli son objet; mais ce précis auroit pu être encore plus court, sans nuire à la clarté; car si les personnes qu'il a en vue, méritent qu'on se proportionne à leur degré d'intelligence, il n'est pas moins essentiel aussi de ménager leur temps & leur bourse.

Das buch fur thierærzte imkriege, *&c.*

C'est-à-dire, *Livre pour les artistes vétérinaires en temps de guerre, sur les lésions que reçoivent les chevaux par les armes; écrit d'après les ordres de l'Empereur, par J. GOTTLIEB WOLSTEIN. A Vienne, chez* Græffer, 1788.

2°. C'est ici le fruit d'un travail de dix ans; & certainement si l'on considère le mérite de cette production, on ne sera pas étonné qu'elle ait demandé tant de temps: l'auteur, avant que de proposer des traitemens, a voulu connoître ce qui arrive aux blessures d'armes à feu abandonnées à elles-mêmes. Il a donc fait diffé-

rentes expériences ſur des animaux auxquels il a tiré des coups de fuſil en diverſes parties, & dont il a ſuivi en obſervateur attentif ce qui en eſt réſulté.

Il a tiré un coup de fuſil dans la partie ſupérieure de la cuiſſe gauche d'un cheval, & a laiſſé cette plaie expoſée au contact de l'air libre. Le cinquième jour, l'inflammation & tous les accidens étant parvenus à leur plus haut degré, il a tué l'animal, & l'a diſſéqué, en dirigeant ſpécialement ſon attention vers l'endroit bleſſé, & a décrit l'état où il le trouvoit, pour compléter la note qu'il avoit tenue des ſymptômes, obſervés dans le cours de ce premier période.

Il a tiré également un coup de fuſil à un autre cheval au même endroit, & a attendu, pour le faire aſſommer, juſqu'au vingt-unième jour, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la ſuppuration fût à ſon plus haut point. Les notes tenues des phénomènes qui ſe ſont préſentés dans le courant de ces vingt-un jours, & qui ont été obſervés lors de la diſſection, font connoître l'état des choſes dans le deuxième période.

Pour faire une troiſième expérience, l'auteur a fait à un cheval une bleſſure plus large & plus profonde du double; mais au lieu de l'abandonner à la nature, il l'a traitée conformément aux principes de la chirurgie vétérinaire. Cette plaie auſſi profonde qu'on puiſſe la faire dans les chairs, a été guérie dans l'eſpace de trente-ſix jours. M. *Wolſtein* a répété ces expériences en intéreſſant ſucceſſivement la tête, la poitrine, le bas-ventre; & c'eſt en conſéquence des lumières puiſées dans ces obſervations, qu'il apprécie

les avantages, ou les désavantages des symptômes qui surviennent aux plaies.

L'ouvrage même est divisé en trois livres. Les sujets des chapitres du premier sont les blessures en général; les effets des accidens, la conduite que l'artiste vétérinaire doit tenir, lors des fortes hémorrhagies; la réunion des plaies, les secours que l'art offre à la nature; &c. En parlant des hémorrhagies, M. *Wolstein* avertit qu'il ne faut pas regarder comme un corps étranger, nuisible, le sang caillé dans l'intérieur des plaies; qu'au contraire c'est un baume salutaire & la substance qui convient le mieux aux blessures, dans le premier période. En conséquence de cette persuasion, il recouvre, pour les premiers pansemens, les plumaceaux de sang chaud, & ne le supprime que lorsque les plaies sont en suppuration. Parvenues à ce période, il panse mollement, & craint si peu l'accès libre de l'air, le pus étant de bonne qualité, qu'il discontinue de couvrir ces plaies long-temps avant leur cicatrisation. Il assure même que l'air a une propriété spécifique, pour faciliter la formation du cal dans les fractures d'os. Nous ne suivrons pas M. *Wolstein* dans ce qu'il dit concernant l'usage des meilleurs instrumens, pour arrêter les hémorrhagies, &c. Nous observerons seulement qu'il confirme la doctrine de ces modernes qui reconnoissent, dans l'inflammation suppuratoire, le moyen le plus efficace d'arrêter les progrès de la gangrène, & qu'il croit que le gonflement pâteux des parties saines remplit le même objet.

Les sujets traités dans le deuxième livre, sont l'inflammation des plaies; la fièvre inflammatoire; les plaies d'effoc; celles qui ont été faites à la tête, à la poitrine, au bas-ventre.

Dans le troisième livre, M. *Wolstein* s'occupe des contusions & meurtrissures; des écorchures causées par les selles; des blessures d'armes à feu; de l'état intérieur du canal creusé par la balle dans les différens périodes; de la manière de sonder les plaies d'armes à feu; des effets de la presence de corps étrangers dans la chair; du traitement de ces blessures. Ce livre est terminé par des préceptes pratiques & par une espèce de matière médicale.

FABERS, &c. Unthersuchung über verschiedene gegenstænde der theoretischen und practischen arzney wissenschafft, *&c.* C'est-à-dire, *Recherches sur différens points de médecine théorique et pratique; par M. ANTOINE FABRE, traduit du françois en allemand, avec une appendice de M. le doct. E. PLATNER; grand in-8°. de 611 pag. A Leipsick, chez les héritiers* Weidmann *et* Reich, 1788.

21. Les ouvrages de M. *Fabre*, intitulés, *Recherches sur différens points de physiologie, &c.*, sont connus en France, & cette traduction contribuera à les faire connoître en Allemagne. L'appendice que M. *Platner* y ajointe, roule sur quelques interprétations énoncées qu'on a données au système de *Harvey* sur la circulation.

Mémoires physiologiques et d'histoire naturelle; par M. ETIENNE J. P. HOUSSET, D. en médecine de l'université de Montpellier, de la Société royale de médecine de Paris, premier médecin des hôpitaux d'Auxerre, et de la généralité de Bourgogne, pour les épidémies; membre de plusieurs Académies et Sociétés royales, &c. A Auxerre, de l'imprimerie de Laurent Fournier; *et se trouve à Paris, chez* Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers;* Théophile Barrois, *quai des Augustins;* Royez, *quai des Théatins*, 1787; *deux vol. in-8°.*

22. Dans le premier Mémoire, M. *Houſſet* tache de fixer les idées qu'on doit ſe former de la *ſenſibilité* & de l'*irritabilité*, deux facultés qu'on ne doit point confondre, & que pluſieurs phyſiologiſtes n'ont point aſſez diſtinguées. Il en fait très-bien voir la différence, mais les définitions auxquelles ce mémoire a donné lieu, ne ſont pas toujours juſtes. En définiſſant, par exemple, le ſentiment & la ſenſation, il dit que *par le premier l'ame aperçoit diſtinctement de quelle façon la machine eſt affectée, & que par l'autre elle manifeſte au-dehors le plaiſir ou la douleur que les impreſ-*

ſions extérieures ont fait naître. Il eſt évident que l'auteur donne à la ſenſation, pour caractère eſſentiel, une circonſtance qui n'eſt qu'accidentelle, & ſans laquelle cependant la ſenſation peut fort bien exiſter ; car que l'animal, qui éprouve une vive ſenſation, la manifeſte ou non, elle n'en a pas pour cela moins lieu. Il ſemble auſſi que le mot *ſenſation* eſt deſtiné à exprimer les impreſſions produites par une cauſe matérielle. Celles qui tirent leur ſource d'une cauſe morale, ne ſont jamais déſignées par le mot *ſenſation ;* & d'après la définition de l'auteur, tout chagrin ou tout plaiſir occaſionné par une cauſe intellectuelle, deviendroit une ſenſation lorſqu'il ſe manifeſteroit au-dehors ; ce qui eſt contraire aux notions communément établies ſur cet objet.

Ce premier Mémoire eſt diviſé en trois ſections. Dans la première, il eſt queſtion de la ſenſibilité ; la ſeconde traite de l'irritabilité ; & la troiſième a pour objet la *convulſibilité* que l'auteur diſtingue, on ne ſait pourquoi, de l'irritabilité. La convulſion eſt un état de contraction contre nature des parties irritables, & toute contraction d'une partie dépend de l'irritabilité : la forme, quelle qu'elle ſoit, n'en change point le caractère diſtinctif ; quelque modification qu'elle reçoive, c'eſt toujours un effet de l'irritabilité bien ou mal ordonnée. Quant à la ſenſibilité du cerveau, M. *Houſſet* a une opinion qui lui eſt particulière, & qui diffère de celle de *Haller.* Il penſe que le cerveau ne commence à être ſenſible qu'aux corps cannelés, qui ſont ſitués à la baſe de cet organe ; il préſente cette opinion comme le réſultat des expériences répétées qu'il a faites à ce ſujet.

Dans le second Mémoire, M. *Houſſet* expoſe les expériences que M. *Tandon*, anatomiſte de Montpellier, fit publiquement en 1755, ſur les parties ſenſibles & irritables du corps animal. Comme les réſultats de ces expériences diffèrent de celui que *Haller* avoit obtenu des ſiennes, M. *Houſſet* tache d'infirmer celle de M. *Tandon*. Il nous ſemble que ſi les réflexions que M. *Houſſet* fait ſur les expériences de ce dernier, peuvent en affoiblir l'autorité, elles ſont capables auſſi de jeter beaucoup d'incertitude ſur toutes les autres expériences qui ont été faites ſur le même ſujet. Car quel fond peut-on faire ſur des expériences dont le réſultat tient à la méthode qu'on a ſuivie, à la nature des agens qu'on a employés, à la lenteur ou à la précipitation avec laquelle on a procédé?

M. *Houſſet*, dans ſon troiſième Mémoire emploie contre M. *Lecat*, les mêmes argumens avec leſquels il a combattu M. *Tandon* : en réfutant les opinions du premier, il dit que pour avoir les mêmes réſultats que lui, *il convient non-ſeulement d'obſerver les règles qu'il a indiquées dans ſes expèriences, mais qu'il eſt encore néceſſaire d'y employer l'agent le plus propre à découvrir le vrai. Chaque partie*, dit-il, *requiert un moyen particulier méchanique ou chimique, qui lui ſoit comme affecté; car il en eſt, comme la dure-mère, qu'il eſt dangereux de tirailler, & que l'on exerce plus ſurement avec les liqueurs âcres.* Ces phraſes ſont au moins équivoques. L'auteur auroit dû s'exprimer plus clairement. Car on pourroit aiſément inférer de ſes expreſſions, que la ſenſibilité étant modifiée d'une manière particulière dans chaque organe, il faut, pour lui cauſer quelque impreſſion, employer les agens

auxquels il eſt excluſivement ſenſible ; idée qui peut-être ne s'écarteroit pas beaucoup de l'état naturel des choſes ; mais dans ce cas, des parties, pour ne point éprouver les impreſſions de certains agens, ne pourroient point être réputées inſenſibles, ſi d'autres pouvoient y exciter le ſentiment.

M. *Le Cat* reproche aux expériences de *Haller* & des autres phyſiciens qui ont fait des recherches ſur la ſenſibilité, de n'avoir été faites que ſur des animaux. C'eſt un grand inconvénient, cependant les expériences faites ſur les animaux peuvent être utiles ; mais relativement à la ſenſibilité, elles peuvent fournir des indications plutôt que des démonſtrations. Nous ne ſaurions être de l'avis de M. *Houſſet*, qui penſe que les expériences faites ſur les animaux, ſont plus certaines que celles qui ſont faites ſur les parties du corps humain. Il eſt très-difficile d'interpréter tous les mouvemens d'un animal ſoumis à une expérience. Qui peut mieux que l'homme rendre compte de ſes ſenſations ? Les raiſons, dont M. *Houſſet* appuie ſon paradoxe, ſont trop foibles pour en impoſer aux lecteurs, & pour que nous nous y arrêtions.

Le quatrième Mémoire a pour objet de démontrer l'exiſtence du fluide nerveux, & ſon influence dans l'œuvre de la digeſtion. L'auteur ne nous paroît pas avoir répandu de nouvelles lumières ſur cette matière ſi rebattue dans les écoles.

L'exiſtence, la cauſe & les effets du mouvement alternatif du cerveau & de la dure-mère analogue à celui de la reſpiration, ſont l'objet du cinquième mémoire. M. *Bouillet*, médecin de Beziers, ſe propoſant de combattre le ſen-

timent de ceux qui regardent comme chimériques les rhumes de cerveau, avoit cru voir qu'il entre de l'air dans le cerveau, & pouvoir par conséquent considérer cet organe comme un autre poumon, auquel il donnoit le nom d'*intérieur*, appellant *extérieur* le poumon ordinaire. Le mouvement alternatif du cerveau est constaté, & il ne dépend point du battement des artères, qui a un rithme différent. Il a plus de rapport avec celui de la respiration; il change avec celle-ci; il est précipité ou ralenti dans la même proportion qu'elle. *Lamure* & *Haller* l'ont attribué au reflux du sang veineux qui, dans l'expiration, remonte dans la veine-cave & dans les jugulaires, & descend pendant l'inspiration. Si la respiration est suspendue, le mouvement alternatif du cerveau cesse. Ce mouvement ne s'observe point dans les sujets adultes, & dont la dure-mère est adhérente au crâne, mais il peut être renouvelé lorsque la dure-mère est détachée de cette boîte osseuse.

Il sembleroit que d'après les expériences & les observations de *Lamure*, *Haller*, *Walstorff*, qui sont aussi positives que multipliées, il ne dût point y avoir de doute sur la cause à laquelle on doit attribuer le mouvement d'élévation & d'abaissement du cerveau. Le sentiment de M. *Bouillet* n'est fondé que sur une expérience, sur un fait provoqué par l'art dans le cadavre, qui vraisemblablement n'a point lieu dans le cours ordinaire des choses; au lieu que l'opinion de *Lamure*, de *Haller*, *&c.* a pour base un ensemble de circonstances toujours visibles & constantes dans l'économie animale. Quoiqu'on ne dût point, ce nous semble, balancer entre ces deux sentimens, M. *Housset* donne la

préférence à celui de M. *Bouillet*. Il faudroit, ſelon cet anatomiſte, pour démontrer que le mouvement d'élévation & d'abaiſſement du cerveau dépend du flux & reflux du ſang veineux, que ce mouvement eût lieu dans le fœtus, en qui on ne ſauroit l'attribuer à l'air, puiſqu'il ne reſpire point encore; & il ſe prévaut de l'obſervation même de *Lamure* & de *Haller*, qui ne l'ont point aperçu dans le fœtus; mais il auroit dû obſerver que quoique le flux & reflux du ſang veineux dépende de la reſpiration, ce n'eſt point à l'air qu'il doit être attribué, mais ſeulement au mouvement alternatif d'élévation & de dépreſſion de la poitrine.

Dans le ſixième mémoire, M. *Houſſet* s'eſt propoſé de donner une théorie de l'épilepſie. Il auroit mieux valu donner des obſervations pratiques, propres à perfectionner le traitement de cette ſingulière maladie. Quand on aura injecté quelque liqueur cauſtique dans le cerveau, & que par ce moyen on aura produit des convulſions, penſe-t-on que par-là on ſera plus en état de développer la nature, la cauſe & les effets de l'épilepſie? Si on veut voir quelques idées théoriques très-ingénieuſes ſur l'épilepſie, on n'a qu'à lire le chapitre des élémens de médecine-pratique de M. *Cullen*, où ce profond médecin traite de cette affection. Mais ce n'eſt encore là qu'un apperçu brillant; & nous craignons bien qu'après la diſſertation de M. *Houſſet* ſur l'épilepſie, on n'en ſoit pas plus inſtruit ſur cette maladie. Ce médecin en place les cauſes dans le cerveau, & il les réduit à quatre; 1°. Le relâchement du cerveau & la ſéroſité répandue dans les ventricules; 2°. la pléthore ſanguine; 3°. le reſſerrement du cer-

veau à sa base; 4°. les corps étrangers qui s'y sont introduits. Il est assez vraisemblable que le cerveau est affecté dans toute épilepsie; mais ne l'est-il que de ces quatre manières ? Comment l'est-il lorsque l'épilepsie est produites par un corps éloigné de cet organe ? comment l'est-il lorsqu'elle est occasionnée par la seule force de l'imitation ? comment l'habitude la perpétue-t-elle & comment cette disposition modifie-t-elle le cerveau ? Ces questions & un grand nombre d'autres qu'on pourroit faire, ne sont point entrées dans le plan de la dissertation de M. *Housset*, qui nous paroît bien resserrée pour une matière si vaste. Il a cru trouver, dans *Hippocrate*, une théorie de l'épilepsie dont il est assez satisfait. Le nom d'un grand homme fait souvent beaucoup de tort au progrès des lumières. On ne peut pas se résoudre à croire qu'il ait pu se tromper, & il n'est rien qu'on ne fasse pour défendre les erreurs anciennes. Si on vouloit bien se mettre dans l'esprit que les anciens ne sont pas des guides sûrs, lorsqu'il s'agit de l'explication des faits, & se borner à tirer parti de leurs sublimes observations, l'étude de leurs ouvrages n'en seroit que plus avantageuse.

Trois autres Mémoires sur la sensibilité, l'irritabilité & la convulsibilité, sur quelques *observations historiques*, & sur une glande découverte dans l'oreille interne, peuvent encore donner une idée des connoissances anatomiques de M. *Housset :* mais, dans tous les ouvrages de ce genre, l'homme est trop considéré par parties, & pas assez dans son ensemble; méthode qui ne peut jamais mener loin en physiologie.

Zetens

Zetens ordnung, C'est-à-dire, *Diététique ; par M. JEAN-GUILL. KUHN, docteur en médecine. A Breslau ; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in-8°. de* 180 *pages.*

23. Ce volume renferme les préceptes reçus d'*Higiène*, mais rien de neuf.

Observations sur les propriétés fébrifuges de l'écorce du marronier d'Inde, et sur les avantages que peut retirer de son emploi la médecine dans le traitement des fièvres intermittentes ; par M. CUSSON, docteur en médecine, et vice-professeur royal de botanique dans l'université de Montpellier, membre de la Société royale des sciences de la même ville, des Académies royale des sciences de Madrid, de Turin, de Toulouse, de Bordeaux, de la Société royale de médecine de Paris, de celle de Cadix, du

collége royal de médecine de Lorraine, &c. &c. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, 1788; *in-4°. de 35 pages.*

24. Si l'ouvrage de M. *Cuſſon*, ſur les propriétés fébrifuges de l'écorce de marronier d'Inde, n'augmente pas les connoiſſances que nous avons acquiſes dans ce genre, il préſente au moins de nouveaux réſultats qui conſtatent l'efficacité des plantes indigènes contre les fièvres intermittentes.

L'emploi que ce médecin a fait de l'écorce du marronier, prouve qu'il ſeroit preſque poſſible de ſe paſſer, en France, de quinquina, ou au moins que les pauvres y trouveront un *ſuccédané* certain, que la nature nous offre ſans frais.

Le marronier d'Inde eſt un arbre originaire de l'Aſie ſeptentrionale, qui a été tranſporté en Europe en 1550; il s'y eſt naturaliſé, au point que nous le regardons comme étant actuellement indigène à notre contrée; la verdure de ſes feuilles, l'agrément de l'ombrage qu'elles donnent, la beauté de ſes fleurs, ſon port, l'ont fait, pendant long-temps, conſidérer comme un arbre de pur ornement: aujourd'hui on reconnoît, dans ſon fruit & dans ſon écorce, des uſages médicinaux & économiques.

On retire, de cette écorce, un ſel eſſentiel, en tout ſemblable à celui qui ſe retire du quinquina, quant à la couleur, à la forme & aux vertus. Auſſi obſerve-t-on une analogie marquée dans les principes conſtitutifs de l'écorce du Pérou, & de celle du marronier

d'Inde ; ce qui doit néceſſairement rendre celle-ci propre à combattre les fièvres intermittentes, à relever le ton des parties affectées de relâchement, à arrêter les progrès de la putréfaction, à agacer la membrane pituitaire.

Après avoir raſſemblé les principales expériences & obſervations des meilleurs médecins ſur l'écorce du marronier d'Inde, M. *Cuſſon* paſſe à l'uſage qu'il en a fait ; voici ſon début :

« L'occaſion m'ayant favoriſé, j'éprouvai, pour la première fois ce remède, dans le courant du mois d'août de l'année 1779, ſur un ſujet, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux, tourmenté par les accès de fièvre tierce depuis un mois & demi. Cet eſſai répondit à mes eſpérances, & douze drachmes de cette écorce, prises dans l'intervalle de trois accès, les firent diſparoître. »

« Enhardi par ce premier ſuccès, je continuai d'employer le marronier dans tous les cas où je préſumai qu'il pouvoit être avantageux. J'eus la ſatisfaction de le voir réuſſir le plus ſouvent ; & depuis pluſieurs années que j'en fais uſage, je puis dire lui avoir vu guérir un très-grand nombre de fièvres intermittentes, avec autant d'efficacité que le quinquina des pharmaciens. »

« Les cauſes nombreuſes que renferme le Journal d'obſervations que j'ai tenu, à ce ſujet, pendant ſix années conſécutives que j'ai fait les fonctions de médecin de la Charité, me forcent à reconnoître, dans cette écorce, des propriétés analogues à celles du quinquina, & à la regarder comme ſon *ſuccédané*. »

« J'ai obſervé, dans quelques circonſtances,

que le marronier agiſſoit comme purgatif; d'autres fois, au contraire, comme tonique & fortifiant. Ces effets, qui ſont ceux que le quinquina produit chez beaucoup de ſujets, annonce toujours de plus en plus l'analogie des vertus des deux écorces, ce qui doit lui mériter le nom de quinquina d'Europe, & la faire ranger, dans la pharmacie, parmi les fébrifuges d'uſage. De même que le quinquina, l'écorce de marronier exige des précautions d'où dépendent le plus ſouvent ſes effets ſalutaires.»

Le choix de cette écorce eſt un objet important. En général, celle qui paroît opérer avec le plus d'énergie, eſt celle que l'on recueille, pendant le printemps, ſur des arbres de moyenne groſſeur, & au moment de la ſéve; il convient également de donner la préférence à celle qui ne préſente aucune vermoulure, qui eſt ſaine, ſolide & bien ſèche. L'expérience prouve que l'écorce du marronier d'Inde n'agit jamais mieux, que lorſque ſon adminiſtration a été précédée des ſecours généraux & préparatoires. Il convient donc de diſpoſer les malades à ſon action par la ſaignée, les relâchans, les évacuans, ſelon la nature de la maladie, l'âge & la conſtitution des ſujets. Il eſt important de n'adminiſtrer cette écorce qu'après que les malades ont éprouvé un certain nombre d'accès, & qu'on eſt fondé à penſer que la matière fébrile a déja été en partie travaillée par la nature. *M. Cuſſon* a ajouté, à la fin de ſon Mémoire, douze obſervations de fièvres guéries avec l'écorce de marronier d'Inde.

Cet écrit mérite l'accueil des gens de l'art.

Opuscula chemica et physica, *&c.* C'est-à-dire, *Opuscules chimiques et physiques de M. CHARLES-GUILLAUME SCHEELE; traduit de l'allemand par M. SCHAEFER. A Leipsick; et se trouve à Strasbourg, chez* Ama. Kœnig; *à Paris, chez* Croullebois, 1788; *premier volume in-8°. de* 284 *pages, avec des planches. Prix* 4 *liv. broché.*

25. On connoît les talens distingués de M. *Scheele* pour la chimie, & ceux à qui la langue allemande n'est pas familière, seront satisfaits de voir paroître cette traduction latine. Les François ont déja traduit le commencement de ces opuscules. Ce premier volume contient l'examen chimique de l'air & du feu. M. *Scheele* estime que l'air est une partie constituante de la flamme & des étincelles; c'est pourquoi il a cru devoir réunir l'examen de ces deux élémens; l'on trouve donc ici la suite de ses expériences sur les étincelles & la flamme, avec les résultats que notre savant chimiste en a obtenus. Suit un Mémoire sur le *mica* des peintres, une dissertation, sur les sels neutres, & un Mémoire sur la magnésie noire.

Esame fisico-chimico intorno alla natura è proprieta dell' aria infiammabile paludosa, *&c.* C'est à-dire, *Exa-*

men physique et chimique, concernant la nature et les propriétés de l'air des marais, servant à rappeler les moyens propres à en prévenir les effets pernicieux; in-8°. de 92 pag. A Luques, chez Loonsignori, 1788.

26. L'auteur de cet opuſcule eſt M. *Moſcheni:* il s'eſt moins propoſé de faire de nouvelles expériences, que de tirer des conſéquences médico-pratiques de celles que d'autres phyſiciens ont faites avant lui. Nous avons trouvé dans cet examen peu de choſes neuves qui portent un caractère décidé de vérité. Qui croira, par exemple, que l'inſpiration de l'air fixe eſt moins préjudiciable à la ſanté, que l'abſorption de ce liquide par les pores inhalans de la peau? Cette opinion de M. *Moſcheni*, eſt évidemment une ſuite d'un faux raiſonnement, excluſivement fondé ſur la ſuppoſition admiſe par l'auteur, que l'air fixe contient toujours une certaine quantité d'air déphlogiſtiqué. Quant aux moyens que l'auteur décrit pour prévenir les impreſſions fâcheuſes de l'air inflammable des marais ſur la ſanté, & dont le principal eſt la plantation des arbres, ſur-tout des ſaules, ils ſont généralement connus.

JOSEPHUS GAERTNER, M. D. Acad. imp. scient. petrop. membr. et reg. Soc. scient. de fructibus et seminibus plantarum accedunt seminum

centuriæ quinque priores cum tabulis æneis LXXIX. *A Stutgard, chez l'auteur*, 1788; *in*-4°. *de* 334 *pag. Prix actuel* 24 *livres; et dans six mois*, 36 *liv.*

27. Cet important ouvrage eſt dédié à M. *Banks*, baronnet, & préſident de la Société royale des ſciences de Londres; c'eſt un hommage de reconnoiſſance que l'auteur fait à ce célèbre anglois.

Jean-Jacques Rouſſeau s'appliquoit à réunir les matériaux propres à un ſyſtême de botanique, excluſivement fondé ſur les fruits & les ſemences. Le traité de M. *Gaertner* auroit facilité l'entrepriſe du philoſophe de Genève.

Cette *Carpologie* eſt compoſée de quatorze chapitres.

Le *premier* traite de la différence du bourgeon ou bouton, & de la ſemence; le bourgeon eſt une bourſe écailleuſe, qui ſe forme, pendant la ſève, dans les aiſſelles des feuilles, ou dans l'extrémité des jeunes branches; il contient les rudimens des fleurs: les écailles herbacées, qui forment le bourgeon, ſont enduites d'une humeur viſqueuſe qui les unit très-intimément les unes aux autres, ce qui protège fortement le bourgeon des gelées, tandis que la ſemence eſt proprement l'œuf de la plante, ou la partie qui ſert à la multiplication de ſon eſpèce: elle ne ſe montre ordinairement qu'après la deſtruction de la fleur.

Le *ſecond* chapitre, qui a pour objet l'œuf, & les autres parties qui ſervent à la génération

des végétaux; l'usage ou l'office des filamens, des anthères, des stiles, des stigmates, de la poussière séminale, se trouve ici fort bien détaillé, ainsi que les nouvelles expériences de *Hedwig* & de *Koelreuter*, sur la propagation des mousses, & de plusieurs autres plantes cryptogames.

Les noyaux se remplissent d'une substance glaireuse, semblable à celle du blanc-d'œuf; du côté de la pointe d'une amande, on aperçoit une autre liqueur contenue dans des membranes qui lui sont propres, & qu'on peut comparer au jaune-d'œuf. La communication de ces deux humeurs complète l'analogie qu'elles ont avec l'œuf des oiseaux. M. *Gaertner* trouve, à ces amandes, des membranes internes & externes; le chorion, l'amnios, de même qu'à l'œuf; & leur germination peut fort bien se comparer avec l'incubation, puisqu'elle se fait également par un temps propice & successif. La description exacte de ses parties est le sujet du *troisième* chapitre.

Dans le *quatrième*, il s'agit des fruits en général. La bractée, la collerette, le réceptacle, le calice, la corole, l'ovaire, le nectaire, concourent à la formation, au soutien & à la perfection du fruit. M. *Gaertner* les divise en fruit nu, lorsqu'il n'est garni d'aucune enveloppe, & qu'il n'a point de péricarpe, comme la cerise, la baie de laurier, la semence de lis, celle de caille-lait; & en fruit couvert: cette dernière partie est la plus nombreuse; l'auteur y parle, très-en détail, de l'usage du péricarpe, de ses cloisons, de ses loges, &c.

Le péricarpe fait encore la matière du *cinquième* chapitre; c'eſt ſans contredit l'enveloppe & le défenſeur du fruit. Comme il varie dans ſa forme & ſa conſiſtance, on en diſtingue de pluſieurs eſpèces; ſavoir, la capſule, la coque, la prunette, la follicule, la baie, la ſiliqué, la gouſſe.

Le *ſixième* chapitre donne des explications ſur le réceptacle des fruits & des ſemences; c'eſt, en général, l'extrémité du péduncule & le centre de la cavité du calice, endroit ſur lequel portent les fleurs & les fruits.

Le *ſeptième* chapitre concerne la maturité des ſemences en général. La ſemence eſt mûre lorſqu'elle a changé de couleur, qu'elle eſt dure, & tombe au fond de l'eau. Les ſemences préſentent des variétés à l'infini; elles ſont, par exemple, liſſes, comme dans le chou & la rave; luiſantes, telles ſont les graines de l'amarante, du gremil & du ſapotillier; ſtriées, comme dans les ombellifères, la quinte-feuille, la liſimaque étoilée, l'éphémère & la commeline; ſillonées, comme dans la petite-ciguë, la laſerpie, & les *caucalis*; cannelées, lorſque les ſtries ou ſillons ſont longitudinaux & en travers, ainſi qu'on l'obſerve dans le pavot cornu, l'argemont & l'onopordе; ſcrobiculées, telles ſont les ſemences de la granadille & des tithimales; pointillées, comme celles des ſaxifrages; tuberculées, auxquelles on peut joindre les muriquées: ces ſignes ſe remarquent aux renoncules & aux cinoglоſſes; papilleuſes, comme le chardon roland; vermiculaires, de même que les momordiques; bordées comme les cucurbitacées; ridées à l'inſtar de l'aconit & de la

garidelle. Quant à leur figure, il y a des semences rondes, ovales, oblongues, réniformes, en disque, lenticulaires, lamellées, à bractées, turbinées, étoilées & angulaires.

Le *huitième* chapitre renferme ce qui regarde les parties des fruits, & tout ce qui est accessoire aux semences.

Le *neuvième* contient l'exposition anatomique de ce qui compose les enveloppes des semences. Ces tégumens varient par leur tissu; car il y en a de membraneux, de coriacés, de spongieux, de fongueux, de subéreux, de charnus, de crustacés, d'osseux & de pierreux.

Le *dixième* & l'*onzième* chapitres expliquent physiologiquement l'office de certaines humeurs qui s'observent dans quelques fruits, & qui sont analogues au blanc & au jaune-d'œuf.

Le *douzième* chapitre est consacré aux cotylédons. On sait que dans la première végétation des plantes, les graines des unes ne poussent d'abord qu'une seule feuille & que les autres en déploient deux, qui subsistent quelque temps, & qui diffèrent communément des autres feuilles; c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de *lobes*, ou de *cotylédons*, ou de *folioles séminales*. Les anciens nommoient *univalves* & *bivalves*, les semences que nous distinguons aujourd'hui en monocotylédones, & en dicotylédones. M. *Gaertner* appelle semences acotylédones, celles qui sont invisibles, telles sont celles des fougères, mousses, varecs, conferves, lichens & fongus: il en distingue aussi de pseudomonocotylédones, qui se voient dans la capucine, le mangostan & la pauline. Les coty-

lédons ont ſouvent diverſes directions, poſitions & attaches, étant tantôt contigus, oppoſés, collaté aux; tantôt divergens, verticillés, couchés, relevés, & tranſverſaux; ces ſites ſont fort bien déſignés.

Le *treizième* chapitre a pour objet l'embryon. C'eſt la plantule contenant le vrai germe, qui eſt comme emboîté dans les cotylédons, & placé au point où ſe réuniſſent les vaiſſeaux.

On diſtingue, dans le germe, deux parties: ſavoir, la radicule & la plumule; en conſéquence, l'embryon eſt le rudiment des jeunes plantes & des jeunes fruits qui, exiſtent d'une manière confuſe dans les germes des ſemences, & dans les bourons des arbres

Le *quatorzième* & dernier chapitre donne une méthode pour ranger les plantes ſuivant la diſpoſition des fruits.

Quatre claſſes ſuffiſent à M. *Gaertner* pour la compoſition de ſon nouveau ſyſtême de botanique.

La *première claſſe* comprend les plantes acotylédones, comme la zanichellie ou alguette des marais; la *ſeconde* renferme les monocotylédones: telles ſont les graminées, les liliacées, les iris, les chèvre-feuilles; la *troiſième* contient les dicotylédones; il y eſt fait mention des verticillées, des ombellifères, des cariophillées, c'eſt la plus conſidérable. La *quatrième* eſt appelée polycotylédone; c'eſt la moins nombreuſe: l'on y trouve la hernandie & la rhizophore.

Le reſte du volume eſt employé à cinq centuries, qui contiennent la deſcription de cinq

cents genres de plantes, & de leurs espèces. Ces excellentes indications botaniques ne regardent que les parties fructifiées & les racines.

M. *Gaertner* a joint, au nom individuel, une synonymie choisie des noms & phrases usités par d'autres botanistes. Vient ensuite l'explication de la figure en taille-douce, qui se trouve placée à la fin du volume, & qui représente le fruit & la semence, ainsi que toutes leurs parties. L'auteur a souvent changé la nomenclature du chevalier *de Linné*, & a créé de nouveaux genres, qui, la plupart, lui ont été fournis par l'illustre M. *Banks*; & l'herbier de ce savant a été d'un grand secours à M. *Gaertner*. L'on trouve, dans ce riche recueil, beaucoup de plantes exotiques nouvellement découvertes.

Personne n'avoit encore examiné, avec autant de soin que le fait M. *Gaertner*, les fruits & les semences. Son travail est précieux, & sera utile au naturaliste, au botaniste, au physicien, au cultivateur & à l'amateur.

Magazin fur die botanik, *&c.* C'est-à-dire, *Magasin pour la botanique, publié par* JEAN-JACQ. ROMER, *et* PAUL USTERI; 1re *et* 2e parties; *petit in*-8°.; *la* 2e, *de* 164 *pag. et* 3 *planches gravées. A Zurich, chez* Jean-Gaspard Fuessly, 1787.

[28. Cet ouvrage, qui se distribue chaque année à certaines époques, est uniquement

destiné à la science botanique, & à tout ce qui s'y rapporte. Il a été annoncé dans le Journal de médecine, mais sans notice, *tome* lxxvij, *page* 340.

Il convient de le faire mieux connoître.

On y rassemble des pièces originales, l'annonce des nouvelles découvertes, des traductions, des extraits, des lettres, des notices de livres concernant la botanique, son histoire littéraire, l'anatomie, la physique, la physiologie & la culture des plantes.

La PREMIÈRE PARTIE (de 167 *pages*) contient l'analyse du système des plantes d'*Allioni*, servant de continuation aux classes du chevalier *de Linné*; des observations sur diverses plantes, telles que la *Zinnia hybrida*, les fusains d'Europe & d'Amérique, la jacinthe botride, la sarriette des montagnes, la perce-neige du printemps, la bourrache des Indes, la phalangère liliague, la petite capucine, l'indigotier trefle, le prunellier, les amaranthes à crête, la sauge épineuse, celle d'Abyssinie, le liseron farineux, &c. la description de la plante-ombellifère qui donne l'*assa fœtida*; un précis de la dissertation sur les *Sidas*; par M. l'abbé *Cavanilles*, *&c.*] (*a*).

La SECONDE PARTIE de ce magasin est divisée en quatre sections:

La *première section* des mémoires & dissertations contient:

1°. Le détail communiqué par M. *Murray*, sur les changemens avantageux faits au jardin botanique d'Upsal. Le roi a accordé à l'Uni-

(*a*) Ce qui est entre ces deux crochets est de M. WILLEMET.

verſité de cette ville le jardin du château royal, & 31,369 aunes carrée du terrain adjacent : il à poſé la première pierre des bâtimens ordonnés pour ſon utilité, & fait dépoſer une boîte de cuivre, contenant non-ſeulement des exemplaires de toutes les monnoies coûrantes, mais encore ceux des médailles frappées à l'occaſion du couronnement de ſa majeſté, de ſa nomination à la dignité de chancelier d'Upſal, & de celle du prince royal ; enfin celle que le roi a fait frapper à l'honneur de *Linné*. L'inſcription de cette boîte eſt concue en ces termes :

GUSTAVUS III.

Ut artibus bonis & præſertim ſcientiæ in gentis laudem à Carolo Linnæo ad veſtigium evectæ conſuleret, ſimulque memoriæ conſecraret auſpicia, quibus filius GUSTAVUS ADOLPHUS Acad. Upſalienſem tuetur, has ædes extruere voluit, primis ſuâ manu locatis fundamentis, die XVII Aug. M. DCC. LXXXVII.

2°. La deſcription de la médaille frappée à l'honneur de *Linné* : au recto de cette médaille, eſt le buſte très-reſſemblant du célèbre botaniſte avec une *Linnea* à côté. L'inſcription eſt : *Carolus Linnæus Arch. reg. Eqv. auratus.* On voit, ſur le verſo, *Cybèle* affligée, tenant une clef à la main, & entourée d'animaux. L'ours, ſur le dos duquel gambade un ſinge, & qui a les yeux fixés ſur une *Linnea*, ſe diſtingue particulièrement. La deviſe porte : *Deum luctus angit amiſſi* ; & la légende, en bas de la médaille, eſt conçue en ces termes : *Poſt obitum Upſaliæ d. X Jan. M. DCC. LXXVIII Rege jubente.*

3°. Des observations diverses, par M. *Albert-Guillaume Roth*, D. M. médecin de Cerde, au duché de Brême, membre de la Société des scrutateurs de la nature à Halle. Ces observations ont pour sujet divers végétaux.

4°. Quelques expériences sur l'irritabilité des feuilles de la *drosera rotundifolia & longifolia.* Il paroît, par ces expériences, que la pesanteur du corps irritant contribue essentiellement à la contraction des feuilles & poils de ces végétaux.

5°. Des remarques sur le suc mielleux (*Nectar, succus melliferus*) des fleurs. M. *Roth*, après avoir fixé la signification du terme *nectaire*, prouve: 1°. que ces réceptacles & leurs sucs mielleux, qu'on peut considérer comme des parties essentielles de la fleur, se trouvent constamment dans le voisinage des parties fécondantes; 2°. que le suc mielleux n'est sécerné par le nectaire, que quand la fleur a atteint sa plus grande perfection, & que ses parties sont assez disposées à l'œuvre de la fécondation; qu'enfin ce suc disparoît absolument, lorsque la fructification est achevée:

On lit dans la *seconde section*;

1°. L'extrait de *JACOBI DICKSON*, *fasciculus plantarum cryptogamicarum Britanniæ.*

2°. Une description botanique de l'arbre de benjoin, par *Jonas Dryander*, tirée du lxxvij^e *volume* des *Transactions philosophiques* de Londres.

3°. Une instruction sur la meilleure manière de tirer de la terre, & de transporter par mer

les plantes & arbuſtes. Cette inſtruction paroît très-bien faite.

Dans la *troiſième ſection* on lit des notices de divers ouvrages.

Les Mémoires de la Société Bohémienne des ſciences de Prague, pour l'année 1785, y occupent le premier rang.

Les autres notices concernent;

Trois diſſertations ſur la qualité phyſique de quelques diſtricts & contrées de Bohême, publiées par la Société bohémienne des ſciences. A Prague & à Dreſde, chez *Walther*, 1786, in-4°. de 124 pag.

D. *GEORGII RUDOLPHI BOEHMERI, &c. bibliotheca ſcriptorum hiſtoriæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium, & ſcientiarum ad illam pertinentium realis ſyſtimatica*, Part. I. *Scriptores generales*, vol. I. Part. II, vol. I. A Leipſick, chez *Junius*.

Hiſtoria ſalicum iconibus illuſtrata à GEORGIO FRANCISCO HOFFMANN, M. D., vol. I, A Leipſick, chez *Cruſius*, 1787.

ANDREÆ-JOANIS RETZII, faſciculus obſervationum botanicarum quartus, &c. A Leipſick, chez *Cruſius*, 1786.

Catalogue d'arbres & arbriſſeaux étrangers du château de Weiſſenſtein, près de Caſſel (en allemand) par *CONRAD MOENCH*, D. M., à Francfort & Leipſick, chez *Fleſcher*, 1785.

Chloris Lugdunenſis, à Lyon, 1785.

Jo. ANT. SCOPOLI, &c., fundamenta botanica prælectionibus publicis accommodata; à Vienne chez *WAPPLER*, 1786.

Opuſcules *de Pierre Richer de Belleval*, *&c.* auxquels on a joint un traité d'*Olivier de Serres*, ſur la manière de travailler l'écorce du mûrier blanc ; nouvelle édition, d'après les exemplaires de la bliothèque du roi ; par M. *Brouſſonet*, *&c.* ; à Paris, 1785.

INGENHOUSS, *&c. Eſſais ſur les végétaux, traduction allemande, nouvelle édition*, revue & corrigée ; à Vienne, chez *Wappler*, 1786.

Obſervationes botanicæ, &c. Auct. GE. FR. HOFFMANN, *D. M.* à Erlang, chez *Palm*, 1787.

De generatione muſcorum, &c. Auctore GOTTLIEB-FRIEDRICH MALTHER ; à Gottingue chez *Grape*, 1787.

Additions à l'hiſtoire naturelle, &c. (en allemand) ; par *Friedrich Ehrhart*, *&c.*, I. vol. à Hanovre & Oſnabruck, chez *Schmidt*, 1787.

Obſervationes botanicæ circa ſyſtema vegetabilium divi A LINNÉ, Gottingue, 1784, *editum, quibus accedit juſtæ in Manes Linnæanos pietatis ſpecimen. Auct.* AND. DAHL. A Copenhague, 1787.

Hiſtoire d'une fécondation artificielle des cocardeaux, avec une inſtruction pour ſe procurer, par ce moyen, des fleurs doubles (en allemand) ; par *Jean-Henry Stein*, *&c.*, à Minden, 1787.

CAROLI A LINNÉ, &c. Materia medica editio quinta, auctior, curante, D. J. C. D. SCHREBERO, à Leipſick & Erlang, chez *Walther*, 1787.

Catalogue des plantes qui viennent ſous cloche, & dans les ſerres chaudes, au jardin de Herrenhauſen, près d'Hanovre (en allemand) ; 1787.

Catalogue des arbres fruitiers & adonides qui ſe vendront en automne 1787, à Herrenhauſen, &c.

Traité pratique ſur la *bella donna*, & ſon uſage pour prévenir & guérir la rage (en allemand); par le docteur *Burchard-Friedrich Munch*, Gottingue, chez *Dieterich*, 1785.

Regard dans les ſecrets de la nature, dédiés à MM. *de Dalberg*, *Herder* & *Kant* (en allemand); à Berlin & Leipſick chez *Decker*, 1787.

Recherches ſur l'influence du ſol & du climat, pour perfectionner la qualité nutritive des végétaux (en anglois), par *Guill. Mackie*, à Edimbourg, chez *Creach*, 1786.

Notices ſur les plantes indigènes cotonneuſes, dans le Palatinat de Bavière, (en allemand).

Journal relatif aux mines, ſalines, fonderies, forêts, fabriques, manufactures, commerce (en allemand), par le docteur *Jean-Hermann Pfingſten*, profeſſeur des ſciences camérales, à Erlang, I & II cahiers; à Hanovre, chez *Helnwing*, 17 6.

La *quatrième ſection* renferme des mélanges, qui ſont déja en partie connus.

Les planches, jointes à ce cahier, repréſentent diverſes végétaux cryptogames, & accompagnent l'extrait de l'ouvrage de M. *Dickson*.

Nous rendrons inceſſamment compte du troiſième cahier.

Musæum N. G. Leskeanum, pars entomologica, ad systema entomologiæ. CL. FABRICII ordinata; cura J. J

ZSCHACHII; *in*-8°. *de* 136 *pag. avec des gravures. A Leipsick, dans la librairie de* Muller, 1788.

29. Cette riche collection d'insectes contient un grand nombre de sujets, dont on ne lit point la description dans *Linné* ni dans *Fabricius*. Cela seul suffiroit pour la rendre précieuse, quand même M. *Zschach*, par ses savantes recherches & ses réflexions judicieuses, n'eût pas ajouté d'autres motifs à faire desirer aux amateurs de l'histoire naturelle, la continuation de la description de ce musée.

Naturgerchichte der Europa eischen schmetterlinge, nach systematischer ordnung, &c. *Histoire naturelle des papillons d'Europe, rangée systématiquement; par M.* MAURICE BALTHAZ. DE BORCKHAUSEN. *A Francfort,* 1788; *in*-8°. *de* 288 *p.*

30. L'auteur décrit & suit l'insecte dans ses différents états de chenille, de chrysalide & de papillon parfait. Il indique le temps des métamorphoses de chaque espèce, les plantes qui leur servent de berceau, leur instinct particulier; il suit le système de *Linné*. En profitant du travail des autres, M. *de Borckhausen* y joint ses propres observations.

PRIX PROPOSÉ.

Académie de Copenhague.

Un des sujets que propose la Société royale des Sciences pour l'année 1790, est ainsi énoncé :

Hypothesin Crausordianam de Calore corporum insensibili & latente curatiùs examinare, expositis argumentis tam pro ea quàm contra eam militantibus.

Le Prix consiste en une médaille d'or, de la valeur de cent écus, argent de Danemarck. Tous les savans, excepté les membres de la Société ici presens, sont invités à concourir. Ils voudront bien écrire leurs Mémoires en latin, françois, allemand ou danois, & les adresser, francs de port, à M. *Jacobi*, conseiller des conférences du Roi, secrétaire perpétuel de la Société, avant la fin du mois de juin 1790.

Les concurrens, au lieu de se nommer, sont priés de mettre une devise à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence.

AVIS AU PUBLIC.

Farine pectorale du sieur GOUJAUD, *apothicaire à la Rochelle.*

Cette farine pectorale, très-agréable au goût, sur-tout au lait, qui se debite avec approba-

tion de la Société royale de médecine de Paris, eſt avantageuſement connue par tout le royaume, dans l'étranger, & pour le traitement & guériſon des maladies détaillées ci-après.

A. De poitrine.

A. Langueur & épuiſement.

A. Crachement de ſang.

A. Phthiſie.

A. Fièvres lentes.

B. Rhumes & Catharres.

B. Toux opiniâtres & invétérées.

B. Pertes blanches.

B. Soulage la pulmonie.

B. Diminue les attaques d'aſthme.

Elle convient à la ſuite de toutes maladies qui occaſionnent une longue & pénible convaleſcence, dans les cas de diète blanche, & lorſqu'il eſt néceſſaire d'adoucir l'acrimonie des humeurs.

Les bons effets que cet aliment médicamenteux a opérés & opère chaque jour, lui ont mérité le ſuffrage général des perſonnes de l'art qui l'emploient; & leurs atteſtations, dont on peut prendre connoiſſance au dépôt général, juſtifient pleinement ſon efficacité.

Manière de faire usage de la Farine pectorale.

Mettez dans un poëlon de faïance, ou terre bien verniſſée, une cuillerée à bouche de cette farine, que l'on délaie avec quatre cuillerées d'eau; on y ajoute, auſſitôt, un demi-ſeptier

ou quart de lait ; ce qui, à l'aide du feu, produit une bouillie claire qu'il faut remuer pendant ſa cuiſſon, qui doit être d'une demi-heure. C'eſt la doſe du matin à jeun, que l'on peut réitérer le ſoir, ſi on le juge à propos, ſans crainte d'inconvénient.

Dans le cas où elle ne ſuffiroit pas pour le ſouper de la perſonne, il faut alors la prendre deux heures après le ſoupé, qui doit être compoſé d'alimens légers. On prévient les perſonnes qu confieront à leurs domeſtiques le ſoin de la préparer, de leur obſerver, que cette bouillie, toute claire qu'elle doit être, il eſt abſolument eſſentiel qu'elle ſoit bien cuite: on y met du ſucre.

Les perſonnes, dont l'eſtomac ne peut ſupporter le lait, pourront y ſubſtituer du bouillon bien dégraiſſé ; & au lieu d'une cuillerée de farine, on en mettra deux, pour un demi-ſeptier ou quart de bouillon.

MM. les médecins ſont priés de vouloir bien déterminer ſon emploi ſoit au lait, eau ou bouillon, ſuivant l'état du malade ; ceux qui ſont dans le cas de la diète blanche, peuvent faire uſage de cette bouillie, trois & quatre fois par jour.

Cette ſubſtance pectorale, ayant ſubi divers degrés de cuiſſon, ne peut cauſer de coliques, même aux enfans en nourrice, ſur leſquels elle a produit de grands ſuccès dans des états de langueur, n'ayant point la crudité de celle que l'on emploie ordinairement pour les nourrir.

La farine pectorale ſe débite par boîte de demi-livre, & non autrement ; pour éviter toutes contrefaçons, leſdittes boîtes porteront une étiquette, avec ces mots : *Farine pectorale*,

du ſieur GOUJAUD ; au dépôt général de Paris ; & l'empreinte d'un cachet repréſentant les lettres initiales de ſes noms. Cette farine ne ſe gâte jamais, lorſqu'elle eſt tenue dans un endroit ſec.

Le prix de la boîte est de 3 liv.

Il y a des dépôts chez MM. les apothicaires les plus renommés des principales villes du royaume.

Au Palais Royal.

La demeure du ſieur GOUJAUD, *eſt au dépôt-général, vieille rue du Temple*, N°. 16.

N°. 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 17, 18, 23, 24, 25, 27, 28, 30, M. WILLEMET.

3, 4, 12, 13, 16, 20, 21, 26, 27, 30, M. GRUNWALD.

5, 14, 19, 22, M. ROUSSEL.

TABLE.

OBSERVATIONS diverses de médecine. Par M. Jacques Dupau, *médecin*, page 337
Enflure ſubite de la langue ; &c. Par le même, 339
Rage, 341
Effets d'une chute de cheval, ſur un goutteux, 342
Epilepſie vermineuſe, 343
Paralyſie imparfaite, cauſée par des vers, 344
Corps étranger, arrêté dans la gorge, 345
Métaſtaſe rhumatiſmale, 347
Pleuréſie fauſſe. 350

Observ. sur l'hydropisie spontanée. Par M. Rabache de Coroy, *med.* 355
Mémoire sur la topographie médicale de Belle-Isle en mer, &c. Par M. Rochard, *med.* Description générale, 360
Remarques & Observations sur l'utilité des injections d'eau tiède. Par Jean-Pierre Terras, *chir.* 400
Observat. sur une fracture de l'avant-bras, &c. Par M. Perusault, *chir.* 415
*Observat. sur une espèce d'*albugo. Par M. Coquet, *vétérinaire*, 420
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1789, 424
Observations météorologiques, 430
Observations météorologiq. faites à Lille, Avis, 433

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, ibid.
Médecine, 439
Mélanges, 455
Chirurgie, 461
Vétérinaire, 470
Physiologie, 473
Hygiène, 481
Matière médicale, ibid.
Chimie, 485
Botanique, 486
Insectologie, 498
Prix proposé par la Soc. royale de Copenhague, 500
Avis au public, ibid.

De l'imprimerie de P. Fr. Didot jeune, 1789.